



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

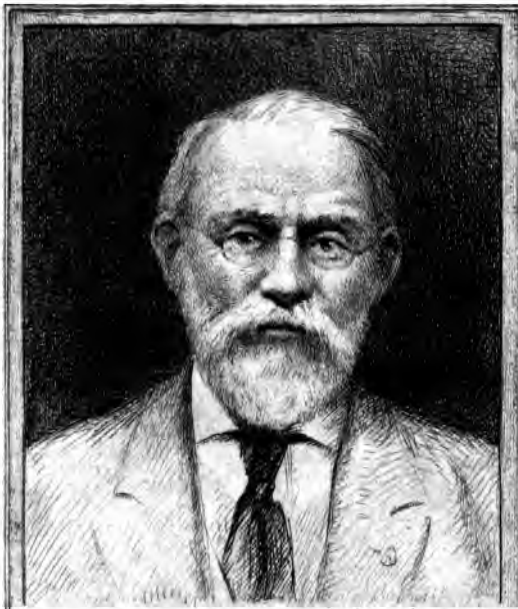
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

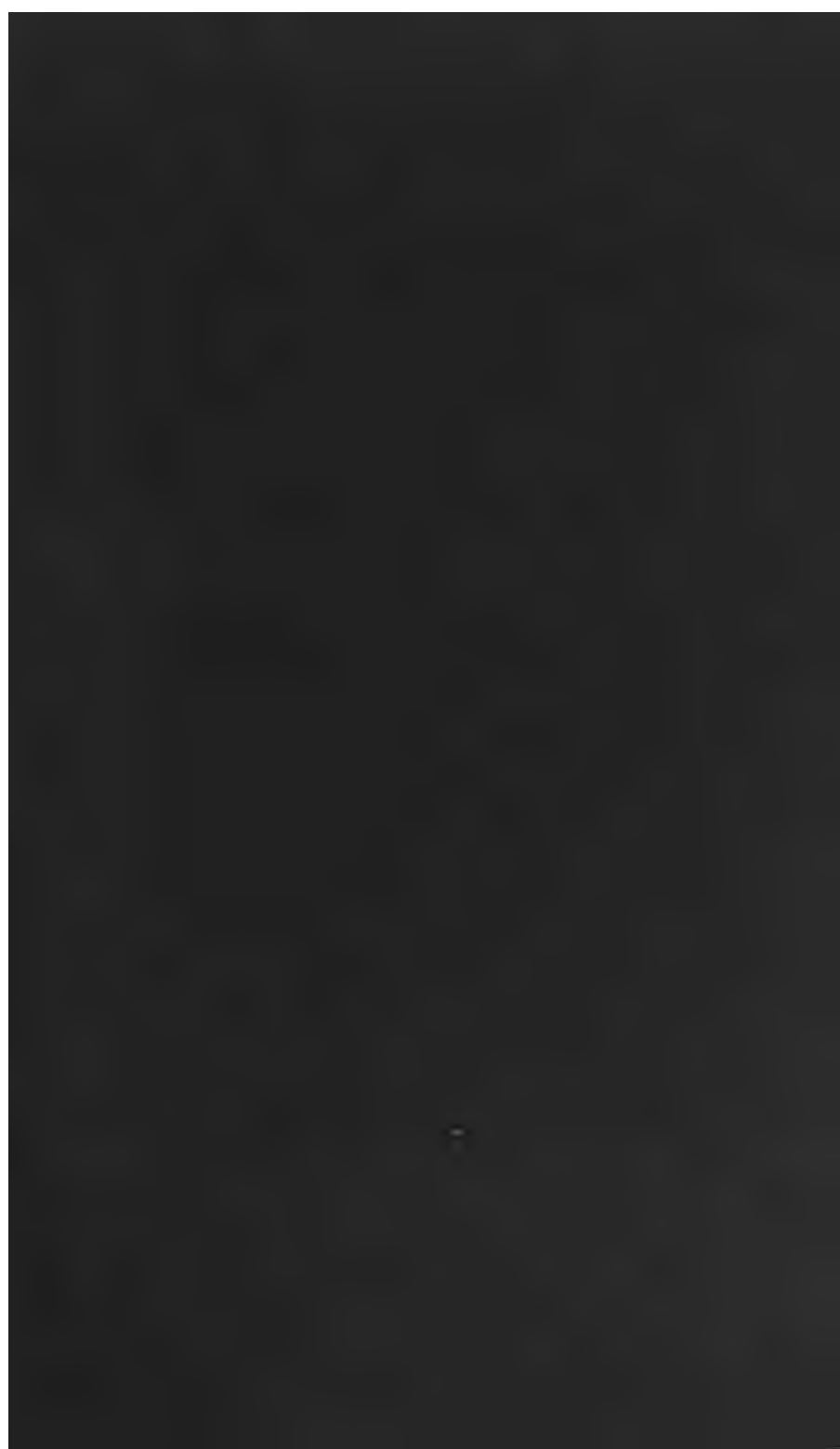
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 491772



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





162
B84

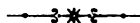
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE — (AOÛT 1880)



DEUXIÈME SÉRIE — TOME VIII

—
1882 - 1883
—



BREST
IMPRIMERIE F. HALÉGOUET, RUE KLÉBER, 11

—
1883

100

Dunning
Nighoff
10-21-26
13603

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

SECTION DE GÉOGRAPHIE

CRÉATION

Dans ses séances mensuelles des 5 juillet et 7 août 1882, la Société Académique de Brest, sur l'initiative de M. Coutance, son président, et considérant l'intérêt qui s'attache en ce moment aux questions de géographie, a résolu à l'unanimité de fonder une Section spéciale consacrée à cette science.

Bien qu'elle ait déjà publié des travaux importants de géographie, elle a voulu affirmer plus hautement encore ces tendances, afin d'attirer à elle un plus grand nombre de géographes et de voyageurs, et de correspondre avec plus d'autorité avec toutes les Sociétés qui s'occupent spécialement de cette branche importante du savoir humain.

Encourager les explorateurs hardis qui risquent leur existence au service de la civilisation; recueillir tous les documents et souvenirs demeurés dans l'oubli faute de moyen de publication; proposer des prix pour stimuler les recherches sérieuses qui intéressent le pays, tel a été son but.

Aucune ville de France ne se trouvait mieux placée que Brest pour recueillir directement, pour ainsi dire, les documents géographiques de la main des officiers des différents corps de la marine, hommes savants pour la

plupart, dont la profession même consiste à voyager sur toutes les mers et à montrer le pavillon de la France aux peuplades les plus sauvages et sur les terres les plus inexplorées.

M. le vice-amiral Lafont, commandant en chef, préfet maritime du 2^e arrondissement, voulut bien prendre sous son patronage bienveillant la création de cette Section et accepter la présidence d'honneur des séances de géographie.

Le 7 août 1882, le bureau de la Section de Géographie de la Société académique de Brest fut ainsi constitué :

Président d'honneur des séances de géographie : Vice-Amiral LAFONT, C. ✱, Préfet maritime.

Président-né de la Section : le président de la Société Académique, A. COUTANCE, O. ✱, O. A., professeur à l'École de Médecine navale.

Vice-Président : BAZILE FÉRIS, médecin-professeur de la marine.

Secrétaire : Docteur MARION, ✱, sous-bibliothécaire de la ville.

Secrétaires-Adjointes : KERNÉIS, ✱, sous-commissaire de la marine; LE BRAS, avocat.

En faisant appel à ce sentiment élevé qui porte aujourd'hui les esprits vers les travaux de l'intelligence, la Société académique espérait rencontrer dans la région, dans la ville et dans tous les corps de la marine et de l'armée, cette sympathie éclairée qui, dans les ports de Rochefort et de Lorient, a permis la création récente de Sociétés de Géographie déjà prospères.

Elle ne s'était pas trompée.

Pendant les vacances de la Société, des lettres d'adhésion lui arrivèrent en foule et montrèrent qu'elle avait comblé une lacune et satisfait les aspirations de la population brestoise.



SÉANCE SOLENNELLE D'INAUGURATION

DE LA

SECTION DE GÉOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

Le dimanche, 10 décembre 1882, la Salle de la Bourse était occupée par une brillante réunion composée de l'élite de la population brestoise, et dans laquelle on remarquait un grand nombre de dames qui avaient tenu à honneur de donner à cette fête de l'intelligence leur gracieux encouragement.

L'affluence des spectateurs était si grande, que beaucoup de membres de la Société et d'invités n'avaient pu trouver place dans l'enceinte et avaient dû se tenir sous le vestibule.

La solennité était présidée par M. le vice-amiral Lafont, préfet maritime, président d'honneur.

On remarquait dans l'assistance, les chefs des principaux services civils ou militaires, l'amiral Fleuriot de Langle, l'amiral Rieunier, M. Jossic, directeur du Service de Santé de la marine ; M. Gleizes de Fourcroy, inspecteur en chef des Services administratifs ; M. Lozé, sous-préfet de l'arrondissement ; M. Bellamy, maire de Brest ; M. Berger, adjoint ; M. Allanic, président de la Société d'émulation, etc.

Dans la salle, on constatait la présence, indépendamment des sociétaires, d'un grand nombre d'officiers de

vaisseau, de professeurs de l'École de Médecine navale, du *Borda*, du Lycée, d'ingénieurs, de commissaires et de fonctionnaires de toute sorte.

A une heure précise, M. l'amiral LAFONT a ouvert la séance et s'est exprimé en ces termes :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

» En inaugurant la première séance de votre Société, permettez-moi de féliciter en votre nom les membres de la Société Académique, qui ont pris l'initiative de fonder, à Brest, un centre d'Études géographiques, et de les remercier personnellement de m'en avoir offert la présidence d'honneur.

» La géographie est à l'ordre du jour dans le monde entier. Partout on suit avec une véritable ardeur la solution des problèmes que présentent encore tant de points de notre globe. Les fondateurs de votre Société ont pensé, avec juste raison, qu'on ne pouvait trouver un milieu plus favorable qu'à Brest pour coopérer largement à cette étude. En effet, un grand nombre d'officiers, de tous les corps de la marine, rapportent de leurs campagnes des renseignements précieux sur les contrées qu'ils ont visitées. Ils trouveront désormais, ici même, toutes facilités pour les produire au grand jour de la publicité, et la science profitera de travaux importants qui, sans cela, fussent restés inédits.

» Depuis des siècles, la France est honorée par le courage de ses nombreux enfants qui, au mépris des dangers de toute sorte, ont été porter le flambeau de la civilisation chez les nations les plus reculées et les plus barbares. Aujourd'hui encore, plusieurs de ses fils ajoutent à cette gloire par la grandeur des mâles vertus qu'ils déploient dans les explorations les plus périlleuses. Payons un tribut

d'admiration à nos vaillants compatriotes qui ont fait et font chaque jour le sacrifice de leur personne dans l'intérêt de l'humanité. Honneur à ceux qui ont succombé dans l'accomplissement de la noble tâche qu'ils s'étaient imposée. Leur nom restera gravé en lettres d'or sur le grand livre de l'histoire. Honneur à ceux qui continuent leur grande œuvre ; aidons-les de tout notre pouvoir. La pensée qu'ils sont suivis dans leur route par des cœurs sympathiques, allège singulièrement leurs souffrances dans les moments critiques de leurs voyages. Votre Société de Géographie ne manquera pas au but élevé pour lequel elle a été créée, elle soutiendra moralement et matériellement les hardis pionniers de la science et de la civilisation. »

La parole a été donnée à M. A. COUTANCE, président de la Société et de la Section :

« AMIRAL,

» Notre premier devoir est de vous remercier, au nom de la Société académique de Brest, d'avoir accepté avec tant de bonne grâce et d'empressement la présidence d'honneur de nos séances de géographie.

» A qui aurions-nous pu offrir plus justement cette place au milieu de nous, si ce n'est à l'officier général qui dirige ce grand arsenal d'où sont sorties tant d'expéditions dans lesquelles notre marin a bien mérité du pays et de la science géographique, à l'amiral dont la carrière s'est dépensée sur tous les points du globe dans les mêmes labeurs, ou dans les plus délicates missions ? Soyez donc le bien venu, Amiral, et merci pour avoir bien voulu continuer parmi nous les traditions de bienveillance et de sympathie de l'un de vos prédécesseurs (1). »

(1) Amiral Bourgois, conseiller d'État.

« AMIRAL, MESSIEURS,

» L'antique sagesse avait un mot qu'elle répétait sans cesse aux hommes de son temps — Γνωθὶ σεαυτὸν, — connais-toi toi-même. Elle estimait avec raison que dans le domaine de la conscience, la connaissance de soi-même était la base indispensable de l'édifice du savoir humain. A notre époque, où sans prévaloir sur les conceptions d'un ordre plus élevé, l'étude des choses matérielles qui nous entourent a pris sa place légitime à côté de l'idéal, on peut encore répéter aux hommes avec un sens un peu différent : — Connais-toi toi-même.

» Il est une tendance, paraît-il, très-naturelle à l'esprit humain, c'est de s'enquérir de ce qui se passe au loin, avant de s'occuper de ce qui le touche. Je ne veux faire ici aucune allusion à la paille que chacun voit dans l'œil de son voisin, avant d'avoir pris les dimensions de la poutre qui encombre le sien ; je veux rappeler que chez les hommes l'astronomie, par exemple, a devancé la géographie. Pendant leurs belles nuits étoilées, les pasteurs de la Chaldée avaient connu le firmament, nommé ses astres, et noté les mouvements apparents de ceux-ci, bien avant que Strabon, Pausanias ou Ptolémée aient publié les premiers travaux géographiques. Les Chaldéens acquirent donc une notion très complète du ciel, alors qu'ils ignoraient encore ce qui existait au-delà des limites de leurs pâturages. Et même à l'heure actuelle, nous avons peut-être une idée plus exacte du nombre et de la répartition des volcans de la lune que de ceux de notre propre globe. Heureusement, Messieurs, que cette connaissance du monde stellaire devait mettre aux mains des navigateurs la clef des routes de l'Océan, sans quoi il eût été permis de crier aux astronomes absorbés dans l'étude des

cieux, ces mots que La Fontaine adressait à cet astrologue
« qui fut contraint de boire » :

Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Pense-tu lire au-dessus de ta tête.

» Aujourd'hui, Messieurs, l'étude de la terre a pris son rang près des recherches qui ont pour objet le dehors. Je ne dirai pas qu'un esprit nouveau soulève le monde : il faut être juste, dût notre vanité contemporaine en souffrir un peu. Nous assistons à une renaissance qui, je l'espère, sera aussi glorieuse que l'ont été ces réveils du génie humain, dans le domaine des arts, des sciences ou des lettres. Souvenons-nous qu'aux siècles passés les peuples se passionnèrent pour la géographie qui agrandissait leur domaine; n'oublions pas surtout ce grand x^v siècle qui vit surgir les hommes qui s'appelaient Christophe Colomb, Vasco de Gama, Magellan, Jacques Cartier, et que rattachent à nous, sans que la tradition de leurs nobles efforts ait été perdue, Baffin, Cook, Bougainville, Lapérouse, Parry, D'Entrecasteaux. Ces réserves faites, saluons le réveil et l'essor des sciences géographiques. A la soif de l'inconnu s'est mêlé, chez nous, un sentiment nouveau, comme un regret de si peu connaître notre terre.

» Les progrès énormes de la navigation, les chemins de fer, l'électricité, ont assurément grandi l'homme, mais ils ont considérablement rapetissé la terre. Depuis qu'on va en dix jours du Havre à New-York ou de Bordeaux à Dakar, il semble que l'Amérique et l'Afrique occidentale sont à nos portes. Nous sentons, nous, les hommes de la fin du xix^e siècle, que nous connaissons à peine tous les coins, tous les étages de notre propre maison. Les cartes d'immenses pays, pareilles à celles que l'on met entre les mains des enfants pour les exercices élémentaires de géographie, sont encore des cartes muettes. Là, dans ces

espaces assombris par leur blancheur même, roulent de grands fleuves, gisent des trésors métallurgiques inestimables, s'épanouissent des flores éclatantes de grâce et de beauté, se cachent des faunes puissantes, dorment des peuples sans histoire, et s'étendent des territoires d'une admirable fécondité. Une honte secrète nous monte au cœur, notre civilisation casanière et boulevardière nous semble mesquine ; l'air confiné que nous respirons nous étouffe. Nous regardons alors par delà nos horizons étroits, et comme dans un mirage, nous apercevons ces contrées si voisines, où ne manquent ni l'air ni l'espace, où Dieu s'est plu à répandre tout ce qui peut rendre la vie riante et facile.

» De courageux explorateurs se sont levés de toute part. Les uns, les Burton, Speke, Grant, Livingstone, Caméron, Brazza, se sont présentés aux portes du continent mystérieux, d'autres remontent les grands fleuves de la Cochinchine ; ceux-ci explorent les grandes îles de la Sonde, et ceux-là, par amour de l'art, veulent escalader le pôle.

» On sent que l'avenir est là. Chaque peuple se hâte d'aller marquer sa place dans cette Afrique qui nous touche, comme la veille d'un grand marché les marchands forains vont déposer leur tente pliée ou quelques pierres, sur la place qu'ils veulent retenir. On devine que dans cette vaste région qui semble découverte depuis hier seulement, il y a des empires à fonder, des richesses incalculables à exploiter, du soleil et de la terre pour tout le monde ; peut-être le dérivatif des divisions intérieures qui nous stérilisent et la solution pacifique des questions sociales qui nous tourmentent.

» Levons-nous donc. Excitons nos explorateurs à nous tailler une part de lion dans ce grand continent ouvert depuis longtemps à notre civilisation par les efforts héroïques de notre armée et de notre marine. Plantons notre

drapeau au bord de ces grands fleuves qui sont des routes qui marchent, et comme les Anglais dans l'Inde, faisons siffler nos locomotives dans les jungles où l'on n'entendait que le rugissement des fauves.

» Hier, on acclamait sur les quais de Paris, deux intrépides yachtsmen venus en périlsoire de Rome, aux bords de la Seine. Estimons le courage même sous la forme du dilettantisme, mais nous, réservons nos applaudissements pour d'autres travaux. La périlsoire vraiment glorieuse, c'est, par exemple, ce fragile radeau de Crevaux et de Lejanne, s'en allant à la dérive du pied des Andes aux bouches de l'Orénoque, affrontant mille périls inconnus : les Reudal et les Angostures, vrais passages d'angoisse, les bandes hideuses d'énormes caïmans, les Indiens perfides, les lianes toxiques et les poisons mortels, d'espèces terribles et innommées, qui tuèrent François Purban, la veille de l'arrivée. Voilà, répéterais-je avec M. de Lesseps, voilà les âmes vaillantes qui affrontent les premiers dangers de terres inconnues. Voilà les glorieux va-nu-pieds, qui sans trompettes et sans millions, jalonnent à force de patience et de courage l'empire colonial prochain de la France.

» Les femmes elles-mêmes ont pris part au mouvement géographique de la seconde moitié de ce siècle. C'est un plaisir pour moi de rappeler leurs gloires aux dames qui ont bien voulu donner à cette séance un éclat dont nous les remercions.

» Je ne connais rien d'héroïque comme cette gracieuse Lise Christiani, s'en allant avec son violoncelle, qu'elle faisait pleurer ou chanter, à travers la Sibérie jusqu'aux bouches de l'Amour, et revenant à bout d'enthousiasme et de santé, mourir chez les Cosaques du Don. Résumant son long voyage, elle écrivait tristement ces mots : « J'ai souffert comme un galet battu par la tempête. Pierre

qui roule n'amasse pas de mousse ! » Vous vous trompiez, Lise Christiani, la mousse que vous avez récoltée a gardé sa fraîcheur, c'est l'exemple de ce courage indomptable dont votre sexe est coutumier.

» C'est ensuite cette douce et forte Alexandrina Tinne, dépensant sans compter une fortune royale et sa jeunesse dans de grands voyages africains, fermant les yeux à sa mère sur les bords du Nil Blanc, et non découragée par cette douleur, allant mourir, trahie, assassinée, chez les Touaregs. Ah ! les blancs espaces des cartes d'Afrique la fascinaient aussi. — J'irai là, disait-elle.

» Ailleurs, c'est M^{me} Carla Sérena visitant la Mingrèlie et avouant avec une bonne humeur charmante que ses plus cruelles épreuves n'avaient été, ni les mauvais chemins, ni les mauvais lits, ni les mauvais repas, ni les mauvaises rencontres, mais d'être restée trois mois sans parler, au pays de l'Abkhasie dont elle ignorait la langue.

» Voici M^{me} Ida Pfeifer qui, voyant pour la première fois la mer à Trieste, conçoit un ardent désir de parcourir l'univers. L'éducation de ses fils terminée, elle part à quarante-cinq ans, pour exécuter le tour du monde, sans autre équipage ou guère plus, que son enthousiasme et son en-tout-cas. Sans suite, sans argent, sans recommandations, elle inspire partout une vive sympathie, un profond respect. Rentrée à Vienne, fatiguée et malade, elle repart pour faire une seconde fois le tour du globe. Mais Madagascar achève cette indomptable énergie, et elle revient mourir dans son pays natal d'un cancer au foie.

» C'est encore M^{me} Lydie Paschkoff visitant, en 1872, les ruines de Palmyre dont Volney avait rapporté de si poétiques souvenirs. — Nulle ruine, écrit-elle, ne donne une aussi solennelle leçon de philosophie. — Et pour achever une journée pleine d'aussi graves émotions, elle fait resplendir ces restes superbes et mélancoliques des lueurs

pourprées d'un feu d'artifice, succédant lui-même à un fin dîner de conserves de Potel et Chabot, arrosé de Bourgogne et de Champagne. Excellente philosophie, celle-là, quoique moins solennelle que l'autre.

• Vous parlerais-je maintenant des femmes courageuses et tendres qui ont voulu partager avec leurs maris, les périls et les fatigues des explorations lointaines.

• Là-bas, dans la région du Zambèze, sur les bords du lac Nyassa, repose à l'ombre d'un baobab Lady Livingstone, compagne dévouée des premières explorations du grand voyageur dans l'Afrique australe. Ah ! je comprends qu'il ait résisté aux instances de Stanley qui voulait le ramener en Europe, et qu'il ait voulu, malgré la maladie et ses forces déclinantes, s'enfoncer plus avant dans les solitudes du Tanganika. Deux choses le préoccupaient, il n'avait pas fini la tâche de sa vie, tâche que ses compatriotes ont résumée dans ces deux vers latins gravés sur son tombeau :

*Tantus amor veri nihil est quod noscere malim,
Quam fluvii causas per sæcula tanta latentes.*

• Ce n'était pas surtout une tombe à Westminster, au milieu des gloires de l'Angleterre, qu'il entrevoyait aux derniers jours, c'était cet arbre au pied duquel il avait couché la mère de ses fils, l'amie généreuse des belles années de sa sérieuse jeunesse. Lui aussi voulait tomber et mourir sur cette terre d'Afrique, qu'ensemble ils avaient parcourue, qu'ensemble ils avaient tant aimée. Ses fidèles serviteurs ont rapporté sa dépouille, son pays l'a royalement honorée, mais son cœur, par un juste et touchant destin, son cœur est resté là-bas !

• Voici M^{me} Agassiz remontant l'Amazone avec l'illustre savant dont elle portait le nom. C'est à sa plume que nous devons le récit de ce voyage qui fut si fécond pour les

sciences naturelles. Quel excellent collaborateur de l'homme de science que cette femme aimable qui partageait ses goûts. Tour à tour elle herborise, elle chasse, elle dessine, elle écrit. Tout l'intéresse, la zoologie, la paléontologie, la géologie, et même l'anthropologie, ce qui ne l'empêche pas d'aller aux vivres, et de diriger en maîtresse de maison consommée, une alerte escouade de jeunes négresses de Mina. Les souvenirs de voyage écrits par les femmes ont une grâce particulière; elles voient, sentent, et expriment comme aucun homme ne saura jamais voir, sentir, exprimer.

» Bien loin de là, saluons M^{me} de Bourboulon. Elle a traversé les steppes de la Mongolie, les glaces de la Sibérie, accompagnant M. de Bourboulon, de Shangaï à Moscou. Ce fut encore une femme héroïque. 12,000 kilomètres en quatre mois, et quelles routes ! Son album et ses notes sont riches de fines observations sur cette course échevelée. « Nous arrivons en Europe; mon cœur bat en traçant ces lignes », écrit-elle, au bout de ce voyage dont les fatigues avaient ruiné sa santé, compromis sa vie.

» C'est encore M^{me} Ujfalvy, une parisienne jusqu'au bout des ongles, qui s'en va, compagne fidèle, d'Orenbourg à Samarkand. Elle aussi écrit ce curieux voyage, et saisit souvent de sa main souple et ferme les rênes du traîneau, quand M. Ujfalvy est obligé de faire le coup de feu contre les loups affamés sur la neige.

» Une autre dame de beaucoup d'esprit et d'énergie, M^{me} P... a suivi son mari, ingénieur des mines, à Kimberly dans le Transvaal, où l'on a découvert de riches placers de diamants. Nous lui devons la narration de cette dangereuse exploration. Elle y raconte entre autres les deux bonheurs d'une même journée : le matin, la découverte d'un diamant de très-belle eau ; le soir, celle d'un chou pommé, chose plus rare que le diamant dans la



contrée. Le bijou pour l'écrin, le chou pour le pot-au-feu. Ne sentez-vous pas, Messieurs, que la femme est là toute entière : la femme, grâce de l'intérieur, providence du foyer, capable de donner le diamant du matin pour payer le chou du soir, afin que tout soit dans l'ordre.

» Il y a peu de temps enfin, une autre frêle jeune femme, Lady Anna Blunt, passionnée pour les féeries de l'Orient, a suivi son mari à travers les sables de l'Arabie, jusque dans le Haut-Euphrate, berceau sacré de la race arabe. Elle a dessiné des vues du désert, empreintes d'un grand sentiment artistique et d'une mélancolie rêveuse.

» Je suis persuadé, Messieurs, qu'après ces exemples, la géographie vous apparaît sous un jour nouveau. Elle vient de se révéler à vous comme l'inspiratrice des plus nobles sentiments ; sa cause est gagnée près de vous. Pour moi, je suis tellement convaincu de la sérénité des horizons qu'elle ouvre à l'esprit et au cœur, que si un jeune homme venait me consulter sur le choix toujours délicat d'une compagne, je lui dirais sans hésitation : — Mon ami, prenez une femme passionnée... pour la géographie. .

» Vous deviendrez, je l'espère, nos collaboratrices, Mesdames, dans la conspiration géographique que nous avons ourdie à Brest, et vous serez des nôtres, de cœur, dans la personne de vos maris ou de vos frères.

» Nous sommes ainsi, Messieurs, loin des jours d'ignorance et d'indifférence dont M. de Lesseps faisait l'aveu l'année dernière au Congrès géographique de Lyon. Il racontait que passant son baccalauréat avec quatre élèves sortis comme lui d'un grand collège de Paris, le recteur leur présenta une carte et leur demanda où était le nord, le midi, l'est et l'ouest. Aucun des cinq ne sut le dire. Partout, à cette heure, le mouvement géographique s'accroît. C'est à ce réveil que la Société Académique de

Brest a voulu s'associer en créant dans son sein une Section de Géographie, à la première séance de laquelle nous vous avons conviés. Nous avons pensé que notre grande ville maritime, si remplie d'hommes de savoir et de devoir, ne pouvait rester en arrière des autres ports de guerre, et d'un grand nombre de villes d'intérieur qui ont trouvé chez elles les éléments de sociétés de géographie déjà prospères.

» Quelques personnes, parmi celles qui oublient trop facilement ce que peuvent une ferme volonté dirigée vers un but précis, et cette persévérance qui, comme la goutte d'eau, creuse le granit de la plus dure indifférence, nous ont dit : Pourquoi une Société de Géographie ; où en trouverez-vous les éléments à Brest ?

» A la première question, je répondrai par les paroles que M. de Lesseps adressait aux Sociétés de Géographie de France réunies à Lyon, sous sa présidence. Il retraçait ainsi leur action :

« Nos Sociétés, vous le savez, ont un rôle multiple. Elles doivent centraliser aussi nombreux que possible les éléments à l'aide desquels la géographie avance peu à peu dans la connaissance des grandes lois de la physique terrestre ; elles doivent étudier l'influence de ces phénomènes sur les destinées de l'humanité ; s'employer activement à la diffusion de notre science, et faciliter à l'enseignement la recherche des informations les plus récentes, comme les plus exactes. Mais leur devoir est encore de démontrer, sans relâche, à l'opinion publique, le danger pour une nation de se désintéresser de la connaissance du reste du monde, et la nécessité d'avoir des jours largement ouverts sur l'horizon. Telle contrée, tel peuple hier encore indifférents, peuvent, demain, qu'il s'agisse de politique ou de commerce, exercer une profonde influence sur les événements, aussi rapides aujour-

d'hui que les communications. Par l'union de leurs lumières et de leurs efforts, par l'écho de leurs voix, nos Sociétés de Géographie exerceront à cet égard une féconde influence. Qu'elles rivalisent donc d'activité pour réunir, pour répandre les informations; qu'elles encouragent ces travaux d'érudition critique, où la géographie française a conquis de si beaux titres.

» Qu'elles s'unissent pour demander aux grandes administrations, à notre public, si intelligent et si plein de patriotisme, les moyens d'envoyer au loin des explorateurs qui reviennent les mains pleines de données utiles à la science, au commerce, à l'industrie.

» Ces explorateurs, il ne faut pas se borner à leur décerner les palmes du martyre ou du triomphe, il faut les encourager, les soutenir, car ils vont faire la guerre à l'inconnu qui les tue souvent.

» Dans le champ de la géographie, la tâche est immense encore, soit pour les penseurs, soit pour les combattants. Nos sociétés se sont donné pour mission d'exciter les uns et les autres. Elles n'y failliront pas, et tous, vous voudrez les aider, car leur œuvre est inspirée par l'ardent désir de contribuer à la prospérité et à la grandeur de notre France bien-aimée. »

« Ces paroles devaient recevoir, à bref délai, une éclatante confirmation. Il y a peu de jours, recevant la médaille d'or de la ville de Paris, M. de Brazza attribuait le succès de son entreprise et ses conséquences prochaines, en premier lieu aux Sociétés de Géographie, qui l'ont soutenu, et lui ont gagné l'opinion publique et la presse.

» Cette reconnaissance pour les Sociétés de Géographie, il nous l'exprimait il y a quelques jours en s'excusant de ne pouvoir, en raison de son prochain départ, assister à cette réunion, non loin de cette École navale qui lui a laissé de si vifs souvenirs.

» Le rôle et le programme des Sociétés de Géographie est donc parfaitement tracé : agir sur l'opinion publique. Vous voyez, Messieurs, que nous avons notre raison d'être. Que de choses, en effet, à tenter pour encourager chez nous les entreprises des explorateurs, et combien nos voisins d'outre-Manche sont plus avancés que nous sous ce rapport. J'ai admiré au Palais de Cristal, à Londres, une grande carte murale du pôle Nord, où se trouvaient tracées les routes des navigateurs célèbres qui ont tenté d'atteindre ce sommet difficile. Quel sujet d'orgueil pour un peuple, du vieillard à l'enfant, quand il suit ces glorieuses étapes, et quand il constate que c'est le pavillon britannique, planté par Markham sur les hummocks du pôle, qui a devancé tous les autres. Où sont chez nous les glorifications publiques des La Pérouse, des Blosseville, des Bellot, des Dumont-Durville, et autres explorateurs qui ont donné leur peine ou leur vie pour ces grandes entreprises ? On trouve mille murailles pour la *Redingote Grise*, ou la *Maison qui n'est pas au coin du quai*, et nulle page de pierre ne rappelle encore au peuple nos gloires géographiques.

» La seconde question qui nous est posée est celle-ci : Où trouver à Brest les éléments d'une Société de Géographie ? C'est à vous de répondre, Messieurs, et votre présence ici peut me dispenser de le faire, car elle est une affirmation catégorique que les éléments existent ; les voilà. Comment ! il n'y aurait pas les éléments d'une Société de Géographie unie intimement au groupe scientifique et littéraire que nous constituons depuis vingt-deux ans, dans une ville qui possède la grande École navale du pays, école remplie de savants professeurs et d'officiers distingués. Dans une ville où existe une école de médecine, où sont en honneur les traditions des Quoy, des Gaimard, des Gaudichaud, des Lesson, et qui s'appête

à honorer un des siens, notre regretté Crevaux ; dans une ville qui possède l'un des plus importants lycées de France ; trois grands états-majors : ceux des équipages, du 2^e de marine et d'un régiment de ligne fixé depuis de longues années dans la cité, et vraiment des nôtres ; un corps éminent d'ingénieurs attachés aux constructions navales ou aux travaux des arsenaux ; un corps d'administrateurs et d'inspecteurs dirigeant les grands services des arsenaux, ou suivant nos navires sur toutes les mers. Les éléments existent donc, ils sont excellents, nombreux et divers. En plus de ceux qui jouent encore un rôle militant, notre ville est remplie d'hommes dont la carrière s'est passée au loin, qui ont rapporté de leurs voyages ou de leurs commandements des souvenirs infiniment précieux, qui dorment dans leur mémoire ou dans leurs secrétaires. La Section de Géographie trouverait là les matériaux de publications excessivement intéressantes.

» Dans son épître à Julius Florus, le poète Horace s'informait des travaux auxquels étaient occupés les officiers de l'état-major de Claude, le beau-fils d'Auguste :

Quod studiosa cohors operum struit...

» Je sais, Messieurs, les réponses qui me seraient faites si j'avais aujourd'hui le même souci de la science des officiers de notre marine ou de notre armée, non pas seulement au point de vue technique, mais sur le terrain même des études, des explorations et des observations géographiques. Pour toute réponse, les officiers de vaisseau m'enverraient les noms des Mage, des Lagrée, des Garnier, des Delaporte, des Fleuriot de Langle, des Brazza. L'infanterie de marine me rappellerait les voyages de Lambert, de Pascal, de Septans et de Galliéni. Le corps de santé, ceux de Quentin, Griffon du Bellay, Harmand, Bayol, Balley, Neiss, Crevaux, Lejanne. Enfin, que de

noms parmi les officiers de notre armée me seraient donnés avant celui qui termine si glorieusement et si tristement cette liste, le colonel Flatters.

» Nous avons donc tout lieu d'espérer fonder ici un centre sérieux d'études géographiques, et nous pouvons répéter à ceux qui ne sont pas encore des nôtres, les mêmes paroles par lesquelles Horace terminait sa lettre à Florus :

*Hoc opus hoc studium parvi properemus et ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.*

» Petits ou grands, voilà le but, voilà le devoir. Hâtons-nous, la patrie nous en sera reconnaissante, et nous aurons la conscience de l'avoir bien servie !

» Nous nous estimerons heureux, Messieurs, si prenant place aujourd'hui parmi les Sociétés de Géographie de France, nous contribuons avec elles à faire éclore la passion des grandes explorations, si nous réussissons à faire naître d'aussi nobles vocations, à encourager d'aussi fécondes carrières, à couronner enfin des gloires aussi pures que celles que je viens de signaler à votre admiration. »

VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE

M. LEJANNE, compagnon de Crevaux, pharmacien de la Marine, a lu le travail suivant :

« MESDAMES, MESSIEURS,

» La Société Académique de Brest m'ayant honoré du titre de membre correspondant, et m'ayant invité à cette séance d'inauguration, je vais lui présenter quelques souvenirs recueillis au cours d'un voyage d'exploration à travers l'ancienne Colombie.

» Je compte sur son indulgence comme elle peut compter sur mon dévouement et ma reconnaissance.

» Mon étroite amitié avec l'infortuné Dr Crevaux me fait un devoir de rappeler ici son nom. Je n'oublierai jamais celui dont j'ai partagé un instant la misère et les périls, et qui m'a toujours montré une grande affection. Nos travaux pendant la mission étaient communs; il n'y avait entre nous ni tien ni mien, c'était chose convenue au départ. Il doit en être de même dans la suite, et toute appréciation tirée des notes recueillies par l'un ou par l'autre, revient de droit à la communauté.

» Je m'écarterai le moins possible des régions que nous avons parcourues, les seules sur lesquelles nous puissions porter, *de visu*, un jugement sans prévention. Encore, de ces régions, choisirai-je la plus intéressante par son voisinage de l'isthme de Panama, dont le percement peut être

aujourd'hui considéré comme un fait certain. Je m'attacherai surtout à donner une idée de la vallée de la Magdalena que nous avons longée presque en entier, de son sol, de ses produits, de ses saisons, ces dernières intimement liées à la navigabilité du fleuve ; je dirai un mot des productions des Cordillères, des procédés agricoles employés, des voies de communication ; je toucherai enfin à la population, à l'immigration, aux desiderata du pays.

• Les Andes se divisent un peu au sud de Popayan, en trois branches, sillonnant toutes les trois le territoire de la Nouvelle-Grenade. L'une, la Cordillère occidentale, longe la côte du Pacifique, remonte vers le nord, fait un coude vers l'ouest et pénètre dans l'Amérique centrale ; la seconde, la Cordillère orientale, s'incline peu à peu vers l'est, pour prendre enfin nettement cette direction et venir former les montagnes de Caracas ; la troisième enfin, bissectrice de l'angle formé par les deux autres, remontant vers le nord, se termine brusquement après avoir séparé le bassin de la Magdalena de celui de la Cauca (Caouca), son principal affluent.

• Ces deux cours d'eau prennent naissance à l'extrémité méridionale des deux grandes vallées formées par les trois Cordillères, se rejoignent au nord de la Cordillère centrale, et leurs eaux réunies, portant le nom de la Magdalena, vont se déverser dans la mer des Antilles.

• La Magdalena est coupée sur son cours propre par le rapide infranchissable de Honda, en deux parties navigables dans certaines conditions pour les bateaux à vapeur, l'une s'étendant jusqu'à l'embouchure, l'autre allant jusqu'à Neiva (Néiva) comme suprême limite.

• En remontant le fleuve, on trouve d'abord, à quelques lieues de l'embouchure, le port de Barranquilla, le plus important de la Nouvelle-Grenade. C'est par cette ville que se font presque toutes les importations et exporta-

tions du pays. Il est certain pourtant que la situation de Barranquilla est mauvaise, car les bateaux de moyen tonnage ne peuvent y remonter. Aussi n'est-il pas douteux que, dans un avenir prochain, ce port ne soit abandonné pour celui de Carthagène, situé sur la côte et relié par un canal à la Magdalena. Aujourd'hui, les navires de fort tonnage, comme les paquebots français de la Compagnie transatlantique, débarquent leurs passagers et leurs marchandises à Salgar-Savanilla, d'où l'on gagne Barranquilla par une ligne de chemin de fer. Il existe dans ce dernier port deux Compagnies rivales de navigation de la Magdalena qui envoient leurs vapeurs jusqu'à Caracoli, petit port situé à 2 kilomètres de Honda et qui sera relié à Bogota par une ligne ferrée en construction depuis de longues années. Il faut aujourd'hui trois jours de mule pour faire le trajet de Caracoli à la capitale, qui est située sur un plateau élevé d'environ 2,600 mètres, très-sain et jouissant d'un printemps perpétuel.

» En amont de Barranquilla, la Magdalena court dans des terrains bas, humides, formés d'alluvions contemporaines et couverts de riches forêts. Elle forme dans toute cette vallée basse des îles nombreuses. Son lit est semé de bancs de sable, les uns submergés, mouvants, à chaque instant déplacés par les crues, d'autres émergeant à peine, encore privés de végétation ; d'autres, enfin, formant des îlots grisâtres dont un saule et une synanthérée ligneuse, à feuillage argenté, se disputent la possession.

» Ses rives sont couvertes de caladium, de balisiers, de deux espèces différentes d'heliconia, l'une à épi serré, l'autre à épi lâche, distique, à rachis flexueux, derrière lesquels se montrent des clibadium arborescents et les panaches blancs des roseaux à flèches.

» Elles s'élèvent peu à peu, à mesure qu'on remonte vers Honda et que les montagnes bleues de l'horizon se

rapprochent du fleuve ; elles présentent ensuite de nombreuses barrancas couronnées de palmiers et de fromagers, et dont quelques-unes sont artistement sculptées par les eaux d'infiltration. Des collines enfin viennent baigner dans le fleuve qui présente, coup sur coup, trois rapides courts, mais à forte pente. On est à Caraccoli après une traversée d'une durée totale de huit à dix jours.

• Les bateaux ne peuvent remonter au-delà, car ici commence le rapide énorme de Honda.

• Honda est l'entrepôt commercial de la haute Magdalena. On a choisi pour l'emplacement de cette ville, une sorte de plateau inégal entouré de torrents et presque inabordable de tous les côtés. Cette situation avait, sans doute, sa raison d'être, alors qu'on avait à redouter les incursions des Indiens. Elle présente encore aujourd'hui quelques avantages, mais on se demande pourquoi l'on n'a encore rien fait pour faciliter l'arrivée en ville des marchandises de la vallée haute. Dans cette vallée qui est déboisée, le fleuve est fréquemment resserré entre les contreforts des Cordillères centrale et orientale ; parfois, au contraire, il s'élargit en traversant des llanos (liános), savanes formées de terrains quaternaires perméables ou des végas, plaines formées d'alluvions contemporaines très-fertiles, dans lesquelles il découpe des îles nombreuses. Il présente sur ses rives, entre Honda et Neiva, plusieurs villages dont les plus importants sont Ambalencia, Guataqui, Purificacion, Natagaïma, Aipé. Le premier, qui est le plus peuplé, tire toute son importance de la bonne qualité du tabac qu'on récolte aux environs et de ses fabriques de cigares qui n'emploient pas moins de 12 à 1,300 ouvriers et ouvrières.

• Le cours du fleuve, dans la vallée haute, est coupé de rapides nombreux, d'endroits élargis et sans profondeur qui tous gênent beaucoup la navigation.

» J'ai pris à l'aide de l'hypsomètre et des tables de Radau, l'altitude en différents points du fleuve, et j'ai trouvé pour :

L'embouchure du Rio Cararé.....	74 ^m
Honda (ville).....	220 ^m , ce qui ferait
au niveau du fleuve, environ.....	200 ^m
Guataqui.....	265 ^m
Salto del Gallinazo (au-dessus du	
saut).....	280 ^m
Natagaïma	328 ^m
Neiva	416 ^m

» L'altitude croît très-rapidement à partir de Guataqui, car les divers points cités à la suite sont situés à de faibles distances relativement aux autres.

» Si j'avais un tableau de ces distances, rien ne me serait plus facile que de calculer la pente moyenne entre chacun de ces points et d'établir plus nettement ce que j'avance.

» Les températures extrêmes que nous ayons constatées dans nos chambres de bord, sont :

Entre Honda et Barranquilla.....	24	et 33°
Entre Honda et Neiva.....	23,1	et 35°6

» Nous avons eu de fréquents orages entre Barranquilla et Honda, mais nous n'avons pas sur les saisons de cette région de renseignements suffisamment exacts pour les consigner ici. Dans la vallée haute, en amont de Honda, il existe quatre saisons.

» En avril commence la saison des pluies dans les Cordillères, à l'est et à l'ouest du fleuve. C'est en avril et en juin que les eaux sont les plus hautes à Neiva. Aux premiers jours de juillet commence la saison sèche dans la Cordillère centrale et les contreforts de la Cordillère

orientale ; les pluies continuent sur les plus hauts sommets de cette dernière, mais d'une façon modérée. D'autre part, les affluents de la rive gauche reçoivent pendant les grandes chaleurs de cette saison le produit du dégel des glaciers (los paranos) ; on a des crues passagères, mais toutes ces eaux sont insuffisantes pour donner au fleuve un débit convenable pour la navigation, et l'on a vu, à cette époque, le niveau descendre en certains endroits élargis, à 0^m35 seulement.

» Du commencement d'octobre au commencement de janvier, les pluies reviennent à l'ouest, mais elles diminuent dans la Cordillère orientale.

, » De janvier à avril, le niveau du fleuve recommence à descendre ; les pluies sont alors presque nulles dans la Cordillère orientale et très-faibles dans la Cordillère centrale.

» En aval de Purificacion, la Magdalena a quatre pieds d'eau en toute saison ; mais, en amont de ce village, la navigation est si difficile, que je comprends peu qu'on s'obstine à faire remonter les bateaux à vapeur jusqu'à Neiva.

» Maintenant, quelles sont les conditions que doivent remplir ces derniers pour la navigation de la Magdalena ?

» Ils doivent :

» 1^o Caler trois pieds au maximum, et cette condition est aussi indispensable sur le cours inférieur que sur le cours supérieur du fleuve ;

» 2^o Avoir, à cause des rapides, une vitesse de plus de dix nœuds.

» Quant aux vapeurs destinés à la haute Magdalena, j'ignore le moyen qui a été employé pour les faire arriver au-dessus du rapide de Honda. Peut-être, et c'est probable, étaient-ils démontés et leur transport s'est-il effectué par terre.

• Le trajet de Barranquilla à Honda se fait en dix jours, celui de Honda à Neiva demande de 12 à 15 jours, et parfois plus, car il n'est pas rare d'attendre plusieurs jours, en certains points, une crue qui permette au bateau de passer.

• Pour le transport des marchandises, de Neiva à Honda, on profite du courant et on se sert d'habitude de radeaux, portant dans le pays le nom de *balsa*, tiré de celui de la malvée qui fournit son bois léger pour leur construction.

• Je vais maintenant passer en revue les principaux produits du pays.

• Le blé ne se cultive que sur le plateau de Bogota. Aux environs de la ville, il vaut de 20 à 40 francs les 10 arrobes (125 kilog.), mais son prix augmente rapidement avec la distance de la ville. A Colombia, ce même poids vaut 100 francs. Aussi les habitants de la plaine le remplacent-ils dans leur alimentation par le riz, les bananes, le manioc doux, etc.

• Riz. — Après avoir vu combien de peine la culture de cette précieuse graminée coûte aux Indo-Chinois, notamment pour le repiquage en terrains noyés, j'ai été surpris de la facilité avec laquelle on obtient le riz en Nouvelle-Grenade. Dans les îles basses qui avoisinent Purification, on débroussaille le sol par le feu, on place quatre ou cinq graines dans des trous espacés de 25 centimètres, on recouvre et il ne reste plus qu'à sarcler lorsque les jeunes tiges arrivent à mi-développement. On râfle les épis sur pied et on décortique les graines en les pilant dans un grand mortier de bois.

• Il vaut environ 40 francs les 100 kilogrammes.

• *Mais et pasto guineo*. — Ces deux plantes se sèment ensemble dans les portions de forêt que l'on veut ouvrir à la culture. La première opération est d'abattre les arbres, ce que l'on fait d'habitude dans la Cordillère orientale,

pendant la saison sèche de juillet à octobre. On les laisse sécher, puis on les brûle ; leurs cendres constituent pour le terrain un excellent engrais. Il n'est nullement besoin et l'on s'abstient de labourer le sol. On introduit dans des trous distants de 1^m05, les graines de maïs que l'on recouvre de terre. On sème alors à la main les graines de *pasto guíneo* sans recouvrir.

» Les pluies commencent, alternées de soleil. Le *pasto* et le maïs surtout poussent avec une exubérance incroyable.

» M. le général Restrepo, directeur de la Compagnie d'exploitation des quinquinas de Colombia, de qui nous tenons ces renseignements, a constaté par des mensurations que le *pasto* peut s'allonger de 25 centimètres en sept jours. A la fin de janvier, c'est-à-dire quatre mois après les semis, les graines de maïs sont mûres, on les récolte et on les emmagasine. Pour les réduire en farine, on commence par les séparer de leur balle par un procédé analogue à celui employé pour décortiquer le riz, puis on leur fait subir une macération dans l'eau, d'au moins 10 heures. On les place ensuite dans une pierre encavée où on les triture avec une autre pierre faisant meule ou pilon.

» Le maïs joue un grand rôle dans l'alimentation des habitants de la Cordillère. On en fait des galettes sans sel (*arepa*) et des biscuits portant le nom de *biscocho de guajaro*, pron. (biscotcho de guaharo), où il entre aussi des œufs, du lait caillé et du sel.

» Le maïs fermenté est nuisible à la santé et peut conduire à la pellagre. A un certain moment de notre voyage, n'ayant pas d'autres farineux, nous en avons mangé pendant quelques jours et nous avons tous été indisposés.

» Il serait peut-être curieux d'étudier l'action de la *chicha*, liqueur fermentée, fabriquée avec le maïs, qui passe

chez les personnes éclairées du pays pour exercer une influence nocive sur la santé.

• Le *pasto guineo* est une graminée dont l'introduction, datant seulement de quelques années, a été une fortune pour le pays. Très-recherchée du bétail, atteignant en quatre ou cinq mois une hauteur de 1^m20 à 1^m50, elle a donné de merveilleux résultats qui expliquent la rapidité prodigieuse avec laquelle elle s'est répandue sur tout le territoire. Une autre graminée, le *pasto de la India*, à chaume plus long, à feuilles plus larges, lui dispute aujourd'hui le terrain et les préférences des agriculteurs. Elles forment l'une et l'autre des prairies artificielles dont l'établissement se fait comme je l'ai dit plus haut. Après la rentrée du maïs, on livre ces prairies au bétail qu'on y laisse en liberté et dont l'engraissement est très-rapide.

Une fois par mois, on réunit les bœufs et les vaches dans des enclos où on leur distribue, par tête, 250 grammes de sel pulvérisé et placé sur des pierres où il est léché avec avidité. On achète de 80 à 100 francs des bêtes de deux ans à deux ans et demi pour l'engraissement. Huit à dix mois passés dans les prairies suffisent d'habitude pour cette opération, après laquelle on les revend de 230 à 250 francs.

• La race bovine du pays présente de la ressemblance avec notre race normande. Les vaches ne donnent que quatre ou cinq litres de lait par jour, mais elles sont de facile engraissement.

• On ne fait pas de beurre, parce que la température, trop élevée, ne permet pas de l'amener à une consistance convenable; mais on fait des fromages secs qui se vendent 1 franc le kilog. et que l'on mange en prenant son chocolat.

• L'œstre du bœuf est très-rare au-dessous de 1,000 mètres d'altitude; il en est de même de 1,800 à 3,000 mètres.

» Dans la région intermédiaire, il produit de véritables ravages dans les troupeaux qu'on est obligé de faire émigrer, soit vers la plaine, soit vers les hauteurs. D'après les habitants, les bœufs en se léchant font passer dans leur tube digestif les œufs et les larves qui déterminent leur mort. Les troupeaux des régions extrêmes sont de taille plus élevée que ceux qui vivent entre 1,000 et 1,800 mètres et qui ont besoin d'une plus grande quantité de sel.

» Chaque année, à la fin de mars ou de septembre, on brûle les prairies foulées par le bétail, car elles contiennent alors une grande quantité d'herbe sèche qui n'est plus nutritive. Aux premières pluies, le *pasto* pousse avec une vigueur nouvelle, et quatre mois après on peut y remettre le bétail.

» L'existence de deux saisons sèches et de deux hivernages est très-favorable à cette opération, car elle permet d'avoir toujours des prairies de réserve. Cependant, c'est d'habitude en septembre que l'on brûle les prairies.

» Le rajeunissement des prairies par le feu est indispensable et favorise leur durée. Sans lui, elles sont promptement envahies par les arbustes et reviennent à l'état de forêt. Ces prairies rapportent un revenu annuel de 15 à 20 p. 100.

» *Bananes*. — *Platano* en espagnol. Les bananes sont très-usitées dans l'alimentation journalière. On les mange cuites ou crues, mûres ou non, selon l'espèce.

» Certaines, comme la banane Arton, la plus commune, sont énormes et contiennent avant la maturité complète une grande quantité d'amidon. Elles entrent dans la préparation du *sancocho*, soupe faite avec de la viande sèche, du riz et des bananes.

» La banane dite *Platano dominico* est d'une saveur plus agréable, mais elle est moins grosse que la précédente.

Verte, on la mange frite, et sous cet état elle rappelle assez bien la pomme de terre.

• La banane appelée *mansano* se mange crue et rappelait aux conquérants la pomme de la terre natale.

• Celle enfin appelée *Platano guineo* a la plus grande ressemblance avec la bacauve de la Guyane. Les habitants professent à son égard la même défiance que les créoles de Cayenne pour la dernière : on s'empoisonnerait si l'on buvait de l'eau-de-vie après en avoir mangé. J'avoue que, manquant de renseignements, je n'ai pas voulu expérimenter le fait sur moi-même, persuadé qu'au fond de toutes ces croyances populaires il y a souvent quelque vérité.

• *Café*. — Le café se cultive depuis les rives de la Magdalena jusqu'à une hauteur de 1,800 mètres. Les plants des terres chaudes dépérissent vers la 15^e ou 20^e année, mais ils produisent la 1^{re} année, et souvent même on fait une petite récolte dès la 3^e. Ceux des hauteurs résistent beaucoup plus longtemps, mais ils sont plus tardifs à produire. On reconnaît généralement qu'à une faible altitude il est bon de protéger les jeunes plants contre les rayons du soleil ; mais, pour les caféiers arrivés à leur complet développement, les avis sont partagés ; il existe, en effet, sur les bords de la Magdalena, des plantations de très-bon rapport qui ne sont pas abritées.

• La culture du café s'étendra certainement beaucoup en Nouvelle-Grenade, car une très-grande surface de territoire y est appropriée, et la race blanche pourra s'y livrer sur les versants des Cordillères qui jouissent d'un climat tempéré.

• Le café de la Nouvelle-Grenade est vendu sous le nom de Martinique, celui de Chimbé (1,600^m), près de Bogota, jouit d'une grande réputation dans le pays.

• *Cacao*. — Le cacao de Neiva est exquis. Je n'en donne

d'autre preuve que le fait suivant : Un habitant de Lima (Pérou) en ayant goûté, fait venir, chaque année, une provision de ce chocolat qu'il trouve infiniment supérieur à celui de son pays. On conçoit facilement, grâce aux frais de transport, quel doit être pour ce gourmet le prix de revient de ce produit étranger. Le cacao se vend aux environs de Neiva, 320 francs les 125 kilog. Le fret pour Paris serait énorme, comme on le verra pour les quinquinas.

» Le cacao n'est cultivé que dans les vallées basses et seulement dans les terrains facilement irrigables. Les plantations de cacao n'acquerront jamais une grande étendue dans la vallée de la haute Magdalena.

» *Canne à sucre.* — Comme pour le cacao, la terre est trop sèche dans cette région pour que cette culture y puisse bien réussir. Le pays ne possède pas de raffineries. Le sucre est présenté sous le nom de *panela*, en pains d'un jaune ocreux, ayant la forme d'une petite brique.

» Les *vesaces* fermentés sur des graines d'anis, puis distillés, fournissent l'*anisado*.

» *Chevaux.* — Les chevaux sont peu durs à la fatigue, quoique descendant de l'ancienne race espagnole qui avait beaucoup de sang arabe. Un cheval de selle ordinaire ne vaut que de 120 à 200 francs. Les mules, plus résistantes et d'un pied plus sûr pour les courses dans les sentiers vertigineux de la montagne, sont beaucoup plus recherchées.

Une mule de selle vaut environ 400 francs.

— de charge dressée, 300 à 320 francs.

— non dressée, 200 à 240 francs.

» *Moutons.* — On en trouve deux races : l'une apportée par les anciens conquérants, ressemble beaucoup à notre ancienne race provençale. Elle a le poil ras sur les jambes, sous le ventre, sur la tête et sur une partie du cou. Elle

produit peu de viande et de laine, aussi est-elle laissée aux petits fermiers. Une race anglaise (Southdown), beaucoup plus avantageuse, se trouve seule dans les grandes fermes.

• Jusqu'à ces dernières années le pays manquait de fabriques de tissus. Depuis peu on a commencé, aux environs de Bogota, à faire des *ruanas* (même vêtement que le *poncho* des Mexicains), des couvertures de laine et des draps pour l'habillement des troupes.

• *Race porcine.* — La race porcine est très-répandue et souffre de l'œstre dans les mêmes conditions que la race bovine.

• *Chèvres.* — On élève quelques chèvres, quoique leur viande soit peu estimée, mais leurs peaux sont précieuses pour la sellerie, et l'on ne voyage guère qu'à cheval ou à dos de mule, les dames coiffées de panamas pointus, donnant attache à un long voile blanc de grand effet, les hommes couverts de la *ruana* blanche, les jambes perdues dans d'énormes jambières en cuir, les pieds enfoncés dans des étriers de laiton en forme de sabots.

• Les chapeaux dits de Panama se fabriquent en différents points du pays, à Aïpé, à Neiva, et surtout dans l'État d'Antiocha. Les plus fins se font à Sonaza. On les expédie surtout sur Cuba, et la valeur totale des exportations est de 1,500,000 francs.

• On trouve partout, dans les forêts humides des Andes, le *cardulovica palmata*, cyclanthée ayant un peu le port du latanier, ne dépassant pas 1 mètre de hauteur, et qui sert à leur fabrication.

• Le pays exporte, en outre, des peaux, des bois de teinture et des plantes médicinales dont je ne citerai que la plus importante : le quinquina. On a beaucoup écrit sur cette plante, aussi m'en tiendrai-je aux notes que nous avons recueillies.

» Comme on l'a dit souvent, il n'existe pas de forêts de quinquina. Les cinchonas sont disséminés au milieu d'arbres de différentes espèces, auxquels ils sont obligés de disputer une modeste part de leur terrain. Aussi quelle mêlée, quelle lutte pour l'existence dans ces forêts tropicales ! Observez cet arbre énorme, plusieurs fois centenaire. Combien d'ouragans ont secoué sa cime ! combien de géants, déchirés par la foudre, ont succombé dans son voisinage ! Et lui, toujours vert, son tronc arrondi, il semble braver le temps et défier la nature. Il se croit dieu, car il se croit éternel. Il se croit tout-puissant, car il est resté seul maître de son terrain. Oui, tous les végétaux ont fui ses environs, à part quelques êtres chétifs qu'il ne daigne pas distinguer du haut de son nuage. Est-il donc si redoutable ? Ne se serait-il pas plutôt, par son orgueil, aliéné son entourage ?

» Patience, voici le châtiment. C'est l'armée des flatteurs. Ils s'avancent humbles, rampants. Qu'il leur permette d'approcher et ils ajouteront à sa force la grâce de leurs festons. Comment se défier de ces tendres feuillages, de ces tiges grêles, élégamment spiralées ? Il ne repousse ni leurs flatteries, ni leurs caresses. Qu'ils viennent, et bon prince, il leur permettra de respirer un peu de son air et de se chauffer à son soleil. Ils l'enlacent, ils l'enchaînent. Ils sont bientôt maîtres chez lui ; leurs feuilles étouffent les siennes. Leurs produits de désassimilation s'accumulent sur son tronc, à l'aisselle de ses branches, dans les crevasses de sa puissante écorce, où ils constituent bientôt des terrains fertiles, où des graines poussées par le vent ou transportées par les oiseaux peuvent germer à leur aise. Bientôt il a disparu sous une forêt disparate, où dicotylédones, monocotylédones, fougères, algues et champignons vivent côte à côte.

» De tous ces parasites, les plus dangereux pour lui,

sont les champignons, car, ne pouvant élaborer eux-mêmes leur nourriture, ils ne vivent qu'aux dépens des combinaisons effectuées par d'autres êtres, et ils ne lâcheront son cadavre qu'après l'avoir entièrement désorganisé.

» Par un beau soleil, le colosse s'effondre ; il n'a pas été besoin d'un souffle pour le coucher sur le sol.

» Pauvre vieil arbre ! Doit-on attribuer sa chute à sa vanité ou simplement à un généreux mouvement d'hospitalité ? Ni à l'un ni à l'autre. Il est victime de la loi impérieuse qui assigne une durée aux êtres vivants et qui assure le rajeunissement indéfini de la nature vivante.

» Les quinquinas n'échappent pas à cette loi commune. De plus, ils sont utiles à l'homme, et rien n'est plus fatal aux êtres en général, que cette utilité.

» Des milliers de *kineros* ou chercheurs de quinquinas leur font une guerre acharnée. Ils s'en vont cherchant à l'aventure les quinquinas sauvages qu'ils dépouillent de leur écorce jusqu'à leurs racines, ne prenant aucun soin de la conservation de ces précieux arbres. Aussi, ceux-ci devaient-ils bientôt disparaître, si l'on n'avait commencé en diverses régions du globe à cultiver des quinquinas pour remplacer les arbres détruits. On trouve des quinquinas sur les trois Cordillères, mais plus riches en quinine et plus nombreux sur la Cordillère orientale. Ils affectionnent l'humidité et les faibles pressions. Sous la latitude de Neïva, ils poussent à des hauteurs qui varient entre 1,600 et 2,600 mètres, dans ce qu'on appelle la région des nuages blancs, car il est à remarquer que les hautes montagnes des Andes sont coupées à ces altitudes par de longs flocons de brume blanche.

» La Cordillère orientale ne produit que des quinquinas contenant à peine 1 p. 100 de quinine. Les écorces sont expédiées à Buenaventura, sur le Pacifique.

» Sur la Cordillère centrale, dans des régions très-

limitées, aux environs de Pitayo, on trouve le quinquina rouge et dur, qui porte le nom de cette localité.

• A l'extrémité nord de la Cordillère orientale, sur la frontière du Vénézuëla et sur le versant occidental, regardant la Magdalena, on trouve des écorces dures, gercées extérieurement, très-riches en quinine, provenant surtout d'Ocaña et de Bucaramanga, et qui sont expédiées par Barranquilla.

• Plus au sud, dans les montagnes avoisinant Neïva, Colombia, San-Augustino, on trouve plusieurs variétés de *cinchona cordifolia* et trois variétés de *cinchona lancifolia*, l'une à grandes feuilles, une autre pubescente et la troisième enfin, nommée quinquina *touna*, la seule exploitée, les autres étant trop pauvres en quinine. Les écorces de cette zone provenaient jusqu'ici des *cinchona lancifolia* sauvages. Elles s'appelaient *soft bark* sur le marché de Londres, et contenaient 3 à 3,5 de quinine ; aussi étaient-elles très-recherchées par les fabricants de sulfate. Les exportations de Neïva, Colombia, San-Augustino, s'élevaient à 800,000 kilog. par an, ayant dans le pays une valeur de plus de 3,000,000 de francs. Le fret pour Paris est énorme et ne s'élève pas à moins de 80 francs pour 125 kilog.

• Les chercheurs de quinquina de Colombia sont des hommes paisibles, que leur existence sauvage, sous les grands dômes des forêts, en contact perpétuel avec les imposants tableaux de la nature, rend silencieux et contemplatifs. Ils forment sous ce rapport le plus grand contraste avec les blancs des vallées qui ont conservé la loquacité et le verbiage emphatique de leurs ancêtres. Ils sont durs à la fatigue, et le plus souvent très-robustes, car il en est qui portent sur les versants rapides et dépourvus de sentiers des Andes, des fardeaux de 11 arrobes, soit plus de 135 kilog.

» La bravoure est chez eux un héritage de race fortifiée par leur mode d'existence qui les met journellement, sans autres armes qu'un mauvais fusil à un coup et un lourd *machete* (long couteau à élaguer), en présence des redoutables fauves de la forêt.

» Réunis en groupes de huit ou dix et munis de vivres pour un mois, ils partent pour la montagne et commencent leurs utiles recherches. L'arbre trouvé, ils se distribuent le travail : l'un chasse, un autre fait la cuisine, les derniers, enfin, enlèvent l'écorce qu'ils enferment dans des sacs de toile, après l'avoir fait sécher au feu, de la même façon dont les Indiens boucanent leur viande.

» Sitôt qu'ils ont une provision suffisante d'écorce, provision qu'ils calculent d'après leurs forces, ils vont la vendre à des fermes, que la Compagnie concessionnaire des terrains à quinquinas a établies sur sa propriété. Un ouvrier habile et robuste peut ainsi gagner de 120 à 160 fr. par mois, dont il dépense la moitié pour son entretien.

» Ces pauvres gens établissent en différents endroits de la montagne, de petits *ranchos*, où ils viennent chercher, pour la nuit, un abri contre l'humidité froide et pénétrante de la forêt. Ils mènent, on le voit, une existence des plus pénibles, à laquelle, le plus souvent, ils sont, de bonne heure, obligés de renoncer. Néanmoins, ils aiment leur métier et rien ne se comprend mieux. La forêt grise quiconque a un petit fond de poésie native et quelque penchant pour la vie aventureuse. Il faut bien qu'il en soit ainsi. Sans cela, le *kinero* ne préférerait-il pas cultiver tranquillement quelque coin de terrain qui assurerait, mieux que les pénibles courses auxquelles il s'astreint, le bien-être de sa famille ?

» La Compagnie de Colombia ne se contente pas d'exploiter les quinquinas de son immense territoire ; elle a établi de grandes prairies artificielles, sur lesquelles

elle possède de 8 à 10,000 têtes de gros bétail et 3 ou 400 mules.

» Elle occupe 1,200 ouvriers à l'exploitation des quinquinas et 3 à 400 à la préparation des prairies, à la garde des troupeaux et à l'entretien des routes.

» Depuis quelques années enfin, elle s'est décidée à cultiver les quinquinas. Les semis se trouvent à la Puerta del Cielo, sur une montagne distante de quatre à cinq heures de Colombia et située sur la rive droite du Rio-Blanco, torrent écumeux qui vient se jeter tumultueusement dans l'Ambica. On les a établis à une hauteur de 1,960 mètres environ. J'y ai constaté à midi, par un brouillard assez épais, une pression de 601 millimètres et une température de 14°,8. Je suis obligé d'attribuer au brouillard la faiblesse de cette indication thermométrique, car, quelques jours plus tard, en un point peu distant, par un ciel clair, à la même heure et à la même altitude, le même instrument accusait une température de 20°,1, qui doit se rapprocher davantage de la moyenne à cette hauteur.

» On sème les graines dans une terre bien préparée. On recouvre les semis avec du son de maïs qui se laisse facilement traverser par les jeunes tiges. Quand celles-ci se montrent au-dehors, on les protège contre les rayons du soleil au moyen de feuilles de fougère disposées sur des claies.

» On les repique quand elles ont une hauteur de 4 à 5 centimètres. Lorsqu'elles atteignent 15 à 20 centimètres, on les transplante dans une terre travaillée à la pioche, en ménageant entre elles un espace de 2 mètres 1/2. Les plants fleurissent vers six à huit ans. Vers l'âge de dix ans, on leur enlève par bandes longitudinales la moitié de leur écorce, en ayant soin de ménager l'autre moitié en ligne continue, sur toute la longueur de la tige.

» On recouvre le tronc avec de la mousse que l'on fixe

au moyen de lianes. Au bout de dix-huit mois, l'écorce s'est reformée et l'on enlève la partie précédemment réservée. De dix-huit en dix-huit mois, on écorce ensuite alternativement les deux moitiés. La seconde écorce est deux fois plus riche en quinine que la première. Il va sans dire que la proportion pour les suivantes ne varie plus que très-peu. La mousse, dont on enveloppe les tiges, a pour effet d'empêcher que l'ancienne écorce ne soit attaquée par les insectes et envahie par les plantes parasites, ce qui a lieu sans cette précaution, dont l'initiative, je crois, revient à la Compagnie de Colombia. Au moment de notre passage, le jardinier de la Puerta del Cielo avait la certitude de fournir bientôt, pour la transplantation, 200,000 jeunes pieds par année, avec l'espoir d'augmenter rapidement ce minimum. Les plantations étaient encore très-jeunes, et c'est à peine si on commençait à en retirer des écorces.

» La Nouvelle-Grenade possède des mines d'or, de platine, d'argent, de cuivre, de charbon, de sel, etc.

» Les gisements aurifères sont nettement limités par la Magdalena. On n'en trouve qu'à l'ouest de ce fleuve. Les plus riches se trouvent dans les États d'Antiochia et de Cauca. Ce dernier ne fournit pas pour plus de 3 à 4,000,000 d'or par an, à cause du mauvais état de ses routes, qui ne permet pas le transport des machines nécessaires pour exploiter fructueusement les filons.

» A Sancudo (moustique), dans l'État d'Antiochia, on obtient annuellement pour 2,000,000 de francs d'un alliage d'or et d'argent. Au voisinage de ce placer se trouvent, d'après M. Restrepo, des gisements considérables de houille. Le rendement total des placers de cet État est de 16,000,000 par année. La majeure partie s'obtient par le lavage des sables.

» Les mines de cuivre, bien que riches, ne sont pas

exploitées, à l'exception de celles de Moniquira, au nord de Bogota, qui fournissent aux besoins du pays.

» De ce qui précède, il résulte pour nous que la Nouvelle-Grenade produit tout ce qu'il faut pour faire la prospérité d'une nation.

» Son climat viendrait-il mettre obstacle au développement de cette prospérité ? Non.

» La vallée basse de la Magdalena est, il est vrai, formée de terrains imperméables, maintenus très-humides par la présence de forêts s'opposant à l'évaporation. Dans ses fermes (celles du moins qui sont voisines du fleuve), on ne voit de toutes parts que les fronts ceints de bandeaux, des malades atteints de *malaria*. Si la fièvre jaune n'y fait pas de grands ravages, c'est qu'elle manque de cet aliment préféré, l'Européen fraîchement débarqué. Elle y fait cependant des apparitions et elle peut même remonter jusqu'à Honda, à 360 milles dans l'intérieur, car, lors de notre passage dans cette ville, un capitaine des vapeurs fluviaux venait de succomber à une attaque foudroyante de cette maladie dont il avait probablement pris les germes dans son dernier voyage à Barranquilla.

» La vallée haute, au-delà de Honda, est mieux partagée. Ici, nous trouvons beaucoup de terrains quaternaires perméables ; le sol est déboisé et le soleil agissant avec toute son intensité, arrête, en le desséchant, la production des miasmes. Aussi la fièvre intermittente y est-elle assez rare.

» En revanche, les races indienne et noire ont à redouter la lèpre.

» D'autres maladies, le goître et le carathis sont à craindre pour toutes les races. Cette dernière maladie a fait l'objet d'une thèse présentée dans le courant de l'année 1881, devant la Faculté de Médecine de Paris, par un jeune docteur originaire de la Nouvelle-Grenade. Elle

présente cette curieuse particularité de décolorer la peau par plaques et de siéger principalement sur les parties apparentes du corps : le visage, les pieds, les mains. Nous avons eu l'occasion d'observer, à Barranquilla, un de nos compatriotes qui en portait sur le visage les marques indélébiles. On la rencontre sur la Magdalena, sur la Cauca et chez les Indiens du Guaviaré.

» Reste maintenant une immense étendue de territoire, je veux parler des montagnes des Andes, où des colons européens pourraient trouver, en outre d'un climat sain, une température à leur choix.

» En dehors du spectacle toujours nouveau d'une nature grandiose et émouvante, ils auraient peu de jouissances intellectuelles venant du pays, mais il n'existe pas ailleurs de plus magnifique cadre pour une vie paisible et patriarcale.

» Que manque-t-il au pays ?

» Des habitants et ce qui ne peut se faire sans eux, des routes. Celles-ci n'existent pour ainsi dire pas, à moins qu'on ne prenne pour telles des sentiers à mules, dangereux pour les piétons, pompeusement décorés du nom de *caminos reales* (chemins royaux), et où il serait absolument impossible de faire rouler le moindre véhicule.

» Quant à la population, elle est 25 à 30 fois moins dense que celle de la France, sinon plus, car le calcul n'est pas facile à faire, les frontières du pays n'étant pas encore bien délimitées.

» En effet, les habitants de la Nouvelle-Grenade considèrent tout le cours du Guaviaré comme leur appartenant, ceux du Venezuela élèvent les mêmes prétentions et croient que leur territoire ne doit s'arrêter qu'aux Andes. La nature s'est chargée de tracer sur le cours du Guaviaré une limite de Salomon, qui tranche le différend en deux parties presque égales, c'est le rapide de Mapiripan. Les Indiens

que l'on trouve à l'est de ce rapide ne connaissent que San-Fernando et l'Orénoque.

» Ceux de l'ouest ne connaissent que San-Martino et les Andes. Ne serait-il donc pas sage de rattacher les premiers au système de l'Orénoque et du Venezuela et les seconds au système de la Nouvelle-Grenade et de la Magdalena, rivière par laquelle leur arrivent le peu de produits de la civilisation, sabres, couteaux, haches, etc., qu'ils utilisent? Jusqu'à présent cette question de frontière n'offre pas grand intérêt, car, la région en litige n'est habitée que par quelques tribus d'indiens sauvages qui ne reconnaissent aucune autorité et qui surtout ne sont nullement disposés à prêter leur concours aux travaux de la civilisation.

» La population de la Nouvelle-Grenade est un mélange des races espagnole, nègre et indienne. On y trouve beaucoup de blancs purs et d'indiens à peine mélangés. Je n'entamerai pas de discussion sur les qualités et les origines des types que l'on trouve dans le pays, laissant ces questions aux anthropologistes.

» Cette population, de 2,000,000 d'hommes à peine, est perdue sur un territoire beaucoup plus grand que celui de la France et tout à fait insuffisante pour faire entrer la Nouvelle-Grenade dans un mouvement rapide de progrès.

» Aussi le gouvernement a-t-il pour premier devoir d'attirer sur le pays le plus grand courant d'immigration possible.

» C'est ce qu'il tente de faire au moyen de concessions territoriales faites aux colons étrangers. Il n'exige pas d'eux l'abandon de leur nationalité et leur offre pour devenir propriétaires, deux voies également bien comprises :

» 1^o Acheter pour une somme infime des terrains du domaine public qui est encore immense ;

» 2° Mettre en culture une portion de forêt. Ils deviennent, par ce fait, possesseurs non-seulement du terrain cultivé, mais encore d'une surface double non encore défrichée.

» Les impôts se réduisent au seul droit de douane qui est, du reste, fort élevé et bien fait pour favoriser le développement de la petite industrie du pays. Il est de 3 francs par kilog. à l'entrée. Je ne sais s'il serait applicable aux machines de la grande industrie. Il serait dans ce cas effrayant par ses proportions et un obstacle à leur importation.

» Le pays est politiquement divisé en États confédérés qui envoient leurs députés à Bogota et forment les États-Unis de la Nouvelle-Grenade. Chacun de ces États a ses révolutions et ses guerres civiles, en dehors de celles qui intéressent le pays tout entier.

» Les luttes politiques sont très-ardentes et, je le crains, ne cesseront pas de sitôt, car on ne change pas instantanément le tempérament d'une nation, et toutes ces républiques de l'Amérique du Sud sont plus ou moins nerveuses et turbulentes.

» En résumé, la Nouvelle-Grenade possède des richesses agricoles et minières de premier ordre. Elle n'a pas de population, donc pas de routes. Pas de routes, pas d'industrie.

» Aujourd'hui le percement de l'isthme de Panama attire sur ce pays l'attention et peut-être des convoitises. Ses débouchés commerciaux vont augmenter considérablement. Je crois que du gigantesque travail entrepris par notre illustre compatriote, M. le comte de Lesseps, datera pour toute l'ancienne Colombie et principalement pour la Nouvelle-Grenade une ère nouvelle, une véritable renaissance. »

EUGÈNE LEJANNE.

QUINZE JOURS

A TRAVERS

LES PAMPAS DE L'URUGUAY

LES SALADEROS

M. Bazile FÉRIS, professeur à l'École de Médecine navale de Brest, a développé en ces termes le sujet de sa conférence :

« MESDAMES, MESSIEURS,

» Les quelques renseignements que je compte vous donner aujourd'hui sur l'Uruguay sont tirés de notes que j'ai recueillies dans ma dernière campagne à bord de l'*Hamelin*, appartenant alors à la division navale de l'Atlantique Sud.

» La principale source de la richesse de la Plata et de quelques provinces du Brésil, entr'autres Rio-Grande do Sul, consiste dans la production pastorale ; dans la République orientale de l'Uruguay, elle constitue les 96 ou 97 centièmes de l'exportation. Les moutons fournissent leur épaisse et douce toison, les cuirs des bœufs et des chevaux abondent sur les marchés d'Europe ; la viande de bou-

cherie, conservée par des procédés divers, donne à tous les pays une matière alimentaire de premier ordre et d'un prix peu élevé.

» Et pourtant, au moment où les Espagnols mirent pour la première fois le pied sur cette terre lointaine, il n'existait pas le moindre vestige de bétail ; dans cette immense contrée, on n'aurait trouvé ni un mouton, ni un cheval, ni un taureau.

» Ce fut Nuño Chaves qui, en 1550, amena du Pérou dans la Plata les premières chèvres et brebis d'Europe ; il traversa le vaste continent par des routes difficiles, oubliées depuis. C'est en essayant de les retrouver en sens inverse, que, plus de trois siècles plus tard, notre célèbre, mais malheureux Crevaux, devait trouver une mort glorieuse.

» Huit ans après Chaves, les frères Goës, portugais, débarquèrent huit vaches et un taureau à San-Vicente, près de Santos (Brésil) ; des chevaux et des juments arrivèrent à peu près à la même époque.

» L'élevage du mérinos de France fut inauguré en 1832, par M. Ternaux, et rapidement développé en 1838, par l'envoi de 300 têtes du type mérinos français de Naz, provenant des bergeries de MM. Girod, de l'Ain.

» Ce sont ces animaux qui furent la souche primitive des troupeaux innombrables qui peuplent maintenant les immenses pâturages naturels des Républiques Orientale et Argentine.

» Il est aujourd'hui à peu près impossible d'en faire un recensement parfaitement exact ; en effet, le bétail vit en liberté dans des champs ouverts, et les propriétés auxquelles on donne le nom d'*estancias* ont quelquefois plusieurs lieues d'étendue ; les plus petites, *suertes de estancia*, ont 2,700 *cuadras* carrées, c'est-à-dire près de 2,000 hectares (1,992 hect. 27 ares).

• Eh bien, malgré l'accroissement de la population, malgré les guerres civiles continuelles et les ravages qu'elles entraînent, malgré un gaspillage inouï, la Pampa renferme environ 20,000,000 de bêtes à cornes et elle pourrait en nourrir 250,000,000 ; il y a de plus 60,000,000 de bêtes ovines.

• Dans la seule contrée de l'Uruguay, on comptait, en 1881, à peu près 7,000,000 de bœufs, plus de 10,000,000 de moutons et 1,000,000 de chevaux ; ces chiffres correspondent par habitant à 2 chevaux, 14 vaches ou taureaux et 22 brebis ; ce qui donne par 100 habitants le total énorme de 3,600 têtes de bétail, tandis que la maigre Europe n'a à sa disposition pour le même nombre d'individus, que 100 animaux de boucherie.

• Devant ces chiffres, on comprend comment est venue l'idée de faire profiter de l'exubérance des richesses de la Plata, les pays européens peu fortunés à ce point de vue.

• Au mois de janvier 1878, l'*Hamelin* était mouillé sur rade de Montevideo. J'avais souvent exprimé le désir de visiter l'intérieur du pays. Deux Français établis dans la ville, MM. Cazède et Roudel, voulurent bien me servir de guides.

• Nous devons nous arrêter d'abord à la *chacra* de M. Cluz...-Mor..., sorte d'établissement agricole ; puis, beaucoup plus loin, visiter la fabrique de viande cuite de la Trinidad ; enfin, revenant sur nos pas, parcourir les *saladeros* qui entourent le Cerro. Nous primes dans ce but le *Ferro-Carril del Norte*, chemin de fer du Nord.

• Nous étions installés dans le wagon et le train était en marche depuis quelques minutes, lorsqu'il s'arrêta tout à coup sans raison apparente. J'en demandai le motif à mon voisin, mais je restai quelque peu stupéfait de la réponse.

• — En France, me dit-il, un train s'arrête quelquefois pour laisser passer le rapide ou l'express, mais ici il doit laisser passer le tramway, qui roule sur les mêmes rails.

• Le retard fut court, du reste.

• Le long du trajet, on ne rencontre pas de gare proprement dite. Lorsqu'un voyageur est arrivé à destination, il fait un signe au gardien du wagon, et la locomotive stoppe en plein champ.

• Le train marchait avec une sage lenteur, répandant l'effroi parmi les troupeaux de bœufs et de chevaux, qui paissaient dans la campagne. Quelquefois on voyait un de ces derniers s'approcher de la voie et lancer, mais à distance, une ruade destinée à la longue série des wagons. Nous rencontrâmes même sur les bords de la route le squelette d'un cheval, qui, sans doute, plus audacieux que les autres, s'était précipité sur le train et avait été broyé par lui.

• Après quatre heures de voyage, M. Cazède fit un signe au conducteur, nous descendîmes en pleine campagne et nous nous dirigeâmes vers un bouquet d'arbres où nous attendait une voiture gracieusement mise à notre disposition par M. Cluz...-Mor...

• Ce propriétaire s'adonne à l'agriculture qu'il cherche à développer dans son pays, et il a créé un établissement modèle. Le terrain est fertile partout, et il y a là un fonds de richesse incalculable qu'on n'a pas encore exploité. Le blé et le maïs prospèrent admirablement ; divers propriétaires ont fait de magnifiques plantations de mûriers et d'oliviers. De véritables forêts d'*eucalyptus globulus*, hauts de plus de 30 mètres, comme à la villa Colon, par exemple, embaument au loin l'atmosphère de leurs parfums aromatiques et salutaires.

• Les débuts de l'agriculture sont, d'ailleurs, des plus encourageants ; non-seulement la République Orientale

de l'Uruguay fournit assez de céréales pour la consommation de ses 500,000 habitants, mais encore elle exporte, chaque année, plus d'un demi-million d'hectolitres de blé en moyenne. Une Société nationale, l'*Asociacion rural del Uruguay*, a pour but de développer ces ressources ; elle a envoyé de très-beaux échantillons des produits du pays à la dernière Exposition universelle de Paris.

• Après avoir reçu pendant trois jours la plus large hospitalité dans la *chacra*, nous montâmes sur des chevaux offerts par l'aimable *haciendero* et nous nous dirigeâmes vers le *Matadero*, sur la rive gauche de la rivière Santa-Lucia ; nous traversâmes le fleuve dans un immense bac et nous fîmes route jusqu'au soir.

• Le voyageur qui parcourt à cheval les grandes plaines de l'Uruguay et de La Plata, auxquelles on donne le nom de *Pampas*, est frappé par leur immensité et leur monotonie. Toute cette région, formée sans doute par l'apport séculaire de l'alluvion des fleuves, est entièrement plate, ou mieux, légèrement ondulée ; dès qu'une saillie dépasse quelques dizaines de mètres de hauteur, elle est aussitôt décorée par les habitants du nom prétentieux de montagne, *cerro* ou *cerrito*. Le sol est luxuriant, et de vastes prairies naturelles le revêtent toute l'année d'un élégant tapis de verdure.

• Ces plaines sont couvertes d'innombrables graminées appartenant aux genres *Poa*, *Lolium*, *Festuca*, *Holcus*, *Panicum*, etc. Dans les bas-fonds humides se dressent des *Phalaris*, des joncs et diverses espèces de *Cyperus*. A ces plantes, il faut ajouter quelques variétés de trèfles, de lupins et d'autres légumineuses. Au milieu d'elles se dressent des végétaux parasites, tels que le chardon et une bardane (*Arctium Lappa*).

• Dans les bouquets d'arbres domine l'Ombu (*Ficus Ombu*), l'arbre par excellence de la *pampa*, abritant de son

frais ombrage les cabanes des *gauchos* ou le lit de feuillage du pèlerin.

» Aucun obstacle n'empêche le regard de pénétrer jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon. Pour peu que le voyageur se laisse bercer par l'allure douce de sa monture, son imagination n'a pas de peine à lui persuader qu'il se trouve au milieu de l'Océan. Le manteau verdâtre qui recouvre la terre, lui rappelle la teinte de la pleine mer ; les longues ondulations de la pampa figurent celles des flots ; sur les points élevés, les *ranchos* que les *gauchos* habitent, crépis à la chaux et resplendissant sous le soleil, ressemblent à la blanche écume qui scintille à la crête des vagues frémissantes.

» C'est dans ces riches pâturages, arrosés de nombreux cours d'eau, que naissent, croissent et se multiplient les immenses troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux. On rencontre souvent sur sa route de larges taches blanches occupant un des points de l'horizon, ce sont des animaux de la race ovine agglomérés en troupes énormes, comptant de 4,000 jusqu'à 30,000 têtes.

» Dans ces vastes plaines désertes et fertiles, le bétail vit en plein air à l'état demi-sauvage (*bravo*) ; il y reste nuit et jour, exposé à toutes les intempéries des saisons, n'ayant pour s'abriter que les rares bouquets d'arbres qui font saillie, çà et là, sur la surface unie du sol. Rien ne le protège contre les transitions si brusques de la température, contre la pluie, contre le souffle violent de la *Suestada* et surtout du terrible *pampero*, ni contre l'halaine lourde et enflammée de la brise du nord qui a passé sur le terrain brûlant du Brésil tropical.

» Le soir, nous arrivions à la fabrique de viande cuite de la Trinidad, située sur la rivière de San-José, dans le département de ce nom.

» Notre route, quoique longue, s'était faite sans inci-

dent ; je cite le fait, car de pareils voyages au milieu de ces vastes déserts, dans un pays à révolutions incessantes, ne sont pas toujours exempts de dangers, et le *gaucho*, demi-sauvage, métissé d'indien et d'espagnol, qui vit souvent de brigandage, n'hésite pas à détrousser le voyageur, et, s'il résiste, à l'assassiner puis à le *degollar*, c'est-à-dire à lui couper la tête, ce qui est dans le pays le complément obligé de tout meurtre. L'indigène ne croit réellement, en effet, à la mort de sa victime, que lorsque la tête est séparée du tronc.

• Mais nous avions peu de chose à craindre ; nos chevaux étaient excellents, nous étions suffisamment armés, et de plus le gouvernement dictatorial du *coronel* Latorre avait, à cette époque, entièrement pacifié la campagne.

• Don Lucas Herrera y Obes habitait avec sa famille à la Trinidad ; il nous reçut cordialement et nous présenta à plusieurs de ses parents, ainsi qu'à un Français, M. Mouriès, le fils de l'inventeur de la margarine, et à un Belge, M. Pierre Koch, d'Anvers, qui étudiaient des procédés de conservation et d'utilisation des viandes ; toutes ces personnes vivaient à l'*hacienda*.

• Cet établissement occupait 300 ouvriers au moment où je l'ai visité et avait créé autour de lui une véritable petite ville, assez importante, habitée par ceux-ci et leurs familles.

• Le lendemain de notre arrivée, on ne manqua pas de nous offrir le *mate* ; c'est une délicieuse infusion d'une plante aromatique, l'*Ilex paraguayensis*, qu'on aspire au moyen d'un tube d'argent terminé par un renflement percé de trous. Ce liquide, plus excitant que le café, a un parfum plus suave que celui du thé. L'habitude d'en prendre devient une véritable passion. On voit certaines personnes en ingérer de 30 à 50 tasses par jour et se causer une dyspepsie spéciale, difficilement curable. Disons à ce

propos que le mot *mate*, donné en France à la plante, est absolument impropre et qu'il ne doit s'appliquer qu'au récipient, lequel n'est autre que le fruit vidé d'une courge du pays. La plante porte, là-bas, le nom de *yerba*, qui signifie herbe, herbe par excellence.

• Je dégustais le liquide avec autant de plaisir que si j'avais été un *hijo del pais*, un vrai fils du pays ; ce qui parut m'attirer d'emblée les sympathies de mes hôtes.

• Quelques instants après : — Allons voir préparer notre déjeuner, me dit M. Dourel.

• Je le suivis en plein champ et nous approchâmes d'un endroit où brûlait un grand feu. On faisait un *asado con cuero*, le mets préféré des habitants de La Plata. *Asado con cuero* signifie, mot à mot, rôti avec le cuir. L'*estanciero*, pour nous faire honneur, avait fait tuer une *vaquillona*, une génisse grasse. On en avait taillé le meilleur morceau, auquel on avait laissé la peau adhérente ; cette partie que préfèrent les Uruguayens, est la *costilla*, c'est-à-dire ce que nos cuisinières appellent l'entre-côte ; il n'était pas rare à une certaine époque — lorsqu'un jeune taureau ne valait pas plus de 2 fr. 50 — de voir un habitant tuer un animal pour la *costilla* et laisser en plein air le reste de la viande que ne dévoraient pas toujours les oiseaux de proie rassasiés.

• Des branchages avaient été allumés et le quartier favori avait été suspendu de telle façon, que la peau de l'animal servait de casserole ; par ce procédé culinaire, dit-on dans le pays, le jus de la viande se concentre et donne au mets un goût exquis.

• Le fait est que je fis honneur au repas, ainsi qu'aux *zapallos*, sorte de cucurbitacée indigène dont on est très-friand.

• J'avais pris du *mate*, mangé le *zapallo*, je parlais l'es-

pagnol avec un accent castillan approximatif, dès lors j'avais achevé la conquête des gens de la maison.

• Au dessert, le propriétaire me dit : — Méfiez-vous, M. Férís, du proverbe du pays : *Quien seba mate y come zapallo no se va mas del Plata*. (Celui qui boit le *mate* et mange le *zapallo* ne quitte plus La Plata.) Pour cette fois, au moins, le dicton populaire s'est montré en défaut.

• Ce jour-là était un dimanche. — Allons voir les courses, me dit Don Lucas.

• Le *gaucho* a la passion du cheval ; les animaux qu'il monte sont presque toujours indomptés ; aussi n'y a-t-il peut-être pas dans l'univers de meilleur cavalier que lui. On pourrait presque dire qu'il naît à cheval ; on voit, en effet, de petits bambins de trois ou quatre ans, hissés sur une immense bête sans selle et s'y tenant fort bien en s'accrochant à la crinière.

• La race hippique est très-abondante ; on compte, rien que dans l'Uruguay, plus d'un million de têtes, c'est-à-dire plus de deux chevaux par habitant. Tous les jours, des navires en prennent des chargements qu'ils vont vendre au Cap ou à la Réunion. Un excellent cheval coûte à peine 7 à 8 piastres, 35 ou 40 francs.

• Les indigènes engagent dans ces courses des paris parfois considérables ; il faut dire que les ouvriers de la *fábrica* et des *saladeros* touchent jusqu'à 40 francs par jour dans la saison du travail. Quelquefois s'élèvent entr'eux des disputes et des rixes qu'il n'est pas rare de voir se terminer d'une façon sanglante.

• Nous demeurâmes une dizaine de jours à la Trinidad. Puis nous louâmes une voiture et, au point du jour, nous filâmes à travers champs, car, bien entendu, les routes n'existent pas.

• Il en est de même des ponts ; quand nous arrivâmes

devant la rivière San-José, notre conducteur choisit un gué qui n'avait pas plus d'un mètre de profondeur, et les chevaux attelés au véhicule franchirent l'obstacle sans hésitation. Nous déjeunâmes à Santa-Lucia, puis nous rapprochant de Montévideo, nous arrivâmes vers le soir au pied du Cerro où fonctionnent une dizaine de *saladeros* dont les plus importants sont celui de Cibils et celui de D. Julio Paulet; c'est à ce dernier que nous devions nous arrêter.

» Les *saladeros* sont des usines où l'on tue le bétail pour en saler le cuir et la viande et pour en exporter les débris de toute sorte. La *faena*, époque du travail, dure depuis la fin du printemps jusqu'à la fin de l'été, c'est-à-dire de novembre ou décembre jusqu'en avril ou mai. C'est le moment où les animaux sont le plus gras, ayant profité du développement de la végétation à cette époque.

» Le lendemain matin, nous assistions justement à un arrivage important de bestiaux.

» Ces immenses troupeaux, de plusieurs milliers de têtes, sont formés par des commissionnaires (*troperos*) qui parcourent les *estancias* et y choisissent des bœufs de 2 ans 1/2 à 3 ans, qu'ils paient à peine 5, 6 ou 7 piastres (25 à 35 fr.)

» Les *estancieros* laissent le bétail se nourrir et se développer à sa guise dans les pâturages étendus. Aussi, presque sauvage, a-t-il de l'homme une frayeur extrême. Il serait périlleux de l'approcher à pied, mais il fuit le plus souvent devant l'homme à cheval. Quelquefois pourtant, il ne craint pas de le braver, l'attend sans broncher et éventre d'un coup de corne, monture et cavalier.

» A des époques déterminées, chaque propriétaire réunit ses troupeaux, soit pour les compter ou les vendre, soit pour les opérer, soit pour leur appliquer sur le flanc

gauche sa marque particulière, au moyen d'un fer rouge figurant des lettres ou d'autres signes spéciaux.

» Alors un certain nombre de serviteurs à cheval, des *peones*, des *vaqueros*, des *gauchos* quelquefois, aidés de chiens dressés à cet usage, entourent l'étendue de l'*estancia* d'un immense cercle qu'ils rétrécissent peu à peu, et poussant de grands cris, ils conduisent ainsi les animaux dans un *corral* ou enceinte palissadée.

» Ils sont munis d'un *lazzo* destiné à ramener les bêtes qui s'écartent des groupes. Avec une adresse merveilleuse, ils jettent leur lien à une distance de 10 à 20 mètres et saisissent l'animal par les cornes. Ce *lazzo* constitue une arme terrible entre les mains des brigands qui, trop souvent, infestent la contrée; en un clin-d'œil, ils réduisent leur victime à l'impuissance la plus absolue.

» Plus rarement on se sert des *bolas*; ce sont des boules de fer reliées par des cordes en cuir qui, lancées de loin, s'embarrassent dans les jambes de l'animal et dont le choc est si violent qu'il détermine parfois de graves fractures.

» C'est dans les *corrales* où le bétail a été assemblé, que les *troperos* font leur choix parmi les bœufs qui sont dans le meilleur état d'embonpoint. Ils les amènent avec eux et constituent ainsi sur leur passage des groupes de plus en plus nombreux.

» Le troupeau marche toute la journée dans les prairies, à une allure assez lente, parcourant à peine cinq ou six lieues, ce qui lui permet de brouter les quelques brins d'herbe qui seront sa dernière pâture. La nuit, les animaux se reposent en plein air et sont gardés par des chiens et par quelques hommes à cheval qui veillent à tour de rôle. Le lendemain, dès l'aube, ils se remettent en route, et ils arrivent au bout de plusieurs jours au *saladero*, but fatal de leur voyage.

• Là, on les enferme dans un *corral* palissadé où on les fait jeûner pendant vingt-quatre heures pour permettre à la panse de se vider et à la viande de se reposer.

• Puis, on les engage successivement par groupes dans une série de trois *corrales*, les trois étapes de la mort, se fermant par des portes à guillotine; le dernier *corral* présente un sol à pente glissante.

• Là, chaque tête de bétail, l'une après l'autre, est saisie au *lazzo* par les cornes; ce *lazzo* est aussitôt tiré par deux chevaux ou deux bœufs, et le malheureux animal ne trouvant aucun point de résistance sur le parquet incliné, est entraîné rapidement jusqu'à ce que sa tête vienne s'appuyer sur une large poutre à plate-forme horizontale, en même temps que son corps se place sur un wagon posé sur des rails et qui est au niveau du plancher du *corral*.

• Le *desnucador*, moins majestueux que le sacrificateur antique, se tient debout sur cette poutre, et profitant de l'instant où la tête du ruminant est fixée, il lui plonge dans la nuque son *acorador*, sorte de poignard court et épais.

• Le bœuf s'affaise mort ou au moins étourdi; deux hommes traînent le wagon à travers la *playa*, hangar dallé, sur lequel on couche l'animal du côté gauche. Aussitôt un des *desolladores* pratique, devant la gorge, une incision de 50 à 60 centimètres et plonge dans la blessure un couteau qui va couper le cœur et les gros vaisseaux; il laisse s'écouler le sang, puis il détache la peau avec une rapidité et une adresse merveilleuses; jamais on ne distingue la plus fine trouée dans le cuir enlevé par un de ces habiles ouvriers.

• La tête est désarticulée; les *cuarteros* séparent les membres. La chair du tronc est disséquée avec tant de

dextérité qu'elle forme deux larges tabliers charnus ; les muscles intercostaux eux-mêmes ont été enlevés jusqu'à la dernière fibre. Le squelette est aussi complètement dépouillé de substance musculaire, que s'il sortait d'une longue macération.

» La promptitude de ces diverses opérations est vraiment vertigineuse ; ainsi, il ne faut pas plus de huit minutes pour saigner, écorcher et dépecer un animal.

» On suspend la viande en plein air pendant deux heures et demie pour la laisser refroidir ; car la chair palpitante s'imprègne difficilement de sel.

» Elle est ensuite étendue sur des tables, où d'adroits *charqueadores*, armés de couteaux, l'étalent en larges tranches de deux à trois centimètres d'épaisseur.

» On la jette alors dans un bassin rempli de la saumure qui s'écoule des monceaux de chair qui ont déjà subi la première salaison ; on l'y laisse environ dix minutes. Puis elle est retirée et étagée en larges piles de deux à trois mètres de hauteur, formées de plusieurs couches ; on a eu soin d'étaler en haut la face charnue et d'étendre uniformément, sur chaque plaque, des polletées de sel marin, de façon à former des lits alternants. La viande est laissée vingt-quatre heures dans cette disposition.

» Le lendemain, on retourne les tranches et, agissant comme précédemment, on jette le sel sur la face aponévrotique. La pile reste de même en place pendant un semblable laps de temps, et le jour suivant on lave de nouveau la chair dans la saumure.

» On la porte à l'air extérieur, on forme une nouvelle pile, sur laquelle on dispose de grosses pierres appuyées sur des planches et qui produisent l'effet d'une presse légère et on laisse égoutter toute la nuit ; la pression et la fusion du sel font notablement diminuer les amas charnus.

• Au lever du soleil, on étend la préparation sur des *tendales* où elle reste exposée jusqu'à quatre heures du soir ; les *tendales* sont des barres de bois horizontales placées en alignement dans le champ et supportées par des piquets verticaux. On la rentre ensuite pendant trois ou quatre jours ; elle est de nouveau soumise à l'action de l'air et du soleil, puis placée à l'abri pendant une seconde période de trois ou quatre jours. Ces opérations successives d'exposition au dehors et de transport à l'intérieur, sont renouvelées quatre ou cinq fois avec les mêmes délais. Les travaux durent ainsi de trente à quarante jours.

• Le *tasajo*, ou encore la *carne secca*, comme on l'appelle au Brésil, est alors préparé ; on a calculé que chaque animal, l'un dans l'autre, produit 53 kilos 1/2 de viande salée.

• La consommation de cette substance est aujourd'hui limitée au Brésil, à Cuba et au Pacifique ; elle sert en grande partie à la nourriture des pauvres et des esclaves.

• Il est regrettable, à mon avis, que le commerce ne l'ait pas introduite en Europe ; elle est, en effet, six fois moins chère que la viande, et l'ouvrier trouverait ainsi, à bon marché, un aliment aussi nutritif que la chair du porc salé, sans avoir à craindre la présence des trichines, que le microscope du savant peut avoir laissé échapper.

• Le *tasajo* ne mérite pas sa mauvaise réputation ; pour le démontrer, je me contenterai de dire qu'il entre comme partie importante dans le fameux plat national brésilien, la *feijoada*. — Le *charque dulce* est un *tasajo* dont la préparation est beaucoup plus simple, mais dont la conservation est plus difficile.

• On emploie encore bien d'autres moyens pour conserver ces riches aliments albuminoïdes ; mais pour ne pas fatiguer la bienveillante attention que vous me témoi-

guez, je me propose d'en parler dans une séance particulière de la section. Je me contenterai aujourd'hui de vous les signaler.

• C'est à La Plata, tout le monde le sait, que le fameux navire le *Frigorifique*, porteur d'un système de congélation par l'éther méthylique, inventé par M. Tellier, est venu chercher un chargement de viandes fraîches.

• Pendant mon séjour à Montévideo, mouillait sur rade un autre bâtiment, le *Paraguay*, qui conservait les substances par le procédé Carré-Jullien, au moyen de l'ammoniaque. L'histoire de ce navire est trop peu connue et son procédé est bien supérieur à celui du *Frigorifique*, qui a fait tant de bruit. Le second du bord m'offrit deux quartiers de mouton provenant d'animaux tués un mois et demi auparavant à Saint-Nicolas du Parana ; ils furent servis sur la table du carré de l'*Hamelin* et déclarés succulents à l'unanimité. Malheureusement pour cette expérience, le navire fut abordé à la hauteur de l'Espagne, eut des avaries graves et l'essai ne fut plus renouvelé.

• La viande cuite est certainement plus facile à conserver et à transporter. C'est elle qui est bien connue des marins sous le nom d'endaubage. Il n'existe qu'une fabrique dans la République Orientale, c'est celle de D. Lucas Herrera y Obes ; sa fondation est récente et date seulement de 1873. On y emploie la méthode Appert, perfectionnée par Fastier. Ces viandes l'ont déjà une redoutable concurrence à celles de l'Australie. L'armée et la marine française en reçoivent aujourd'hui de grandes quantités. J'aurais voulu vous donner, à ce sujet, des détails peu connus, si le temps me l'avait permis.

• Dans la même maison, Pierre Koch conserve la viande en faisant le vide dans les boîtes de fer-blanc. Ce procédé donne une chair exquise qui a été envoyée aux exposi-

tions de Bruxelles et de Paris et a été l'objet d'un vif enthousiasme de la part des commissions.

» Enfin, il est une préparation bien connue de vous, Mesdames, et qui provient de La Plata, l'extrait de viande Liebig. C'est à Fray-Bentos, sur le fleuve Uruguay, qu'a été élevé l'établissement de la Société fondée en 1863 pour exploiter le procédé du baron Liebig : *Extract of Meat Company limited*.

» Le rapide développement du village de Fray-Bentos est dû en partie au grand mouvement créé par cette vaste usine; elle occupe, en effet, 600 ouvriers et tue 1,000 à 1,200 têtes de gros bétail par jour.

» Tous les jours encore des essais de toute espèce sont tentés, qui, la plupart, ont pour but de transporter en Europe la chair à l'état frais. Il serait trop long d'en parler; nous avons cité les plus célèbres, en nommant les navires le *Frigorifique* et le *Paraguay*.

» Que dire en terminant de l'avenir qui est réservé à la question de la conservation des viandes fraîches? Ces tentatives réussiront-elles? Je crois qu'on peut répondre affirmativement. Les procédés de conservation se perfectionnent tous les jours, et je suis convaincu que nous mangerons dans peu de temps, en France, de la viande fraîche provenant de La Plata, qui sait? même d'Australie.

» Quels que soient le résultat des vaillants efforts de quelques esprits entreprenants, ils sont louables et méritent d'être encouragés par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'hygiène publique. Toutes ces entreprises commerciales auront sûrement un résultat humanitaire qu'on ne saurait trop mettre en lumière, le bien-être des populations en général et surtout des classes nécessiteuses.

» Après avoir demeuré un petit nombre de jours chez

M. Paulet, nous prîmes une voiture, puis le tramway du Cerro au Paso del Molino, et ayant fait le tour complet de la rade, nous rentrâmes à Montévideo, enchantés de notre voyage et des notions intéressantes que nous y avons recueillies. »

BAZILE FÉRIS.



Avant de lever la séance, l'Amiral LAFONT a prononcé quelques mots d'une improvisation chaleureuse et a annoncé pour l'année 1883 un Prix de Géographie que la Société doit à la généreuse libéralité de M. A. Coutance.

PRIX DE GÉOGRAPHIE PROPOSÉ POUR L'ANNÉE 1883

~~~~~

La Société Académique de Brest, considérant qu'il importe d'encourager les travaux qui se rapportent à la Marine, instrument prépondérant des progrès géographiques, met à l'étude le sujet suivant :

*Histoire des Campagnes et Missions d'un ou de plusieurs navires de guerre français pendant les quarante dernières années.*

Les Mémoires, qui ne devront pas dépasser environ la matière de 100 pages in-8°, seront adressés avant le 1<sup>er</sup> novembre 1883, au Président de la Société Académique de Brest.

Ces Mémoires, ne seront pas signés; mais ils seront accompagnés d'un pli cacheté renfermant le nom et l'adresse de l'auteur. L'enveloppe de ce pli portera à l'extérieur une épigraphe, reproduite en tête du manuscrit.

Le Comité de publication de la Société sera chargé de classer les Mémoires adressés.

Une Médaille d'or, de la valeur de 300 francs, sera décernée à l'auteur du meilleur travail, lequel sera publié

dans le *Bulletin de la Société*. Les autres Mémoires, classés par ordre de mérite, resteront à la Société, qui sera libre de les publier.

---

A l'arrivée de l'Amiral et dans l'intervalle des différents sujets traités, l'excellente musique des équipages de la flotte, sous l'habile direction de M. Léon Karren, a fait entendre différents morceaux, et entre autres les airs nationaux des États de Colombie et de la République de l'Uruguay, dont il venait d'être question.

La séance est levée à 3 heures 1/2.


# ARCHIPEL DES ILES MARQUISES

---

## CHAPITRE I<sup>er</sup>

---

*Arrivée à Nuka-Hiva. — Deux chefs nuhiviens, visite à M. X.  
— Une flûte à nez. — Le fils de M. X. — Archipel de Mendana. — Les îles Motu-Iti, Ua-Pu, Ua-Uka, Tahuata, Hiva-Oa.*

Commandant la frégate l'*Aventure*, M. le capitaine de vaisseau Dubouzet, récemment nommé gouverneur des établissements français de l'Océanie, allait à la Nouvelle-Calédonie, ayant pour mission préalable de relâcher aux îles Marquises, et de rendre à la liberté trois condamnés politiques, MM. Gent, Aude et Langomazino, que l'Empereur venait de gracier. L'évacuation du pénitencier de Nuka-Hiva, créé par une loi spéciale du 8 juin 1850, ayant pour conséquence la suppression de la garnison du fort, nous devions embarquer pour Taïti, non-seulement les déportés et leurs familles, auxquels la rentrée en France était interdite, mais aussi tout le personnel militaire et administratif de Tahio-Hae.

Le 7 novembre, de grand matin, nous aperçûmes à l'horizon, à peine estompés dans la brume, les profils de Nuka-Hiva. Plus tard, nous distinguâmes ses hautes montagnes aux crêtes aiguës et déchiquetées, et les profondes dentelures des sommets de cette terre volcanique. Une

vigoureuse végétation couvrait ces flancs montagneux, et à leur base, des masses d'ombre accusaient la direction des fertiles vallées de cette île.

Longeant un flôt de forme conique, la *Sentinelle de l'Ouest*, nous vîmes, après l'avoir doublé, une roche dénudée, la *Sentinelle de l'Est*, appelées ainsi l'une et l'autre, en raison de la situation qu'elles occupent de chaque côté de l'entrée de la baie de Tahio-Hae. Un chenal de 100 mètres sépare cette dernière roche de l'île.

Au fond de la baie était un fort français, le fort COLETTE, que nous reconnûmes à son pavillon largement déployé par la brise. Derrière, s'élevaient des montagnes sur les flancs bruns desquelles apparaissait le *Dyke* blanc d'Aragonite en forme de croix, que jadis Porter signala comme pouvant servir de point de relèvement pour entrer dans la baie.

Ce ne fut qu'après avoir longtemps louvoyé, que nous atteignîmes le fond de la rade où, vers onze heures, nous mouillâmes non loin de terre et par dix brasses de fond.

La baleinière des officiers du fort, qui s'empressaient de nous faire apporter des fruits et des vivres frais, était seule sur la rade, autrement déserte, la frégate de la station du Pacifique l'*Artémise* se trouvant en Californie, d'où elle devait sans tarder faire voile pour Taïti.

Si en 1838, Dumont-Durville, aussitôt après le mouillage des corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée* dans la baie de Tahio-Hae, fut obligé de faire tendre des filets d'abordage pour s'opposer à l'escalade et à l'envahissement des femmes, qui nageaient le long du bord, le commandant Dubouzet n'eut point à se préoccuper de ce soin. Aucune naïade ne vint vers nous, et ce fut en vain que, munis de nos jumelles marines, nous tentâmes de découvrir à terre l'une de ces indigènes, jadis aussi audacieuses que provocantes.

Dès que le canot major accosta le débarcadère, deux chefs nuhiviens qui, pour nous faire honneur, avaient revêtu leur costume de grande cérémonie, s'avancèrent jusqu'au bas de la cale et nous souhaitèrent la bienvenue : KAHOA (bonjour) ! nous dirent-ils d'une voix sombre et gutturale ; KAHOA ! leur répondîmes-nous en leur tendant la main (1).

En abordant ces insulaires, nous ne pûmes maîtriser tout d'abord l'émotion de surprise que nous ressentîmes en nous trouvant pour la première fois en présence de ces sauvages, de ces cannibales peut-être, parés d'un costume authentique et nullement de fantaisie, ainsi qu'on se plaît à les affubler lorsqu'on les représente aux enfants dans leurs livres de contes.

Le maintien fier de ces deux hommes, leur air grave et réservé, tout en eux se trouvait réuni pour imposer le respect.

De haute taille, ces chefs avaient la tête ceinte d'un *tavaa*, sorte de coiffure composée de longues plumes de coq, vertes et à reflets métalliques, disposées en éventail sur un disque cintré, orné sur le devant de petits grains rouges d'*abrus precatorius*, collés à côté les uns des autres. Deux plumes blanches caudales de l'oiseau appelé *paille en queue*, se dressaient en guise d'aigrettes au centre de ce large éventail dont les longues plumes leur tombaient presque sur les épaules.

Les tatouages bleuâtres qui ornaient le front et les joues, ceux qui entouraient les ailes du nez, la bouche et le menton de ces chefs, donnaient à leur visage, en partie

---

(1) Aux îles Marquises le parler est lent, on scande les mots d'une façon marquée. Le langage est hérissé de consonnes dures et rudes ; les *k* y abondent, les *r* y sont rares, les *l* font défaut. La consonne *ng* ne se rencontre que dans une seule vallée de Nuka-Hiva.

caché sous ces marques indélébiles, un aspect farouche. Bien qu'ils s'efforçassent de paraître aimables et de sourire, ils n'en avaient pas moins l'air presque redoutables. Plus tard, nous pûmes nous convaincre qu'ils étaient les meilleurs gens du monde.

De petits ornements sculptés dans des dents de cachalot (*kahau*), traversaient leurs oreilles, et à leur collier, fait de dents de porcs ou de requins enlacées, pendait une assez large valve d'huître perlière.

Nouée autour de leur cou et en guise de manteau, flottait sur leurs épaules une longue pièce d'étoffe rouge, de fabrication indigène (*tapa*), qui, traînant jusqu'à terre, laissait par-devant à découvert les tatouages de leur poitrine, ceux de leurs avant-bras, de leurs mains, de leurs jambes et de leurs pieds, dessins bizarres qui étaient profondément scalpés dans la peau de leurs membres.

De grosses touffes de cheveux noirs et crépus (*topepu*), entouraient leurs poignets, et de semblables ornements (*e poe*), ceignaient leurs jambes au-dessus des mal-léoles.

Par dessus leur *maro* ou *hami*, qui cachait la nudité de leur sexe, ils portaient autour des hanches un autre éventail, plus large que celui qui leur servait de coiffure, et qui, à part le disque de grains rouges dont il était privé, lui était en tout semblable.

Autrefois, les guerriers portaient encore à leur ceinture des crânes humains, en partie remplis de petits cailloux qui faisaient beaucoup de bruit quand ils dansaient ou gesticulaient.

Droits et fièrement campés, ces hommes tenaient d'une main un long bâton en bois de fer (*Casuarina equisetifolia*), terminé au sommet par une touffe de cheveux crépus, à l'instar d'une tête d'écouvillon. Ils agitaient de la main droite un éventail en lanières tressées de feuilles de pan-



danus, dont le manche aplati pouvait avoir environ trente centimètres de longueur.....

Ces deux guerriers nous accompagnèrent jusqu'à la maison des officiers de l'infanterie de marine, qui les reçurent comme on accueille d'ordinaire de bons et anciens amis.

Nous trouvâmes chez les officiers, M. Vinson, médecin de la marine, au service du détachement de Nuhiva, qui, à titre de vieille connaissance et de collègue, s'empressa de se mettre à notre disposition. Nous allâmes ensemble faire notre première visite au plus ancien résident de l'île, à M. X., capitaine au long cours, pour lequel, à notre départ de Bordeaux, sa famille nous avait chargé de diverses commissions.

Assis devant sa demeure, M. X. souriait à un petit enfant de deux mois, entièrement nu, que sa mère, assise auprès de lui sur une natte étendue en plein soleil, amusait en soufflant avec le nez dans une flûte faite d'un morceau de bambou. Enjolivée de dessins tracés à l'aide d'un clou rougi au feu, cette flûte, de couleur jaune, ne rendait qu'un son grave et monotone. Mais il n'en fallait pas davantage pour égayer l'enfant, qui se roulait en liberté sur la natte moelleuse.

Agée d'environ vingt ans, cette jeune mère avait à notre arrivée le corps nu jusqu'à la ceinture. Mais dès qu'elle nous eût aperçu, elle rentra vivement chez elle pour se couvrir les épaules d'un *pareu*, puis elle revint, ainsi plus à l'aise, se rasseoir auprès de son bébé.

Jaune de peau, cette indigène d'une physionomie ouverte et intelligente, avait le milieu des lèvres tatoué de deux fines raies bleues, perpendiculairement à l'ouverture de la bouche, ce qui semblait parfois lui faire faire une petite moue. Souriante, elle laissait voir de fort jolies dents blanches. Ses avant-bras, ses poignets, ses mains

étaient également ornés de tatouages si élégants, qu'on eût cru tout d'abord qu'elle portait de longues mitaines de dentelles noires. Petite et toute mignonne, sa main avait des doigts effilés et délicats, des ongles roses, malheureusement bombés et hypocratiques. Ses pieds, tatoués aussi, étaient larges et aplatis, conséquence inévitable du défaut de chaussures chez tous ces insulaires.

Un *pareu* d'indienne bleue à grandes fleurs blanches, lui ceignait seulement les reins. Le second *pareu* dont elle avait si prestement recouvert ses épaules à notre approche, laissait entrevoir en partie sa poitrine, dont la peau fine et douce, ressemblait à du satin de couleur jaune fauve. Son abondante chevelure noire, lisse et parfumée de *monoi*, tombait libre sur ses épaules.

Pilote expérimenté des îles Pomotu (ou Tuamotu), dont il avait été plusieurs fois à même de rectifier sur la carte les positions géographiques, M. X. faisait depuis longtemps le commerce avec les îles Marquises, avec les îles Gambier, les îles Pomotu et avec Taïti. S'étant en dernier lieu fixé à Nuka-Hiva, il attendait pour revenir en France d'avoir fait rentrer les 100,000 francs de crédits qu'il avait encore à recouvrer dans ces parages.

« Si je ne puis réaliser cet argent qui m'est dû de tout » côté, nous dit-il, je resterai ici, ne voulant pas devenir » une charge pour ma famille!... »

C'est ainsi que, vivant selon l'usage du pays, M. X. s'était créé une seconde famille et qu'en prévision de la mort de sa compagne, il songeait à légitimer le fils qu'elle venait de lui donner.

Pendant cette conversation, la jeune mère, qui toussait fréquemment en allaitant son enfant, comprenait, sans doute, que nous parlions d'elle, car elle ne nous quittait pas du regard. Reprenant sa flûte à nez, elle en tira de nouveaux sons pour distraire son bébé, suffisamment repu.

« Cette flûte nous interrompt, lui dit alors avec douceur M. X. Laisse-là un moment, ou plutôt, offre-là au *taote api* (nouveau médecin), ajouta-t-il en nous désignant de la main ; ce sera pour lui un souvenir de son passage ici. »

D'un air gracieux la jeune femme nous tendit aussitôt l'instrument, que nous nous empressâmes de refuser. Mais elle fit tant d'instances dans son langage, que nous nous décidâmes à accepter son offre. Pauvre femme, hélas ! pouvait-elle se douter qu'elle n'avait plus que quelques mois à vivre et qu'un jour viendrait, où nous devions retrouver, en France, son fils devenu un homme, et lui remettre ce souvenir, le seul objet qu'il dût alors posséder de sa mère.

Quand nous lui donnâmes cette flûte, en lui en faisant connaître l'origine, les yeux de ce jeune homme se remplirent de larmes, et nous serrant les mains avec effusion : « Merci, nous dit-il, merci de votre bonne pensée, vous ne pouviez me faire un plus riche présent ! »

Ayant été appelé à Taïti pour ses affaires, M. X. y tomba malade et y mourut. Mais, ainsi qu'il nous l'avait dit autrefois, il avait légitimé son fils, qui était déjà en France, à l'École des Arts-et-Métiers d'Angers.

Un matin, c'était en 1879, nous reçûmes la visite du fils X. qui, après avoir terminé son volontariat d'un an, s'était adonné au commerce. « Vous qui m'avez vu naître sur une île lointaine, nous dit-il d'une voix émue, vous qui avez connu ma pauvre mère, vous qui fûtes l'ami de mon vénéré père, voudriez-vous me faire un grand plaisir, me donner une nouvelle marque de votre affection et de votre estime ?... Et comme je me taisais en le considérant... Je me marie, ajouta-t-il anxieux, voulez-vous me servir de témoin ?... »

---

## L'ARCHIPEL DE MENDANA

---

Situées entre les parallèles de 7°50 et de 50°30 de latitude sud, et les 140° et 143° de longitude ouest, l'archipel des îles Marquises forme deux groupes dans la direction du S.-E. au N.-O., à peine éloignés l'un de l'autre de 25 lieues.

C'est le 21 juillet 1595, que l'espagnol Alvaro Mendana de Neira découvrit les îles du S.-E. de l'archipel, qu'il nomma : *Las Marquesas de Mendoce*, en l'honneur de Mendoce, alors vice-roi du Pérou. Il jeta l'ancre dans la baie de Vaitahu (île Tauata), qu'il appela *Madre de Dios*, et dota également l'île du nom de *Santa-Cristina*.

Cook retrouva ces îles oubliées, en 1774, et mouilla aussi dans la baie de Vaitahu.

L'américain Ingraham, qui commandait le *Hope*, de Boston, découvrit les îles du groupe N.-O., en 1791.

Un mois après, le capitaine français Marchand, qui allait faire le commerce de pelleterie à la côte N.-O. d'Amérique, vint également mouiller dans la baie de Vaitahu, sur le brick le *Solide*. Il appela cette baie, la baie du *Bon Accueil*, en raison des bonnes relations qu'il eut avec les habitants de l'île, et il prit possession de Tauata, au nom de la France, le 22 juin 1791.

L'année suivante, le lieutenant Hergest, qui avec le navire *Dædalus* allait porter des approvisionnements à l'expédition anglaise de Vancouver, mouilla aussi à Vaitahu (1792). Il revint à Nuka-Hiva au mois de février 1793, et mouilla dans la baie de *Taio-Hae*.

Puis, ce fut l'américain Roberts, commandant du *Jef-*

*feron*, qui vint à Vaitahu, où il séjourna pendant quatre mois.

En 1804, le capitaine russe Krusenstern vint à Nuka-Hiva avec les navires *Nadeshda* et *Neva*. Il fit un assez long séjour dans cette île.

En 1813, David Porter, commodore américain, se réfugia dans la baie de Taio-Hae, avec les navires *l'Essex*, *l'Essex-Junior* et les prises qu'il avait faites sur les Anglais pendant sa croisière dans les mers du Sud. — Il prit possession de Nuka-Hiva, au nom des États-Unis. Mais, le Congrès n'ayant pas ratifié cette annexion, les Américains abandonnèrent Nuka-Hiva, et la garnison laissée par Porter fut rappelée.

En 1835, un certain baron Thierry se donna le plaisir de se proclamer roi de Nuka-Hiva ; il eut pour colonel aide-de-camp, un M. Ed. Fergus.

Enfin, le 1<sup>er</sup> mai 1842, l'amiral Dupetit-Thouars prit possession, au nom de la France, des îles de la partie est de l'archipel, et le 2 juin suivant, de Nuku-Hiva, ainsi que des autres îles du groupe N.-O.

Les îles Marquises sont au nombre de onze, dont six pour le groupe N.-O., et cinq pour le groupe S.-E.

Les six îles du groupe N.-O. sont :

*Eiao*, élevée de 640 mètres et inhabitée ;

*Motu-Iiti*, d'une élévation de 40 mètres, inhabitée (île Hergest) ;

*Hatutu*, élevée de 420 mètres, inhabitée ;

*Nuku-Hiva*, élevée de 1,178 mètres et d'une population de 2,700 âmes : c'est la principale île de l'archipel.

Six tribus différentes se partagent cette île, désignée encore sous les noms de : *Nuka-Hiva*, *Nuhiva*, *Ile-Marchand*.

Ces tribus sont, dans l'est de la baie : les *Nuhiva* ou *Taiï (Tahi)* ; les *Hapas*, les *Taiïpii* ou *Taiïpi* ; et dans la partie nord de l'île : les *Ataioa*, les *Kaï-Home*, les *Atupa*.

Jadis, ces tribus étaient souvent en guerre, chaque vallée formant une unité politique, par suite de la difficulté des communications. Non-seulement chacun de ces centres avait son chef *Hakaiki*, mais il arrivait encore qu'on trouvait autant de chefs qu'il y avait de villages, ou plutôt de groupes de maisons.

Les droits considérables qu'avaient les *Hakaiki* sont tombés au rang de ceux que se donnaient nos anciens seigneurs féodaux, dont le rôle aujourd'hui se borne à celui de simple propriétaire, c'est-à-dire, à protéger ses fermiers au lieu de les asservir, et à nourrir ou à payer les gens qui le servent, au lieu de les bâtonner et de les faire mourir de faim.

De grandes différences existaient donc forcément alors dans la prononciation et dans le langage, non-seulement d'une île à l'autre, mais aussi de vallée à vallée, dans la même île.

Nuka-Hiva est devenue la plus importante des îles, par suite de l'établissement des Français dans la baie de Taio-Hae. La traversée moyenne par bâtiments à voiles, de Taio-Hae à Papeïti (île Taïti), est de 18 à 20 jours ; mais la traversée de retour n'est que de 6 à 7 jours, la distance en ligne directe n'étant que de 250 lieues.

Les deux autres îles du groupe sont :

*Hapu (Uapu)*, élevée de 1,190 mètres, d'une population de 1,220 habitants ;

*Hauka (Ua-Uka)*, élevée de 740 mètres, d'une population de 450 individus.

Les cinq îles du groupe S.-E. sont :

*Tahuata*, élevée de 1,000 mètres, d'une population de 630 habitants ;

*Hivaoa, O'Hivaoa, Hiva-Oa (Dominique)*, élevée de 1,260 mètres et peuplée de 6,000 individus ;

*Fatu-Huku*, élevée de 520 mètres et inhabitée (1) ;

*Motane*, élevée de 520 mètres, inhabitée ;

*Fatu-Hiva*, élevée de 1,120 mètres, 1,000 habitants.

La population du groupe N.-O. est donc de 4,370 habitants, celle du groupe S.-E. de 7,630 habitants.

Soit, 12,000 âmes pour tout l'archipel.

Les îles Marquises portent encore les noms de : Masse, Chanal, Marchand, Band, Solide, Santa-Cristina, Dominique, San-Pedro et Madeleine, dus aux navigateurs Ingraham, Marchand, Hergest et Roberts.

En 1842, la France fonda deux établissements dans l'archipel des îles Marquises : celui de la baie de Taio-Hae (île Nuku-Hiva) et celui de la baie de Vaitahu (île Tauata), dans le port de la Résolution ou port de la *Madre de Dios*. Mais ces deux établissements, abandonnés et repris plusieurs fois, ne furent jamais que des postes militaires.

#### MOTU-ITI (*îles Hergest*).

A 21 milles dans le N.-E., un quart E. de la pointe la plus occidentale de Nuku-Hiva, s'élèvent deux roches volcaniques, *Motu-Iti* (petites îles), ou îles Hergest. Les oiseaux, nombreux dans ces parages, ont déposé sur ces îles une assez forte quantité de guano, que M. Jouan évalue à une douzaine de tonneaux environ.

Le plus grand des îlots Hergest est constitué par un rocher inaccessible qui s'élève à pic à 40 mètres. Sa partie située sous le vent possède une végétation rabougrie, et maculée çà et là, de plaques de guano.

---

(1) L'*u* se prononce *ou* dans les noms d'îles, dont la nomenclature a été faite en suivant les directions du N. vers le S. et de l'O. vers l'Est.

Le plus petit îlot n'est éloigné de celui qui précède que de 400 mètres. Il est oblong, aigu à son sommet, qui ressemble à une toiture. De loin, il est d'une blancheur éclatante, couleur due à la fiente des oiseaux qui y demeurent en quantités innombrables.

A 2 milles de ces îlots, complètement inhabités, et dans le N.-E., le fond varie de 22 à 25 brasses. Il est formé de sable blanc madréporique, et va en diminuant à partir de cette distance jusqu'à terre, où il y a de 6 à 7 brasses d'eau seulement.

On trouve encore du guano sur les îles *Uapu*, *Fatu-Huku* et *Pōi-Ku*, mais en couches minces et non susceptibles d'être exploitées.

#### UA-PU (*île Hood*).

Cette île, voisine de Nuku-Hiva, est remarquable par les sommets de ses montagnes bizarres qui forment des pics ressemblant à des clochers.

La baie d'*Hakahau*, située à la pointe de l'île, ne possédant qu'un mouillage médiocre, il est préférable de jeter l'ancre dans celle d'*Aneu*. La végétation de ce point de l'île n'est représentée que par quelques petits arbustes situés le long d'un ruisseau. A part cela, on n'y trouve ni cocotiers, ni arbres à pain, ce qui explique l'absence des cases sur cette partie aride de l'île.

C'est dans la baie d'*Hakahau* que le capitaine Marchand vint mouiller en 1791, et c'est le 22 juin de cette année, qu'il prit possession du groupe N.-O. des îles Marquises, au nom de la France.

Les habitants se nourrissent d'une espèce de poisson noir, appelé *Black-Fish*, cétacé qui d'ordinaire voyage en troupes nombreuses. Quand on harponne le *Black-Fish*,



il faut se méfier, car dès qu'il se sent blessé, il saute quelquefois sur la pirogue, et M. Jouan assure qu'on a vu des matelots tués en pareil cas, par le choc de ce poisson qui mesure de 3 à 6 mètres de long et d'une grosseur proportionnelle. On en retire de un à deux barils d'huile fine, mais noire et fétide; les dents servent aux naturels à se faire des colliers, des pendants d'oreilles ou autres ornements.

### UA-UKA

Sur cette île se trouve une baie, nommée *Vaitake* par les indigènes, et qui a reçu le nom d'*Invisible*, en raison de la position cachée qu'elle occupe. Pour la trouver, il faut longer une côte élevée, constituée par des falaises de rochers noirs et à pic, sur lesquels la mer brise avec rage. Une grande quantité d'oiseaux nichent dans les creux de ces rochers. Il faut arriver en face de l'entrée de la baie, et très-près, pour la reconnaître; on aperçoit alors au fond, sa plage sablonneuse. Le continuel clapotis qui existe entre les falaises qui constituent l'entrée de la baie, contraste avec le calme parfait des eaux tranquilles de l'intérieur de la baie.

Une charmante vallée, d'une végétation luxuriante, contraste aussi avec la nudité des roches volcaniques qui l'entourent. Près de la plage sont des cases assez bien construites, situées au milieu d'un enclos de pierres sèches et peu élevé. En suivant la vallée, on longe les bords d'un ruisseau qui ne tarde pas à diminuer de volume et à disparaître. Cette vallée, presque déserte, se rétrécit promptement, devient aride et ne se compose plus que de roches blanches.

## TAHUATA

Élevée de 1,000 mètres, cette île possède une population de 630 habitants. On y trouve une rade, séparée en deux baies par une montagne; la plus grande s'appelle baie de Vaitahu; la seconde, baie d'ANAMIAI. C'est dans cette île que se trouve la belle vallée de *Vaitahu*.

A l'époque de la prise de possession de cette île, on construisit, dans la baie de *Vaitahu*, située sur la côte ouest, un fort français dont on retrouve encore les ruines. Pour atteindre le village qui longe la plage, au fond de la baie, il faut franchir un chemin étroit et glissant. La houle, qui du large vient briser sur la plage, rend l'abordage difficile aux embarcations, qui sont obligées d'accoster dans le N.-E. de la baie, où se trouvent des rochers propices à un débarquement.

Dans la montagne, sont les sépultures des officiers français qui furent tués dans un combat contre les indigènes qui vinrent attaquer notre établissement. Ce sont celles de M. Halley, capitaine de corvette, et de M. Lafont-Ladébat, lieutenant de vaisseau. Les murs de la caserne qui existait à cette époque se voient encore, criblés par les balles des insulaires. Un tableau de grandes dimensions qui représente ce fait d'armes, décore l'un des panneaux du *Salon Tourville*, à la Préfecture maritime de Brest. Nous avons été frappé de la couleur chocolat dont le peintre a enduit les canaques, dont la peau olivâtre diffère essentiellement de la nuance qui précède. De plus, pas un seul de ces indigènes ne porte la plus petite trace de tatouage, alors qu'ils étaient tous tatoués, surtout à cette époque. Ce sont là autant d'inexactitudes regrettables.

Les naturels de Tauata possèdent les mêmes mœurs que ceux des autres points de l'archipel. Comme eux,

dans la vie privée, ils s'en tiennent, pour tout vêtement, au *maro* ou *hami* qui, après avoir passé entre les cuisses, se termine par derrière en un bout garni de nœuds et qui flotte. Ils ont le corps couvert de tatouages.

### HIVA-OA

Cette île, désignée encore sous les noms de *O'Hivaoa* et d'île de la Dominique, est élevée de 1,260 mètres et possède 6,000 habitants.

Au mois de septembre 1880, on lisait dans le *Journal officiel*, que cette île était en état d'insurrection depuis deux ans, et que le contre-amiral Dupetit-Thouars, commandant en chef la division navale du Pacifique, était parvenu à se rendre maître des tribus révoltées, ainsi qu'à assurer la pacification de l'archipel.

Hiva-Oa est la plus grande et la plus peuplée des îles de l'archipel. A sa pointe ouest se trouve la baie de *Hanamenu*, qu'une grosse falaise rocheuse noire, qui ressemble de loin à une tour, sépare en deux anses. C'est sur cette falaise que sont les habitations de gens dont les tribus sont souvent en guerre. Une cascade alimente le ruisseau qui coule dans la vallée de Hanamenu.

Les sommets les plus élevés de cette île, sont des montagnes à pic, qui, dans la partie ouest, constituent une terre aride et déserte, désignée sous le nom de *Henua-Ataha*. Sur la côte sud au contraire, sont de belles vallées verdoyantes qui la coupent dans toute son étendue.

Les habitants de *Hiva-Oa* s'enivrent fréquemment avec une eau-de-vie qu'on leur a appris à préparer avec le bourgeon terminal du cocotier. Les femmes fument la pipe et réclament de vous sans vergogne, un peu de *tapaka* (tabac).



## CHAPITRE II

---

*Le village de Taio-Hae. — Les Cases. — Un intérieur la nuit.  
— Le Pot-à-crasse. — L'EKAMOÄ. — Le NONO. — Le  
Tatouage. — Le roi TE MOANA. — La reine VAIKEU.*

Abritées par de grands arbres, les cases qui composent le village de *Taio-Hae*, sont disséminées le long du chemin qui contourne la baie, ainsi que dans la vallée voisine, au milieu d'une riante verdure. Leurs toitures, à chevrons très-aigus, sont en feuilles de cocotier tressées; une porte étroite et basse donne accès dans ces demeures, qui sont généralement établies sur une petite plate-forme peu élevée et en pierres (*paé-paé*), sur laquelle on arrive au moyen d'une rampe ou d'une échelle, soit à l'aide d'un simple tronc de cocotier dans lequel on a pratiqué un nombre suffisant d'entailles.

Cette élévation des cases a pour but de les préserver de l'action destructive des eaux pluviales qui, les jours d'orage, descendent des montagnes, forment des torrents qui pour se frayer un passage jusqu'à la mer, brisent et renversent tous les obstacles qu'ils rencontrent.

De larges nattes en pandanus recouvrent l'épaisse couche d'herbes sèches qui jonche le sol de ces habitations, dont le mobilier se compose d'une sorte de lit de camp formé par deux longues pièces de bois arrondies, distantes d'un mètre et demi, et parallèlement placées à terre. L'une sert d'oreiller, l'autre pour s'appuyer les pieds. Des escabeaux, des plats de bois, des sébilles ou des moitiés de

coco pour tasses, une dame-jeanne ou quelques tubes de bambous pour contenir l'approvisionnement d'eau, des paniers en feuilles de cocotier, sont les meubles indispensables. Puis, ce sont des malles, des sacs, des marteaux et des haches, des hameçons en nacre. Enfin, des cordes tendues, sur lesquelles sont des *pareus*, des gaules de femmes et des filets de pêche.

Chacune de ces cases est entourée d'un peu de terrain, limité par une petite muraille de pierres sèches, dans lequel on cultive pour l'usage, quelques pieds de tabac, des bananes, des patates douces et un peu de kawa (*Piper methysticum*).

Souvent une moitié de coco remplie d'huile sert de lampe. D'autrefois pour s'éclairer on allume des amandes de *kukui*, noix de Bancoul (*Aleurites triloba*), avec lesquelles on a façonné préalablement des brochettes de dix à quinze centimètres de longueur, au moyen d'une nervure médiane de foliole de cocotier. Ces deux modes d'éclairage répandent une abondante quantité de fumée noire et âcre qui prend à la gorge, obscurcit l'appartement, et dont le seul avantage est de produire assez de fumée pour chasser les moustiques et préserver ainsi les dormeurs des morsures de ces petits animaux, dont le bruit métallique suffit pour vous irriter.

Pénétrant un soir dans une case ainsi enfumée, nous n'aperçûmes tout d'abord que la pâle lueur de la lampe qui gisait à terre au milieu de la chambre. Dès que notre œil se fut un peu accoutumé à l'obscurité, nous vîmes près de nous une large pièce de *tapa* blanche étendue sur le sol, et dont les continuelles ondulations rappelaient celles d'une mer houleuse. Cette étoffe indigène, qui faisait l'office de drap, recouvrait complètement le lit de camp, sur lequel reposaient tous les membres de la famille et aussi quelques amis.

Faite avec les écorces battues du *Broussonetia* (mûrier à papier); avec celles de l'arbre à pain ou du *Burau* (*Hibiscus tiliaceus*), arbres dont les écorces ne servent habituellement qu'à cet usage, la pièce de *tapa* qui recouvrait tout ce monde avait la texture d'une feuille de gros papier, et comme elle, était tout aussi imperméable à l'air et aux produits de la transpiration. Il en résulte que la *tapa* est très-chaude malgré sa légèreté, et qu'une sueur, abondante ne tarde pas à inonder le corps du dormeur qui, pour se soustraire à ce malaise, rejette loin de lui cette étoffe et demeure alors nu, durant le reste de la nuit. Réveillé aux premières lueurs du jour, saisi qu'il est par la fraîcheur de la brise qui commence à souffler des montagnes et pénètre librement dans ces cases mal closes, il est souvent atteint de rhumatismes aigus, de maladies de poitrine plus ou moins graves qui, généralement négligées, ont trop souvent une rapide et fatale terminaison.

De temps à autre sortait de dessous cette enveloppe une tête de jeune fille curieuse, qui bientôt disparaissait. C'étaient alors des chuchotements, des rires comprimés, des caquetages, dont notre présence inopinée devait sans doute être le seul motif. Mais les bruits et les mouvements répétés de cette charmante jeunesse, n'empêchaient pas de dormir les vieux parents, à en juger par leurs ronflements continuels et réguliers.

Ayant entendu, non sans surprise, prononcer notre nom, nous vîmes émerger aussitôt de dessous la *tapa*, un officier de notre connaissance qui, en corps de chemise et vêtu d'une mauresque, vint nous serrer la main : Vous me trouvez en famille, nous dit-il souriant. Viendriez-vous par hasard nous demander l'hospitalité ?... Soyez le bienvenu. Sur notre réponse négative, il appela sa jeune compagne qui, soudain, sortit le corps baigné de sueur, de sa chaude cachette... Nous restâmes causer dans cette case jusqu'à

l'arrivée du canot major de la frégate, autrement dit jusqu'à neuf heures, ensuite nous rentrâmes à bord éclairé par un ciel splendide.

Sur le chemin ombragé qui, longeant la mer, circonscrit la baie, nous trouvâmes près d'un ruisseau un colossal *figuier des Banians* (AOA) (*ficus indica*), dont le tronc, jusqu'à une hauteur de 12 mètres, ne mesurait pas moins de 32 mètres de circonférence, et dont la masse d'ombre que projetaient ses volumineuses branches, pouvait avoir près d'une centaine de mètres de diamètre. Cet arbre, que les indigènes désignent sous le nom d'*hiapo*, quand il est encore jeune, se retrouve encore, muni de fortes dimensions, ainsi que d'abondantes racines adventives, dans le terrain occupé par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Au dire de la légende, les graines d'*aoa* auraient été apportées de la lune par les tourterelles, qui en sont très-friandes.

De la vallée voisine coule un ruisseau qui se rend à la mer, remplissant sur son parcours deux petites cavités, dont l'une déverse son trop plein dans l'autre. C'est dans ce dernier bassin, qui ne contient qu'une eau peu profonde, trouble et chauffée par l'action directe du soleil, que les naturels viennent de préférence se baigner chaque jour, au lieu de se rendre à la mer, où l'eau est au contraire limpide et fraîche, mais dans laquelle ils sont exposés à la voracité des requins, dont on aperçoit souvent les ailerons pas bien loin du rivage.

L'eau du bassin est jaunâtre et malpropre, en raison de son peu d'écoulement. Elle retient des matières organiques, toute la crasse des gens qui s'y baignent, ainsi que les corps gras qui ont servi de base au *monoi* et à l'*ekamoa*, ces cosmétiques si recherchés des indigènes. Aussi a-t-on surnommé avec raison ce bassin, le *Pot-à-Crasse*.

Le *monoi* est de l'huile de coco parfumée, dont les élé-

gantes se servent pour entretenir la souplesse de leurs longs cheveux noirs. Mais l'*ekamoa* est une teinture également aromatique, dont elles s'enduisent complètement le corps, pour se préserver de la piqure d'une très-petite mouche éphémère appelée *nono*, qui occasionne de la cuisson et fait naître un bouton, qui lorsqu'on l'écorche en se grattant, dégénère en une plaie douloureuse et difficile à guérir. Cet insecte qu'on trouve en quantité aux îles Marquises, où il a été, dit-on, importé par des navires, ne s'attaque pas aux membres quand ils sont ainsi imprégnés de ce corps gras. L'*ekamoa* est composé d'huile de coco, dans laquelle on a fait macérer de la poudre fraîche de racine de *curcuma*, préparation qui colore la peau fortement en jaune citron. — D'autrefois, on se saupoudre simplement le corps de poudre de *curcuma* pour se jaunir la peau.

La préparation de l'*ekamoa* (*ekamua*, *ikamoua*), l'analogue du fard de nos coquettes d'Europe, est entourée du plus grand mystère de la part des spécialistes, qui pour accomplir leur œuvre, se retirent sur un plateau appelé *muake*. Cette sorte de liniment très-convoité par les indigènes, est pour eux un cosmétique de luxe, qui leur sert comme objet d'échange, surtout lorsqu'ils veulent se faire un cadeau de prix.

Bientôt apparut un essaim de jeunes filles suivies de plusieurs officiers de la frégate, qui se rendaient au *Pot-à-Crasse*. Toutes ces femmes allaient pieds nus, la plupart simplement vêtues d'une gaule d'indienne ouverte sur la poitrine, la tête ceinte de fleurs ou de fougères odorantes. D'autres, en guise de robe, portaient un (*ueu pareu*) morceau de *tapa*, qui leur descendait de la taille aux genoux, et sur leurs épaules s'étalait une autre pièce d'étoffe semblable à la première (*taka*), mais plus longue, et dans laquelle elles s'enveloppaient tout le buste. — Une seule



jeune fille, aux formes sveltes et élégantes, uniquement vêtue d'un *ueu*, avait la poitrine nue et enduite d'*ekamoa*. La peau luisante et jaunie de cette fille splendide, qui pouvait avoir 18 ans, sa gorge et ses seins qui, libres de toute entrave, se tenaient droits et fermes, faisaient ressembler cette indigène à une irréprochable statue de bronze. — Malheureusement cette Vénus accomplie laissait après son passage une repoussante odeur d'huile rance de coco.

Arrivées à la piscine, ce fut à qui de ces jeunes filles se débarrasserait la première de ses vêtements. Sautant à l'eau sans vergogne, et à l'état de nature, elles se prirent aussitôt à barboter, à danser, à s'interpeller et à pousser de bruyants éclats de rire.

Ce qui frappe tout d'abord dans la physionomie vive et intelligente de presque toutes ces femmes, de moyenne taille et bien proportionnées, ce sont les deux fines raies bleues, perpendiculaires à l'ouverture de la cavité buccale, dont leurs lèvres sont tatouées, et qui semblent leur faire faire une petite moue, surtout quand elles sont silencieuses.

Moins tatouées que les hommes, — et il y en avait même qui ne l'étaient pas du tout, — les femmes du *Pot-à-Crasse* avaient les membres plus ou moins ornés de dessins, remarquables par le fini et la netteté de leur exécution. Leurs mains, qui certainement feraient se pâmer de jalousie nos trop sentimentales marquises d'Europe, possédaient des doigts minces, effilés, ornés de jolis petits ongles roses en forme de tuile. Le tatouage de leurs avant-bras, de leurs mains si mignonnes, de leurs jambes et de leurs pieds, était si élégant, si habilement conçu, qu'elles semblaient avoir des mitaines et des bas de soie noirs à jours. Comme on le voit, on trouve chez les sauvages des îles Marquises, chez leurs tatoueurs de profession, de très-savants artistes. C'est d'autant plus

admirable, que leurs outils, le croirait-on, ne consistent qu'en une simple dent de requin, ou à défaut, d'une arête de poisson dentelée, qu'ils approprient au genre du travail à exécuter. Cette dent de requin ayant été fixée à une baguette, on la trempe dans une mixture dont le noir de fumée, recueilli à la flamme des noix d'aleurites en combustion, fait la base; puis à l'aide d'un petit maillet, on frappe des coups secs sur la baguette, de façon à faire pénétrer les coches de la dent dans la peau du patient, que trois ou quatre vigoureux gaillards maintiennent immobiles sous les pointes aiguës de cet instrument tout primitif.

Il est rare que de vives inflammations ne soient pas la conséquence de ces piqûres si nombreuses. Aussi ne fait-on que peu de besogne chaque fois, ce qui fait durer le travail complet des temps plus ou moins longs; parfois durant toute une existence.

Les femmes d'un certain âge que nous eûmes plus tard l'occasion d'examiner, avaient le dos et les reins encadrés de larges palmes; plusieurs rosaces ornaient leurs fesses, leurs cuisses et leurs jambes étaient encore pareillement illustrées.

Le tatouage par incisions (*moko*), est plus douloureux que le tatouage par ponctions; aussi est-il plus redoutable dans ses conséquences, puisque la peau du patient scalpée avec une coquille, produit des plaies qui suppurent jusqu'à la guérison de chaque coupure. On s'imagine alors le courage que doivent avoir ces hommes dont le corps est tellement tatoué, qu'on les dirait habillés. Beaucoup, en effet, ont le visage, les épaules, les bras, les mains, les reins, le ventre, les fesses, les cuisses et les pieds couverts de ces indélébiles marques pointillées ou profondément incisées. Ce sont des lignes droites ou courbes, des zigzags, des cercles, des losanges, des palmes, des rosaces, etc...



C'est pour eux un hommage rendu au souvenir du dieu *Tiki*, l'inventeur du tatouage ; c'est un véritable culte pour les Canaques, qui s'en font à la longue presque un véritable vêtement.

Du reste, l'image de *Tiki* se voit partout ; sous forme d'idole dans les maraès, sur les supports des échasses dont ils se servaient jadis dans leurs jeux, sur les manches des éventails, sur les ossements sculptés qu'ils se mettent aux oreilles, etc. On le représente comme un Dieu ventru, à la face profondément incisée, avec de gros yeux ronds, un nez large et aplati, une bouche démesurément fendue, ayant les coudes au corps, les mains posées à plat sur l'abdomen et les jambes fléchies.

Le roi de l'île se nommait *Te Moana*, nom qui signifie *grande mer, immensité*. Il fut appelé ainsi en mémoire du voyage qu'il fit en Angleterre, en 1837, à la suite d'une rébellion dont il se rendit coupable envers les trois chefs, *Hiou* ou *Niehitu*, *Vavaï-Nui* et *Pakoko*, ses parents. Il fut contraint de se réfugier sur un navire anglais qui le conduisit à Londres. Comme il était alors très-jeune, on utilisa *Te Moana* pendant la traversée en lui faisant laver la vaisselle. Mais lorsque cet illustre marmiton revint à Nuka-Hiva, son oncle *Niehitu*, qui alors gouvernait la tribu des *Teis*, lui remit ses comptes de tutelle ainsi que le pouvoir. *Te Moana*, le sauvage tatoué qu'on avait montré à Londres pour deux pences, ayant conservé aux yeux de son peuple son caractère indélébile de *Nui-Akariki* (grand chef), retrouva avec le trône tout son prestige. Pas n'est besoin d'ajouter que ce roi n'aimait pas à être questionné sur son voyage en Angleterre.

Lorsqu'en 1838, Dumont-Durville vint à Nuka-Hiva, *Te Moana* était déjà parti avec le missionnaire anglais qui avait été la cause de sa fuite. Comme en s'embarquant il avait menacé les trois chefs, ses parents, ainsi que la

population entière de les punir de n'avoir pas voulu écouter le missionnaire anglais avec lequel il s'éloignait, de revenir bientôt avec un navire de guerre qui alors aurait raison de leur résistance, il en résulta que la première question que les chefs de l'île adressèrent, craintifs, à Dumont-Durville, fut celle-ci : « *Te Moana* est-il avec vous?... » Une grande parité de goût pour la bouteille unissant l'oncle et le neveu, l'intimité qui existait déjà entre *Niehitu* et *Te Moana*, ne fit que s'accroître.

Quant à l'épouse de *Te Moana*, la reine *Vaekeu*, elle paraissait avoir une trentaine d'années. C'était une femme très-bien faite, aux formes harmonieuses, intelligente, sachant lire, coudre, repasser et entendue aux soins du ménage. Elle venait d'être récemment convertie au catholicisme (1853), ainsi que son mari et ses enfants, par M. Dordillon, évêque *in partibus* de Cambysopolis.

*Vaekeu* avait les mains merveilleusement tatouées, ainsi que presque toutes les parties de sa royale personne. Aussi se montrait-elle jadis avec orgueil aux étrangers, pour un petit verre d'eau-de-vie. Mais depuis sa conversion, l'évêque lui avait sévèrement interdit ce genre d'exhibition.

En sa qualité de médecin de la reine, notre collègue nous mena chez *Vaekeu*, de laquelle il sollicita en notre faveur, la vue de ses tatouages les plus secrets. Après avoir un instant hésité, la reine demanda à son docteur s'il répondait de notre discrétion : « Lui, pas dire à Dordillon », murmura-t-elle à voix basse, tout en nous regardant craintive... « Sois sans inquiétudes, » répondit notre introducteur.

Dénouant aussitôt son *pareu*, et laissant tomber la gaule de mousseline qui le recouvrait : « Tiens, nous dit-elle alors avec orgueil, le corps entièrement nu, regarde !... »

Devenue veuve, et aujourd'hui complètement sourde,

*Vaekeu* est restée une des plus ferventes catholiques indigènes de Nuka-Hiva. Elle jouit d'une partie de la pension que le gouvernement français faisait à son mari, et habite à l'ouest de la baie, une case confortable, abritée par un massif de cocotiers et par d'autres grands arbres.

---

### CHAPITRE III

---

*L'anthropophagie. — Les sacrifices humains. — Nourriture végétale. — Le fruit de l'arbre à pain. — La Popoi. — Le Taro. — Le Tioo. — Alimentation animale. — Boissons. — Pêche au flambeau.*

Autrefois l'anthropophagie était commune, non-seulement aux îles Marquises, mais encore dans presque toutes les îles de l'Océanie. En parlant de Nuka-Hiva, Dumont-Durville rapporte que les indigènes de la baie de Taio-Hae mangeaient les *Tai-Piis* qui tombaient entre leurs mains et réciproquement. Bien qu'on assure que l'anthropophagie ait en partie disparue dans les îles du Pacifique, par suite de nos relations avec ces peuplades et des facilités que nous leur avons apportées dans le ravitaillement, cette coutume n'a pas encore complètement cessé. Nous en avons des preuves assez récentes pour la Nouvelle-Calédonie, pour l'île Blight, en 1856, et à la Nouvelle-Zélande, en 1861.

Aux îles Marquises, les vainqueurs mangeaient les vaincus, et ils ne guerroyaient que dans ce but, de baie à

baie. Ils se faisaient des trophées de chevelures et de crânes, qu'ils portaient à leur ceinture, tantôt vides, tantôt remplis de petits cailloux. On ne pourrait affirmer qu'aux Marquises, les repas de chair humaine soient de nos jours complètement abolis. Il ne faudrait pas s'y fier et s'aventurer seul, trop loin dans l'intérieur.

Le caractère taciturne de ces naturels, observe M. Jouan, leur physionomie sombre et tatouée, leurs mouvements lents de paresseux, leur voix gutturale et rauque, tout dans leur ensemble porte à ne pas leur accorder la plus entière confiance (1).

Si, à l'époque de la découverte de Taïti on y faisait des sacrifices humains, les insulaires ne mangeaient pas les cadavres. Après avoir immolé la victime au MARAKÉ, en présence du roi, le grand sacrificateur disait quelques prières. Cueillant ensuite une feuille de *tamanu* (*calophyllum inophyllum*), il y déposait l'œil gauche du sacrifié, œil qui passait pour être la résidence de l'âme, et il l'offrait respectueusement au roi qui, le portant à la bouche, faisait le simulacre de l'avalier. Réservé aux dieux, l'œil droit était déposé au pied de l'idole (2). *Aimata*, nom de la défunte reine Pomaré, a eu cet usage pour origine. (*Ai* manger, *mata* œil.)

La base de la nourriture aux îles Marquises, est le fruit de l'arbre à pain (*artocarpus incisa*), fruit que les indigènes appellent *mei*, ou bien *uru*. Ce fruit, qui atteint le volume d'une tête d'enfant, est oblong ou arrondi, selon l'espèce, recouvert à sa surface verte, de protubérances polyédriques semblables à celles d'une pomme de pin, protubérances qui indiquent les lignes de soudures des nombreux ovaires qui composent le fruit, dont le poids est de 1,000

---

(1) *Les îles du Pacifique*. — JOUAN.

(2) *O'Taïti*. G. CUZENT.

à 1,500 grammes (1). Les plus gros fruits que nous ayons vus pesaient, l'un 5<sup>1</sup>/<sub>2</sub>500 et l'autre 4<sup>1</sup>/<sub>2</sub>500.

La chair du fruit de l'arbre à pain est blanche, fibreuse, et jaunit un peu à l'époque de sa complète maturité; à l'état frais, ce fruit se mange toujours cuit. C'est un aliment féculent et d'un goût agréable, qui apaise ou trompe la faim, mais comme il n'a rien de réparateur, il ne nourrit pas.

On prépare avec les fruits crus de l'arbre à pain une pâte fermentée appelée, aux îles Marquises, *popoi-mā* ou simplement *popoi*. On y fait une grande consommation de cette pâte, qu'on conserve dans de larges et profonds silos. Il y a des silos communs à chaque baie; aussi, quand on les remplit, chaque habitant est-il tenu de fournir une certaine provision de fruits à pain provenant de son terrain. Outre ces vastes réservoirs, qui cubent de 10 à 25 mètres cubes, il y en a de plus petits, ainsi qu'on le voit aux îles Gambier, qui sont la propriété de chaque famille (2).

Pour faire usage de *popoi-mā*, les Nuhiviens la pétrissent avec de l'eau pour en faire une pâte homogène, qu'ils divisent ensuite en petites masses allongées analogues, mais moins volumineuses, à nos petits pains blancs. On enveloppe chacun de ces pains dans une feuille de BURAU (*hibiscus tiliaceus*) ou de URU (*artocarpus incisa*), qu'on lie au moyen d'un fil d'écorce, puis on les fait cuire au four canaque. La *popoi* une fois cuite, on l'écrase dans un plat (*koé*) à l'aide d'un pilon en pierre, et on ajoute un peu d'eau à cette bouillie qu'on mange à même dans le plat et à la ronde. Quelquefois les femmes et les enfants ne mangent qu'après que les hommes se sont retirés. La *popoi*-

---

(1) O'Taiti, G. CUZENT.

(2) Voyage aux îles Gambier, G. CUZENT.

*mā* nous a paru être un aliment agréable ; il possède un petit goût aigrelet auquel on s'habitue promptement.

La *popoi-meï* est plus estimée que la précédente, parce qu'on ne la prépare qu'avec des fruits complètement mûrs.

Le *kaku* est un mets aristocratique, dont le fruit mûr de l'arbre à pain, cuit sur des charbons, fait la base. On sépare la partie brûlée, et on pétrit le reste de la pulpe dans le jus exprimé de la noix de coco rapée (*lait de coco*). Si on conserve la partie charbonneuse du fruit dans la pâte, celle-ci prend alors un goût de noisette, et cette sorte de *popoi* prend le nom de *kaku-vavao*.

Le *makiko* est le fruit mûr de l'arbre à pain, cuit et simplement pétri avec de l'eau, pâte que l'on met ensuite au four dans une feuille de *hau* (*hibiscus*).

L'*heïkaï* ne diffère du précédent régal, qu'en ce que la pulpe du fruit cuit de l'arbre à pain est délayée dans de l'eau de coco, et que pour faire cuire cette pâte, on l'enveloppe préalablement dans une feuille de *meia* (bananier).

La *popoi-akahua*, *popoi-koei*, *popoi-vaitea*, est de la *popoi-mā* délayée et mélangée à de la pulpe du fruit frais et cuit, dont on délaye la pâte dans du lait de coco.

Les Nuhiviens ne se bornent pas à l'usage du fruit à pain ; ils consomment aussi les fruits du *frûs* (*musa-jehii*). Mais ce bananier étant rare dans le pays, ils ont recours de préférence à la patate douce, *UMARA* (*convolvulus batatas*), aux ignames, *UHI*, *UFI* (*dioscorea alata*), dont l'espèce bulbeuse (*D. bulbifera*), appelée *hoï*, est plus abondante que la précédente.

Après le fruit de l'arbre à pain, le taro (*arum esculentum*) est l'aliment le plus en usage. La racine de taro pèse en moyenne de 1 à 2 kilogrammes ; on en cultive une espèce dont le poids ne dépasse pas 600 grammes ; mais il en est d'autres dont la racine atteint un énorme volume (1).

---

(1) O'TAÏTI : *Du Taro et de sa Culture*, G. CUZENT.



A l'état frais, le taro cru ne peut servir de nourriture à cause du principe âcre, mais volatil par la cuisson, qu'il renferme. Chose bizarre cependant, les porcs mangent le taro cru sans en éprouver d'effets fâcheux. Le taro cuit peut subir les mêmes assaisonnements que la pomme de terre (*solanum tuberosum*). On mange aussi les feuilles cuites de cette plante.

A l'état cru, le taro sert comme le fruit de l'arbre à pain, à préparer une pâte fermentée nommée *tioo*, dont les Marquisans font une grande consommation. Plus le *tioo* est pourri dans le silos, plus il est estimé. Cette conserve alimentaire s'achète à Vaitahu et à Opara, à raison de quatre brasses d'étoffe par baril, ce qui représente une valeur de trois ou quatre piastres.

Le *toa* se prépare en râclant la racine de taro, dont on délaye la pulpe féculente dans du lait de coco, pour en former une pâte qu'on fait ensuite cuire au four canaque. Pour en faire usage, on délaie le *toa* cuit dans de l'eau de coco.

Le *kaï-kaï-toa* est du *toa* cuit dans du lait de coco. Tous les mets qui précèdent, se mangent chauds ou froids, à volonté.

A cette partie végétale de leur alimentation, les habitants des Marquises y joignent du poisson frais et cru, dont ils trempent chaque morceau dans de l'eau de mer avant de les manger. Ils font aussi rôtir dans leurs fours indigènes, les cochons et les volailles qu'ils élèvent.

Pour construire un four canaque (*e umu*), on creuse dans le sol une cavité de 1<sup>m</sup>50 à 2 mètres de diamètre et de 0<sup>m</sup>60 de profondeur, qu'on remplit de cailloux. On allume un feu vif sur ces pierres jusqu'à ce qu'elles soient chauffées au rouge. On retire alors les braises qui les recouvrent et on y dépose, à la place, les cochons, le poisson, les fruits à pain, le taro ou les ignames, en un mot,

les aliments qu'il faut cuire. Les viandes sont préalablement enveloppées dans des feuilles de bananier, puis on les recouvre de feuilles sèches et par-dessus d'une couche de terre, sur laquelle on piétine pour bien la tasser. Répandant alors un peu d'eau pour humecter le sol surchauffé, on y allume un petit feu clair, qu'on n'entretient pas.

Il faut de deux à trois heures pour cuire ainsi à l'étouffée, des porcs entiers qui, à leur sortie de l'*umu*, sont d'un aspect des plus appétissants. La cuisine se fait toujours en plein air, ou bien sous un hangar, mais jamais dans l'intérieur de la case.

A l'époque où les Nuhiviens ne possédaient pas de vases appropriés pour se procurer de l'eau chaude, ils faisaient rougir des cailloux au feu, et ils les plongeaient ensuite dans de l'eau froide.

Leur boisson habituelle est l'eau de source ou des ruisseaux. Ils ne font usage d'eau de coco que pour se désaltérer pendant le jour. Les Nuhiviens aiment beaucoup la bière et les liqueurs fortes. A défaut de rhum, d'eau-de-vie, de tafia ou de genièvre, ils se procurent une boisson enivrante en faisant fermenter le bourgeon terminal du cocotier, et à l'aide d'une grossière distillation, ils en obtiennent une liqueur qui les grise. A Taïti on prépare de l'eau-de-vie, en faisant fermenter le jus d'orange (*namu*) (1).

Ils préparent encore une liqueur stupéfiante avec la racine fraîche de KAWA OU KAVA (*Piper methysticum*), dont nous parlerons bientôt.

Un soir, en retournant à bord, nous eûmes l'occasion d'assister à une pêche au flambeau. La nuit était sombre et, glissant sans bruit sur les eaux tranquilles de la baie, les pirogues se dirigeaient le plus lentement possible vers

---

(1) O'Taïti, G. CUZENT.

le rivage. Observant le plus grand silence, les indigènes pagayaient légèrement, avec précaution, pour ne pas trop agiter la mer. L'un d'entre eux, debout à l'avant de l'esquif et le bras levé, tenait une torche enflammée (*rama*), faite d'une poignée de roseaux secs. Ce flambeau illuminant la mer sur une grande surface, les poissons accouraient vers cette lumière insolite, s'arrêtant dans leur course rapide, au moindre bruit, hésitant au plus léger clapotis. Puis rassurés, ils reprenaient leur route, devançant alors les pirogues. Ayant atteint le rivage, les pêcheurs déjà munis de leurs havanaux, capturèrent de nombreux poissons qu'ils jetèrent incontinent dans des paniers en feuilles tressées de cocotier.

Lorsque les pêcheurs sortent de la baie, qu'ils prennent le large, qu'ils restent deux ou trois jours à la mer, ils pêchent au filet ou à l'hameçon.

---

#### CHAPITRE IV

---

*Aspect du sol. — Végétation. — Les oiseaux d'autrefois. — Le gouyavier. — Eaux minérales. — Le kawa, son genre d'ivresse. — La Tapu ou Tabu. — Le kaha. — Anciens préjugés. — L'ekamoa. — Les Chinois.*

A l'aspect général du sol, on reconnaît que c'est à la violence des forces plutoniques que l'on doit l'émergence des îles Marquises du sein de l'Océan. Beaucoup de leurs montagnes, de nature volcanique, se terminent brusquement en crêtes des plus aigües, et au pied des falaises, si

souvent escarpées, sont des grèves qui, en pentes douces vont jusqu'à la mer.

C'est dans les vallées et à la base des montagnes, que s'est accumulée la bande de terre plate et fertile de l'île, qui provient de l'action destructive des pluies torrentielles qui ont privé les flancs des montagnes d'une grande partie de leur terre meuble, et complètement dénudé leurs sommets. Ce sol, le seul qui soit susceptible de culture, s'étend jusqu'à une petite distance du rivage.

Les plages sont formées de roches volcaniques, de sable noir ferrugineux, ou de sable blanc, ce produit de l'action des vagues qui brisent et désagrègent les coraux.

La végétation des îles du Pacifique est assez uniforme. Beaucoup de plantes y ont été importées par Cook, Forster, Bertero, Bicknell, Jonhstone, etc. On se demande à quelle cause attribuer la présence des plantes et des arbres de même espèce, qu'on retrouve sans cesse et en quantités si prodigieuses dans les différents parages de l'Océanie.

Il est certain que la dissémination des graines sur ces îles, est surtout due aux courants et aux vents alizés d'une part, aux oiseaux et aux migrations humaines de l'autre.

Des naturalistes voient dans les îles de l'Océanie les débris d'un vaste continent submergé, dont il ne reste plus de visible que les sommets de ses plus hautes montagnes. D'autres croient, au contraire, que c'est un nouveau continent qui se forme, et ils se basent sur la constante évolution des polypiers, sur la formation des coraux qui, montant du fond de la mer, constituent à sa surface des plateaux et des îles déjà couvertes d'une végétation particulière. Il en est qui attribuent aux forces volcaniques seules, la poussée hors de l'eau des archipels si nombreux de l'Océan Pacifique.

Le savant Gaudichaud, de l'Institut (1), a écrit que la

---

(1) Pharmacien de la marine, membre de l'Institut.

terre des Papous était un centre de végétation spécial, duquel les plantes se sont dispersées dans les autres îles de l'Océanie. Quant à nous, nous ne saurions établir d'autres différences que celles de la profusion, ou de la petite quantité des végétaux de même espèce qu'on observe en Océanie. Les mêmes espèces qui, en effet, abondent sur certaines îles, existent à peine ou n'existent pas sur certaines autres. Ainsi, nous avons vu l'arbre à pain et l'oranger former à Taïti de véritables forêts, alors qu'aux îles Marquises ces arbres sont plus rares, et qu'aux îles Gambier ils sont l'objet d'une minutieuse culture. Ils n'existent pas dans les îles basses ou archipel des Tuamotu (Pomotu).

Aux îles Marquises, à Taïti, aux îles de la Société, on trouve des arbres qui poussent aux îles Sandwich, en Afrique, en Asie, dans l'Inde, etc. Ainsi, le baobab (*adansonia digitata*), ce colosse de l'Afrique, a été introduit à Taïti, en 1845, par le D<sup>r</sup> Johnstone : mais, chétif et mince, il est méconnaissable et fait peine à voir, tant il est dégénéré.

Le *bombax malabaricum* (fromager) est dans de meilleures conditions, bien que cet arbre, aux capsules remplies d'une soie grise, ait été importé de l'Inde.

L'*hibiscus syriacus*, qui pousse en Asie mineure, s'est encore très-bien acclimaté dans l'Océanie, où le D<sup>r</sup> Johnstone l'a introduit en 1845.

Nous ne reviendrons pas sur l'introduction fâcheuse en Océanie, du *psidium pyrifera* ou gouyavier (1). Cet arbre du Brésil est devenu dans beaucoup d'îles du Pacifique, l'une des causes principales de la destruction de quantité d'arbustes qui, faute de lumière et d'espace, succombent sous l'action combinée du développement des branches

---

(1) O'Taïti, par G. CUZENT.

et de l'envahissement des racines de cette myrtacée. C'est à cet arbrisseau qu'on doit la grande quantité de rats qui pullulent dans les montagnes, ainsi que la disparition complète de presque tous les oiseaux.

Les vallées de Nuka-Hiva, celles de Taïti, sont devenues, en effet, silencieuses et tristes malgré leur végétation si luxuriante. On n'y entend plus le chant de ces charmants oiseaux au plumage varié et voyant, qui jadis portaient la vie au sein de la grandiose et merveilleuse verdure de ces parages. Elles ne sont plus ces jolies tourterelles (*kurukuru*), au corps d'un beau vert, vif et mat, dont la poitrine était tachée de rouge et la tête parée d'une belle couleur de carmin. On ne les aperçoit plus, perchées sur les branches du gigantesque figuier des Banians (*ficus indica*) de la baie de Taïo-Hae, des graines duquel elles se nourrissaient à loisir. On n'entend plus cette mignonne perruche, à peine de la grosseur d'un moineau, au dos bleu, au poitrail de saphir, dont le bec et les petites pattes rouges rivalisent pour la teinte avec le corail, et auxquelles les exsudations sirupeuses des fleurs paniculées du cocotier servaient d'aliment.

La charmante petite perruche bleue à corsage blanc, que par analogie avec le costume des sœurs de Saint-Joseph de Cluny, on avait appelée lors de l'occupation des Marquises, — la perruche *nonnette*, — a également disparu. Aujourd'hui on ne voit plus à Nuka-Hiva, que des oiseaux de mer ou de rivage ; des martin-pêcheurs, des sternes, des hérons, des fous, des frégates, des phaétons. Nous y avons introduit les canards, les poules, les coqs, tous nos oiseaux de basse-cour, ainsi que quelques chèvres, des moutons et des porcs.

Si les vallées sont aujourd'hui aussi silencieuses, on le doit d'abord à l'arrivée des premiers navigateurs, qui chassèrent sans réserve ; à notre occupation définitive, et comme

nous l'avons dit, à l'introduction du gouyavier. Les cochons qui errent dans les bois se nourrissent de gouyaves pendant la saison de ces fruits, qui tombent et s'amoncellent en tas volumineux sur le sol où ils restent pourrir. Les rats se nourrissant aussi de gouyaves, concourent avec les porcs et les autres animaux errants, à la dissémination des graines de cet arbuste sur tous les points de l'île. Devenant chaque jour plus nombreux, les rats ont fini par détruire tous les oiseaux, en mangeant leurs œufs et aussi les couveuses.

Gravissant un jour l'une des montagnes de la vallée de Taio-Hae sous un soleil ardent, la chaleur devint si forte, que trouvant une case déserte sous de grands arbres, nous fîmes, en compagnie de M. Vinson, une halte sous cet abri. Ce n'était qu'un simple et très-léger clayonnage en roseaux qui, appuyé en avant sur deux pieux, formait avec le sol un angle d'environ 40°. Nous ne saurions dire tout le calme, le bien-être que nous ressentîmes, pendant le temps que nous passâmes sous cette fraîche verdure, au milieu des bosquets touffus qui nous protégeaient de l'ombre de leurs nombreux arbustes, aux fleurs si parfumées.

Après un repos suffisant sous cet abri, nous allâmes à la recherche d'une source d'eau minérale, déjà signalée par notre ami et collègue, M. J. Lépine (1). Cette eau sortait en bouillonnant de son point d'émergence et remplissait un petit bassin, dont le trop-plein coulait sur les pentes voisines. Ce liquide, que les indigènes appellent *VAÏ-KAVA* (*eau piquante*), a, en effet, le goût piquant et agréable de l'eau de seltz. Il est inodore, limpide, acidule, et contient une assez forte proportion d'acide carbonique en dissolution.

Il existe quatre sources d'eaux minérales à Nuka-Hiva.

---

(1) *Annales de la Marine*, 1850. T. II, p. 58.

La première est à l'embouchure de la rivière de la vallée de *Taio-Hae*; la seconde dans la vallée d'*Ikoei*; la troisième dans la vallée de *Moana*, et la quatrième dans celle d'*Havao*. La température de ces eaux étant de 26 à 27° centigrades à leur point d'émergence, et celle de l'air ambiant de 28°, on ne saurait les ranger dans la classe des eaux thermales.

Trois sur quatre de ces eaux rougissent le papier de tournesol et contiennent de l'acide carbonique en dissolution, ainsi que des sels de chaux, de magnésie et de fer, de la silice, en quantités minimales, tandis que le chlorure sodique s'y trouve en plus forte proportion. Les sources d'*Ikoei* et d'*Havao* sont fortement acidules.

Apercevant non loin de la source minérale, un pied de *piper methysticum* ou kava, nous nous empressâmes de l'arracher, désireux que nous étions de nous occuper à Taïti, de l'analyse chimique de ce *piper*, jusqu'alors étudié sous ses rapports botaniques seulement. M. Vinson nous conseilla de cacher aux regards des indigènes, cette plante, qui était pour eux l'objet d'un *tapu* (sacrée, prohibée). C'est qu'aux îles Marquises on cultive avec soin le kava (ou *kava*), pour préparer avec la racine de ce *piper* une boisson enivrante, ou plutôt stupéfiante, pour laquelle les indigènes ont une passion effrénée. La racine de kava, qui pèse en moyenne de 1 à 2 kilogrammes, peut atteindre, selon le terrain et les soins qu'on apporte à sa culture, jusqu'à 10 kilogrammes et plus. Nous avons déjà parlé longuement de la manière de préparer la liqueur de kava et de l'ivresse qu'elle produit, nous n'y reviendrons pas (1).

Pénétrant un jour dans une de ces cases isolées, qu'aux îles Marquises on réserve aux buveurs de kava, nous y

---

(1) O'Taïti, G. CUZENT. — Boissons enivrantes, G. CUZENT.



trouvâmes un indigène sous l'influence des effets de ce breuvage. En nous entendant causer, il entr'ouvrit péniblement ses paupières; nous ayant aperçu, il nous fit signe de la main de parler moins fort. Si l'on parle, il faut, en effet, que ce soit à voix basse, sans quoi le buveur se plaint de maux de tête. Le moindre bruit, même celui de la marche, l'irrite, provoque des vomissements, et son ivresse se dissipe.

De nos jours, le kava a perdu de son ancien crédit, les Nuhiviens n'ayant plus, comme autrefois, de fêtes réglées (*koika*) en l'honneur de ces libations. Ils ne font plus, à cette occasion, de ces repas dont les préparatifs duraient des mois et même des années. Il était alors *tapu*, défendu aux femmes de boire du kava, et si elles en font usage aujourd'hui, c'est depuis qu'un médecin français (*taote farani*), M. Lesson, leur a dit que le kava était un remède contre la syphilis, ce qui, à notre avis, n'est rien moins que prouvé (1).

Le *TAPU* ou *tabu* (chose défendue), était naguère plus qu'une simple défense. C'était surtout pour les chefs un moyen de gouverner, un moyen d'influence et de domination absolue pour les prêtres et les grands sacrificateurs, qui imposaient un *tapu* (2) selon leurs caprices.

Si on violait un *tapu*, on risquait d'être aussitôt mis à mort. Le *tapu* était donc une mesure d'ordre, et on en décrétrait de conventionnels, de temporaires, de perpétuels, et de particulièrement applicables aux femmes. Ainsi, la viande de porc, l'usage de certains oiseaux, de certains poissons, de certaines plantes, étaient parfois interdits aux femmes pendant un certain laps de temps, alors que les hommes, au contraire, pouvaient toujours faire indistinct-

---

(1) *Plantes usuelles des Tahitiens*, NADEAUD.

(2) *Archipel de Mendana*, JARDIN.

tement usage de ces mets. — Les hommes ne sont-ils pas les mêmes partout?...

Il était défendu de cracher au milieu d'une case, parce que si un ennemi voulait votre mort, il n'avait qu'à enlever votre crachat et le porter au grand sacrificateur qui, l'enveloppant dans des feuilles d'arbres, l'enfouissait secrètement sous terre, ou bien le jetait dans les broussailles. On appelait cela le *KAHA*.

Dès ce moment, par l'effet de son imagination des plus craintives, des plus superstitieuses, l'indigène qui avait craché dans la maison commençait à dépérir; la peur aidant, il ne mangeait plus et finissait par mourir. Peut-être l'empoisonnait-on pour consolider l'influence du grand prêtre? Cependant, s'il venait à découvrir celui qui avait volé son crachat, il tentait d'abord de se le faire rendre, en lui faisant des présents; mais s'il le trouvait lui-même, il était sauvé.

Nous ne pouvons pas critiquer le *kaha*, cette superstition de l'Océanie, lorsqu'en France, dans la Basse-Bretagne, ce pays de l'ignorance et de la superstition, nous en voyons tant subsister encore, et d'aussi ridicules?

Après un accouchement, on ne doit allumer du feu dans la case qu'au bout d'un certain temps, et la mère ne peut sortir que plusieurs jours après sa délivrance, ce qui nous paraît, pour des sauvages, être parfaitement rationnel. — Après qu'un indigène a été circoncis, cérémonie qui est toujours en usage, il ne peut rentrer que trois jours après dans la maison qu'il habite. Il ne peut se servir lui-même, et ses mains sont condamnées pendant trois jours à la plus complète inaction. Il ne doit pas non plus se vêtir de son *maro* (ceinture ordinaire), mais s'envelopper d'un *pareu*, à la manière des femmes, ce que nous trouvons encore très-ogique.

Lorsqu'on buvait de l'eau de coco, qu'on mangeait de

la *popoi-mā*, il ne fallait pas en laisser tomber à terre, car cette maladresse, considérée comme une infraction au *tapu*, était punie de cécité.

Si un chien passait entre les jambes d'une femme, c'était un signe qu'elle devait mourir prochainement.

On ne pouvait fumer dans la pipe d'un chef ni allumer sa pipe à la lampe. Si un Européen le faisait, le canaque défendait de fumer ensuite dans cette pipe.

Quand les hommes se réunissent pour confectionner un filet de grandes dimensions, on construit une case aux ouvriers, qui y restent jusqu'à ce que le travail soit entièrement achevé : Il est *tapu* pour les femmes d'approcher de cet atelier.

Dans le cas où un homme devient *tapu* pour une femme, celui-ci ne peut plus lui poser la main sur la tête, ni manger avec elle, ni en sa présence.

M. Baruel prétend que lorsque les femmes se sont frottées le corps d'*ekamoa*, elles paraissent être tabouées, jusqu'à ce qu'elles se soient débarrassé de cet enduit par un lavage à la mer ou dans quelque ruisseau. — Il paraît qu'il n'en était plus de même à notre arrivée, car nous avons vu bien des femmes teintes d'*ekamoa*, qui ne songeaient pas à fuir les Européens, au contraire ! — Nous croyons donc que ce qui a pu faire supposer à M. Baruel, que ces femmes étaient tabouées (défendues), et qu'on s'en éloignait pour ce motif, c'est tout simplement parce que ces charmantes filles d'Eve, ainsi parées, exhalent une odeur d'huile rance de coco, désagréable au point de faire renoncer à l'idée de solliciter leurs faveurs.

Lorsque ces indigènes se saupoudrent le corps de poudre de curcuma, sans addition d'huile de coco, l'odeur qu'elles exhalent n'est pas désagréable, et un simple lavage à l'eau suffit pour les rapprocher, ce qui n'a pas lieu si le curcuma a été préalablement associé à un corps gras.

Les pirogues ont été longtemps *tapu* pour les femmes, ainsi que certains lieux de sépulture (*morais*).

Depuis l'époque dont nous venons de retracer les souvenirs, on a introduit aux îles Marquises, à Taïti et dans d'autres îles du Pacifique, un grand nombre de Chinois pour cultiver le sol. Ceux-ci, à l'inverse des indigènes, qui vivent dans l'oisiveté et la débauche, puisque chez eux tout pousse sans culture, sont, au contraire, d'actifs travailleurs et d'habiles commerçants. Aussi, trouve-t-on de nos jours à Nuku-Hiva, de superbes champs de coton, culture qu'on doit aux Chinois.

Disons enfin que la garnison française de l'île, aussi restreinte que possible, ne se compose plus que de deux ou trois gendarmes soumis aux ordres d'un résident, sur la maison duquel flotte un pavillon français qui, en arrivant, la fait aussitôt reconnaître. Elle est située à l'est du fort COLETTE, dans l'anse sablonneuse où, en 1813, Porter avait établi son camp.

G. CUZENT.



TRAVERSÉE  
DE  
FRANCE EN NOUVELLE-CALÉDONIE  
ET A TAÏTI

*Par le Cap de Bonne-Espérance et retour par le Cap Horn*

PAR M. Ch. LEMIRE

---

L'auteur, déjà bien connu par ses travaux sur la Cochinchine, le Cambodge, la Nouvelle-Calédonie et l'Australie, a eu l'excellente idée de faire un guide pour les passagers des transports de l'État. Ces navires partant presque tous de Brest, cet ouvrage nous offre donc un intérêt tout particulier. C'est le *vade-mecum* indispensable de tout voyageur.

Il donne des renseignements nombreux et pratiques, qui sont utiles surtout pour les personnes qui mettent pour la première fois le pied sur un bâtiment de l'État, en qualité de passagers ; il fournit des détails sur la géographie et les ressources de toutes les localités qui sont des points de relâche : ainsi les Canaries, le Cap, la Nouvelle-Calédonie, Taïti, Sainte-Hélène.

La deuxième partie comprend des pages blanches où le voyageur peut inscrire ses notes, recueillir ses impressions pendant la traversée ; elle renferme un agenda et un tableau de la route, à l'aller et au retour, sur lequel doivent être consignées la longitude, la latitude, la température et les observations quotidiennes.

Deux cartes sont annexées à l'ouvrage ; la première indique les lignes de navigation desservant la Réunion, l'Australie, la Nouvelle-Calédonie et Taïti ; l'autre est la carte de la Nouvelle-Calédonie et des îles Hébrides.

BAZILE FÉRIS.

---

# DE FRANCE EN AUSTRALIE

**En Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides**

PAR M. CH. LEMIRE

---

Cet ouvrage est fait sur le même plan que le précédent et est destiné aux voyageurs qui prennent la voie des paquebots-poste français par Suez, Aden, La Réunion et Maurice. Deux cartes y sont jointes.

L'auteur donne des détails très-intéressants et très-complets sur tous les points visités par le navire : Aden, Périm, Obock, Mahé (Seychelles), la Réunion, l'île Maurice.

Il fait une description étendue de l'Australie, cet immense continent dont la richesse se développe tous les jours et qui possède aujourd'hui un revenu de 400 millions.

La Nouvelle-Calédonie est traitée entièrement au point de vue de son histoire, de sa population, de ses ressources.

Il nous fait connaître les Nouvelles-Hébrides, « que la France a plus de droit que les autres puissances d'annexer

aux colonies qu'elle possède déjà dans la Polynésie océanienne. » Il insiste sur la nécessité de leur occupation et montre les avantages que notre pays pourrait en retirer.

En somme, cet ouvrage, comme le précédent, est éminemment utile, et nous ne saurions trop engager ceux que leur destin appelle dans la région de nos antipodes, de mettre l'un des deux volumes dans leurs bagages.

B. F.

---



# LES SOIRÉES

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE 1882

---

Le Comité de publication de la Société Académique m'a prié de rédiger une courte analyse de nos soirées, pensant avec raison qu'il importait de ne pas laisser se perdre des souvenirs si charmants.

Le double aspect littéraire et scientifique de notre compagnie s'est reflété dans ces soirées. C'est ainsi que des sujets scientifiques ont été traités par MM. Willotte et Hétet, et des sujets littéraires, par MM. Langeron et Coutance, ce dernier pouvant prendre place dans les deux sections.

Voici quel était le programme de la première soirée :

*Le Phare d'Ar'men*, par M. WILLOTTE.

*Montcalm*, par M. LANGERON.

*Un Quatuor d'Haydn*.

M. Willotte s'est acquitté de sa tâche, de manière à satisfaire les plus difficiles. Il ne s'est pas révélé seulement comme un homme de science, aimant avec passion son métier, mais encore comme un vulgarisateur de premier ordre, mettant au service de son sujet une grande facilité d'élocution et une véritable ardeur patriotique.

M. Langeron, dans sa conférence sur *Montcalm*, a continué à faire preuve de ce talent si souple et si délié, dont il nous donne, chaque jour, tant de preuves. Son éloquence, dépouillée de tout artifice et de tout apprêt, est saine et vivifiante.

Le *quatuor d'Haydn*, exécuté par MM. Tréguier, Allègre, Marck et Voizot, a plu par sa facture large et magistrale.

La onzième soirée était composée :

1° D'une conférence de M. Hétet, intitulée : « *Causerie scientifique sur le Pétrole* ; »

2° D'une saynète de M. Joubert : « *Une Consultation* ; »

3° D'un *Quintette de Hummel*.

M. le professeur Hétet a ouvert un genre nouveau dans notre ville. C'est la première fois, en effet, il me semble, que la chimie fournit un sujet à nos conférences. C'est que la chimie est une science difficile à vulgariser, avec ses complexités d'expériences qui portent difficilement au-delà d'un certain rayon. M. Hétet, dont le charme professoral est si grand et l'esprit si éminemment généralisateur, s'est tiré de ces écueils avec une véritable ingéniosité et un réel bonheur.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de M. Joubert, poète fin et délicat, liseur charmant. Sa jolie saynète « *Une consultation* », est un fleuron ajouté à sa couronne.

Le *quintette de Hummel*, comprenant un *allegro*, un *minuetto* et un *finale*, a été exécuté par MM. Lécureux, Tréguier, Allègre, Karren et Voizot. Ce *quintette* est loin de valoir le fameux *septuor en ré mineur*, qui, arrangé aussi en *quintette*, est vraiment la page de génie de Hummel ; mais il n'en renferme pas moins des parties exquises, comme le menuet, qui, à lui seul, par sa fluidité et sa limpidité, est un petit chef-d'œuvre.

Au début de ces deux soirées, M. Coutance a prononcé une de ces allocutions charmantes de goût et d'esprit dont il a le secret.

La douzième soirée académique a été ouverte par un grand discours de M. Langeron.

Notre cher et sympathique vice-président qui, ce jour-là présidait, a cru devoir faire le procès de la littérature contemporaine.

Quel est, selon lui, le caractère des poètes et même des écrivains distingués de l'époque actuelle ? C'est ce fait qu'ils ont avant tout : la préoccupation de peindre des sentiments vrais. Ce qui leur manque, en revanche, c'est le sens de l'émotion.

M. Langeron a appuyé cette hèse d'une grande richesse d'arguments empruntés aux œuvres des romanciers, poètes et historiens de l'époque contemporaine. Il a conclu en demandant au siècle d'échapper aux préoccupations réalistes. Il serait bon de nous souvenir que nous ne sommes pas seulement les fils des Romains, mais encore, mais surtout, pourrait-on dire, les descendants des Grecs.

Après ce discours d'ouverture très-applaudi, M. Langeron a donné la parole à M. Coutance.

Notre cher Président avait pris pour sujet : « *L'œuf dans la série animale.* » Il s'agissait de prouver que tout être vivant vient d'un œuf. *Omne vivum ex ovo.* M. Coutance a su apporter une grande richesse de preuves pour défendre cette théorie. Il a passé en revue toute la série animale, montrant l'œuf tantôt tendrement choyé et couvé, tantôt abandonné et livré à la nature ; mais ici encore avec des tempéraments et des transitions, l'animal mettant l'œuf, même quand il l'abandonne, dans des conditions de protection et de sécurité. M. Coutance a terminé sa conférence par une profession de foi spiritualiste. On sentait dans son accent chaud et vibrant la conviction absolue du

penseur qui, après avoir remué la poussière des faits, se sent entraîné vers la finalité des phénomènes.

La partie musicale qui a suivi a été de nature à satisfaire les plus difficiles, en matière d'art musical ou plutôt de science musicale, car c'est vraiment de la science que ces combinaisons savantes des sons, ces entremêlements de modulations et d'harmonies qui, à travers un dédale de difficultés vaincues, arrivent à dégager et à produire une résultante saisissante. — Nous n'avons pas reconnu *Beethoven* dans l'introduction du premier *quatuor* ; nous cherchions en vain un effet mélodique et nous ne trouvions qu'un fouillis d'accords nuageux et vagues comme la pensée allemande même. *L'allegro*, bien que *Beethoven* en ait commis de meilleurs, nous a un peu réveillés, et enfin, quand a éclaté *l'andante* avec sa douceur, sa mollesse et son bercement léger, nous avons reconnu le vieux maître qui a su si bien trouver le chemin des sensations vraies et humaines.

*L'allegro* final du *quatuor* de *Kuhlau*, qu'on nous a joué ensuite, est un morceau d'une facture très-large et très-puissante, qui, par son *brio* de bon goût, sans heurt et sans tapage, a recueilli les applaudissements du public.

MM. Lécureux, Tréguier, Allègre et Voizot ont mis leur grand talent au service de cette partie musicale.

En somme, ces trois soirées ont affirmé une fois de plus le but que se propose la Société Académique de Brest : réunir en un seul faisceau toutes les intelligences de notre ville, leur donner l'occasion de se produire et de se développer, faire aimer le beau sous toutes ses formes. Y a-t-elle réussi ? ce n'est pas à nous à le dire.

D<sup>r</sup> CARADEC FILS.

---

# PRÉJUGÉS

CONCERNANT

## L'HYGIÈNE ET LES MALADIES

### DES ENFANTS

---

Dans les deux fascicules précédents nous avons envisagé les fonctions physiologiques de l'enfant du premier et du second âge dans leurs rapports avec les préjugés bretons. Nous allons poursuivre, en recherchant tous les préjugés, toutes les pratiques vicieuses et fausses qui trouvent leur application dans les maladies.

Il est tout d'abord un cadre d'affections qui établit une transition toute naturelle entre l'état de santé et l'état de maladie. Ce sont celles qui font partie de l'évolution physiologique de l'enfant. Telle est, par exemple, l'éruption dentaire. Tels sont aussi les vers dont la présence ne constitue pas une maladie, mais détermine une série de malaises plus ou moins exagérés par l'imagination populaire.

D'abord les *Dents*. Que ne met-on pas sur leur compte en Bretagne ! L'enfant a quelques jours à peine. Bourré d'une nourriture indigeste, dérangé dans tout ce que son instinct naturel réclame à grands cris, il se met le poing

dans la bouche. — Les dents, ce sont les dents. — A-t-il de la fièvre, de la toux, de l'insomnie ? Vous cherchez la raison de cet état, vous examinez l'enfant avec un soin minutieux. « *Allons donc, Monsieur le Docteur, s'écrie derrière vous quelque commère du quartier, qu'est-ce que vous avez à retourner comme cela ce pauvre chrétien. Ne voyez-vous pas que ce sont les dents ?* Il n'y a pas besoin d'avoir beaucoup charcuté pour voir cela. » Quand j'étais tout jeune médecin, ce cynisme effronté de l'ignorance m'indignait, je me surprénais en conversation avec la bonne femme, cherchant à remonter à son expérience que les dents ne viennent qu'à six ou sept mois, qu'il fallait chercher ailleurs et plus loin la cause du mal. Aujourd'hui, je ne fais plus cela ; je sais qu'il est inutile de raisonner avec la routine et le temps, quelquefois je passe en haussant les épaules, quelquefois aussi je ris, car enfin la vie est assez triste pour qu'on se déboutonne un peu.

Il n'en faut pas moins reconnaître que ce préjugé, qui met sur le compte des dents tous les malaises et tous les dérangements éprouvés par l'enfant, est des plus pernicious, en ce sens qu'il contente vite les parents et qu'il empêche l'intervention médicale d'arriver à temps.

Pendant l'orage dentaire, on a la mauvaise habitude dans ce pays, de mettre dans la bouche des enfants qui crient, soit un *nouet* de pain, soit un sachet de sucre qui, en s'acidifiant, gâte toutes les dents, au fur et à mesure qu'elles se montrent. Ces *nouets* ont, en outre, l'inconvénient de donner de la diarrhée aux enfants.

En ce qui concerne la diarrhée de dentition, ne parlez pas à un paysan breton de la soigner. Pour lui, elle doit être respectée, car elle exerce une dérivation sur le tube digestif. Quand elle se maintient dans des limites convenables, trois garde-robes par jour, je ne le conteste pas ; mais je me refuse à croire qu'il en soit de même quand

les selles sont très-fréquentes, quand l'enfant dépérit et s'étirole. Ici, il faut enrayer les accidents, et vite.

Nous arrivons *aux vers*. Ici, ce n'est plus un chapitre de la pathologie infantile, c'est presque toute la pathologie en Bretagne. Il est vraiment étonnant comme les couches ignorantes de la population aiment les idées simples et toutes d'une venue. Comme à tout effet il faut une cause, on a soin de chercher la plus simple et la plus à portée, et comme ce que croient des milliers d'êtres ignorants, finit par passer dans l'atmosphère des choses, vous voyez une foule de gens intelligents, même dans de grandes villes, comme Brest, adopter ce préjugé et chercher à l'imposer aux médecins. — « *Monsieur le Docteur, mon enfant se gratte le nez, les vers, n'est-ce pas ? Monsieur le Docteur, mon enfant se gratte le fondement, les vers ? Mon enfant a les pâles couleurs, les vers ? Mon enfant tousse, les vers ? Il a des convulsions, les vers ; de la diarrhée, les vers, et toujours les vers.* » Ah ! les coquins de vers, comme on cherche à s'en préserver ! C'est l'ennemi, c'est le démon toujours prêt à jouer au petit être quelque tour de sa façon : aussi que de précautions ! On lui entoure le cou d'un collier d'ail, ou on lui met aux poignets des fruits de renoncule, qui, par leur âcreté corrosive, lui brûlent la peau. Vite aussi, on administre quelques-unes de ces dragées et de ces pastilles qui se débitent banalement et par kilos entiers chez les confiseurs et les épiciers. Ici je m'insurge, et avec moi tous les médecins d'enfants. Tous ces soi-disants bonbons sont à base de santonine et, bien que la dose de chaque dragée soit extrêmement faible (0,01 centig.), il n'en est pas moins vrai que, répétée souvent, elle finit par faire masse. Il n'y a pas deux ans, j'ai été appelé aux environs de Brest auprès d'un enfant pris de convulsions que, par un comble d'ironie, on attribuait aux vers. Or, après avoir cherché de tous les côtés la cause de ces

convulsions, qu'est-ce que j'appris ? Que le petit être âgé de 15 mois avait absorbé depuis le matin 15 pastilles de santoline (1).

On voit le danger. Qu'on joigne à cela que les parents, comme tout à l'heure pour les dents, se reposent volontiers des indispositions de leurs enfants sur les vers, et on concluera avec nous que c'est là une source de préjugés contre laquelle il faut lutter.

L'un des fantômes qui se dresse le plus souvent devant les mères bretonnes, c'est l'*échauffement*, la *constipation*. — Au lieu de chercher dans le régime défectueux l'origine de cette constipation et de le modifier en conséquence, au lieu d'avoir recours aux moyens anodins usités en pareille circonstance, on fait intervenir toute la série des purgatifs, principalement l'huile de ricin et le sirop de chicorée. C'est ainsi qu'une fois, dans la campagne, j'ai vu un enfant qui avait absorbé environ 100 cuillerées de sirop de chicorée dans l'espace de trois mois : il était devenu complètement *athreptique*.

Si les mères bretonnes se préoccupent beaucoup de la constipation, en revanche elles font très-peu attention à la diarrhée, et cependant ce dernier accident est mille fois plus sérieux que le premier. Quoi de plus terrible, en effet, que ce choléra infantile qui sévit avec tant d'intensité pendant les grandes chaleurs de l'été sur les enfants bretons ?

Il est inutile de chercher à faire comprendre aux mères bretonnes, que ce flux de ventre est dû aux aliments indigestes qu'elles donnent à leurs enfants. J'ai déjà donné

---

(1) Mon confrère et ami, *Plainfossé*, m'écrit que dans le canton de *Ploudalmézeau*, tous les épiciers vendent de ces tablettes. — Dieu sait, ajoute-t-il, le nombre d'enfants qui ont succombé aux suites des congestions déterminées par ces soi-disants bonbons.



l'énumération de quelques-unes de ces substances dites *alimentaires* : mais il paraît que je me suis tenu encore au-dessous de la vérité. Il y a quelques jours, mon excellent confrère et ami, le docteur *Morvan*, de *Lannilis*, m'écrivait qu'il avait vu un enfant qui ne prenait pour toute nourriture que du vin chaud. Ce pauvre martyr alla ainsi jusqu'à l'âge de 3 mois. Quand il mourut, il n'avait littéralement que la peau et les os. — La ration de vin était d'un quart de litre par jour. Moyennant cela, l'enfant était gai ; autrement il était grognon.

Le grand remède à la campagne quand on se décide à intervenir, c'est une verrée de vin très chaud, à laquelle on ajoute soit de la cannelle, soit du poivre. Quelquefois même, par un raffinement de barbarie ou de bêtise, on remplace le vin par l'eau-de-vie. Il n'y a qu'un seul mot pour caractériser des actes semblables : ce sont de véritables homicides.

Presque toute la pathologie des voies digestives chez les enfants se réduit pour les mères aux *vents* et aux *tranchées*.

Il paraît que les vents font bon ménage avec les vers, car les deux mots reviennent alternativement dans le dialogue des mères ; il en est un troisième qui fait aussi bonne figure, ce sont les *tranchées*. Un enfant n'a pas le droit de froncer légèrement le sourcil, de plisser la peau du visage ou de grimacer de la bouche sans qu'on prononce le mot de *tranchées*. Si on demande à les voir et à les constater *de visu*, ces fameuses tranchées, on vous répond avec aplomb que ce sont des *tranchées muettes*. D'où viennent-elles ces tranchées ? Elles viennent de ce que la mère n'en ayant pas ressenti, c'est l'enfant qui paie pour deux ; par une aimable réciprocité, quand la mère en a, le bébé n'a pas le droit d'en avoir.

Loin de moi la pensée de nier l'existence des coliques chez les enfants bretons ; elles ne sont que trop expliquées

par le singulier régime auquel on les soumet ; mais si ce désordre fonctionnel se présente souvent chez l'enfant mal nourri, il n'en est pas moins vrai qu'il est la grande exception chez celui qui est élevé suivant des règles rationnelles.

Un mot des préjugés relatifs aux *maladies des voies génito-urinaires*. Un grand nombre de petites filles sont sujettes à des écoulements blancs. Bien entendu on ne parle jamais à un médecin de cet état, car il est de croyance générale à la campagne qu'il est honteux de traiter de pareilles maladies.

L'une des affections les plus fréquentes de l'enfance c'est l'incontinence d'urine. — On est persuadé que l'enfant qui est atteint de cette infirmité a dû manger ou toucher du pissenlit. — Je connais un pays où on fait manger des souris aux enfants atteints d'incontinence d'urine ; mais comme ce pays n'est pas la Bretagne, je passe.

Les maladies de peau forment l'un des points les plus riches en préjugés. Nos confrères de la Bretagne rencontrent tous les jours la gale à la campagne ; mais il est très difficile pour eux de la traiter, car il est de croyance commune qu'il est dangereux pour un enfant qui en est atteint de prendre un bain ou de changer de vêtements. Et puis, il y a la théorie de la *gale rentrée* qui mange le sang pendant tout le reste de l'existence.

On sait à quelle cause sont attribuées les *envies* ou pour parler un langage plus scientifique, les *noevi* qu'ont les enfants : ces taches cutanées viendraient de désirs que la mère n'a pu satisfaire à temps.

L'un des meilleurs moyens pour les faire passer serait de les frotter avec le placenta encore tout chaud.

Le mot *dartres* comprend en Bretagne bien des maladies de peau, qui, en réalité, ne relèvent en aucune façon de ce que, dans notre langage médical, nous appelons la

diathèse *herpétique*. Le paysan breton a une véritable répulsion pour ceux qui ont des taches à la peau. Lui qui laisse des maladies souvent très-graves, sans soins, s'inquiète et s'informe à ce sujet. Ici encore, c'est l'intérêt et la cupidité qui le guident; il a peur que cette infirmité lui soit un obstacle social.

De même en est-il des *humeurs froides* que nous appelons *scrofule*. Les coutures du cou, pour employer une expression du crû, sont extrêmement redoutées des gens de la campagne; aussi, croyant qu'un simple médicament suffit pour guérir de pareilles difformités, viennent-ils nous trouver pour nous demander le *louzou* qui guérit la scrofule. Bien entendu, ils ne font que la moitié de notre prescription. Ils donnent bien à l'enfant l'huile de foie de morue ou l'iodure de potassium que vous recommandez, mais ils ne donnent ni les soins de propreté, ni les bains de soleil, ni l'hygiène alimentaire qui sont indispensables pour relever une constitution en puissance de diathèse scrofuleuse. — Il est triste de dire que cet état constitutionnel atteint des proportions énormes dans certaines parties de la Bretagne; c'est ainsi que les jeunes gens du canton de *Plougastel-Daoulas*, en apparence si robustes, sont presque tous en proie à des engorgements ganglionnaires qui traduisent leur faiblesse constitutionnelle. Bien que pour ma part je crois peu au danger des mariages entre parents sains, je n'en suis pas moins convaincu que cette fréquence des affections scrofuleuses en Bretagne tient essentiellement à l'union entre parents ayant une tare constitutionnelle.

J'arrive au préjugé le plus vivace, le plus tenace que nous ayons à traiter; il concerne l'*impétigo*, vulgairement appelé *gourme* ou *toque*. — Pour peu qu'on ait fréquenté la campagne bretonne, on n'a pas été sans rencontrer ces affreux petits êtres couverts, de croûtes épaisses et suin-

tantes, abandonnant à l'atmosphère des particules odorantes qui n'ont aucun rapport avec les parfums de Violet ou de Legrand. Est-ce là, vraiment, l'enfance au teint de lys et de rose qu'a chantée le poète ? Se rattachant aux idées de Darwin ne ferait-on pas plutôt de ces marmots repoussants des commensaux des pourceaux qui, pêle-mêle, se vautrent dans la boue et le fumier de la ferme.

Ce préjugé si enraciné de la toque, c'est aux mères bretonnes qu'il faut en faire remonter la responsabilité. Celles d'entre elles qui lisent ces lignes sont, j'en suis bien certain, dans le camp ennemi ; elles croient que la toque c'est la vie, c'est la santé, qu'il y a grave danger à supprimer cette sécrétion qui a élu droit de domicile dans l'organisme. Quand, nous autres médecins, nous voulons mettre le holà, arrêter tout au moins l'excès du mal, elles nous criblent de traits ironiques sans vouloir entendre raison, et, si nous persistons à exiger la suppression de cette sécrétion anormale, elles nous remercient bel et bien et cherchent un confrère, j'allais dire un complice plus docile.

Je ne sais pas si, nous autres médecins bretons, nous n'avons pas notre petite part de responsabilité dans l'intensité qu'a pris ce préjugé. Dans mes conversations avec quelques confrères de campagne, j'ai saisi souvent des théories hasardées au sujet de l'eczéma impétigineux. J'en ai connu qui, tout au moins, posaient un point d'interrogation devant cette question.

Rien de curieux à étudier comme la marche d'une idée fausse. Voyez ce qui est arrivé en Bretagne pour cette question de la gourme. Des hésitations médicales se produisent à ce sujet : le public déclare alors qu'il faut respecter et conserver la toque. S'il faut la conserver, disent quelques personnes d'une logique particulière, pourquoi ne pas l'entretenir et ne pas la cultiver, et alors on se met

à la drainer et à la fumer, qu'on me permette l'expression. On se garde bien de couper les cheveux mêlés aux croûtes; on opère un semis de poux à la surface des plaies suintantes. On recouvre la tête de ces malheureux enfants de deux ou trois bégins pour entretenir la chaleur nécessaire à la fermentation. Ce qui pullule sous cette enveloppe, on le devine. J'ai vu dernièrement apporter à l'Hospice civil de Brest un enfant dont la tête était littéralement doublée de volume par une calotte de poux qui s'agitaient et entraient en mouvement comme une vaste fourmilière; c'était horrible à voir. Inutile de dire que l'enfant était pâle, anémiée et cachectique. Elle s'est bien vite remise, une fois débarrassée de cette montagne immonde; mais au moindre bobo qui lui arrivera, les ineptes parents de cette enfant ne manqueront pas d'en rapporter la cause à la suppression de l'humeur. Voilà où nous en sommes encore en Bretagne.

Les maladies des yeux résultent souvent de la propagation de la toque. Que de lencômes, suites d'ulcérations antérieures, que de vues affaiblies, et par suite que de déchets pour le pays sont dus à ce malheureux préjugé qui défend de traiter l'impétigo et toutes les affections qui s'y rattachent.

Le paysan breton regarde comme parfaitement inutile l'usage du collyre qu'on lui conseille. Il a en particulier une sainte horreur pour les lunettes. Un individu, qui à la campagne, sort avec des lunettes, fût-ce un enfant, est déshonoré et tourné en ridicule.

Si le mal s'aggrave on va consulter quelque-une de ces vénérables dames ou de ces vieilles filles qui tiennent la spécialité des collyres de famille. Il y a comme cela courant les rues de Brest, un certain collyre de famille qui a certainement perdu plus d'yeux qu'il n'en a sauvé; ou bien on conduit l'enfant à une de ces fontaines qui pul-

lulent dans le département, telle celle de *Saint-Jean*, en Plouvien, qui a grande réputation.

Mon confrère et ami le D<sup>r</sup> Plainfossé me cite au nombre des moyens très en faveur dans son canton une pierre ou *cellé*, sorte de hache gauloise qu'on traverse par un lacet et qu'on suspend au cou de l'enfant.

En ce qui concerne les *maux d'oreilles*, le meilleur remède à y opposer est une bonne mouche qu'on met au bras et qu'on fait suppurer le plus longtemps possible de manière à en faire une plaie hideuse. Encore ici nous saisissons la trace de ces vieilles idées humorales qui croyaient par de pareilles pratiques ouvrir une porte de sortie aux *humeurs peccantes*, à la crasse du sang comme dit encore le paysan dans son langage énergique.

Une maladie très-fréquente dans la campagne bretonne et souvent méconnue (car elle revêt mille formes chez les enfants) c'est la *fièvre intermittente*. Au lieu d'en chercher l'origine autour de lui, d'en rendre responsable l'hygiène détestable qu'il suit, de s'en prendre au marais artificiel qui entoure son habitation, le paysan trouve plus commode de se repaître de chimères et de créations fantastiques. Il est encore nombre de régions où un homme qui a une fièvre d'accès est censé en possession du démon ; de là à le rendre à lui-même par des exorcismes et des signes cabalistiques, il n'y a pas loin. Comme on pense bien, certains pèlerinages et certaines fontaines s'adressent spécialement à ce genre de maladies ; c'est ainsi que la fontaine de *Scrignac* a toute une clientèle qui vient trois fois boire de l'eau à l'heure de minuit.

En ce qui concerne les préjugés qui s'adressent aux *maladies éruptives*, je crois devoir en dire quelques mots. Il en est d'abord qui s'adressent à toutes les fièvres éruptives et surtout à la variole et à la rougeole. Tel est celui qui veut qu'on prive absolument d'air les enfants atteints

de ces maladies. Il n'y a pas un mois, on m'a mis sur le dos la mort d'un enfant atteint de rougeole, tout simplement parce que me sentant suffoqué en entrant dans une pièce dont toutes les fenêtres étaient calfatées, j'avais laissé à dessein la porte ouverte pendant les quelques minutes de ma visite. Voilà où nous en sommes dans une ville réputée intelligente. Qu'on juge par là de la campagne. Là on couche l'enfant dans un lit clos, on entasse sur lui couvertures sur couvertures, on le gorge de boissons bouillantes. Quand on l'a ainsi réduit, que dis-je, quand on l'a élevé à la dignité d'écrevisse, on se déclare satisfait.

Relativement à la rougeole et la scarlatine, l'un des préjugés les plus funestes à l'enfance de ce pays est celui qui permet aux petits malades de sortir quelques jours après la fin de l'éruption. — Il y a là un double danger : pour le malade, risque de contracter l'une de ces *broncho-pneumonies* ou de ces *néphrites* qui constituent des complications si redoutables dans ces deux maladies ; pour l'entourage, contagion active par les débris épidermiques qui s'échappent du corps du convalescent.

La *Variole* mérite un chapitre spécial, parce qu'ici les préjugés abondent. Le premier principe thérapeutique dans toute maladie à germes contagieux, c'est l'isolement. Eh bien, dès que dans un village, une personne, enfant ou adulte, tombe malade de la variole, immédiatement les voisins accourent, non pour lui prêter assistance, mais pour lui tenir compagnie et chasser l'esprit du mal. Dans l'épidémie, qui actuellement touche à sa fin, j'ai assisté plusieurs fois à des réunions de 10 personnes autour du lit d'un de ces malheureux. C'est là une habitude déplorable. Loin de faire du bien au malade, on transporte avec soi, en sortant de là, des germes miasmatiques qui, s'ils ne trouvent pas sur la personne même un terrain convenable de réceptivité, peuvent rencontrer un milieu plus favo-

rable dans une autre personne. Qu'on se persuade bien que c'est par la chaîne des relations de voisinage qu'une épidémie se déclare et s'étend.

Le préjugé qui veut qu'on prive le malade d'air règne ici en grand. C'est juste tout le contraire de ce qu'il faut faire. Tout en s'assurant que le malade n'est pas susceptible de se refroidir, il faut ouvrir les fenêtres de temps en temps, surtout pendant que le soleil donne dans l'appartement. On s' imagine encore dans ce pays qu'il faut laisser les *varioleux* dans la saleté : or, bien au contraire, il faut entretenir autour du malade la plus grande propreté. Loin de laisser séjourner sur lui, pendant toute la durée de la maladie, la même chemise et le même linge, il faut le changer autant de fois que cela sera nécessaire, en prenant simplement la précaution de le chauffer.

Si le malade, petit ou grand, vient à mourir, il est bien rare que les familles consentent à l'enterrer dans la journée. Consent-on à faire l'inhumation d'urgence, ce sont des allées et venues interminables de gens qui viennent contempler le cadavre avant qu'on le mette en châsse. Ce sont là des pratiques funestes et éminemment propices à la contagion.

Si le malade, enfant ou adulte, entre en convalescence, autre question. Ici encore, la famille qui avait quelquefois consenti à l'isolement, le considérant comme guéri, ouvre grande la porte aux visites, lui permet de sortir et de retourner à l'école : or, de même que dans la rougeole et la scarlatine, c'est la période la plus dangereuse au point de vue de la contagion, les squames épidermiques étant susceptibles d'aller communiquer la maladie. Ce serait le cas de faire faire dans les écoles aux enfants convalescents des lotions tièdes, ou de leur faire prendre des bains simples ou savonneux. Puisque je suis dans l'école, je ne puis m'empêcher de penser que ce serait à l'instituteur à



combattre tous ces préjugés qui ont leur source dans l'ignorance. Ah ! s'il pouvait convaincre les enfants de la campagne, entre autres questions, de la nécessité de la vaccination et de la revaccination, quel service il rendrait à la société !

C'est qu'en effet dans la partie rurale de notre population on nourrit encore des préjugés contre la vaccination. Dans les classes pauvres on accuse le vaccin de toutes sortes de méfaits : on lui rapporte en particulier toutes les maladies de peau qui atteignent l'enfant.

Surtout on crie bien haut que la vaccination est contre-indiquée en temps d'épidémie, parce qu'elle suspend sur le malheureux qui s'y est soumis l'imminence de la variole. La source de ce préjugé vient de ce que le public profane s' imagine que la vaccine préserve immédiatement de la variole. Dès lors, si celle-ci se déclare chez une personne qui portait en elle l'incubation de la maladie le jour où elle a été vaccinée, le monde, qui a une singulière logique, établit tout de suite une relation entre la vaccine et la variole.

Rien n'est plus faux. Il faut bien savoir : *« qu'il ne suffit pas d'être vacciné pour s'exposer impunément à la contagion de la variole. Il faut attendre que le vaccin ait atteint sa phase de préservation et cette phase de préservation oscille autour du 8<sup>e</sup> jour qui suit l'inoculation. »*

Dans notre ville, la municipalité a installé un service de vaccination gratuite; or, par suite d'un préjugé funeste, ce vaccin ne jouit que d'un très-faible crédit. Pourquoi ? Parce que nous sommes ainsi faits en France, que, du moment qu'une chose ne coûte rien, nous la considérons comme détestable. Il n'est pas d'injures qu'à Brest on n'adresse à ce malheureux vaccin des pauvres, vaccin de charité qui n'en peut mais. Un préjugé qui s'oppose à la culture du vaccin dans nos villes et surtout dans la cam-

pagne est celui qui fait craindre aux mères de laisser prendre le vaccin de leur enfant. Elles s'imaginent qu'en ce faisant on épuise l'enfant et on lui retire le virus préservateur.

J'abrège cette étude et je cite à la diable quelques-uns des préjugés les plus répandus. On sait quelle est la fréquence de la carie dentaire chez les enfants bretons : la cause remonte aux sachets de sucre ou aux *nouets* de pain acide qu'on donne aux enfants à sucer pour les empêcher de crier. Sur certains points du département on croit que la carie est due à un petit ver blanc qui creuse la dent sournoisement et n'est content que quand il s'est logé dans la cavité. La grande difficulté est de le déloger de là.

Les enfants bretons, comme les adultes, vivant toujours dans une atmosphère humide, sont souvent atteints de rhumatismes. Le remède le plus usité dans ce cas, est la friction de la partie avec de l'urine encore chaude ; mais gardez-vous bien dans ce cas de vous servir de votre propre urine, ayez recours à celle d'une autre personne.

Il y a encore les varices qu'on traite de cette manière ; c'est encore un peu moins dégoûtant qu'en *Franche-Comté* où on trempe, *sans être vu*, ses verrues dans la selle de son voisin, à qui on la laisse en cadeau.

De la jaunisse, le paysan breton a une sainte terreur, se figurant que son sang est tourné en bile. La carotte, sous toutes ses formes, est en grande faveur dans cette maladie et est administrée même aux enfants. Je ne sais pas si c'est en Bretagne comme en Bourgogne, où, d'après le dire du *Dr Perrin*, on administre à jeun, aux hystériques, dans un demi-verre de lait, cinq ou six poux vivants. Qu'on n'en médise pas ; il paraît que les poux (voir le Dictionnaire des drogues simples, de Lemery) sont apéritifs et fébrifuges.

Vient ensuite toute la série des *maladies nerveuses*.

L'homme de la campagne ne peut se figurer que la cause de l'*hystérie*, de l'*épilepsie* ou *mal sacré*, de la *chorée* soit naturelle. L'enfant qui est atteint de ces affections, est dit *skoet* ou *strobinellet*, ce qui veut dire *frappé*.

Il est remis aux mains du *sorcier* ou *strobinelleur*. Celui-ci arrivé, se fait donner un litre d'eau-de-vie pour se donner du cœur, va dans un endroit retiré, revient vers l'enfant et, en prononçant certaines paroles cabalistiques, chasse le mauvais esprit qui était entré en lui. Chaque distrobinelleur a, d'ailleurs, son *modus faciendi*.

Mon excellent ami, le D<sup>r</sup> Morvan, a cité une singulière pratique qui s'applique à la coqueluche. On attache l'enfant à une meule qu'on tourne un certain nombre de fois. Il paraît que c'est un remède souverain.

En ce qui concerne la rage, *Cambry* cite un remède usité de son temps et qui pourrait bien être encore en faveur aujourd'hui. On prend une poignée de feuilles de sabine, de rûe, de sauge, de pimprenelle, de menthe sauvage, de camomille, de racines de polypode de chêne, une ou deux gousses d'ail, une poignée de gros sel, trois douzaines d'écailles d'huître pulvérisées. Le tout bien pilé dans un mortier se met dans un pot de terre; on verse dessus une chopine de vin blanc qu'on laisse infuser au moins pendant douze heures. Quand on prend le remède on en exprime le jus et on le passe; on en fait usage à jeun, pendant trois jours consécutifs. La dose est d'environ un quart de chopine pour les enfants.

On se demande ce qu'il y a de plus terrible, du remède ou de la maladie.

En ce qui concerne les préjugés relatifs aux affections chirurgicales, nous serons sobre de détails. Ce qui domine le chapitre, ce sont les luxations et les fractures; or, ces lésions de contiguïté ou de continuité, qui relèvent des soins les plus compétents, échappent aux médecins

pour aller aux ravaudeuses ou aux rabouteurs. Il existe, à Landerneau, une bonne femme dont le renom s'étend dans tout le département ; son audace est telle, qu'elle vient une fois par semaine tenir ses assises à Brest. Il y en a une autre tenant boutique en pleine rue Keravel. On me demandera de qui ces braves personnes tiennent leurs droits ? — Mon Dieu, Monsieur, de la crédulité publique, qui comprend bien que, quand il s'agit d'une montre, c'est à l'horloger qui en connaît les rouages, qu'il faut s'adresser ; mais qui, pour réparer la machine humaine, va droit à celui qui en ignore le mécanisme. Ici, il faut savoir le dire hautement, le parquet a aussi sa responsabilité engagée, car ces industries honteuses s'étaient cyniquement sous les yeux de la police qui laisse faire et qui laisse passer. Puisque le peuple est encore dans un état d'ignorance qui l'empêche de se défendre et de se protéger lui-même contre les charlatans, nous demandons que l'autorité le protège.

A propos des contusions de tout degré, citons les compresses d'eau salée. Quant aux hernies, les mères croient dans ce pays qu'elles sont produites par les cris de l'enfant ; aussi faut-il les prévenir par le bercement ; coutume absurde qui fait du bébé un petit despote. Quand malgré cette précaution la hernie se produit, il est de coutume de la couvrir d'un linge brûlé. Il y a aussi un certain *vin de chute* préparé par certaines personnes très-distinguées qu'il est inutile de nommer ici.

Il y a des contrées où on ne croit ni aux médecins ni à la médecine. On se contente alors du traitement *sacré*. J'ai déjà dit dans le cours de cette étude à quel point je respectais la religion, qui prêche à l'homme la loi du devoir ; mais dans ce qui va suivre ce n'est plus de religion qu'il est question, mais bien de superstition.

Donc, dans ces contrées, si l'enfant tombe malade, on se

garde bien d'appeler le médecin. Le médecin, dans ce pays de landes et de bruyères, est souvent à 20 kilomètres; comment, quand on est pauvre, le faire venir de si loin? — Mieux vaut encore le porter au pèlerinage voisin; alors on le dépose cahin-caha dans une voiture et on part à la recherche du lieu saint. Quelquefois il faut faire plusieurs lieues pour y arriver. Souvent il faut faire la traversée en bateau; le vent souffle en rafales glacées, la pluie tombe en grains serrés, la mer entre par paquets dans le bateau, et le pauvre petit tremble, frissonne et claque des dents. Enfin on arrive. Si l'enfant n'est pas mort, on le déshabille, et après avoir mis un sou dans le tronc, on le plonge dans la fontaine consacrée, ou encore on trempe la petite chemise dans l'eau et on la remet sur le corps du pauvre bébé qui proteste par des cris et des frissons, indices de la pneumonie qui l'emportera. Ailleurs, on laisse le bébé tranquille et on se borne à interroger la chemise. Si elle surnage, c'est bon signe; sinon, l'enfant est condamné.

C'est ainsi qu'on procède à Saint-Samson, en *Landunvy*. D'autres préfèrent aller en *Guipavas*, à *Saint-Languy*, qui est encore un fameux, comme disent nos paysans. Du reste, chaque saint a sa spécialité. Ainsi, *saint Philibert* est proposé aux maux de ventre. On voit d'ici l'affreuse grimace des pauvres bébés dont l'intestin est déjà pincé par la douleur quand on les immerge dans l'eau glacée.

*Saint Fiacre* partage avec *saint Conogan* le sceptre des enflures et des arthrites. Connaissez-vous la légende de *saint Conogan*. Si vous ne la connaissez pas, la voici : *Saint Conogan* traversa un jour l'Océan dans une auge de pierre; cette auge est précieusement conservée. Pour délivrer les enfants des douleurs et des nouës du rachitisme, il ne s'agit que de les frotter contre cette auge. L'eau de la fontaine est utilisée en lavages. Si elle est à sec, on

en prend le fond vaseux qui sert, paraît-il, de cataplasme incomparable.

Les maux d'oreilles et la surdité relèvent de *saint Trégaré*. L'intercedant doit déposer une pièce d'argent qui est trempée dans de l'huile bénite ; appliquée ensuite sur l'oreille elle amène infailliblement la guérison. *Saint Garrec* a aussi un mot à dire dans les maux d'oreilles.

Les enfants qui ne parlent pas doivent s'adresser à *saint Didier*. Quant à lui, il aime le pain. Ce pain consacré et débité en tranches doit faire parler les enfants en 3 jours.

Il y a un ennemi qui se fait terrible pour les pauvres bébés abandonnés seuls à la ferme pendant les chaleurs de l'été ; cet ennemi ce sont les mouches, *saint Marc* en est le patron ; aussi sur plusieurs points en voit-on la statue tout entourée de mouches qu'on respecte pieusement.

Contre l'hystérie, l'épilepsie, il existe plusieurs saints très-consultés, entre autres *saint Loup*, *saint Columbau*. Le jour de la fête de ce saint, les épileptiques, vrais ou faux, arrivent à la porte de l'église, poussant des cris furieux et portés à bras par de robustes gaillards de leurs amis. Leurs hurlements continuent jusqu'après la lecture de l'Evangile. Alors, *Satan* cesse de les posséder et tout s'apaise. Devant de pareils spectacles on se croit transporté en plein *Moyen-Age*, dans cette Cour des *Miracles* si largement peinte par *V. Hugo*.

La fontaine de *Scrignac* est préposée à la guérison des fièvres intermittentes. Elle a toute une clientèle qui vient boire de l'eau trois fois à l'heure de minuit.

## CONCLUSION

Je laisse là l'énumération des préjugés concernant l'hygiène et les maladies des enfants ; je n'ai cité que ce qui me paraissait curieux et digne d'être conservé dans les annales de cette région.

Il ne faudrait pas croire que ces préjugés soient spécialement cantonnés en Bretagne ; notre France est si admirablement centralisée, que les mêmes erreurs, les mêmes habitudes vicieuses, les mêmes infractions à l'hygiène se rencontrent à peu près partout, sauf quelques variantes.

J'ai cru utile, chaque fois que je citais un préjugé ou une infraction à l'hygiène, de donner immédiatement et aussitôt la règle qui s'applique au cas présent. Il m'a semblé que c'était un moyen très-efficace de combattre les pratiques absurdes qui règnent encore en matière d'éducation infantile.

Cette question de l'éducation des enfants ne saurait être prise par trop de côtés à la fois. Elle s'impose à l'attention de tous ceux qui aiment leur pays et désirent ne pas le voir descendre au dernier rang des nations européennes. C'est aujourd'hui, pour une nation, une loi de salut public d'avoir des masses à opposer à des masses. C'est une erreur complète de croire et de répéter que la surface du sol français ne permettrait pas à une trop nombreuse population d'y vivre. Qu'on compare l'unité de peuplement de la France à l'unité de peuplement de la Belgique, par exemple, et on verra combien nous avons à faire encore pour être à même d'utiliser toutes nos ressources. Et puis, il n'y a pas que notre sol qui ait besoin de bras. Depuis

nos malheurs de 1870, notre activité semble vouloir se développer du côté de nos colonies. Nos anciennes possessions ne nous suffisent plus; nous voulons fonder un grand empire africain qui attire à lui l'excès de nos ressources industrielles et commerciales.

Est-il besoin de dire que ces généreuses aspirations n'ont aucune raison d'être ni aucun avenir, si nous ne pensons en même temps à accroître et à développer notre population. — Dans le cours de cette étude, j'ai montré comment il fallait la conserver, en évitant quels écueils et quels préjugés. C'est ainsi que l'hygiène se rattache aux plus nobles conceptions de la politique et qu'elle peut intervenir à son heure dans les destinées d'un peuple.

D<sup>r</sup> CARADEC FILS.

---



# GUILLAUME LEJEAN

---

## SA VIE — SES TRAVAUX — SES VOYAGES

---

Une étroite liaison de vingt-cinq ans, appuyée d'une correspondance presque incessante avec celui qui fait l'objet de cette étude et les communications bienveillantes de plusieurs personnes qui ont également échangé des lettres avec lui, nous inspirent la confiance que, de préférence à beaucoup d'autres, nous sommes en position de faire apprécier, sinon le savant — de plus autorisés le feraient bien mieux -- du moins *l'homme* qu'il nous a été donné de connaître *intus et in cute*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. La reproduction, tantôt intégrale, tantôt partielle, des plus essentielles de ces lettres, en même temps qu'elle ajoutera à la connaissance déjà acquise de ses travaux, fera de cette étude une sorte d'auto-biographie posthume, forme qui nous a paru la plus propre à le présenter sous toutes ses faces, à le faire estimer et aimer, à perpétuer enfin les regrets qu'a causés sa mort prématurée.

LEJEAN (Guillaume-Marie), né le 1<sup>er</sup> février 1826, était fils de René Lejean et de Marguerite Le Brefon, cultivateurs au village de Traondour, situé dans la commune

de Plouégat-Guerand. Dès sa plus tendre enfance, il fit pressentir son caractère méditatif. Au sommet des garrenues avoisinant la maison paternelle, il s'oubliait, de longues heures durant, dans la contemplation, aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, du panorama pittoresque qui se déroulait devant lui. La mer à deux pas ; la *Lieue de grève*, à six kilomètres ; Locquirec et sa baie à cinq ; Lanmeur et Kernitron à quatre ; Saint-Jean-du-Doigt et Trogoff à huit ; les montagnes d'Arrez à l'horizon. Il fit ses études au collège de Saint-Pol-de-Léon où, nous ont dit deux de ses condisciples, se révélait déjà le futur géographe. Thèmes et versions étaient lestement expédiés. En revanche, la cartographie l'absorbait, voire même pendant les récréations et jusqu'au réfectoire où il esquissait les cartes que lui avait suggérées la leçon du professeur. La légende aussi avait déjà des attrait pour lui, car, à seize ans, il écrivait le récit d'une excursion dans la forêt de Brocéliande, au tombeau de Merlin, et il venait à peine d'atteindre sa dix-septième année, qu'au mois de mai 1841, il insérait dans l'*Écho de Morlaix*, journal hebdomadaire de cette ville, une étude ayant pour titre : *Coup d'œil sur l'Histoire de Morlaix*.

Après qu'il eut été reçu bachelier ès-lettres, le 10 août suivant, sa famille, ou plutôt une de ses tantes, qui était en outre sa marraine, insista vivement pour qu'il se fît prêtre. Ne pouvant parvenir à vaincre la persistance de son refus, elle le pressa d'entrer comme maître d'études, au collège de Guingamp, où elle espérait que le contact des professeurs ecclésiastiques de l'établissement exercerait sur lui une influence favorable à ses désirs. Lejean resta inébranlable. Il déclara nettement qu'il ne voulait pas d'une position en complet désaccord avec ses idées, et qui, disait-il, eût fait de lui, à perpétuité, un hypocrite.

Il revint au foyer domestique, mais n'y resta pas long-

temps. Son article de 1841, dans l'*Écho de Morlaix*, avait été remarqué. Il contribua à le faire charger du classement des archives de cette ville renfermant des documents historiques d'un grand intérêt pour la localité. A mesure qu'il se livrait à ce travail, il en consignait les résultats dans une série d'articles insérés dans l'*Écho*, et dont l'ensemble forme le volume intitulé : *Histoire communale du Finistère (première partie), Histoire politique et municipale de la ville et de la communauté de Morlaix, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution française*. (Morlaix, V. GUILMER, 1846, 260 pp. in-12.) Il est difficile de condenser dans un si mince volume plus de faits substantiels que ne l'a fait le jeune historien de vingt-deux ans. Les origines de la ville, son histoire au Moyen-Age et sous les rois de France, son histoire municipale y sont exposées succinctement, mais d'une façon irréfutable, appuyées qu'elles sont de documents authentiques. Aux mois d'octobre et de novembre 1845, Lejean aborda, en outre, dans l'*Écho*, l'histoire proprement dite par ses *Souvenirs de la Chouannerie dans le district de Morlaix*. (An I<sup>er</sup> -- VII.)

Dans l'intervalle, Lejean nous avait adressé (juin 1845) l'article *Morvan, roi des Bretons*, que nous fîmes insérer dans le t. v de la *Revue Bretonne* qui se publiait alors à Brest, et qui lorsqu'elle cessa de paraître peu après, se disposait à tirer de ses cartons d'autres articles de lui sur l'*Histoire du Finistère* (temps celtiques), sur la *Géographie ancienne du Département* et une série de *Chroniques bretonnes*.

Nous préparions, à cette époque, avec M. Cayot-Délandre, la *Biographie bretonne*. A la première nouvelle de notre projet de publication, il nous offrit spontanément sa collaboration par une lettre où il nous disait : « Les travaux » dont je m'occupe depuis quelque temps sur l'histoire » révolutionnaire de l'Ouest, le voyage que j'entreprends

» le mois prochain pour l'exploration du Finistère, celui  
» que j'entreprendrai également, à la fin de mai, dans la  
» Vendée militaire, mes travaux d'histoire locale, les re-  
» cherches que je ferai dans les bibliothèques publiques  
» et les archives de Nantes, Angers, Laval, Le Mans,  
» Fontenay, Niort et Bourbon-Vendée, pourraient me  
» mettre à même de répondre à quelques-unes de vos  
» questions. Dans six mois j'aurai en portefeuille toute  
» la vie militaire, prise sur les lieux, de Cadoudal, Cha-  
» rette, etc. » Un collaborateur qui puisait à pareilles  
sources ne pouvait qu'être accepté avec empressement.

L'exploration du Finistère, dont il est question dans  
cette lettre, avait pour but le levé d'une carte agro-  
nomique de ce département, mis au concours par M. de  
Caumont, et auquel était attaché un prix qu'il obtint.

Rentré dans ses foyers, il se mit à l'œuvre pour la  
*Biographie bretonne*, et ne tarde pas à nous adresser son  
article *Cadoudal*. Il ne nous échappa pas que le person-  
nage était quelque peu idéalisé, et qu'une origine com-  
mune au biographe et à son héros, avait, à l'insu du  
premier, exercé sur lui une certaine influence ; mais la  
notice renfermait une exposition de faits accusant des  
investigations consciencieuses développées dans un style  
nerveux et coloré, nous n'hésitâmes pas à l'admettre. Lui-  
même reconnut plus tard ces imperfections, car on a trouvé  
dans ses papiers des corrections nombreuses faites en vue  
d'un supplément à la *Biographie bretonne*. A cet article  
succédèrent ceux de *Charette*, *Chateaubriand* (1), *Dorval* (M<sup>me</sup>),  
*Duguesclin*, *Erispoé*, *Eudon de Porhoët*, *Gurwand*, *Jean IV*,  
*Jean V*, *Kergoët*, *Latour d'Auvergne*, *Le Brigant*, *Le Huérou*,

---

(1) Après la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe*, il eut  
quelque regret d'avoir été si sympathique « à l'illustre, mais peu  
aimable littérateur. »

*Le Perdit, Moreau, Ricou et Souvestre* qui, réunis, formeraient — le calcul a été fait — un volume de plus de 500 pages, in-8° ordinaire. Une collaboration si active et si dévouée avait pour conséquence naturelle de fortifier les sympathies réciproques qu'avaient fait naître nos premiers rapports. Aussi prirent-elles graduellement, de notre part, le caractère d'une affection paternelle justifiée en outre par celle que, de son côté, il avait pour nous et pour tous ceux qui nous étaient attachés par les liens du sang.

La rédaction de l'article *Cadoudal* avait eu lieu pendant que Lejean remplissait à Morlaix les fonctions de chef des bureaux de la sous-préfecture, auxquelles l'avait appelé M. Léziard. Mais le 19 février 1848, le successeur de cet honorable fonctionnaire le remercia de ses services. Lejean fut plus satisfait que mécontent. La besogne administrative lui était antipathique. Flâneur par moments, ainsi que tous les penseurs qui aiment à se replier sur eux-mêmes, il considérait comme une vraie servitude l'obligation de travailler à heure fixe. Il ne rechercha donc pas de nouvel emploi, et peut-être, s'il l'avait voulu, en eût-il obtenu quelqu'un de lucratif. Depuis trois ans, il était en correspondance active avec M. Michelet, dont les premiers travaux historiques l'avaient, à bon droit, séduit. Il y avait réciprocité; Michelet lui écrivait, en effet, le 29 janvier 1848 : « Vous êtes certainement, Monsieur, une des espérances de la France Mes trois dernières leçons s'adressent à vous plus qu'à personne en notre pays, etc. », et le 15 mars suivant, voulant favoriser l'accès de son jeune protégé à quelque emploi, il lui envoya, *proprio motu*, et pour qu'il pût éventuellement en user, ce qu'il ne chercha pas à faire, la recommandation suivante : « Je considère M. Lejean comme un des espoirs de la France. Très-breton et très-français, il marquera par l'originalité de l'esprit et la force du caractère. Puisse la République avoir quelques appuis

aussi sincères, aussi fermes ! » Un pareil langage pouvait-il ne pas ajouter à la fascination que l'auteur du *Précis de l'Histoire moderne* et du *Tableau de la France* exerçait déjà sur son correspondant ? Pour s'y soustraire, il eût fallu plus d'âge et d'expérience. Hâtons-nous de dire que le culte de l'élève pour le maître n'alla pas, plus tard, jusqu'à approuver, sans réserve, les derniers volumes de *l'Histoire de France* et surtout le livre de *l'Amour*. De mœurs austères, Lejean, sous une enveloppe et des formes un peu agrestes, cachait une exquise délicatesse de sentiments que pouvaient apprécier ceux-là seulement qui vivaient dans son intimité, délicatesse qui lui faisait regretter dans ce livre maints détails physiologiques qu'il appelait des *impuretés*.

Si notre témoignage sur ce point était suspecté, nous l'appuierions de ce passage d'une lettre qu'il écrivait de Paris, le 12 juillet 1852, à M<sup>me</sup> Souvestre, un an après la mort de son mari :

« Son nom, chère Madame, me revient et me reviendra souvent en mémoire. Il y a quelques jours, c'était ce terrible anniversaire : rien qu'un an depuis. A l'étendue des regrets, au souvenir de tout ce qui s'est passé depuis, de tant de changements dans votre vie si doucement uniforme pendant de longues années, je croyais me reporter à un temps quatre fois plus éloigné. Je suis allé à Montmorency pour une affaire, le mois dernier. Je me suis arrêté devant la maison que vous savez : rien n'est changé. J'ai revu cette allée où je l'ai vu pour la dernière fois, je me suis rappelé mot pour mot cet entretien que je croyais si peu devoir être le dernier.... Tenez, j'ai tort de vous entretenir de ces choses. Si je ne vous en ai jamais parlé à Paris, ce n'était pas insouciance, c'était parti pris, intérêt pour vous, — intérêt malentendu, peut-être, mais sincère. — Je n'ai jamais fait dans ma vie qu'une de ces pertes irré-

parables, celle de ma mère, et j'aime qu'on m'en parle ; mais il y a si longtemps, que cette tristesse n'a plus de dangers. Il y a deux ans, je reçus chez mon père la visite de quelques personnes de Morlaix, la femme et les enfants d'un de mes amis. La mère me demanda si j'aimais cette maison, et comme je disais oui, elle ajouta : « Et puis, *elle vous rappelle votre mère....* » Ce mot rapide est un des souvenirs de cœur les plus vifs qui me sont restés, et pourtant, je n'ose jamais réveiller les douleurs récentes chez les autres ; je croirais leur faire mal. Pardonnez-moi si je me trompe. »

Rentré à Traondour après avoir cessé d'être employé à la sous-préfecture de Morlaix, Lejean alla, au mois de juin, combattre dans les rangs de la garde nationale de cette ville l'insurrection qui, pendant trois jours, ensanguinta Paris. A son retour, il apprit tardivement que la Société académique de Nantes avait ouvert un concours sur cette question : *Examen critique des historiens bretons*. On touchait au 15 août, et les Mémoires des concurrents devaient parvenir avant le 1<sup>er</sup> septembre. Il se mit à l'œuvre en toute hâte et son Mémoire était reçu en temps utile. Ce n'était, ce ne pouvait être qu'une ébauche. Aussi, bien qu'il n'eût pas eu de concurrent, n'obtint-il qu'une mention honorable comme encouragement à se présenter au nouveau concours, fixé le 20 novembre 1848, à l'année suivante. Cette fois encore, il entra seul en lice, mais obtint le prix consistant en une médaille d'or. La Société vota, en outre, la publication dans ses *Annales* du Mémoire couronné qui forma un volume spécial sous ce titre : *La Bretagne, son histoire et ses historiens*. — Nantes, L. et A. Gueraud ; Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1850, 459 pp. in-8°. — Après l'analyse du livre, M. le docteur Malherbe, rapporteur de la commission chargée de son examen, s'exprimait ainsi :

« Cet exposé vous donne une idée de l'étendue, de l'importance des études de M. Lejean. Rien, ou au moins presque rien, ne manque à l'ensemble ; hâtons-nous d'ajouter que son appréciation de chaque document est sage, grave et hardie tout à la fois. Le mérite de chaque auteur est consciencieusement mis en lumière, mais aussi ses erreurs sont signalées rigoureusement. Ennemi de tendances exclusives, qui n'engendrent que le faux et l'exagération, il condamne la manière de ces écrivains qui, ne voulant admettre que des documents officiels et authentiques, rejettent absolument tout ce qui n'est appuyé que sur la tradition populaire. Il fait voir que, si les premiers sont la base d'une histoire sérieuse, ils ne fournissent guère qu'un récit froid et sec comme un squelette décharné, et que, pour animer la narration, pour réveiller les générations endormies depuis longtemps, il faut aller chercher le souffle vivifiant dans les traditions et les fables populaires qui ont conservé la couleur et la physionomie des temps passés. M. Lejean appartient essentiellement à l'école historique moderne qui ne croit pas qu'on ait écrit l'histoire d'une nation pour avoir écrit celle de ses chefs politiques, ou établi d'une manière exacte ses annales militaires ou administratives. Il sait que la vie d'un peuple n'est point là tout entière, mais que ses tendances agricoles, commerciales, industrielles, et jusqu'à ses usages domestiques, ont une grande importance et méritent l'attention la plus sérieuse de la part de l'histoire, etc., etc. »

Lejean, comme le dit le savant rapporteur de la commission, avait été hardi. Ses hardiesses avaient atteint quelques personnes qui avaient accrédité ou laissé s'accréditer le bruit que, dans le cours de l'impression de son Mémoire, il y avait introduit des opinions qui eussent été un obstacle à l'approbation qu'il avait reçue. La Société



académique de Nantes aurait été ainsi disculpée de la solidarité encourue par cette approbation. Ici une explication est nécessaire. Elle sera nette et précise. La commission avait surveillé l'impression, et il n'avait été fait au Mémoire d'autres modifications que celles qu'avait conseillées le rapport où nous lisons : « Qu'elle avait rencontré çà et là, dans cette œuvre si sérieuse, des traits plaisants et légers dont l'auteur ne lui semblait pas assez sobre, et qui, malgré l'à-propos et l'esprit qui les avaient dictés, s'accordaient peu, suivant elle, avec la gravité du sujet. » Reconnaisant la justesse de ces observations, Lejean avait élagué ce qui les avait motivées, mais n'avait altéré aucun des jugements énoncés dans le Mémoire. Quoi qu'il en soit, les accusations persistèrent. Lejean s'en émut et exhala ainsi son mécontentement dans sa lettre du 14 septembre 1851 : « Il est *impudemment faux* qu'il y ait quelque chose de subrepticement inséré dans mon livre. On peut collationner le manuscrit. Il y a d'ailleurs les épreuves, on y verra mes corrections marginales ; elles n'ont pour objet que *l'addition de choses d'érudition ou le retranchement d'expressions trop sévères dans la forme.* » Disons toutefois que vingt ans plus tard, au moment de partir pour son dernier voyage, alors que le contact d'une société qui lui était étrangère à ses débuts, lui avait appris à être moins abrupt, il convenait avec nous que s'il était à refaire son livre, il maintiendrait ses jugements, mais en atténuant encore l'expression, sauf pour un seul écrivain, celui dont il avait, suivant M. Malherbe, « frappé rudement de sa verge de critique les mensonges effrontés sur les antiquités bretonnes. » Pour celui-là il n'admettait aucune composition et nous inclinons à croire sur ce point — nous parlons au fond — que M. de la Borderie eût partagé son opinion. (Voir la *Biographie bretonne*, t. 1<sup>re</sup>, p. 552.)

Le temps marchait et Lejean semblait oublier qu'il n'avait pas de position assurant son avenir. Sa famille, pour qui les succès académiques avaient peu d'attraits, voulait pour lui quelque chose de moins aléatoire et surtout de plus fructueux. Il céda à ses instances en allant à Paris pour s'y préparer à l'exercice de la profession de médecin, mais il dut promptement renoncer à ce projet, par suite de la répulsion insurmontable que lui inspiraient les manipulations cadavériques auxquelles les étudiants étaient obligés, répulsion telle que, quelques années plus tard, nous l'avons vu pris de défaillance dans le cabinet de notre ami commun, le docteur Penquer, au simple aspect d'un recueil de planches d'anatomie. Que faire alors ? Demander des subsides à sa famille ? Il la savait mécontente de sa renonciation à un projet qu'elle avait caressé, et il lui répugnait de recevoir quelque chose de ceux qu'il contrariait. Son parti fut bientôt pris. Sa part dans la succession de sa mère consistait dans un revenu annuel de six cents francs. Habitué à la vie sobre et frugale du paysan breton, il vécut et se logea avec une parcimonie dont il ne se départit jamais, même aux jours où il eût pu se donner plus de confortable. Sa collaboration, peu rétribuée d'abord, à quelques journaux d'un ordre inférieur, fut le prélude de son entrée, en la double qualité de rédacteur et de chef de la correspondance, au journal le *Pays*, patroné par Lamartine, et dont le rédacteur en chef était M. de la Guéronnière. Survint le 2 Décembre. M. de la Guéronnière passa à l'ennemi. Mais le 3, tous ses collaborateurs protestèrent par une lettre que publièrent divers journaux, et le rédacteur en chef resta seul ... avec son imprimeur. La situation était d'autant plus périlleuse pour Lejean que la lettre du 3 était quelque peu compromettante, et que le quartier où il logeait alors (rue de l'Université) avait été largement partagé dans les massacres du 4. Echappé

au danger, il vint, le 18, faire en Bretagne un voyage semi-électoral, semi-personnel. Il était depuis quinze jours chez son père, et se disposait à faire une excursion à Brest, lorsque Lamartine, qui l'avait placé au *Pays*, sur la recommandation de son secrétaire, M. Ch. Alexandre, ami de Lejean, l'appela inopinément à seconder son ami, et l'attacha à la rédaction du *Conseiller du Peuple* et ensuite du *Civilisateur*. Ses émoluments, d'ailleurs plus nominaux que réels, étaient médiocres; mais ce n'était pour lui qu'une considération accessoire. Ce qui le contrariait le plus, c'était le véritable *tohu-bohu* dans lequel il vivait. Tantôt le patron lui disait: « Préparez-moi un travail sur la véritable paternité des œuvres d'Homère »; tantôt c'était le tour de Christophe Colomb, et quand paraissaient les notices consacrées à ces deux personnages, le préparateur était tout ébahi de voir qu'une imagination luxuriante n'avait tenu aucun compte de ses laborieuses recherches. Une autre fois, l'envie prenait au poète historien de spéculer par une histoire de la Turquie, sur la faveur qu'il se supposait acquise par son voyage en Orient. Vite, Lejean de se mettre à résumer l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, de Hammer, en 18 volumes in-8°. Nouvelle déception. La fantaisie se substituait encore à ce que le maître jugeait trop aride. Dégoûté d'une semblable situation, Lejean l'abandonna au mois de janvier 1853.

Dans l'intervalle, il avait composé deux travaux qui étaient plus dans ses aptitudes et pour l'exécution desquels il était libre de toute entrave. Le premier est sa notice sur *Carhaix*, insérée dans l'*Annuaire de la Société d'Emulation de Brest* pour 1851, 22 pp. in-8°. Ce qu'il y a de plus saillant dans cette notice, c'est une discussion ethnographico-géographique du nom primitif de Carhaix qui, selon lui, aurait été *Vorgium*, tandis qu'il place à Morlaix l'antique *Vorganium*. Le second travail était le Mémoire qu'il pré-

senta au concours ouvert pour 1851, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur nos antiquités nationales, Mémoire ainsi apprécié par M. Lenormant, au nom de la Commission d'examen, dans la séance publique annuelle du 22 août de cette année : « Un érudit jusqu'ici, je crois, peu connu dans la science, a soumis au jugement de l'Académie, des Mémoires et des cartes sur les *limites et l'étendue de l'Empire carlovingien*, sur la France envisagée dans son aspect ethnographique et dans sa division féodale, et même sur les *Cimmériens* rattachés à notre histoire par d'antiques ramifications et des souvenirs primitifs. Le temps n'est pas encore venu de porter un jugement sur les efforts de M. Lejean : il ne nous a d'ailleurs transmis que des documents incomplets; mais on y démêle, dès à présent, un esprit vigoureux, et qui ne recule pas devant les grandes difficultés. Sa *carte de la France féodale*, à laquelle il manque malheureusement un Mémoire explicatif, peut servir à combattre avec avantage l'idée inexacte que, d'après la France de 1789, offerte à l'attention des enfants, au début même de notre éducation, on se fait généralement de la division politique de notre pays au Moyen-Age. »

La carte de la France féodale, commencée depuis cinq ans, était le travail dont Lejean s'occupait le plus à cette époque. « Ma grande France féodale avance, nous écrivait-il, le 13 mai 1851 : Le *Comté de Toulouse*, la *Gascogne*, le *Berry*, le *Comté de Barcelone*, le *Maine*, l'*Anjou*, l'*Auvergne*, le *Comté de Paris*, *Paris*, sont à peu près faits depuis longtemps. La *Normandie*, le *Barrois*, le *Lyonnais* avancent. La *Bretagne*, la *Flandre*, le *Vermandois*, l'*Aquitaine*, la *Champagne*, la *Bourgogne*, le *Comté de Blois* sont encore à faire. Ce sera un beau travail s'il se finit, un vrai monument national. Je ne parle pas de son exécution qui n'est ni bien ni mal, mais de l'idée [en elle-même, un atlas

de l'ancienne France. » Puis il ajoutait : « Je fais quelquefois de l'ethnographie, car je suis obligé, pour ne pas m'esquinter, de varier un peu ; j'aime d'ailleurs les choses où il y a des découvertes à faire. J'ai été saisi d'une grande émulation en voyant la fameuse carte ethnographique de Schaffarick, les *Slaves*. Je veux faire, sur un plan un peu différent, les *Celtes*, et je crois que je réussirai. »

L'encouragement qu'il avait reçu en 1851 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le détermina à concourir de nouveau. Il n'était pas bien fixé sur le choix du sujet qu'il aurait traité. Celui qui l'attirait le plus était un des cinq suivants : *Clovis* (1 vol.) ; *Charlemagne* (2 vol.) ; *Louis le Gros et les Communes* (2 vol.) ; *Histoire du règne municipal en Gaule, sous les deux premières races* ; *Histoire des forces productives de la France au Moyen-Age*. De ces cinq sujets, les trois premiers étaient en voie d'exécution depuis plusieurs mois, et celui qui avait sa préférence était *Clovis* ; mais il craignait qu'il ne fût pas généralement goûté. Il se décida pour le dernier.

Tout en se préparant au prochain concours, il collaborait, depuis 1853, à la *Nouvelle Biographie générale*, à laquelle il s'était engagé à fournir environ quatre cents articles sur des voyageurs ou géographes omis ou insuffisamment traités dans les biographies antérieures. Ses articles *Cada-Nosto*, *Croyate*, *Cosmas*, ceux sur les maisons de *Coucy*, de *Courtenay* et de *Craon*, les articles *Dales*, *Douville* et *Egède* furent les premiers résultats de cette collaboration à laquelle il renonça pour celle qui lui fut offerte au *Magasin pittoresque*, où il fut chargé de la partie géographique, en remplacement de M. Marc-Carthy. Les articles qu'il y inséra étaient, ou descriptifs, comme ceux de *Candie*, *Modon*, *Tombouctou*, les *Sources du Nil*, etc., ou biographiques, comme ceux de *Walknaer*, *Franklin*, *Pomponius Méla*, etc. Mais ceux de ses articles qui eurent le plus d'at-

traits pour lui, comme pour ses lecteurs, étaient ses causeries géographiques, prélude de la rénovation de l'enseignement géographique par la substitution des descriptions pittoresques, aux arides nomenclatures classiques. Et qu'on ne s'imagine pas que ses travaux à la *Nouvelle Biographie générale* et au *Magasin pittoresque* l'empêchassent de traiter d'autres sujets. Ainsi, en 1854, il insérait dans le t. II de la *Revue des Provinces de l'Ouest*, l'article : *La légende et l'histoire, Conan Mériadec*, article dans lequel il s'est attaché à exposer les nuances plutôt que les dissentiments qui le séparaient de M. de la Borderie, dans la question historique de la colonisation bretonne, vigoureusement développée par ce dernier (*Biographie bretonne, Conan Mériadec*). En même temps, il faisait paraître (avril 1854) dans un recueil périodique, intitulé *Babel, Revue encyclopédique du XIX<sup>e</sup> siècle*, qui n'eut, croyons-nous, qu'une existence éphémère, un article *Origines françaises*, traitant de l'histoire des races qui ont concouru à l'enfantement et au développement de la France.

Cette multiplicité de travaux ne nuisait pas à la *Carte de la France féodale*, car au mois d'octobre 1855, il se disposait à entamer la publication du texte explicatif, en plusieurs volumes de 7 à 800 pages in-8°, dont chacun eût contenu un ou deux grands fiefs. Il est probable toutefois qu'il en eût distrait la *Bretagne*. En effet, ayant appris que M. de la Borderie avait, de son côté, dressé une *Carte de la Bretagne féodale*, au moyen des titres déposés aux archives de l'ancienne Chambre des comptes de Nantes, il nous écrivait, le 4 décembre 1855 : « Ce sera, je l'espère, un événement dans la géographie comparée, et j'applaudirai à ce succès. » Déjà, lors du congrès de l'Association bretonne tenu à Lorient, au mois d'octobre 1848, il avait proclamé la compétence de M. de la Borderie dans la note suivante accompagnant son travail intitulé *Browerech*,

inséré pp. 3-15 du t. 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> partie du *Bulletin archéologique* de cette association : « Ce travail, qui n'est qu'un fragment détaché d'une étude plus complète sur l'ancienne géographie de la Bretagne, a été par nous communiqué comme essai à l'Association bretonne (congrès de Lorient) ; nous en avons depuis élagué des assertions inexactes ou hasardées, résultats d'une première rédaction très-hâtive, et nous remercions vivement notre compatriote et confrère, M. A. de la Borderie, des conseils pleins de bienveillance et cordiale critique dont il nous a aidé dans cette révision. »

Deux ans auparavant (8 juillet 1853), l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur le rapport de M. Beugnot, avait décerné à Lejean le *prix ordinaire* de 2,000 francs pour son Mémoire sur cette question : *Comment et par qui se sont exécutés en France, sous le régime féodal, depuis le commencement de la troisième race jusqu'à la mort de Charles V, les grands travaux, tels que routes, ponts, digues, canaux, remparts, édifices civils et religieux*. Sujet aussi vaste qu'intéressant et qui fait regretter que ce Mémoire n'ait pas été publié.

Ce succès assurait son avenir. Quoi qu'il en soit, il eût peut-être continué quelque temps encore d'éparpiller ses forces, si une circonstance fortuite ne l'avait conduit à se concentrer et à entrer dans sa véritable voie, celle des voyages. Il suivait les cours de M. Guigniaut, au Collège de France. Un jour, un des passages de la leçon du professeur ayant paru à Lejean motiver quelques objections, il les exposa respectueusement dans une lettre que M. Guigniaut lut à la séance suivante avec invitation à son auteur de venir conférer avec lui, ce qui eut lieu. M. Guigniaut se prit bientôt de sympathie, d'affection, pourrions-nous dire, pour son correspondant, et désireux de le faire connaître et apprécier des juges les plus compétents, il lui conseilla de se présenter à la Société de géographie.

Admis le 1<sup>er</sup> février 1856, sur la présentation de MM. Jomard et Alfred Maury, et bientôt nommé membre de la commission centrale, il paya sa bienvenue, le 4 avril suivant, par sa *Notice sur l'intérieur de la Guyane française* (*Bulletin de la Société*, 4<sup>e</sup> série, t. xi, pp. 246-264), notice contenant l'analyse des voyages et des travaux exécutés, à diverses époques, dans cette colonie. La notice sur la Guyane fut presque immédiatement suivie d'un savant Mémoire intitulé : *La Gaule de l'anonyme de Ravenne* (*Ibid.* t. xii, pp. 185-266), au sujet duquel M. Alfred Maury s'exprimait ainsi dans le compte-rendu des travaux de l'année (*Ibid.* t. xiii, p. 20) : « Vous avez retrouvé dans ce travail le soin consciencieux que l'auteur apporte dans toutes ses recherches ; sa tâche a été souvent aride et ingrate..... On ne saurait donc trop encourager des travaux comme ceux de M. Lejean, dont la modestie nous avait fait ignorer longtemps la science. »

Cette science, M. Guigniaut voulait qu'elle fût connue de tous. Dans ce but, il demanda à M. Fortoul, au commencement d'avril 1856, pour son protégé, une mission en Turquie. Considérant comme infaillible le succès de la démarche de M. Guigniaut, Lejean nous écrivait le 21 avril : « Vous avez, ce qui ne m'étonne pas, pris intérêt à ma bonne fortune, et je vous en remercie. Mon voyage durera jusqu'à l'automne ; la subvention sera très-maigre, je le crains, et j'y mettrai du mien plutôt que de le tronquer. Je serai seul et refuserai nettement un collaborateur, au cas peu probable où l'on m'en donnerait. Ce voyage sera fatigant plus que dangereux. Le plus grand danger, c'est celui avec lequel j'ai déjà à compter. Croiriez-vous que les fièvres du Danube, les casse-cous des Balkans et les balles des Haïdanks, ne me font rien à cette heure, comparés à ceci : *les amis*. Voici comme : les missions dépendent du Ministère de l'Instruction publique. Or, les



puritains, les amis du peuple, qui mangent leurs rentes doucement, ou qui se font 12,000 francs par an à la Bourse ou au Crédit-Mobilier, crieront que j'ai pactisé avec le 2 Décembre, que je suis *rallié*, etc.; et de très-honnêtes gens, dont l'estime m'est chère, le croiront. Notez que non-seulement ce *vendu* est décidé à ne pas bénéficier d'un centime sur la mince subvention de l'Etat, mais qu'il y est déjà pour 900 francs de sa poche, ayant lâché, il y a trois mois, pour se préparer à ce voyage, une place de 300 francs par mois (1). Voilà ma seule épine, mais elle ne me sort pas, et je suis sûr d'avance de ce qui se dira. C'est triste. Ceux à qui je ne conteste pas leur goût pour la flânerie ou pour l'agiotage, ne peuvent-ils me laisser le mien pour des travaux utiles, plus utiles au progrès que les tartines humanitaires de ces messieurs? — Voici le but de mon voyage : lever la carte des pays compris entre le Danube, la Serbie, le Montenegro, Ochrida, Sophia, Philippopoli, Andrinople, Gabrova, Routschouk (Bulgarie occidentale, Albanie septentrionale, Serbie turque, haute Thrace); étudier la géographie comparée d'icelles, l'ethnographie, l'agriculture, la géologie (que j'étudie en ce moment). J'attends de très-grands résultats, le terrain est vierge ou à peu près. Vous verrez, au retour, mes cartons et mes collections. J'apprends à dessiner à force, car j'aurai à copier des vues, des types, des monuments. Voici mon itinéraire projeté : Vienne, Pesth, le Danube, Rutchousk et Bucharest, Gabrova, Slivore, Andrinople, Sophia, Vrania, Kouircheumli et Prekop, Pristina et Djakova, Plava, Scutari, son lac, le pays des Myrdites, Ochrida est et le bassin du Vardar, puis j'aboutirai probablement à Salonique. Mais

---

(1) Allusion à un emploi qu'il avait occupé dans les bureaux où se préparait l'Exposition universelle.

il n'y a rien de bien déterminé, j'attends toujours le dernier mot. »

Le dernier mot déjoua ses espérances. Comme Perrette, il avait fait des châteaux en Espagne. M. Fortoul, à qui il avait adressé son plan, lui répondit le 17 mai 1856 :

« Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me soumettre un projet de mission dans la Turquie d'Europe. Je crois, comme vous, Monsieur, qu'une exploration nouvelle et bien dirigée serait d'un grand profit pour la science, et je suis certain, d'après tout le bien que M. Guigniaut m'a dit de vous, que je n'aurais qu'à m'applaudir de vous avoir confié cette mission. Malheureusement, le crédit affecté au service des voyages scientifiques est absorbé et ne me permet pas de contracter des engagements pour l'avenir. Je regrette donc vivement, Monsieur, de ne pouvoir, pour ce motif, utiliser votre savoir et le zèle qui vous anime pour le progrès de la science. »

Agréez, etc.

Le Ministre avait eu beau dorer la pilule, la déception de Lejean fut d'autant plus vive qu'il avait plus compté sur une issue favorable. Son mécontentement s'exhala presque immédiatement dans cette lettre adressée à M<sup>re</sup> Souvestre :

« CHÈRE MADAME,

» Je ne vous ai parlé de mon voyage qu'au dernier moment, et cependant je me suis probablement trop pressé. J'ai reçu, jeudi soir, en vous quittant, une solution provisoire, négative pour cette année. Reste à savoir s'il me plaira de rester, l'an prochain, à la disposition de ceux qui, après m'avoir fait quitter, en novembre dernier, une position lucrative pour préparer mon voyage, viennent

me dire que la caisse des missions est à sec. Six mois pour me répondre cela ! La saison est bien avancée pour préparer autre chose, mais je n'ai pas à choisir. Me voilà devenu Scipion l'Africain. Le pire qui puisse m'arriver, c'est de manquer encore le Nil et le désert, et de vous voir prosaïquement en Bretagne dans cinq mois ; trouvez-moi donc à plaindre.

• Vous m'avez un peu raillé, chère Madame, de ce qui vous semblait chez moi une fantaisie de géographie. J'ai eu si peu de temps à vous en causer que je n'ai pu vous prouver que c'était une chose très-raisonnée (ce qui ne dit pas que ce soit plus raisonnable pour cela). En premier lieu, je vous dirai que j'ai été reçu dans le monde érudit avec une bienveillance qui s'adressait, non à ce que j'avais fait, mais à ce qu'on attendait de moi. A ce monde-là, j'ai une dette à payer. Par une grande exploration réussie, je m'acquitte en un an ; par des travaux de cabinet, en dix. Qui est sûr d'avoir devant soi dix ans de loisir, de liberté, de santé, de vie même ?

• Second motif, très-sérieux ; il est temps que je fasse ma position. Par inclination je ne suis nullement fait pour une vie de fantaisiste. Le monde est très-sévère pour les gens qui mènent cette vie-là, et, en gros, il a raison. Je ne parle pas de devoirs sociaux (car il n'est nullement prouvé que l'homme qui se doit à ses parents et à ses amis, se doive à une société qui ne s'occupe guère de lui) ; mais là où d'autres voient un devoir, je vois pour l'homme une question de dignité ; le résultat est le même. Une fois que j'aurai attaché mon nom à une œuvre bonne et utile, qui aurait le droit de regarder au temps que j'ai perdu ! Puis, pour asseoir mon avenir, un succès est un titre, et si les voyages ne m'en fournissaient pas un, il faudrait y suppléer par une voie qui m'est antipathique, les bureaux et le reste.

» J'en ai causé samedi, très au long, avec Charton. Vous savez quelle confiance j'ai en lui, en son jugement, en sa chaleur d'âme et de sympathie. Il m'a fort surpris ; il aime les voyageurs, mais si ses amis songent à voyager, il va presque jusqu'à les traiter de fous. Il m'a répété ce qu'il vous avait dit jeudi, que le premier venu pourrait avec un peu d'audace mener à bonne fin une chose de ce genre — je le nie —, que j'étais destiné à me faire autrement une place dans la science ; qu'il y avait dans la géographie française une haute place vide à remplir, etc., etc. Mais les moyens pratiques ont amené une dissidence très-scabreuse, où nous n'avons pu nous entendre. J'ai été cependant soulagé de pouvoir lui parler à cœur ouvert, car j'étais oppressé de mon échec. Une dernière considération : je mène depuis plusieurs années une existence facile où je m'habitue à défilier ma vie sans efforts et sans secousses. J'ai besoin de sortir de cette flânerie et de faire une station dans la vie réelle : prendre l'existence *au collet* n'est jamais un mal, et je tiens assez à m'essayer moi-même.

» Vous allez, chère Madame, voir Morlaix, une petite ville où je ne suis guère en odeur de sainteté. Je connais mon bilan, et je vous en fais grâce. Ah ! si j'avais voulu rester chef de bureau de la sous-préfecture, — un pouvoir — et donner quelques espérances de conversion catholique !... Les quelques familles du lieu qui m'ont conservé, de plus en plus vives, leurs sympathies d'avant 1848, m'en sont d'autant plus chères, et des affections qui ont résisté à l'entraînement de la *voix publique*, sont de grandes et solides réalités.

M<sup>me</sup> Souvestre essaya de mettre du baume sur sa plaie, mais elle était encore trop saignante. Son mécompte l'avait profondément affecté. Témoin sa réponse du 31 mai 1856,

« CHÈRE MADAME,

» Votre lettre m'a été bien douce, et l'aurait été encore plus, si elle n'avait été attristée par les nouvelles que vous me donnez de la santé des vôtres. Je comprends d'autant mieux vos inquiétudes que j'en éprouve du même genre, pour mon père dont la santé est assez compromise par les travaux auxquels il ne se trouve pas *d'âge* à renoncer. J'aurai, sans doute, à mon prochain voyage chez moi, quelque chose à faire sur ce point. J'ai bon espoir, et j'espère aussi que l'état de santé dans lequel vous avez trouvé votre mère, tient beaucoup plus aux derniers jours de la mauvaise saison qu'à une vieillesse qui peut encore se prolonger quelques années, entourée et consolée par ces soins affectueux qui prolongent la vie en la rendant douce à porter. Nos craintes sont toujours en raison de nos affections, et je prends plaisir à penser que votre sollicitude s'exagère la réalité.

» Vous me parlez longuement de mon voyage, et avec des paroles qui m'ont fait du bien. Je suis fort triste en ce moment, triste de l'échec le plus sensible que j'aie éprouvé depuis des années. Mon voyage en Orient est différé, me dit-on, de neuf mois environ ; mais, après ce qui s'est passé, quel fonds faire sur des assurances verbales ? Je m'y raccroche cependant, mais avec défiance, et en m'occupant des autres choses qui peuvent me servir. J'ai renoncé aux deux voyages d'Afrique, peu attiré par leurs conditions actuelles, qui sont inférieures.

» J'entre parfaitement dans les excellentes choses que vous me dites, tout en vous demandant à m'expliquer sur certains points où j'ai trouvé prise à de petits malentendus. Vous ne comprenez pas mon impatience, à mon âge, chère Madame ; je dépasse trente ans, et depuis dix ans

environ que je donne des espérances, je trouve ridicule de ne donner que cela. Je serais plus patient si on me garantissait encore dix ans assurés (j'espère bien atteindre le xx<sup>e</sup> siècle, mais je ne suis pas sûr d'une année). La bienveillance de mes amis et de mes confrères a tiré sur moi une traite qu'il est de ma dignité d'acquitter... Donc, mon échec modifie mes plans d'emploi de ma fin d'année. Je vais partir pour Nantes où se tient le Congrès des Sociétés savantes de France, ensuite je me rendrai en Angleterre, où j'ai des documents à recueillir. A mon retour, je compte rester trois mois en Bretagne pour travailler avec ardeur sur les documents que j'aurai rapportés de Londres, d'Oxford et du Congrès de Nantes. »

Cette lettre se terminait par ces boutades humoristiques :

« Madame Michelet a reçu philosophiquement l'affreuse nouvelle de la triste fin de *Pluton*. Elle m'a avoué que ce malheur qui l'aurait affecté il y a deux ans, lui est moins sensible aujourd'hui après une séparation déjà ancienne. Je soupçonne un animal de rouge-gorge, insolent, querelleur et estropié, d'être le remplaçant de Pluton, et cela ajouté à la haine que m'inspire cet oiseau. Je suis heureux de constater que depuis huit jours, il commence à céder le terrain à un gros hanneton que M<sup>me</sup> Michelet nourrit, blanchit, dorlote, et surtout étudie, ce dont ce coléoptère, qui risque de se voir imprimé dans six mois, n'a pas l'air de se douter.... Les enfants sont très-gentils, mais on devrait bien ne les avoir qu'à quatre ans bien sonnés. »

Si M. Fortoul n'avait voulu engager ni l'avenir, ni même le présent, il en fût de même de son successeur, M. Rouland qui, sur la recommandation de l'Académie des Inscriptions, chargea Lejean, mais à titre gratuit, d'une

mission ayant pour objet des recherches géographiques et ethnographiques en Moldavie, en Valachie et en Bulgarie.

La condition de gratuité n'arrêta pas Lejean. Il était si impatient de visiter l'Orient, qu'il n'hésita pas à consacrer à son excursion le montant du prix que lui avait décerné l'Académie et les économies provenant de son emploi dans les bureaux de l'exposition.

Parti de Paris, le 8 avril 1857, il nous écrivait de Bucharest, le 17 mai, une longue lettre d'où nous extrayons les passages suivants :

« Le jour même de mon départ, je recevais votre bonne et longue lettre, et j'y répondais en vous envoyant le livre que vous demandiez. L'avez-vous reçu ? Le soir, je prenais la route de Bucharest par la Belgique, l'Allemagne du Nord, la Bohême, l'Autriche ; quel détour ! J'ai vu Cologne, Hanovre, Leipzig, Dresde, Prague, Vienne. J'ai vu.... (Quand aura-t-il tout vu ?) Eh bien ! J'ai vu à Vienne deux Juives d'une beauté renversante. Je n'ai pas été renversé ; mais, étant resté quelque temps à les admirer, et ayant entendu un monsieur qui les accompagnait, prononcer le mot Bucharest, j'ai lié connaissance avec ce monsieur (pas avec les demoiselles, hélas !) qui était leur frère. Il allait en Valachie, où il est négociant. C'est un jeune homme de vingt-quatre ans, parlant six langues, d'une obligeance exquise ; nous nous sommes liés très-fort, il m'a rendu mille services. Un hasard heureux ayant fait que nous nous arrêtions aux mêmes points, nous ne nous sommes pas quittés. Il a des sœurs mariées un peu partout, de sorte qu'il me *pilotait* gracieusement dans beaucoup d'intérieurs israélites. J'ai pu revenir ainsi sur bien des idées fausses à l'égard des Juifs. Je n'aurais pas cru que l'esprit de famille fût aussi vif parmi eux. Dès qu'on a franchi le seuil de ces maisons à porte basse, lourde et misérable, derrière laquelle ils semblent se retrancher

contre la jalousie et la cupidité, on passe dans une maison à style mauresque, légère, aérée, dans un salon rempli de fleurs et entouré de divans, où une jeune femme, d'une beauté délicate et sévère, vient vous offrir sur un plateau le café ou les *doulcheatz* d'usage, que vous acceptez en portant la main au front en guise de salut. Du reste, cette hospitalité n'est pas particulière aux Juifs ; elle est générale dans ce pays-ci avec quelques variations : ainsi, chez les Serbes, un visiteur célibataire ne voit pas les dames de la maison, tandis que chez les Valaques, ce sont surtout elles qui font les honneurs de la *casa*.

• J'ai donc parcouru l'Allemagne du Nord, vu les fêtes de Pâques à Vienne, et pris à Pesth le bateau du Danube. C'est ainsi que j'ai traversé la Hongrie, vrai vestibule de l'Orient. Le fleuve coule entre la rive occidentale, couverte de villages et de cultures, et la rive orientale, la fameuse *Putza*, immense plaine d'alluvion, où l'on ne voit guère que quelques troupeaux conduits par des bergers à cheval — *Hungari calcati nascuntur* — « les Hongrois naissent tout éperonnés », dit un proverbe du pays.

• Ces Hongrois sont vraiment une belle race, tournure fière, aspect un peu sauvage avec leurs moustaches sans fin. Il n'est pas jusqu'à leurs bœufs qui n'aient des cornes d'une longueur.... ! Le costume des paysans a deux couleurs : le blanc et le noir ; et a de grands rapports avec ceux de nos Bretons du centre du Finistère, vers Brasparts, où sont les *pillawers* ; mais il y a de plus chez les Magyars, un grand manteau blanc : le pantalon est quelquefois très-étroit, quelquefois (surtout dans la plaine) tellement large, qu'il ressemble à un jupon.

• J'ai débarqué à Semlin, dernière possession autrichienne, dans l'intention de passer à Belgrade que je voyais en face, le Danube entre nous deux. J'y ai passé



en un quart d'heure; trajet fort court, où j'ai vraiment franchi la limite des deux mondes. Comme c'est bien l'Orient, que cette ville à la fois serbe, turque et juive ! Au débarqué, je me trouve en face d'une espèce de bandit, vêtu en paysan aisé, avec une ceinture ornée d'une ferraille suffisante, au besoin, à défendre un fort détaché. Ce brigand pittoresque est un gendarme serbe qui me demande mon passeport. Le reste à l'avenant.

• Belgrade est une ville médiocre comme étendue et comme population. Elle n'a pas plus de 21,000 habitants, dont 15,000 Serbes. La citadelle est aux Turcs, qui fournissent des troupes aux portes de la ville; satisfaction innocente et qui ne tire pas à conséquence, car les Serbes sont bien là chez eux et y font tout ce que bon leur semble. La ville est sans monuments; églises et mosquées sont modernes; les ruines du palais du prince Eugène sont les seules *antiquités* du pays.

• Les Serbes sont un peuple agricole et pasteur, et leurs villes existent à peine; cependant à Belgrade, il y a un mouvement littéraire remarquable, et dont je voudrais vous parler si le loisir ne me manquait.

• Je vous avouerai que je suis fanatique de la Serbie, où j'ai passé huit jours. Comme pays, comme race, comme individus, comme État politique et social, ce petit pays, qui peut équivaloir à sept ou huit départements français, est vraiment un modèle. Vous savez que la Serbie est libre, bien que les Turcs aient conservé la citadelle de Belgrade. Le gouvernement est représentatif. Le chef de l'État est un *hospodar* (prince) de la famille de Kan-George, le libérateur. Il y a un Sénat nommé par le suffrage le plus large, et les paysans forment dans ce pays agricole une partie considérable de ce Sénat. L'impôt est très-faible; l'instruction publique est énormément développée, le paupérisme est *nul*, car tout le monde trouve du tra-

vail. Depuis que le pays est libre, tout le monde est armé ; chaque maison doit avoir tant de fusils, de pistolets, de kandjars, etc. ; inspections et exercices à des époques fréquentes ; et, quand le tambour bat, on a sous les armes 120,000 hommes qui ne sont pas à dédaigner. J'ai pu les comparer sur place aux troupiers turcs, et je puis vous affirmer que ceux-ci ne brillent guère à côté. Vraie liberté, car chacun fait ce qu'il lui plaît, à condition de ne pas nuire aux autres ; vraie égalité, car tous ont les mêmes droits civils ; pas de classe privilégiée, pas de servilité ; vraie fraternité enfin, car l'esprit familial et national y a une force inouïe, et il n'y a pas de haine de classe, puisqu'il n'y a pas de riches et de pauvres, mais des gens aisés et des travailleurs aspirant à le devenir. Pour dernier trait, la moralité est telle que, l'an dernier, le nombre de naissances illégitimes, à Belgrade, a été de 8, et dans la province du même nom, 0.

» Ma curiosité, pleinement satisfaite sur Belgrade, je suis retourné à Semlin reprendre le paquebot, et en un jour et demi, je suis arrivé à Giurgewo. Je vous ferai grâce des rives du Danube. Elles sont pourtant admirables, principalement jusqu'à Widdin, car au-delà elles s'aplatissent, et si le fleuve y gagne comme majesté, il y perd comme encadrement.

» J'ai passé dans l'après-midi les fameuses *Portes-de-Fer* : c'est un *rapide* qui doit être très-dangereux pour la petite navigation, mais le vapeur se joue de cet obstacle. A Turnul-Severino, j'ai pu admirer les ruines du pont de Trajan ; et je dis admirer, car il a fallu une forte main pour jeter un pont sur un pareil fleuve.

» Il faisait nuit quand nous avons passé à Widdin et à Kalafat ; c'est dommage, j'aurais aimé à voir tout cela, le sérail du pacha de Widdin sur le bord du fleuve, et ces champs de bataille où, entre Turcs et Moscovites, a com-

mencé cette lutte d'Orient, terminée à Sébastopol. Plus loin, nous apercevons Nicopolis, et débarquant à Giurgewo, où l'on s'est encore assez bien battu en 1854, j'ai gagné de là Bucharest par terre, à travers une contrée presque déserte, misérable ; par ci, par là, quelques puits et quelques amas d'informes cabanes. Bucharest fait une heureuse diversion à ce triste aspect : figurez-vous une ville de 130,000 âmes qu'on ne peut voir que quand on y entre, tant elle est enfouie dans un fouillis d'arbres et de vergers qui la rendent ravissante à la vue. En effet, à part un corps assez maigre et de très-longes bras, comme l'araignée, Bucharest se compose de *machalas* ou quartiers extérieurs groupés autour de 107 églises ; c'est-à-dire, que chaque maison est le centre d'un enclos, jardin ou verger, et le tout forme des agglomérations ravissantes. J'ai loué pour six mois la moitié d'une villa de ce genre, l'autre moitié était habitée par une famille de petits boyards, excellentes gens dont je suis le commensal moyennant un arrangement des plus commodes, et qui m'entourent de soins et d'attentions. J'y goûte le plaisir de travailler en paix, d'avoir à mon gré trois choses que j'adore : soleil, ombre et verdure, une véranda pour prendre le frais quand je veux... J'ai trouvé ici une masse de documents dont je tire grandement parti. Rien que ce que j'ai déjà réuni suffirait pour honorer ma mission ; ainsi, soyez rassuré sur ce point.

» Je pars demain pour une excursion en Turquie, où je passerai huit jours entre Rousschouk et Tirnova. J'abrègerai, car j'apprends par le consul et les journaux que la route est salie de brigands. Si cela est, le pacha de Rousschouk en sera quitte pour me prêter des gendarmes. Après ces huit jours, je reviendrai à Bucharest, d'où je passerai en Moldavie et à la nouvelle frontière, et de là, s'il se peut, dans la Dobrudja ; mais je n'ai pas encore de parti

pris. La saison, du reste, rend la position de Bucharest très-salubre, et je me porte à merveille.

» Que vous dirais-je de ce peuple ? Quelque bien et beaucoup de mal. Plusieurs qualités françaises : l'amabilité, la sociabilité ; comme défauts, une servilité énorme dans toutes les classes, et, dans l'aristocratie, l'immoralité des femmes. J'oubliais aussi deux choses : un patriotisme ardent, prêt à tous les sacrifices, et peu de constance dans les affections de famille ou autres. Puis, je ne trouve pas que ce soit un peuple brave : quelques hommes savent risquer leur vie, mais ils sont rares, et ils ont beau mépriser les Grecs et les Serbes, ces deux peuples ont sur eux l'avantage de savoir *pro patria mori*. « Je déteste les Grecs, me disait l'émigré valaque Bolliac, mais ils valent bien plus que nous ; ils sont une nation ! »

» Physiquement, c'est une race admirable que les Valaques. La beauté, qui est l'exception en France, est ici la règle. Aussi, les yeux finissent presque par se blaser. Quand on a vécu au milieu du fracas ridicule des toilettes parisiennes, des crinolines, des chapeaux invisibles et de tout ce joli prétentieux, on admire avec un bonheur inouï la grâce orientale et la sévère poésie des costumes roumains, juifs, serbes, bosniaques, bulgares ; ici, la femme du plus pauvre ouvrier, assise, le dimanche, à la porte de son petit jardin, en robe de *borandjik* (soie crue), ou en peignoir lamé d'argent, avec un collier de ducats, et coiffée de ses longues tresses noires mêlées de jasmins, vous fait rêver de Diane ou de Polymnie. Ici, rien n'est commun ; c'est souvent barbare, mais cette barbarie est noble comme tout ce qui est la nature..... »

A cette lettre succéda la suivante, datée de Bucharest, le 2 juillet 1857 : « Depuis ma lettre du 17 mai, il y a eu un changement dans ma situation. J'ai fait un voyage en Turquie, excursion de quinze jours, fructueuse sous bien

des rapports, mais du reste assez ruineuse. Il est vrai que je voyageais en prince, avec *mes gens*, drôles de types. Ce qu'il y avait de curieux, c'étaient encore mes *zaptiés* (gendarmes irréguliers) que les pachas me prêtaient : Turcs fort pittoresques, vêtus dans le vieux goût, turban, large pantalon brodé, veste *idem*, ceinture avec toute l'armature obligée et le tchiboucq en guise de carabine. Ces braves gens me gardaient et me témoignaient zèle et courtoisie et recevaient sans observations mes *batchick* (gratifications, peu ou beaucoup). En revanche, un *suroudji* (postillon), Tzigane à face d'acajou, toujours enveloppé dans son immense ceinture rouge, n'était jamais content. J'ajoute à ce portrait celui du *kiradji* (courrier). Panaïoti, bulgare chrétien, farci de signes de croix, maître fripon, soigneux de moi, du reste, me faisant des comptes d'apothicaire. A Routschouk, j'eus une tentation de me plaindre au pacha qui lui aurait fait donner cinquante coups de bâton pour me faire plaisir, mais je suis parti trop rapidement. Ce pacha lui-même était un singulier type : grand seigneur, très-bonnes manières, me répétant plusieurs fois qu'il était *civilisé* et *noble*, pas comme un tas de porte-pipes de la veille dont on fait des visirs du lendemain. Seulement, ce fils d'Osman, si civilisé, faillit assommer sous mes yeux un malheureux domestique pour une faute des plus légères.

Au tiers de ma route, je trouvai les *zaptiés* un peu chers, et je m'en passai. Le dernier que je lâchai à Bjela, avait un air narquois qui me déplut, car nous allions entrer dans une grande forêt et l'on parlait de brigands. Que Dieu me pardonne mes soupçons ! mais, dans ce pays, gendarmes et brigands ne sont pas aussi ennemis qu'il le faudrait. J'avais passé une nuit à Bjela, j'avais fait sensation, on pouvait avoir monté un coup. J'arme mes deux pistolets, et je me lance dans la forêt suivi du

*suroudji* (pour comble de chance, je venais d'humilier cruellement ce sire, à propos d'une proposition malhonnête et trop turque qu'il m'avait faite). J'en fus pour mes frais de bravoure : pas un chat, mais deux superbes tortues, grosses comme des plats à barbe. J'avais envie de les capturer pour orner votre chambre aux bêtes (celle où je couche quand je vais chez vous), franchement c'était trop lourd.

• Délivré des brigands, je continue ma route, sans grands accidents. A Kotschilan, on refuse de me loger, mais je fais la grosse voix. Je montre mes lettres pour Osman-Pacha, kaïmakan de Tirnova ; le cachet turc fait merveille, on me loge à la bulgare. Quand on voyage en Turquie, voici comme on loge : on arrive à sept ou huit heures du soir au village ; on s'adresse au maire (*tcharbadji*), littéralement soupier, car il est censé veiller à ce que le voyageur ait sa soupe et le logement. Ce municipal vous loge chez un paysan qui s'occupe de vos chevaux, la ménagère balaie la terrasse, y étend une natte, un tapis, des coussins, vous vous installez en attendant le souper. Les importants du village viennent vous y voir, causer de Stamboul et de Franghistan. Puis la femme ou la fille du logis vous verse de l'eau sur les mains, apporte un grand plateau de bois sur lequel est le souper, composé de pain fraîchement cuit et tout chaud, pas trop mauvais, de soupe, d'œufs au plat, d'une sorte de pâtisserie et de yaourst (gros lait) : jamais de viande. Puis, vous vous roulez dans votre couverture de cheval, et vous vous couchez sur le tapis. S'il fait mauvais temps, tant pis pour vous ; s'il y a des puces (il y en a toujours), tant pis encore. Le matin, on déjeune à peu près de même, car on ne mangera pas avant le soir ; on monte à cheval, on part, et votre hôte vous donne au diable, car vous avez dérangé son monde, et consommé ses denrées et son

fourrage, sans payer un sou, vu que c'est un chrétien, un *raya*. Moi, je payais, de sorte que ces bons Bulgares me prenaient pour un *gospodin inglis* (un seigneur anglais) et me baisaient les mains ; les Turcs me regardaient, je crois, comme un niais, de payer quand je pouvais m'en dispenser. »

La lettre adressée de Bucharest, le 10 juin 1857, à M<sup>me</sup> Souvestre, ajoute, sur les mœurs orientales, quelques détails intéressants :

« CHÈRE MADAME,

» Au retour d'un voyage en Turquie, je trouve votre longue lettre. Vous êtes bien bonne d'avoir compris que, si une lettre me fait du bien, c'est en raison directe de son étendue. Elle m'a fait songer, ce qui n'est pas toujours un bien pour moi. Vous aviez l'attention délicate de vous enquérir de ma santé, de ma situation. Ma santé n'a cessé d'être bonne, et ma situation doit me satisfaire. Il est vrai que je songe qu'on m'a promené, à Paris, deux ans pour ne me rien donner ; qu'on a cru me rendre un grand service en me donnant un titre gratuit en échange de découvertes réelles à faire ; que ce titre même m'oblige à une tenue, et me défend certaines ressources, de donner des leçons, par exemple ; que 1,000 francs pris à propos sur la Caisse des Missions me sauveraient du désagrément de manquer le plus précieux de ma mission, mon voyage dans la haute Albanie ; que je n'aurais pas ces 1,000 francs, mais qu'on en trouvera probablement 15,000 pour un petit monsieur chargé d'aller chercher des monuments grecs dans la Corse ou dans la Martinique ; que, quand j'ai gagné quelques ducats à Bucharest, il faut que j'aie les dépenser sur la rive droite ; et quand ils sont mangés, je revienne travailler de nouveau pour les dépenser encore ;

qu'il faut cependant que, pour tous ces Valaques, j'aie l'air d'avoir les poches remplies de l'or officiel, parce que si on me soupçonnait de n'être que ce que je suis — un voyageur résolu et marchant soutenu par ses propres ressources et non par celles de l'État — je serais perdu aux yeux de ces gens et un peu à ceux des trois-quarts de mes compatriotes ; que grâce à tout cela, une mission de six mois se réduira, comme travail effectif, à deux, et qu'au retour, il ne manquera pas de gens pour dire : « Voilà donc ce qu'il a fait en six mois ? » Je songe à cela, et ce n'est ni gai, ni sain, ni brave ; et le travail en souffre, ce qui ne vaut rien. Car enfin, si je fais un livre utile, qu'importe au lecteur par quelles ressources je l'ai pu faire, et comment j'eusse pu mieux faire ? L'homme n'est qu'un accident d'un jour, mais la science est une grande chose éternelle.

» Je suis heureux ici. Du travail, de bonnes relations, un pays que j'aime assez. De quoi vous parlait ma lettre ? Des Valaques ? Quelle singulière nation ! Des enfants qui se croient des hommes, mais du moins des enfants sympathiques. Les Serbes, que j'admire bien davantage, sont dignes, mais un peu roides. Les Roumains sont les Français du Danube, avec une certaine ingénuité en plus ; seulement ils tiennent à ne pas être ingénus. Leur cordialité est charmante et leur dévouement sincère. Le sentiment ne leur manque pas ; c'est la solidité, le sérieux, la moralité qui leur manquent. Je leur dis quelquefois : « Vous êtes enfants et déjà vous êtes vieux et gangrenés jusqu'à la moelle. » Ils répondent : « C'est le fait des Fanariotes. » — « Eh ! morbleu, laissez-là les Fanariotes, et corrigez-vous ! » J'aime quelques individus, mais pas la masse. Il m'a paru que les paysans valent mieux, si affaissés qu'ils soient ; quant à l'aristocratie, c'est une étable d'Augias. Entrez dans un salon, et vous pouvez dire tout



d'abord : neuf sur dix de ces hommes sont des voleurs ; neuf sur dix de ces femmes sont..... ou le seront, Une frivolité, une légèreté, une paresse, un luxe inouïs, et, pour suffire à des dépenses folles, des ressources honteuses ou l'exploitation impitoyable du *klakasch* (paysan corvéable). Il est vrai que la boyarie confiant aux Tziganes bohémiens « l'éducation de ses enfants et la conduite de ses voitures, » on voit d'où sort chaque génération. Et pour les jeunes filles, on a de plus la gouvernante française et surtout allemande, c'est-à-dire le plus souvent une aventurière qui a *beaucoup souffert*. Le romanesque exagéré et sans grandeur des jeunes roumaines me semble venir en grande partie de là. Vous me direz que la mère...., mais la mère a bien autre chose à faire ; et les bals des Ghika, des Ribesco, des Cantacuzène, des Troubetskoï, des Floresco, que sais-je ? Ne faut-il pas veiller à ce que les succès d'intérieur ne fassent pas « maigrir les plus belles épaules de la Valachie ? » (*Historique.*)

• Je croyais les Valaques au moins braves : erreur. Ils vous digèrent un affront avec un stoïcisme superbe et puis, ils disent : « Donnez-nous des fusils ! » — « Qu'en feriez-vous, mes enfants ? » On vous en donnera, des petits couteaux pour les perdre. Cependant le peuple, sous l'uniforme, fait un bon soldat : on a vu, en 1848, les pompiers de la caserne Spiro se défendre cinq heures contre l'armée turque, prendre deux canons, tuer un pacha et trois cents hommes, en perdant eux-mêmes quarante-sept des leurs. Comme patriotisme, j'apprécie davantage les Valaques ; c'est le sentiment le plus vivace en eux. Il y a ici, non pas seulement des individus, mais des familles entières dignes de la vieille Rome, les Golesco, par exemple. La vieille M<sup>re</sup> Golesco, la *kokona mare*, mère de cinq proscrits, sans compter ceux qui pourraient l'être, est vraiment la mère des Gracques. Je ne sais pas s'il y a des

Valaques qui risqueraient leur petit doigt pour leur père, mais pour la Roumanie, la plupart joueraient leur tête, et mieux, leur fortune. Singulière race, et qu'on aime pourtant !

» Mais de quoi vous ai-je parlé près de trois pages ? Je reviens de Tirnova. J'avais passé quelques jours à Routschouk, d'où je me suis mis en route, le 31 mai, pour les Balkans. Près Samovoda, sur la Jantra, je rencontre un convoi escorté par les Arnantes les plus pittoresques et les plus brodés qu'on puisse voir : c'était un harem en voyage, je crois. Une manière d'eunuque jette un cri ; ces dames, — quinze ou seize, empilées dans quatre arabats — se voilent précipitamment ; je passe au pas, et j'inspecte le chargement féminin. Une n'était pas voilée, elle l'était même trop peu ; du front à la ceinture, elle n'était guère plus vêtue que la Vénus de Milo ; il faisait si chaud ! type grec, quatorze ans au plus, et ravissante. Une heure après, j'étais à Tirnova, la plus belle chose que j'aie vue de ma vie. Entassez sur un rocher haut comme le Jura et bien plus escarpé, baigné de trois côtés par une rivière, une ville de 30,000 âmes groupée autour d'un pic verdoyant appelé le Kartal (en turc, les aigles) — véritable nid d'aigles en effet — vous aurez cette vieille capitale des rois bulgares. J'y ai été reçu à bras ouverts, comme si j'avais été un commissaire français ; si les cloches n'ont pas sonné pour moi, c'est que, d'abord, il n'y a ni cloches ni églises apparentes dans la tolérante Turquie ; les vieilles basiliques chrétiennes ont été transformées en mosquées. Les Bulgares n'ont rien de saillant, types intelligents et sérieux plutôt que beaux. En revanche, je n'ai rien vu d'aussi charmant que les jeunes filles bulgares, soit à Routschouk, soit à Tirnova ; beautés moins matérielles et moins *Junons* que les Roumaines, mais bien plus intelligentes ; elles n'ont rien de l'indolence superbe

et un peu bestiale qui vous impatiente dans les femmes d'Orient après les premières minutes accordées à l'admiration. »

Les deux lettres de Lejean à MM. Ernest Desjardins et Jomard (*Bulletin de la Société de Géographie*, 4<sup>e</sup> série, t. xv, pp. 99-116), la première de Bucharest, le 11 juin 1857, la seconde de Jassy, le 12 août suivant, nous font connaître le degré d'avancement successif de ses travaux. Ils l'avaient conduit à reconnaître que la carte de la Moldavie, de Kiépert, bien que supérieure à celles qui l'avaient précédée, était cependant assez souvent erronée pour la Turquie d'Europe proprement dite (la Bosnie exceptée), comme topographie et surtout comme orographie. Il entreprit de la réédifier, et traita, dans ce but, le 21 août 1857, avec les libraires Codresso et Petrini, de Jassy, de l'exécution d'une carte de la Moldavie, en neuf feuilles, comprenant les nouvelles acquisitions et les plans particuliers de Jassy et de Galatz. Ses honoraires furent fixés à 2,000 francs, dont 800 lui furent payés à Bucharest, après le levé de la carte, et le reste à Paris, quand elle aurait été gravée. Cette bonne aubaine lui permit de se donner le luxe d'un cheval avec bride, selle, etc., et de faire dans la Turquie centrale une excursion, d'où il rapporta, à défaut d'idées turcophiles, ce qui valait mieux, les matériaux de la *Carte ethnographique de la Turquie d'Europe*, qu'il publia plus tard dans un des cahiers supplémentaires de *Mitteilungen*, du docteur Petermann, de Gotha, sous ce titre : *Ethnographie de la Turquie d'Europe*, Gotha, Justus Perthes, 1861, in-4<sup>e</sup> de 38 pages compactes, à deux colonnes, contenant, l'une le texte français, l'autre une traduction en allemand. Malgré quelques erreurs qu'il se proposait de corriger, ce Mémoire en dit plus sur la question d'Orient que bien des volumes. Quant à la carte, ses teintes nettement tranchées, font ressortir le rôle forcément assigné

aux diverses populations vassales de la Turquie, en cas de conflit entre elles et leur suzerain. Les événements dont l'Orient est en ce moment le théâtre, le démontrent.

Lejean s'était abusé sur le chiffre de la dépense de son voyage. En se refusant à user pour lui et son escorte du privilège, non-seulement de ne point défrayer cette escorte, mais encore de la faire nourrir et héberger, comme lui-même, par les *rayas*, sans bourse délier, il s'était mis dans un grand embarras d'où le fit sortir l'à-compte payé à Bucharest, et qui lui suffit tout juste jusqu'à son arrivée, à Paris, le 15 décembre 1857; il ne lui restait plus que vingt centimes. Sa collaboration au *Magasin pittoresque* et des travaux exécutés pour divers éditeurs, le remirent à flot et lui permirent, en attendant une nouvelle mission, de préparer, d'après le conseil de M. Guignaut, sa thèse pour le doctorat, thèse qui devait faire l'objet d'une étude sur la géographie comparée de la France.

Mais la thèse fut promptement laissée de côté. M. Rouland le chargea, le 12 août 1858, de recherches géographiques et ethnographiques dans la haute Bulgarie, la haute Albanie et le Monténégro. « Je ne doute pas, Monsieur, lui écrivait le Ministre, du succès et des heureux résultats des nouvelles investigations que vous allez entreprendre. J'en ai pour garant l'intéressant rapport que vous m'avez adressé relativement à votre voyage de l'an dernier dans les principautés danubiennes.

» Pour vous faciliter ce but autant qu'il est en mon pouvoir, j'écris aujourd'hui même à M. le Ministre des Affaires étrangères et le prie de vous donner une lettre de recommandation aux agents diplomatiques des contrées que vous devez visiter, etc. » — L'appui officiel dont il est question dans cette lettre fut refusé, en raison de la situation politique du Monténégro et des provinces avoisinantes de la Turquie d'Europe. Le Ministre des Affaires étrangères

pensait que, dans le Monténégro particulièrement, la présence d'une personne chargée d'une mission aurait des inconvénients qu'il importait d'éviter dans un moment où les grandes puissances s'occupaient du règlement des affaires de ce pays.

Ce refus de lettres l'accréditant près des consuls français n'arrêta pas Lejean. Comme la précédente, sa mission devait être gratuite, mais le Ministre revint, croyons-nous, sur sa première décision et alloua à son délégué une indemnité de 20 francs par jour. Parti de Paris, au mois d'août 1858, Lejean y rentrait dans les premiers jours du mois d'octobre suivant, rapportant force matériaux, dont une partie a servi au récit qu'il a fait de sa mission dans le *Tour du Monde*, auquel il collabora dès la fondation de cette importante publication en 1860, et où ce récit, approprié à l'esprit et au cadre du recueil, a été inséré, avec neuf vues et une carte du Monténégro, dans les livraisons 5, 6 et 19, sous ces titres : *Voyage en Albanie et au Monténégro*, — *Voyage en Herzégovine*. Dès son arrivée, la *Revue contemporaine* lui demanda une série d'articles qui, avec sa collaboration au *Magasin pittoresque* et la mise en œuvre des matériaux recueillis dans le cours de sa mission, furent sa principale occupation jusque vers la fin de 1859.

Dans l'intervalle, un de ses amis les plus dévoués, M. Ernest Desjardins, l'avait présenté à une dame aussi distinguée par l'esprit que par le caractère, M<sup>me</sup> Hortense Cornu, filleule de la reine Hortense. M<sup>me</sup> Cornu, qui n'approuvait pas de tous points la politique impériale, avait fait de ses salons un terrain neutre où se rencontraient, chaque dimanche, des personnes accueillies uniquement pour leur mérite scientifique, artistique ou littéraire. Très dévouée néanmoins au fils de sa marraine, elle exerçait sur lui une influence devant laquelle pâlissait celle des personnages officiels les plus autorisés, et qu'elle s'empres-

sait de mettre au service de toute idée, de toute entreprise généreuse. Plus elle avait connu Lejean, plus elle l'avait apprécié. Elle aurait voulu qu'il eût occupé un emploi. Lejean était rétif. Ce qu'il préférait à tout, c'était une mission en Afrique, dont il rêvait depuis longtemps, séduit qu'il était par la perspective d'attacher son nom à la découverte des sources du Nil. Effrayée des dangers qu'il voulait courir, M<sup>me</sup> Cornu ne céda qu'à ses instances réitérées en sollicitant de l'Empereur la mission qu'il convoitait. Cette fois encore, et bien injustement, les amis ne ménagèrent pas les récriminations. Lejean n'était rien moins qu'un renégat, un transfuge. De part et d'autre, rien n'avait motivé ces qualifications, où l'odieux le disputait au ridicule. Lejean avait cru avec raison que la science et la politique sont deux choses qui peuvent, qui doivent même rester étrangères l'une à l'autre, et séparant le souverain du Mécène, pour qui il eut toujours une profonde reconnaissance, il conserva intactes ses opinions (1). En cela, du reste, il fut à l'aise, car il ne lui fut jamais demandé compte, ou, ce qui vaudrait peut-être mieux encore, elles n'empêchèrent pas l'Empereur, s'il les connaissait, d'approuver, avec des signes réitérés de bienveillance, le plan de son voyage, dans une audience qui se

---

(1) Ces opinions ne se faisaient jour que dans des épanchements intimes. Mais après la bienveillance dont il avait été l'objet de la part de l'Empereur, il ne se croyait pas le droit de les divulguer. Il y aurait eu, à ses yeux, inconvenance, ingratitude même. Témoin ce passage de sa lettre du 30 mai 1868 à M<sup>me</sup> Souvestre : « Vous savez qu'on aime à faire en soi-même des livres qu'on n'écrit jamais. Le mien, c'est *La Fin d'un Empire, — Le Tableau des dernières années de l'Empire byzantin*. — Le livre est tout fait dans ma tête, mais je n'en écrirai pas une ligne, parce qu'il aurait un succès d'arme de guerre, genre de succès funeste à la vraie science. »

termina pas ces paroles : « Partez, Monsieur, l'argent ne vous manquera pas. » Il ne manqua pas en effet.

Parti de Paris dans les premiers jours de janvier, il nous écrivait le 17 d'Alexandrie d'Egypte : « Je suis pour quelques heures encore à Alexandrie d'où je pars pour le Caire, duquel Caire je pars vers le 1<sup>er</sup> février pour le Haut-Nil. J'ai reçu des fonds et une mission pour aller aux sources du Nil, et le jour que votre lettre m'arrivait, je quittais Paris pour Marseille. Je serai probablement à Khartoum vers le 20 mars au plus tard. J'y organiserai une expédition. Je suis seul chef, et le gouvernement français demande pour moi au gouvernement égyptien tout l'appui possible, c'est-à-dire des hommes. Au pis aller, je serai quitte pour les payer. Je suis bien armé, j'ai des bibelots pour les négrillons, des verroteries, etc., et si cela ne suffit pas, j'ai un revolver superbe que je vous montrerai au retour. Croyez que je n'en abuserai pas. »

Le 20 janvier 1860, il était au Caire d'où il adressait, le 4 février, la lettre suivante à M<sup>re</sup> Souvestre :

« CHÈRE MADAME,

• Que Dieu vous garde des tentations de paresse que vous donne cette belle Egypte. Depuis quinze jours que je suis au Caire, j'ai écrit *une* lettre, et aujourd'hui pourquoi est-ce que je vous écris puisque je suis de mauvaise humeur ? J'ai pris passage sur le *Gabair*, vapeur de la compagnie Medjidié qui fait le service de la mer Rouge. Le gouvernement a happé le *Gabair* pour faire une tournée dans les ports, et on me transborde sur l'*Hedjaz* qui doit partir le 6 mars. Voilà que le vice-roi veut envoyer en pèlerinage à La Mecque tout son harem. Je serai donc le 8 à Suez; le 16 — je l'espère — à Souakin. »

« 11 Février.

» Je continue ma lettre à Suez, et je viens d'apprendre qu'on partira peut-être le 14. Ces dames ne sont pas prêtes. Décidément, je ne serai poli à bord que tout juste. La femme en Orient semble créée pour deux choses : gêner et souffrir. La musulmane n'est guère qu'un paquet, et en dehors de l'Islam, elle ne compte pas toujours pour grand'chose. Dernièrement, un négociant, M. Weiss, demeurant rue Mouski, au Caire, père d'une jeune fille de quinze ans environ, a eu l'idée de la mettre en loterie pour un mois, à 25 francs le billet, à 250 billets. Le gagnant a été un vieux turc si hideux que la fille a refusé; le turc a réclamé ferme et a fini par se désister, moyennant 500 francs. La loterie a été recommencée et le prix a échu à un français qui, au bout du mois, a loyalement rendu M<sup>lle</sup> Weiss à ses nobles parents.

» Je suis arrivé à Suez par le chemin de fer qui traverse le désert. Ce désert est grand comme deux de nos départements, et n'est pas tout-à-fait désert; il y est poussé *deux* arbres, et je vous prie de croire qu'on les voit de loin. Nous avons eu un coup de simoun superbe; le ciel et la terre étaient d'un rouge sinistre, les tourbillons de sable enveloppaient le convoi qui passait dans l'espace comme un convoi fantôme. Le train suivant est resté enterré dans les sables à mi-route, la locomotive ensablée n'a pu ni avancer ni reculer, les poteaux du télégraphe balayés comme des tiges de blé; on est resté un jour et demi sans nouvelle du train. J'ai couru par ma faute un autre petit danger. Ce matin j'ai voulu traverser la mer Rouge à marée basse, et j'y ai réussi; mais, au retour, la marée est venue comme un fleuve, j'ai été surpris par les eaux à mi-chemin. Aperçu par un batelier arabe que j'ai hélé, j'ai été recueilli par ce fils d'Ismaël qui, au moment



du sauvetage, a commencé par discuter avec moi, au plus juste prix, le taux de l'opération, préalablement à tout. Après discussion, ma vie ayant été estimée par moi 22 sous, par lui 30, nous sommes tombés d'accord à 23. Je vais tous les matins flâner dans le désert, que j'aime de plus en plus. Ne croyez pas que le désert soit monotone ; il a des aspects, des détails, des épisodes qui ont un charme pénétrant pour un voyageur passionné comme moi. Un détail vous dira à quel point Suez est enveloppé de désolation ; l'eau y vient du Caire par le chemin de fer, comme train de marchandises, et y coûte 1 fr. 25 les 40 litres. Avant le chemin de fer, une famille riche y dépensait 5 francs par jour pour l'eau. »

« Souakin, 5 Mars.

» Je suis sur la frontière d'Abyssinie. Traversée heureuse, mais d'une lenteur intolérable. J'ai logé à Djedda chez un riche négociant dont la femme portait un ravissant costume d'intérieur ; un peu décolletée seulement ; du front à la ceinture, un collier à trois rangs de sequins pour tout voile ; causant très-agréablement, pelotonnée sur son divan, et l'orteil dans la main ; dévote par dessus le marché. Elle était du Caire, et me parlait amèrement des dames de Djedda, qui disaient d'elle : une femme du Caire, *sauf votre respect*. — Les dames de Souakin sont des négresses fort laides, décolletées aussi, mais de la tête aux pieds, et pommadées de beurre rance. »

Parti de Souakin, à dos de chameau, le 13 mars, Lejean, après s'être arrêté à Kassala, se dirigea vers Khartoum où il resta trois mois (mai-août). Pendant son séjour dans cette ville, il écrivit le 24 juillet 1860, à M<sup>re</sup> Souvestre, la lettre suivante :

« CHÈRE MADAME,

• Je viens de déchirer une lettre de quatre pages très-serrées. Quand on souffre, il faut le dire en deux lignes et pas en quatre pages. Après cela, est-il bien vrai que je souffre ? Je combats, ce qui a bien ses joies aussi quand on a raison. Un post-scriptum, que j'ai seul conservé, vous dira en partie ce que c'est. Je suis tombé dans une ville de 40,000 âmes, aimable et hospitalière à la surface, ignoble au fond. La traite des nègres la plus éhontée alimente ce luxe, et quant à la moralité de l'ensemble, c'est une moralité de négriers ; le vice grossier et cynique à faire rougir les lazzaroni ; à la surface, une franc-maçonnerie, et sous tout cela, des gens qui passent leur vie à se diffamer les uns les autres. Je ne voulais pas me mêler de leurs vilénies ; mais mis en demeure de me prononcer sur la traite, d'appuyer ou d'abandonner deux ou trois gens d'honneur qui m'avaient bien reçu et qui résistaient à la gredinerie générale, j'ai fait mon devoir, et j'ai la guerre avec la *colonie*, car ces messieurs ont la prétention d'être la colonie européenne de l'Afrique centrale. Le pis, c'est que, contre cette coalition de misérables, je ne sais trop qui osera ici me louer une barque et des hommes pour continuer mon voyage. Du reste, vu la bravoure connue des négriers, je ne cours aucun danger personnel, bien que ces messieurs sachent très-bien que j'ai surtout poussé à un procès si grave qu'ils en sont venus, dans leurs petits comités, à discuter *leurs chances de baigne*. Bon voyage ! Un mot qui vous peindra Khartoum. M. P...., consul de France, a été la nuit dernière assommé de coups de canne et déchiré de coups de griffe par une Abyssinienne cuivrée, son esclave et sa Briséis ; il est allé se plaindre au pharmacien en chef français-musulman qui a fait amener l'esclave chez lui pour quelques jours. Afin de la calmer,

il la battait tous les matins à coups de cravache ; or, j'ai vu fonctionner la cravache de cet apothicaire, elle coupe la chair comme un bon sabre, et je plains M<sup>re</sup> Aajémi. Ce pharmacien, nommé Tiran, excellent homme, malgré quelques manies, est le mari assez docile d'une grecque qu'il a achetée toute petite, belle, honnête et imposante personne qui n'a jamais été très-heureuse ; elle a perdu une fille qui la consolait des légèretés de son seigneur. Il m'a avoué qu'une cicatrice profonde qu'elle porte à la main provient d'un coup de sabre qu'il lui donna un jour dans un moment de vivacité, mais tout cela est oublié. « Elle me rompt la tête pour que je l'épouse à l'eupéenne, mais je la vois venir ; elle veut que je me réduise à une seule femme. » Comment trouvez-vous cette rouerie ? »

De Khartoum, Lejean fit route pour le Kordofan, sur un petit âne d'Égypte, monture des gens comme il faut de cette ville, et, le 6 août, il était au village d'Oudourman, sur la rive gauche du Nil Blanc, en face du *Mogrin*, ou confluent des deux fleuves. Le lendemain il s'engagea dans le désert et continua par une route presque parallèle au Nil. Parvenu au village de Djébel, il fut contraint par la fièvre de revenir à Khartoum, où il rentra dans un complet épuisement, deux mois après s'en être éloigné. Quand il fut un peu remis du choc violent que sa constitution venait d'éprouver, il songea à donner sérieusement suite à ses projets d'exploration du Nil Blanc. Pendant qu'un aventurier cypriot, intelligent et actif, s'occupait des préparatifs de son voyage et lui frétait un *negher* (cange à quatorze avirons), en même temps qu'il enrôlait l'équipage nécessaire, Lejean faisait diversion à ses ennuis, en écrivant, le 23 novembre, à M. Ernest Desjardins :

« Mon bon ami, si je ne vous écris que quinze lignes, m'en voudrez-vous ? J'ai la fièvre, je suis abattu, mais je réussis à coups d'écus. J'aurais dû commencer par là. Je

pars dans treize jours sur ma barque, à moi, pour les sources disputées. Comme vous êtes plus archéologue que topographe d'inclination, je vous parlerai d'antiquités que j'ai copiées dans les affreuses montagnes Haraza, frontières du Kordofan. Grâce aux exagérations des Arabes, j'avais été induit à chercher des ruines là où il n'y avait que des peintures sur la surface inférieure d'une table de granit blanchie par le polissage, mais du moins, ces peintures, une fois la première mauvaise humeur passée, m'ont paru fort intéressantes. Elles sont anti-slamiques, car il y a des figures humaines, et de plus, des guerriers portent un justaucorps qui n'a de rapport avec aucun costume de l'Afrique moderne, si j'en excepte ce *qu'on dit* de la garde du roi de Darfour. Pour avoir quelques lumières sur tout cela, j'aurais besoin de feuilleter la collection des bas-reliefs égyptiens. La scène est une razzia. Une tribu victorieuse, ou plutôt un *goum*, chasse une masse de cavaliers qui se défendent le javelot en main ; des moutons, un éléphant, une girafe font partie du butin. Une sorte de géant combat pour les vaincus : il a la barbe en pointe et un costume assez analogue à celui des Francs aux premières Croisades. Pour qu'on ne se trompe pas sur la coupe du justaucorps, il y en a un dessiné à part comme sur les prospectus des tailleurs parisiens. L'homme qui attaque l'éléphant est monté sur un animal qui semble un *ab-garu*, une licorne, presque la licorne héraldique d'Angleterre, formes et stature du cheval. Tous les personnages et tous les animaux sont dessinés au simple trait, puis peints en rouge, sauf les moutons, et, je crois, un cheval. J'ai pu me rendre compte de ce procédé de travail en voyant une esquisse imparfaite que j'ai copiée et dont le trait seul est fait. Les contours sont nets, mais la matière colorante ne tient pas au frottement. Cinq ou six figures ont été effacées sur la

même pierre, deux sur la pierre en face, et ce n'est pas par le temps. Cependant, pour la seconde pierre, j'admets l'action de la lumière et d'une forte pluie battant très-obliquement. En tout cas, mes dessins sont fidèles, mais incomplets (16 fig. sur 20), ce qui tient à mon état de fièvre. J'essayai de calquer un groupe, mais les bras me tombèrent; ne pouvant dessiner debout, je me couchai sous la pierre et pus ainsi dessiner deux ou trois figures; mais il fallut à peu près me porter à ma case, à vingt pas de là.

» Quant au principal groupe d'antiquités, voici ce que m'a dit le cachef d'Abou-Haraz, homme très-véridique et très-bon observateur : « En 1854, étant cachef à Katcha, je fus chargé d'aller recueillir l'impôt des Kababich, et je fus au Djébel-Haoudoan, leur principale résidence. Ils avaient fui quand j'arrivai, et je me mis à faire le tour de la montagne qui est comme ceci (il m'en a fait une sorte de plan); les maisons des villages étaient en pierre, et j'y pénétrai par curiosité : les pierres portaient des sculptures de toutes sortes de choses, des animaux, des hommes, des femmes reconnaissables à leurs seins nus; quelques personnages étaient debout, les bras croisés sur la poitrine; d'autres assis, le dos incliné en arrière « avec un objet qui était sans doute un *bendukieh* (un fusil). » J'ai pris des renseignements plus circonstanciés sur la situation du lieu qui est malheureusement en plein désert; mais avec l'or et de bons dromadaires on va loin.

» J'ai reçu fort inopinément un secours impérial de 5,000 francs, grâce auquel je puis fréter une barque, et je pars dans quatre jours, malgré les intrigues et les trahisons de Khartoum. Ma barque se nomme la *Bretagne*, 29 hommes d'équipage, dont 20 soldats bien armés. J'ai bien vite deviné par où me venait le supplément sauveur, mais ne serait-ce pas vous qui auriez averti? Vous en êtes

bien capable : en fait de services à rendre, vous êtes *efficace*.

» Je suis malade depuis le jour des antiquités, mais depuis trois jours, la convalescence a repris nettement le dessus, sauf quelque faiblesse des jambes, et avec la santé sont revenus l'espoir, la confiance, le *forward*. Au Nil ! »

Le 29 novembre, Lejean quitta le quai de la Mondovie, et après avoir doublé la pointe Mondjera, il entra, par un bon vent de nord, dans le plus grand des deux fleuves jumeaux qui forment le Nil. Nous ne donnons pas son itinéraire jusqu'à Gondokoro, où il arriva, le 22 janvier 1861. Une excursion de trois semaines lui fit acquérir la conviction qu'il ne pourrait s'avancer plus au sud. Il lui aurait fallu au moins soixante hommes pour lutter contre l'hostilité et la rapacité des Madi : quelques tentatives qu'il fit pour se joindre à des Khartoumiens qui se disposaient à gagner l'intérieur, n'eurent aucun succès. Tous ces individus projetaient des opérations véreuses et craignaient quiconque n'avait pas avec eux la solidarité du crime, ou, au moins, un silence complaisant. Ce n'est pas tout, la fièvre paludéenne qui ne le quittait pas, avait affaibli chez lui le ressort moral. Le 12 février, mettant le cap au nord, il descendit le fleuve en traversant les pays Bary et Denka dont il a caractérisé le type, les mœurs et les coutumes dans un chapitre intéressant. Arrivé, le 25 février, à l'entrée du lac Nô qu'il avait traversé en venant, et le 5 mars dans un autre lac beaucoup plus grand, il le nomma lac de l'*Ambadja*, à cause des bois épais d'*ambadja* dont il est bordé. Forcé, par l'épuisement de ses gens, de mouiller, le 9 mars, à Oaon-Oaon, où ils construisirent des abris pour lui et pour eux, il reçut le lendemain la visite d'une douzaine de grands beaux nègres qui traversèrent un marigot à la nage et venaient lui vendre un peu de lait qu'ils portaient dans

des calebasses appuyées à d'assez gros cylindres que formait le tronc de l'ambadja. Lejean leur demanda un bœuf et un mouton ; les rusés sauvages, qui voyaient bien à quelle extrémité, lui et ses compagnons étaient réduits, lui vendirent des provisions à un prix exorbitant. Il paya un bœuf médiocre vingt fers de lance, et, pour un mouton, il dut, après force pourparlers, céder deux belles lances, toutes montées, de sa collection. Le lait se payait en belles verroteries blanches (song-song) que les noirs serraient au fond d'un porte-monnaie fort singulier ; c'était un coquillage fluviatile, une grande hélice vert bouteille à l'extérieur, d'un blanc violacé au-dedans, et où l'on pouvait introduire les quatre doigts.

Son campement était établi sur une île appelée Toura. Pendant que ses gens se remettaient de leur épuisement, lui, tout affaibli qu'il était, il explorait les environs. Désireux de visiter les marigots aussi loin qu'un canot pourrait pénétrer, il partit un matin dans une felouque montée par quatre hommes, et traversant, tantôt dans sa barque des lagunes stagnantes, tantôt à pied des terres marécageuses, il atteignit le fond même du Bahr-el-Gazal. Cette excursion compléta ses connaissances et fixa ses idées sur l'hydrographie de ce fleuve. Il devenait évident pour lui qu'il n'était qu'un CANAL DE DRAINAGE DES MARAIS DU NEUVIÈME DEGRÉ et des cours d'eau qui les alimentent, principalement le Bahr-el-Djour. Cette exploration compensait ainsi en partie l'insuccès de sa tentative vers le sud. Il avait réussi à faire le premier un relevé rigoureux du cours de ce fleuve jusqu'au point où il cesse de porter barque, et en constatant la singulière nature de cet affluent du Nil, successivement lac, marais et canal draineur, selon les saisons de l'année, il avait pu éclaircir plusieurs points jusque-là obscurs dans l'hydrographie de ce bassin. Malheureusement la nature même du sol avait limité ses

excursions et l'absence totale de montagnes, de simples collines mêmes, l'avait privé d'un élément précieux de relevés topographiques. A ses études directes et faites *de visu* s'étaient ajoutées les informations qu'il avait recueillies çà et là. Les obstacles matériels n'étaient pas les seuls qui l'obligeassent à rétrograder. Ses hommes étaient trop affaiblis pour tirer la cordelle quand il le fallait, et les privations avaient fait tomber une quinzaine d'entre eux dans un marasme et une sorte de prostration stupide, inquiétante pour leur raison. Lejean lui-même n'était guère mieux. La fièvre l'avait à peu près quitté à Toura, mais il lui en était resté un ébranlement moral et une irritabilité nerveuse qui ne se dissipèrent qu'à la longue. A Oaon-Oaon, il avait reçu à la jambe, et principalement au cou-de-pied, sept ou huit piqûres d'une mouche rousgâtre (peut-être le *nâm* du Soudan), et ces piqûres avaient laissé de larges plaies qui, sans être douloureuses, ne se cicatrisèrent que lentement. Ainsi cloué sur son *anghareb*, il avait encore à souffrir du *khamzin* qui, pendant plusieurs jours, souffla du Kordofan, avec des alternatives de brises fraîches et brûlantes, bien autrement douloureuses et irritantes qu'un air uniformément embrasé. L'impatience et le découragement allaient infailliblement ramener la fièvre, lorsqu'un petit vapeur envoyé à sa rencontre par ses amis de Khartoum, le remorqua et le déposa dans cette ville, après cinq mois d'absence. Le 28 juin, il s'embarqua à Korosko pour Assouan, d'où il regagna le Caire. Moins de deux mois après, il rentra à Paris, qu'il ne fit que traverser et vint se reposer à Traondour, où il arriva tout fourbu, nous écrivait-il, le 26 août 1861.

M<sup>me</sup> Cornu, nous l'avons vu, n'avait cédé qu'à contre-cœur aux instances de Lejean, lorsqu'elle avait sollicité pour lui une mission en Afrique. Pendant le voyage, les dangers qu'il avait courus avaient plus d'une fois éveillé



sa sollicitude, et pour qu'il ne s'y exposât pas davantage, elle aurait voulu le retenir en France, au moyen d'un emploi qui eût satisfait ses aptitudes et ses goûts. Telle était une chaire de géographie commerciale qu'elle voulait faire créer pour lui dans une de nos grandes places de commerce (Marseille, Bordeaux, Nantes). M. E. Desjardins lui communiquait ce projet dans une lettre du 22 septembre 1861, à laquelle Lejean fit la réponse suivante, où il explique comment il voulait réparer l'insuccès de sa mission.

« Plouégat-Guerand, le 5 octobre 1861.

» Vous êtes bien aimable de trouver le temps, au milieu de vos occupations multiples, de m'écrire quatre pages bien pleines, et pleines sous tous les rapports. Je réponds tout d'abord au principal objet de votre lettre, le projet d'une chaire de géographie. C'est pour moi une chance inespérée, bien supérieure à mon espoir qui se bornait à un emploi fort secondaire dans une bibliothèque de Paris; mais, je pense, comme vous, que j'ai besoin de rester encore une année au moins, *in statu quo*. D'abord, j'ai besoin de publier mon voyage, et si je puis rédiger partout la partie narrative, ce n'est qu'à Paris que je puis m'occuper de la partie scientifique, de beaucoup la plus importante. En Afrique, les pays occupés par des gouvernements civilisés, Algérie, Égypte, le Cap, sont seuls relevés en entier et sur une base scientifique à peu près exacte. Ailleurs, on est arrivé à une vérité relative par des reconnaissances isolées dont le réseau a été vérifié et coordonné par la géographie critique; témoin le Maroc, Tunis, Tripoli, l'Abyssinie, le Zanguebar, la moitié du Soudan, la Nubie. Avant dix ans, les pays de cette *seconde* classe, notamment l'Abyssinie, les États barbaresques et

le Sénégal auront passé à la *première* ; il s'agit aujourd'hui de faire monter à la seconde classe les vastes régions qui sont encore à la troisième, c'est-à-dire tout ce que les cartographes les plus prudents laissent à peu près en blanc sur leurs cartes. Ce sera, pour le Soudan oriental, l'objet de la partie purement géographique de mon livre. J'ai atteint, à l'ouest, jusqu'au 25° de long. (E. de Paris) ; de ce point, mes informations ont rayonné au S., à l'O. au N.-E. ; elles se combinent avec celles de Barth et de Koelle, et le grand *desideratum* équatorial sera rétréci, à partir du Nil Blanc, sur une profondeur de quarante lieues en moyenne, sur un développement de 11°.

• J'ai fait ce que j'ai pu, mon ami ; mais, en somme, je me suis fourvoyé en prenant la route de Khartoum au lieu de celle de Zanzibar. *Le Nil Blanc est désormais impraticable à moins d'une armée.* Peney passera peut-être, parce qu'il dispose de 400 hommes fournis par une compagnie négrière ; malgré cette force, il a été attaqué dès le 5 ou le 6 janvier dernier dans le Nyambora, à deux pas de Gondokoro, et a eu quelques hommes hors de combat. Je crois que le monde savant ne m'en voudra pas d'avoir eu un échec inévitable, mais, en fait, c'est toujours un échec, et je ne veux pas l'accepter. Je suis donc résolu à donner une compensation, c'est-à-dire, à moins de graves obstacles, à passer la saison de 1862 dans la Turquie d'Europe, à mes frais, et à mettre ainsi la dernière main au grand travail que je poursuis depuis mes missions en 1857 et 1858, la *Topographie de la Turquie européenne* (moins les États vassaux). Vous savez que les matériaux abondent, mais qu'il y a partout des lacunes qui empêchent de faire une carte d'ensemble. Ainsi, les Russes ont cadastré toute la Bulgarie orientale ; mais ils n'ont pas fait les terrains (style d'état-major). Ainsi, Friedl a donné la Bosnie, d'après les relevés autrichiens, mais il est

incomplet et très-erroné dans la partie S. Viquentl a fait la Thrace et la Macédoine, mais il a bien des portions faites *d'après renseignements*. Pour l'Épire et la Thessalie, Pouqueville a donné quelques fragments détaillés ; mais avant la carte de l'officier grec Nicolaïde (1859), on n'avait pas une carte d'ensemble de la Thessalie qui fût passable. La Dardanie, en blanc sur la belle carte de Kiépert (les rivières pointillées !) La Macédoine, à l'O. du Streymon, à peu près inconnue. L'Herzégovine, la Haute-Albanie, tout l'ouest de la Bulgarie, tout le nord de la Thrace, *idem*. — Que faut-il pour remplir ces lacunes ? J'ai, en 1857, fait la Bulgarie centrale et l'ancienne province d'*Hæmimous* ; en 1858, quelques portions de l'ancienne Illyrie. Il me resterait à compléter les parties douteuses de la Bosnie, de Friedl ; à parcourir la province de Widdin et à la rajuster avec mes levés de 1857 et avec deux bonnes reconnaissances, de Nissa à Philoppolis (russe et autrichienne), que je possède, à relever en entier la Dardanie en m'appuyant à Sophia et à Pristina, à saisir le relief compliqué de l'Herzégovine que j'ai fortement tâté en 1858 ; à fouiller quelques cantons de la Guegaria (la carte de Hecquard, malgré son détail apparent, est misérable), à bien étudier les bassins lacustres d'Ochrida, de Presba, de Castoria, d'Ostrova, les articulations du Pinde, les tailles par où s'échappent le Penée et l'Haliacmon, et le relief *vrai* de l'Olympe et de l'Ossa, le nord de la Chalcidique, presque inconnue, le cours des fleuves appelés autrefois Achéloüs, Axius, Erigon et l'île de Thasos (les autres îles ont été relevées par la marine anglaise). De mars à octobre, j'ai le temps de remplir ce programme. Si varié qu'il soit, mon ordre de marche serait à peu près ceci (1) : Routs-

---

(1) Cet itinéraire fut à peu près celui qu'il suivit dans la mission dont il fut chargé plus tard.

chouk, *Jeny - Zagra*, Philippopolis, Drama, *Salonique*, l'Olympe, Larisse, *Pharsale*, Tirhala, Calavrytes, *Metzovo*, Thalissa, Sarigoul, Monastir, Ochrida, les Dèbres, le *Merdita*, *Djakova*, *Prisren*, Uskup, Istib, *Vrania*, *Kourchoumli*, *Nissa*, Isnebol, retour par Koumchouli à *Novr - Bazar*, Fotcha, Seraïevo, Mostar, Holatz, retour en France par Raguse. Les points soulignés sont ceux des séjours les plus prolongés. Parmi les plans que je relèverai, je noterai celui des champs de bataille de Pharsale, Philippines et Cynoscéphales qui ont été *croqués* quelquefois, mais jamais relevés avec précision ; je m'en suis assuré. L'Empereur qui travaille à son histoire très-technique de César, serait peut-être aise d'avoir le premier de ces plans.

• Je voudrais vous faire une question. J'ai un projet d'articles sur un sujet étranger à mon voyage, bien que mon voyage m'en ait fourni les éléments : c'est la traite des noirs sur le Nil Blanc. Les consuls en Égypte, à qui j'en ai parlé, m'y ont vivement poussé, parce que la publicité sérieuse donne à leurs efforts un appui moral qu'ils désirent. Mais voici la question : je désirerais faire un article de trente pages pour la *Revue des Deux-Mondes*, la seule qui offre une vraie publicité. Mais, depuis près de deux ans que j'ai quitté Paris, j'ignore bien des choses, et je ne sais pas si la *Revue* est restée un terrain neutre, où l'on peut se montrer sans compromettre sa position de voyageur patronné. Je vous serai bien reconnaissant de m'éclairer là-dessus. »

Lejean, dans sa lettre du 21 janvier 1862, nous exprimait l'espoir de retourner en Turquie : « Reçu très-bien par l'Empereur, nous y disait-il, je lui ai offert ma collection qui va orner le Musée ethnographique, mon atlas va passer à la gravure ; quatorze grandes feuilles, et le devis n'est pas cher : 8,640 francs. *Entre nous*, on parle de me

renvoyer en Turquie pour sept ou huit mois, de mars à octobre. Vous lirez le 1<sup>er</sup> février, ou le 15 au plus tard, un article de moi, dans la *Revue des Deux-Mondes* (c'était celui qui fut inséré le 15, sous ce titre : *Le Haut-Nil et le Soudan. Souvenirs de voyage*), avec suite au prochain numéro, et quelque chose dans le *Tour du Monde*... Dam ! la marmite coûte cher et le bois aussi... M. Guignaut, me voyant l'autre jour à l'Institut, s'est levé plein d'enthousiasme et a révélé aux assistants, qui ne s'en doutaient guère, que le nouveau Caillet était présent et les honorait de sa société. Mon paletot n'a pas rougi de cet éloge à bout portant, parce qu'il était gris. » Mais le renvoi en Turquie n'eut pas lieu, car dans l'intervalle la position de Lejean avait changé d'une manière notable, et la lettre précédente, commencée à Paris, se terminait, le 2 février, à Plouégat-Guerand, par ce *post-scriptum* : « Je suis nommé consul en Orient. » Il était, en effet, nommé, non pas consul, mais vice-consul à Massouah, et chargé en même temps d'une mission diplomatique près de Théodore II, empereur d'Abyssinie. Une note et une carte concernant l'Afrique, que M<sup>me</sup> Cornu fit parvenir en haut lieu, dans les premiers jours de février, obtinrent une approbation exprimée en ces termes : « C'est un homme de grands moyens, une tête claire et capable. Je l'ai nommé consul, sa note est très-intéressante. » A quelques jours de là, une seconde note fut remise. L'Empereur renouvela ses éloges, et ajouta d'un ton impérieux : « Il partira, il est consul. » Ce ton impérieux s'explique par le mécontentement qu'éprouvait Napoléon, du retard que mettait M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères, à régulariser la situation de Lejean et à expédier ses instructions, retard qui se prolongea assez longtemps encore puisqu'il ne partit de Paris que le 8 mai.

Parvenu à Alexandrie d'Égypte, il adressa à M. Ernest

Desjardins la lettre suivante, si intéressante au point de vue scientifique :

• Je suis arrivé à Alexandrie, d'où je repars après-demain. Je ne comptais pas y faire un séjour aussi fructueux sous tous les rapports ; j'y ai trouvé un aide-de-camp de Théodore, le lieutenant Chespeedy, qui va en Angleterre pour un achat de fusils, plus un agent anglais du feu Négousié, plus enfin les précieux et introuvables manuscrits de Malzac. Vous jugerez de leur importance par le document ci-contre que je vous prie de communiquer à la Société de Géographie. C'est la solution de la question qu'elle avait mise au concours (prix d'Abbadie) sur le débit du Fleuve Blanc et de ses affluents. C'est un véritable évènement en géographie, et ces chiffres mettent fin à bien des hypothèses. Dans d'autres cahiers, Malzac a donné les débits des divers affluents secondaires, le Modj, le Niébor, le Roï, etc. Mais ceci ne fait rien à l'objet principal. L'Abiad est toujours la branche reine ; il eût été important de vérifier son débit à Gondokoro. Je le crois égal ou supérieur à celui qu'on trouve au moment du confluent avec la Gazal, parce que si, du 5° au 9° de lat. N., il se grossit de quelques marigots, il s'affaiblit près Fenna-Médin, de l'énorme saignée qui va former le Zerafa. Voir, pour comprendre tout cela, la carte de Poncet. Malzac a étudié un beau fleuve qui a une profondeur de 5<sup>m</sup>35 et une vitesse de 46 mètres à la minute, c'est le Roï ; je crois que c'est le Iey, de Morlang, Peney, etc., et le Bahr-Djour, de Poncet. Il faut que les voyageurs se jettent maintenant dans l'ouest, au-delà du Djour, où il y a de si belles découvertes à faire, mais il faut se défier des habileurs noirs. On vient d'inventer des *Niam-Niam blancs, à belles barbes, civilisés et cannibales*. Je crois que c'est une amère plaisanterie des noirs contre les civilisés de Khartoum.

» Vous apprendrez avec plaisir une bonne nouvelle. M. de Beauval, gérant du Consulat général de France, en Égypte, a obtenu des frères de la doctrine chrétienne du Caire, l'abandon d'une créance de 2,700 francs, due à cette maison par notre intrépide et infortuné compatriote, le Dr Peney ; il a de plus, je crois, obtenu du gouvernement égyptien une pension pour la veuve et les enfants du savant voyageur. »

Du Caire, où il se trouvait le 5 juin, il nous écrivait :

« Je ne vous ai pas encore écrit depuis le 8 mai, jour où j'ai dérapé de Paris, et ce n'est guère qu'au Caire que je parviens à me reconnaître. Je pars dans quelques jours pour ma résidence de Massouah. Mon voyage n'a pas été signalé par beaucoup d'accidents, sauf un fort désagréable sur le chemin de fer Victor-Emmanuel : ils m'ont égaré une caisse clouée, contenant la moitié de mes dépêches et les plus confidentielles. J'ai eu beau remuer ciel et terre, je n'en ai pas de nouvelles (1). J'ai obtenu de diverses Chambres de commerce françaises des produits à offrir en don à Théodore II, et j'espère obtenir de lui un joli petit traité de commerce. Heureusement que mes lettres de créance n'étaient pas dans la fatale caisse. »

Cette lettre se continuait ainsi, à Louqsor, le 23 juin :

« Après une masse d'ennuis et de tribulations au Caire, j'en suis parti par la voie de terre, hélas ! et je serai dans deux jours à Assouan, frontière de Nubie. De là, un grand mois me suffit pour atteindre Gondar. Les tuiles m'arrivent déjà comme grêle : fièvre, chaleur de 43°, simoun et le reste..... »

La veille, il avait adressé à M<sup>me</sup> Souvestre la lettre suivante :

---

(1) Cette caisse lui parvint au Caire par la voie de Trieste, elle était intacte.

« Karnak-Louqsor, 22 juin 1862.

» CHÈRE MADAME,

» Je suis en Thébaïde par une chaleur de 42°40 ; je vais lentement, le vent est capricieux. Je m'ennuie depuis le 6 mai ; je n'ai été malade que deux jours sur cinq en moyenne ; cela s'améliorera, je l'espère, surtout avec une bonne hygiène. L'Abyssinie est saine, ce n'est pas comme Khartoum dont j'ai eu des nouvelles ces derniers temps. C'est vraiment miracle que j'y aie échappé ; sauf quelques routiers, tout ce que j'y ai connu a péri. Est-ce là ce qui y attire les touristes ? Figurez-vous que Khartoum possède, depuis quelques semaines, une espèce de jolie fille millionnaire qui joue à la lady Stanhope d'occasion ; elle a vingt-quatre ans, s'appelle M<sup>lle</sup> de Capellen, hollandaise, court les champs en tête à tête avec un Saïs arabe, vit dans une sorte de hutte encombrée de chiens, d'armes et de harnais, et — voici l'odieux — traîne avec elle deux bonnes femmes qui ne la suivent que par dévouement, sa mère et sa tante, et ce sera miracle si elle les ramène en Europe.

» Quant à moi, me voilà hors de France, et Dieu sait pour combien de temps. J'ai la confiance que je reviendrai, mais il faut compter avec les maladies et des ennuis de bien des espèces. J'aurai de longs jours d'oisiveté lourde, car, en Afrique, l'homme est esclave de la nature, du soleil, des pluies, toutes choses qu'il maîtrise chez nous. Je travaillerai, mais sans avoir l'excitant du frottement scientifique journalier comme en Europe. J'ai la nausée du parlottage métaphysique ou futile de Paris, et cependant la lecture m'est nécessaire, parce que je trouve souvent dans la page écrite le simple, le neuf, le vrai, le fort, que je trouve de moins en moins ailleurs. Pour-



quoi ? Paris s'est trop complu dans ce feu d'artifice qu'admirent les étrangers et les provinciaux ; quand on l'a pénétré, on trouve que c'est toujours la même fusée, et qu'elle est vide. Puis, le verbiage dispense de tout, parce qu'on tourne, comme l'écureuil, dans la roue de quelques mots sempiternels ; on se proclame le cerveau du monde, et l'on se garde bien de songer au Bas-Empire. J'ai, depuis près de deux mois que j'ai quitté Paris, essayé de me rendre compte par les journaux français et les correspondances parisiennes des journaux étrangers, des préoccupations du monde parisien ; j'y ai trouvé l'écho des scandales occasionnés par des prouesses de jockey-club et des comptes-rendus des représentations théâtrales données devant un public *payant* par l'aristocratie du faubourg — pour les pauvres, si vous le voulez. — On a remarqué les diamants et les beaux yeux de M<sup>me</sup> de P..., et le jeu décent de M<sup>me</sup> de M..., joli éloge qui suppose que le contraire pourrait avoir lieu ! — Ma foi, vivent les barbares, ils sont au moins plus vrais. Si je n'avais pas à lutter à chaque heure contre la nature extérieure, je me ferais ici une douce existence provisoire ; mais, Dieu me garde de rester en Afrique un mois de plus que le temps nécessaire à mes opérations. Je vous le dis bien bas, il y a des eaux, des arbres, des fruits, des prés, des brises et un soleil bon enfant que l'Europe seule nous donne. Ah ! le soleil lybien, le brigand, avec son état-major d'ophtalmies, de fièvres, de dyssenteries, d'insolations, de simoun, avec quel bonheur, chaque soir, je lui souhaite une bonne nuit !

• Ecrivez-moi long, parce que vous savez bien que, chez moi, une certaine morosité d'expression n'est qu'une manière de faire mes réserves sur des gens et des choses que j'aime au fond. Paris m'irrite tous les nerfs, mais je me garderai bien de m'en passer. Je vis au milieu d'un temps

où règne une dose d'esprit banal, sec et apprêté qui discute tout, tamise tout, juge tout, et n'arrive à *rien*. Que me dira le grand mot de la vie ? Je comprends l'attrait des grands dangers pour les âmes curieuses et chercheuses, car il y a des profondeurs que l'âme ne sonde que quand elle se penche déjà à moitié sur l'abîme inconnu. Moi, je ne reculerai pas devant le danger, mais je ne le chercherai pas ; un peu par instinct de conservation, un peu parce que je me crois une carrière scientifique à fournir, un peu parce que je crois que je serai regretté ; c'est une fatuité assez inoffensive que j'ai là. Serrez quelques mains pour moi et ne m'oubliez pas. »

Arrivé à Karthoum, il y fut retenu jusque vers la mi-septembre par le mauvais état des routes, à partir de cette station. C'est de là qu'il adressa à M<sup>re</sup> Souvestre les deux lettres suivantes :

« 17 août.

» Je suis à Khartoum, et un proverbe grec dit : « Il ne faut pas médire des loups à Lycopolis. » Aussi les Grecs d'ici, à bon droit reconnaissants, me prouvent leurs sympathies par des tracasseries et une série d'hostilités qui ne m'empêchent pas de passer d'heureuses journées dans la maison de mon courageux et dévoué ami Bolognèse.

» Les affaires d'Abyssinie sont plus graves. Par suite d'un contre-temps fâcheux, je n'ai pu arriver à temps à la frontière d'Abyssinie, et j'ai dû aller passer la saison des pluies à Khartoum, où j'ai des nouvelles. Théodoros n'est pas à Gondar ; il fait la guerre dans le Sud, et mis en défiance contre nous par ces malheureux événements de 1859 que je suis chargé précisément de réparer, il laisse entrer les voyageurs européens, les protège, prévient tous leurs désirs, mais ne les laisse plus sortir. On finit pourtant par sortir, après force aventures, comme le

baron Henglin, ou en jurant de revenir, comme le lieutenant Specdy. Je n'aimerais pas une captivité déguisée, mais ce que j'aimerais encore moins, c'est un *fiasco*. Donc, fussé-je sûr d'être retenu, *j'irai* ; rien n'y fera. Il faut que j'en aie le cœur net ; si Théodoros est un barbare surfait par ses prôneurs, je me débarrasserai tout de suite de cette affaire d'Abyssinie ; s'il est l'homme que l'on dit, je puis être utile à mon gouvernement. J'espère être fixé le plus tôt possible, car l'incertitude est ennuyeuse, et l'attente irritante ; et, bien que dans ma dernière lettre, je vous aie dit, je crois, du mal de la France, je vous avouerai bien bas que je ne serais pas fâché d'être oiseau pour aller y passer un mois. Les travers et les mille défauts de la France se sentent de près, ses grandeurs et ses douceurs de loin. »

« 17 août 1862, midi.

» Je suis un peu triste. C'est aujourd'hui le *pardon* de Plouégat, fête annuelle de ma famille. A l'heure où je vous écris, à 1200 lieues d'ici, les miens sont réunis dans ce salon où nous avons déjeuné ensemble, il y a sept ans ; il me semble que je vois et compte les convives ; une superbe journée, un franc soleil d'août, pas l'infâme soleil d'ici ; par delà, les jardins en fleurs, la route couverte de gais passants. Je ne suis pas un *exhibiteur* de sentiments, mais je suis triste. — Je suis en plein orage ici ; l'hostilité perfide de toute une ville, le spectacle quotidien d'infamies qui peuvent à peine s'écrire, la guerre qui menace de me fermer la route avant que les canons ne parlent. — Théodoros prépare une expédition pour reconquérir un territoire, grand à peu près comme l'Espagne, que l'Égypte a enlevé, dit-il, à ses prédécesseurs. Aujourd'hui, le gouvernement a reçu copie d'une sommation faite par lui aux chefs de la frontière ; il ouvrira la cam-

pague en octobre. L'armée égyptienne a un grand matériel, mais les soldats sont des brutes. Les Abyssins sont bien autrement soldats, mais ils n'ont ni carabines de précision, ni artillerie sérieuse. — Ma vie ne court guère de dangers ; quant à ma captivité, elle n'aura jamais qu'un temps. Ah ! cette petite Capellen qui a 100,000 francs de rentes, qui pourrait vivre si doucement dans quelque ville de Rhodes ou de Chypre, et qui vient s'enterrer pour des années dans cette Afrique, sans eau, sans arbres, sans verdure, sans figures humaines — car je ne donne ce nom ni à ces brutes nègres ni à ces infâmes arabes qui leur donnent la chasse — elle a loué un petit vapeur, et elle est maintenant dans les marais du 8<sup>e</sup> degré. Bon voyage ! Et J.-J. Rousseau qui accuse la civilisation ! Ah ! les déclamateurs, serinettes ennuyeuses et trompeuses ! *Europa ! Europa ! Europa !*

» Je vous embrasse toutes deux. Je vous ennue souvent et vous impatiente quelquefois, mais je vous aime bien toujours. »

C'est encore de Khartoum qu'il adressa le 8 septembre, à M<sup>me</sup> Cornu, une lettre (1) à laquelle cette dame fit le

---

(1) M<sup>me</sup> Cornu et Lejean échangeaient un assez grand nombre de lettres. Informée en 1873 qu'un ami de Lejean se proposait d'honorer sa mémoire, elle se montra disposée à se dessaisir de celles qu'il lui avait adressées et qui offraient un intérêt considérable à plus d'un titre. Mais elle était retenue par des scrupules bien naturels. Ignorant dans quel esprit devait se faire la publication, elle ne voulait pas que les lettres de Lejean pussent être mal interprétées, et que la haute position qu'elle avait obtenue pour lui devint une occasion ou un prétexte de critique. Elle craignait enfin que la politique ne trouvât place dans sa biographie et dans la publication de documents auxquels, la vie, les travaux et les voyages de Lejean interdisaient de donner ce caractère. Ayant malheureusement trop tardé à la rassurer, nous n'avons pu lui prouver que, comme Lejean, nous ne voulions pas faire de ses travaux le prétexte de discussions

21 novembre la réponse suivante qui laisse supposer, ou que Lejean avait mission de ménager une alliance entre la France et l'Abyssinie, à l'exclusion de l'Angleterre, ou que tout au moins, il avait fait part à M<sup>me</sup> Cornu d'un projet d'ambassade de Théodoros à cette dernière puissance, projet dont il voulait le détourner ou contrebalancer par l'envoi d'une ambassade en France. Voici, du reste, la réponse de M<sup>me</sup> Cornu, attestant son patriotisme et la noblesse de ses sentiments :

« Paris, 21 Novembre 1862.

» MON CHER MONSIEUR LEJEAN,

» J'ai reçu votre lettre de Khartoum, du 8 septembre, le 8 de ce mois. Elle a donc mis deux mois à me parvenir; c'est long. Sans doute qu'au moment où je la lisais, vous étiez déjà installé à Gondar ou, tout au moins, près du Charlemagne de l'Abyssinie, car j'aime à croire qu'enfin vous aurez trouvé des chameliers et des chameaux. J'attends maintenant avec des impatiences de plusieurs sortes, d'amitié, de curiosité, de patriotisme, la nouvelle de votre arrivée et du commencement de vos négociations.

» Vous ferez parfaitement de détourner, au profit de la France, l'ambassade projetée, et de faire comprendre à l'empereur Théodore, que nous seuls sommes sans con-

---

politiques, ni introduire le Deux-Décembre là où il n'a que faire. Aussi avons-nous la confiance que notre étude aurait obtenu son approbation, si la mort ne l'avait enlevée avant sa publication. Décédée en 1874, à Longpont, près de Lonzumeau et de Montlhéry, elle a légué à la Bibliothèque Nationale les lettres que l'Empereur lui avait adressées, et parmi lesquelles il y en a peut-être où il est question de Lejean. Mais le testament de M<sup>me</sup> Cornu prescrit de n'ouvrir qu'à une époque déterminée le paquet contenant ces lettres.

voitises de ses Etats. Sans doute il aura su ou apprendra que le pacha d'Egypte est venu en Europe, et qu'il a été très-bien reçu par l'empereur Napoléon. Cela ne me semble pas devoir l'effrayer. Il est chrétien, catholique. A moins qu'il ne se jette de lui-même dans les bras de l'Angleterre, il serait le bienvenu dans son ambassade. Aussi faites tous vos efforts pour amener Théodore à nous ; c'est dans son intérêt et dans le nôtre. N'a-t-il pas quelque enfant à élever, lui ou les siens ? ne les enverrait-il pas ici ? ou quelque officier à instruire ? S'il n'a pas d'artillerie, qu'il envoie ici en faire fondre des modèles, et qu'il appelle des ouvriers français ; bien payés, il en ira, surtout si vous parvenez à nouer des relations constantes et régulières. Je ne crois pas que les Anglais qui convoient, ou la possession, ou la suzeraineté, ou le protectorat de son pays, trop près des côtes pour soutenir en Théodore un monarque puissant et indépendant, je ne crois pas que les Anglais le pourvoient largement d'ustensiles de guerre perfectionnés, à part des fusils plus ou moins bons, au lieu que nous avons intérêt à sa force et à ce qu'il soit non *digérable* (sic) par l'Angleterre. Il me semble que notre politique ne devrait pas être très-difficile à faire prévaloir, puisqu'elle s'appuie autant par intérêt propre que par antithèse de l'Angleterre sur l'indépendance des peuples. Mais je vous dis là toutes choses que vous savez, que vous trouvez mieux que moi dans deux grands mobiles, l'amour de l'humanité d'abord, l'amour de votre pays ensuite. Aussi j'espère grandement de votre mission ; la politique et la science de notre cher pays y auraient grand profit et autant l'un que l'autre.

» J'ai envoyé votre intéressante lettre à Compiègne. Je pense qu'elle aura été très-goûtée et donnée au Ministre, aussi, dans cette prévision, en avais-je pris copie.

» Votre caisse perdue m'a donné bien du souci, et j'ai

bien maugréé après vous. Mettre des papiers importants dans une caisse clouée qui suit, ni plus ni moins qu'une provision de linge ! Ce peut être distraction de savant, ce n'est pas vigilance de diplomate assurément. Oh ! géographe ! oh ! philosophe !

» Adieu, mon cher Monsieur Lejean. M. Duplan est très-content que ses étoffes aient eu du succès à Khartoum. Nous espérons qu'il en sera de même en Abyssinie. Je voudrais bien que les villes de commerce qui vous ont donné des échantillons puissent en retirer quelques commandes. Le commerce, c'est là le grand lien !

» Ne me rapportez pas de gazelle ; qu'en ferais-je ? La pauvrete, elle mourrait immédiatement sans chaleur et sans espace. Quelque petit oiseau, à la bonne heure, et encore ! Ce que je désire, c'est que l'Abyssinie vous conserve en santé et devienne votre illustration.

» Mon mari, MM. Duplan vous serrent amicalement les mains. M. Cernuschi est à Tunis depuis trois mois pour affaires, mais il revient.

» Au revoir, mon cher Monsieur Lejean. Tout à vous et de tout cœur. »

Aussitôt que l'état des chemins le lui permit, Lejean se remit en route, et parvenu à Sennaar, il écrivit, le 19 octobre, à M. Ernest Desjardins, une lettre d'où nous extrayons les passages suivants :

« Me voici enfin en route. Les vents du nord qui sont venus, et les chemins qui ne sont plus inondés me l'ont permis. J'ai remonté le fleuve bleu jusqu'à Messaliémé, puis j'ai gagné, à dos de chameau, Oued Médiné, puis Sennaar, où je suis, en attendant des chameaux, pour gagner, par une route de traverse, Gallabat, Vohin et Tchelga. Cette dernière ville est la résidence du *Belembros* (chef des quatre forteresses), Guelmo, sorte de magyar abyssin que tous me peignent comme un parfait galan-

tuomo, ce qui est loin de m'être indifférent, car en entrant à Tchelga, je deviens prisonnier d'Etat.

» Ne vous en effrayez pas plus que je ne m'en effraie moi-même. Tout étranger entrant en Abyssinie, quelle que soit sa qualité, est à la fois l'hôte et le prisonnier du Négus qui le traite fort bien, ne le laisse manquer de rien (« je suis ton père et tu es mon fils », c'est sa phrase stéréotypée), mais ne le laisse sortir que quand il lui plaît, quelquefois fort tard. Le caractère diplomatique ne sauve pas de cette contrainte. M. Matcalfe Plowden, consul d'Angleterre à Gondar, où il a rendu tant de services à son gouvernement, n'a jamais pu obtenir la permission d'aller seulement à Massouah toucher son traitement, et comme il s'en plaignait : « N'est-ce que cela, dit Théodore ? Mon fils ne doit manquer de rien chez moi », et il lui a fait une liste civile très-confortable. Il est vrai que M. Plowden était l'ami le plus cher du Négus, et tout en me faisant agréer de S. M. Abyssine, j'espère échapper à cette redoutable paternité. Je suis, en somme, peu inquiet. En tous cas, l'étranger n'est pas l'objet d'une contrainte matérielle. S'il persiste à passer sans l'autorisation du Négus, il est libre, mais des estafettes le suivent jusqu'à la frontière, à portée de fusil, prévenant partout l'habitant de n'avoir aucune relation avec le voyageur. Aujourd'hui, chose nouvelle depuis des siècles, le pouvoir central est si respecté en Abyssinie qu'un voyageur ainsi signalé est parfaitement sûr de ne trouver sur sa route ni une mule, ni un pain, ni un verre d'eau, et il est bien difficile de traverser ce vaste Etat en se suffisant à soi-même.

» Donc, dans une quinzaine, je l'espère, j'aurai vu l'homme qui fait tant parler de lui en ce moment dans l'Afrique orientale. On bavarde tant sur son compte que je n'ose établir une opinion que mes observations ultérieures démentiront peut-être. En tous cas, c'est un grand



homme, mais j'ai grand'peur qu'il ne faille ajouter : avorté.

» Théodoros, en arrivant au pouvoir, a trouvé l'Abysinie mangée par deux plaies : les Gallas, au sud-est ; à l'intérieur, les grands vassaux dont les querelles coûtaient plus de sang que la guerre extérieure. Il a écrasé les grands barons, tué Beuro-Godjo et Négusié, chassé Ros-Ali, soumis Bécher et le roi du Choa, pris Oubié qu'il mène partout avec lui. Il cherche actuellement à refouler les Gallas, rude besogne et guerre sauvage, victoires que peut suivre une catastrophe irréparable. Ses réformes à l'intérieur ne sont pas populaires. Les Abyssins, paladins avant tout, sentent d'instinct que, sous un gouvernement fortement constitué, si le bien-être matériel est plus assuré, l'homme isolément diminue en énergie virile, et ils donneraient tous les Charlemagne possibles pour un Richard ou un Roland. Ils ont tort ; ils devraient avoir appris par l'effroyable expérience qu'ils ont faite en ces derniers temps (1830 à 1853) que les romans de chevalerie en action coûtent cher aux peuples. En somme, ils admirent Théodoros, le craignent, l'aiment peu, et ne le comprennent pas du tout. Il se sent isolé au milieu des 50,000 hommes qui se font tuer sur un signe de lui, ne se fie à personne, surtout depuis que Bell est mort, et tout en admirant le génie européen, il méprise les Européens, comme individus, n'ayant guère eu que des aventuriers autour de lui. Il a peu le désir de sortir de chez lui ; d'abord, parce que son absence peut amener une révolution ; puis parce qu'il ne croit guère qu'il y ait un pays plus beau que le sien. Il interroge les pays qui reviennent de Jérusalem, et, quand il apprend que la Terre-Sainte est une contrée pauvre, rocailleuse, sans eau et sans arbres, il dit : « Si la terre élue de Dieu est ainsi, que sont les autres, et qu'ai-je besoin de les voir ? » Ses *mots*

sont un singulier mélange de grandeur et de barbarie. Il s'est substitué au conseil féodal des *likaiient* (les douze grands juges héréditaires) qui jugeait mal, et juge (comme un vrai Salomon, dit-on) les procès des petits aussi bien que des grands. Comme on lui représentait respectueusement (car il est assez prompt à user de la main) qu'il nuisait à sa santé en passant les nuits à réviser les petits procès des gueux, il répondit : « Moi aussi, j'ai été un pauvre. Et si un pauvre homme, condamné par un mauvais juge, va se plaindre à Dieu que j'abandonne le soin de la justice à des méchants, croyez-vous que Dieu ne l'écouterà pas ? » Dernièrement, le patriarche ayant fait construire un moulin à farine, le Négus blâma cette innovation, en disant : « Que ferons-nous des femmes si nous employons les machines ? » ..... On dit que du temps de sa première femme, c'était un homme parfait ; mais, celle-là morte, il a épousé par politique la fille d'Oubié, princesse abyssinienne, c'est-à-dire, l'orgueil multiplié par l'entêtement. De là des scènes quelquefois vives. Un jour qu'elle boudait : « Je crois, dit le Négus, que tu aimes mieux ton père que moi ? ..... » « Et quand cela serait ? » dit-elle par bravade. Il y répondit par une solide correction manuelle, et Bell, qui voulait galamment intervenir, reçut deux vigoureux soufflets. Pour humilier la dame, Théodoros prit tout de suite une femme de naissance infime ; partout où il va, il traîne avec lui ses deux femmes, comme Louis XIV au siège de Namur. Dans sa tente, il siège entre Oubié et l'ex-roi de Choa qu'il traite en rois. Son fils, grand jeune homme de vingt ans, ne siège que parmi les simples officiers... »

Après avoir levé le plan de Sennaar, qui n'est qu'un amas de ruines, Lejean alla visiter, à sept heures de marche, à l'ouest de cette station, les antiquités du Mont-Sagadi, prétendues sépultures qui ne lui parurent que des formes

bizarres de rochers. Il partit ensuite pour Kardodji, en face de Seron, et d'un long marais à l'ouest du Nil, où il fut saisi de fièvre. Il s'avança vers l'est et coupa les deux files formées par le Nil Bleu, le Dendar et Rabad. De Rabad (14 novembre) il se dirigea presque à l'est vers Gallabat, étudia le massif de Ras-el-Fil, composé de trois chaînes parallèles à l'Albara, continua de suivre l'itinéraire indiqué dans la lettre précédente, et arriva, vers la fin de janvier 1863, à Devra-Tabor, où il eut avec Théodoros, le 25 de ce mois, une entrevue, suivie le lendemain de sa réception officielle. Elles furent, l'une et l'autre, l'objet de la relation contenue dans les deux lettres adressées, la première le 30 janvier à M<sup>me</sup> Cornu, la seconde le lendemain, à M. Ernest Desjardins, qui les a fondues en une seule dans sa communication à la Société de Géographie (*Bulletin*, etc., 5<sup>e</sup> série, t. VI, pp. 73-76), communication qui ne comportait pas certains détails dont la reproduction nous semble intéressante à plus d'un titre.

« Kaffa, près Devra-Tabor, le 30 janvier 1863.

» MADAME,

» Je ne vous ai pas donné de mes nouvelles depuis Sennaar, et j'aurais un monde de choses à vous dire, voilà pourquoi je veux abréger : J'ai fini par atteindre le « Négus *Nagash za Aitiopya* » le roi des rois d'Ethiopie. Il a un lion dans ses armes ; c'est une hirondelle qu'il devrait y placer, car on n'a pas d'idée d'une pareille ubiquité. Suivez, si vous pouvez, sur une bonne carte d'Abyssinie, le résumé de ses marches pendant ce mois. 2 janvier, du camp de Miedja au camp de Madhera Mariam ; 12, départ pour le Godjam ; arrivée, le 15, au Tabbà Ouaha ; le 22, retour à Mahdera ; le 25 au soir, à Devra-Tabor ; le 26, excursion à

Kaffa; retour au Tabor; le 29, nouvelle de guerre, retour à Madhera. On suppose qu'il va passer le Nil. C'est donc miracle que je l'aie rencontré. J'ai envoyé au Ministre mon rapport officiel; me permettez-vous un entretien plus familier ?

» Mardi 25, averti que le *Négus* arrivait à Kaffa, j'ai passé mon uniforme. Un des missionnaires européens est venu en hâte me dire : « Venez saluer S. M., elle arrive, elle monte la côte à pied ». J'ai vu venir un tourbillon d'officiers indigènes tout vêtus de velours et de soie, et au milieu d'eux un homme d'environ 44 ans, de complexion sèche et robuste, de figure ouverte et *bonhomme*, les yeux vifs, le front magnifique, vêtu avec une simplicité telle qu'elle semblait une épigramme contre les autres : c'était Théodoros II. Il m'a fort gracieusement accueilli et, arrivé à un palais où il s'est reposé un instant, il m'a fait asseoir sur son tapis, m'a fait quelques questions sur la portée des projectiles de guerre, « chose que vous devez bien connaître puisque vous êtes un européen et un homme instruit », et a fini par me demander quand il me conviendrait d'être reçu officiellement. J'ai naturellement répondu en me mettant aux ordres de S. M., et j'ai été reçu le lendemain, mercredi, avec tous les honneurs imaginables. Les présents impériaux, surtout le *revolver*, ont fait un effet superbe, mais la *lettre* encore davantage. Le Négus ne se possédait pas de joie. Il faut vous dire qu'il connaît bien son histoire ancienne, pas mal son histoire moderne et est assez bien au fait de la situation actuelle de l'Europe. Ses modèles sont David, Alexandre, Napoléon I<sup>er</sup>. Pourquoi David ? Je le constate sans chercher à l'expliquer. Le nom de l'empereur actuel a pour lui un prestige d'autant plus singulier qu'il n'a guère pu être informé que par les agents anglais qui l'entouraient et qui ont l'habitude de parler avec animosité de Napoléon III.

Je dois pourtant dire que feu M. W. Plowden, consul britannique à Gondar, avait coutume de parler avec sympathie et déférence de S. M. I.

» Le Négus m'a témoigné son contentement en me faisant installer dans la plus splendide de ses tentes et en donnant des ordres pour me faire fournir largement les vivres et toutes les autres choses dont j'aurais besoin pendant mon séjour ; de plus, il a donné l'ordre à son orfèvre en chef de me confectionner une selle semblable à celles qu'ont les grands officiers de la couronne. Mais ce n'est rien auprès des présents qu'il destine à LL. MM. II., et qui sont en main à l'atelier impérial d'Adouah. J'ai su beaucoup de choses par des indiscrétions de cour. Il y a en particulier un bouclier, le chef-d'œuvre d'un art dont la tradition me semblait perdue en Orient. Une seule des 30 ou 40 rosaces de ce bouclier ferait l'admiration d'un Froment Meurice. Depuis les dons d'Al-Raschid à Charlemagne, jamais souverain français n'aura reçu d'Orient un pareil bijou.

» Théodoros veut envoyer en France, vers le mois de juillet, deux ambassadeurs pris parmi les hommes les plus intelligents et dans la haute aristocratie de l'empire. Je ne sais pas encore quels sont les hommes honorés de son choix ; mais je me tiendrai au courant, et je veillerai à ce que la France ne soit pas mystifiée comme il y a vingt ans. On a fait trop de bruit, en 1840, de l'ambassade d'Abyssinie qui n'était, au point de vue des Abyssins, qu'une mission insignifiante envoyée à un pays jusqu'alors inconnu, par un aventurier réussi, le maire du palais Oubié. Je doute fort que le Négus d'alors, au fond de son palais délabré, ait jamais eu connaissance de cette ambassade. Les Abyssins sont un peuple très-aristocrate. A leurs yeux, le bâtard Oubié et les simples *debteras* qu'il envoyait avec M. Lefèvre n'avaient pas qualité pour traiter avec une

grande puissance. Plus tard, l'agent consulaire à Massouah, M. Degontier, brouillé avec M. Lefèvre, écrivait au ministère qu'il avait parmi ses domestiques un des deux ambassadeurs d'Oubié. Ce n'en étaient pas moins des hommes instruits, comme le prouve leur journal de voyage traduit par M. Lefèvre ; mais, dans l'idée du pays, c'étaient des gens de rien. Cette fois, il en sera autrement. Je saurai dans peu qui seront les deux hommes choisis, et j'enverrai une notice individuelle sur eux. Ce sera un fait important, car je ne sais pas, depuis trois siècles, d'ambassade abyssine envoyée en Europe. Le Négus, dont les vues civilisatrices ne sont pas toujours bien appréciées dans ses Etats, songe très-judicieusement à s'affermir et à grandir aux yeux de ses sujets en se faisant constater par l'Europe. Il doit aussi envoyer une mission en Angleterre, et c'est le consul de S. M. B., M. Cameron, qui doit accompagner l'ambassade. Je crois utile, sous bien des rapports, que j'en fasse autant pour celle qui nous est destinée, et j'ai demandé, à cet effet, à M. le Ministre, un congé de quatre mois. Je pense qu'il sera également à propos qu'un des nombreux transports que nous avons dans la mer Rouge pour le service de l'Indo-Chine soit envoyé en temps utile à Massouah pour prendre les ambassadeurs, car le service de Massouah à Djedda ne se fait que par des barques arabes, ce qui le rend incommode, irrégulier et quelquefois périlleux.

» Vous savez qu'à mon départ de Paris, j'étais fort curieux de voir Théodoros et de juger par moi-même de tous les récits contradictoires qu'on en fait. L'ensemble de ce que j'ai vu et entendu en Abyssinie me mène à cette conclusion : c'est un barbare doué d'un grand génie organisateur. Il suffit de lire tous les voyageurs depuis Bruce jusqu'à M. Galinier, ou d'interroger les souvenirs des natifs pour sonder l'abîme d'anarchie, de désorganisation et

de ruine dont il a sauvé l'Abyssinie. La sécurité matérielle est aujourd'hui aussi grande que dans l'Europe centrale ; le brigandage féodal est supprimé ; le commerce est possible. Il y a dix ans, chaque soir de marché, dans le moindre village, était ensanglanté ; aussi les produits du sol ne se vendaient pas : pour un sol (22 centimes), on avait six ou sept poules, pour deux sels, un mouton. A présent, le paysan vend bien le superflu de sa production ; il n'y a que deux villes (Gondar et Adouah) ; tout le monde est producteur agricole, et il n'y a que le riche qui ait besoin d'acheter, mais pour les besoins de sa domesticité, c'est-à-dire, de son luxe. *On paie des impôts réguliers.* Un homme opprimé par des hobereaux ou des tyrans de village n'a qu'à crier : *Théodoros amlak* (par le Dieu de Théodore !) ; c'est le haro des Normands, et il ne fait pas bon de passer outre. Voilà le régime actuel. Voulez-vous juger de l'ancien par une anecdote ? En 1848, Oubié fit courir le bruit de sa mort, et tout le monde se réjouissait, l'armée la première. Le troisième jour, Oubié apparut au milieu du camp, mieux portant que jamais, et dit : « Il a plu à mes fidèles sujets de me supposer défunt, il est donc juste qu'ils me paient un *\*teskar* (festin funéraire) ». Le *teskar* d'Oubié fut un impôt écrasant qui pesa sur tout le Tigré (pays aussi grand et aussi peuplé que le Portugal) et le ruina net, des provinces entières furent dépeuplées. Si ce régime avait duré, l'Abyssinie n'eût eu de refuge que dans la conquête étrangère. Les fellahs du Soudan ont eu à souffrir, mais ils n'ont pas sur les bras, pendant vingt ans, comme le Tigré, un régime de janissaires, auprès duquel les dragonnades de Louis XIV seraient bénignes. Théodoros, en montant au pouvoir, a trouvé une agglomération, ou plutôt une désagrégation de trois royaumes et de plus de quarante fiefs sans cesse en guerre. Il a tout fondu et *pêtri* ensemble, et créé un empire. La

noblesse indigène en a été si reconnaissante, que depuis dix ans, il a eu à comprimer 53 insurrections; il est en train d'en fuir avec les n<sup>os</sup> 54 et 55 (le vice-roi de Godjam et les grands barons du Choa). Je ne parle pas du n<sup>o</sup> 56 (insurrection de l'Adona) du mois dernier, parce que le peuple qui est ici aussi attaché au souverain que la noblesse l'est peu, a réglé l'affaire lui-même. Un baron mécontent a surpris Adouah et forcé MM. Cameron et Shimper (botaniste allemand bien connu) à se réfugier dans l'église d'Axum. A l'instant, les campagnes se sont soulevées, huit paroisses ont marché sur Adouah; un combat sanglant a eu lieu et le chef des paysans a été tué; mais les hommes exaspérés ont fini par écraser les rebelles et saisir le chef insurgé qui a été mis à mort sur le champ avec toute sa famille.

» Théodore me rappelle, par les bons et les mauvais côtés, un autre grand barbare, Charlemagne. Au lieu d'imposer à ses sujets une civilisation contemporaine exotique, comme l'ont fait Pierre le Grand, et en général les réformateurs orientaux, il cherche son modèle dans l'histoire du passé; il veut revenir à l'empire abyssin de l'an 1500, comme Charlemagne voulait évidemment revenir à l'empire romain de Théodose. La plupart de ses réformes sur la justice, l'esclavage, l'administration, la peine de mort, sont des retours à l'ancien code national. Il y a un certain esprit sage et pratique à chercher le perfectionnement de sa nation dans les propres éléments de cette nation, tout en comprenant et en essayant prudemment quelques améliorations européennes. Entre les deux réformateurs les similitudes abondent: même fanatisme, mêmes guerres de propagande exterminatrice (les Saxons, les Gallas); même grandeur d'âme habituelle démontrée par quelques exécutions impitoyables; même rapidité stratégique; dans la vie privée, mêmes légèretés conju-



gales; même simplicité d'habitudes. L'un et l'autre n'ont été battus qu'une fois dans des combats épisodiques (Roncevaux, la Zériba). Une différence à l'avantage du Négus, c'est qu'il paie de sa personne et qu'il a terminé plusieurs insurrections par des duels brillants à cheval, où il a toujours expédié son homme, et toujours de la même manière : une balle au front, tirée au galop.

• J'ai fait allusion à son ménage, c'est son côté faible. Sa première femme, épousée quand il n'était encore que *dejdz* (duc), était une femme de naissance modeste, et, à ce qu'on m'a toujours dit, une personne accomplie : douce, charitable, soumise à ses devoirs. Son fils *dedjaz* Mecheca, âgé de vingt ans et prince héréditaire, a hérité de ses vertus et de sa popularité. Après sa mort, le Négus a fait un mariage politique ; il a épousé la fille d'Oubié, devenu son prisonnier, la belle Toronèche (ce mot veut dire *pureté*). La jeune impératrice est très-belle, blanche comme une Française, sage, spirituelle, lettrée ; mais c'est une princesse abyssine, c'est-à-dire la quintessence de l'orgueil. Les premiers torts cependant ne sont, dit-on, point d'elle. Un jour de très-grandé fête, elle demanda au Négus une amnistie en faveur de beaucoup de nobles, détenus comme partisans d'Oubié. Théodoros, furieux, lui dit : « Tu conspires avec ton père, est-ce que tu le préfères à moi ? » — Elle eut le tort de répondre : « Peut-être », et reçut à l'instant un superbe soufflet. Le chambellan James Bell, qui intervint galamment, en reçut autant ; Oubié fut mis aux fers, et le Négus, pour vexer sa femme, prit quatre favorites qu'il quitta plus tard, parce qu'il ne les avait prises que par dépit. Il en a gardé une, nommée Onar-kénèche (précieuse comme l'or), parce qu'il a cru trouver en elle une affection sincère et la douceur que sa femme n'a pas. Du reste, ce singulier homme aime sa femme au fond ; il est fier d'elle et lui a conservé sa situation de

reine légitime. Il ne peut s'empêcher d'aller de temps à autre la voir pour s'entendre dire les choses les plus mortifiantes. « Crois-tu que je te craigne ? Tout ce que tu peux me faire, c'est de me tuer, et après..... Tu seras déshonoré, et moi, l'on me plaindra... » Théodoros a aussi quelquefois des confessions fort amusantes devant la cour. Il arrive parfois qu'un prêtre courageux (chose rare ici) lui fait des remontrances, et le Négus de dire : « C'est vrai, je suis le scandale de l'Éthiopie ; je suis vraiment devenu un bien méchant homme, n'est-ce pas, mes enfants ? » Silence général et embarrassé. — « Je n'étais pourtant pas ainsi autrefois ; d'où vient ce changement ? Sans doute de ce que le démon est devenu plus fort que moi. O mes enfants ! je suis un grand pécheur ; il faut que je change ! » Mais la nuit porte conseil, et il part pour Devra-Tabor, où est la favorite chez qui j'ai eu le plaisir de déjeuner, le 5 janvier, sans aucun appareil officiel, bien entendu.

• Il a rempli les quatre prisons d'État de nobles insoumis ou suspects. Quand il condamne quelque chef à cette réclusion forcée, il lui dit : « Va, tu n'y resteras pas toujours ; *que Dieu te délivre !* » Ce n'est pas, comme cela en a l'air, une ironie insolente ; cela veut dire : « Que Dieu pacifie l'Abyssinie de manière à ce que je puisse te délivrer sans danger pour l'État ! » Le condamné comprend, salue et est emmené.

• Je ne conclus encore à rien, le Négus ayant disparu, selon son habitude, pour aller batailler au sud ; mais je le reverrai bientôt et ne veux revenir à Massouah qu'après avoir rempli de mon mieux le programme qui m'est confié. Les dispositions de Théodoros me donnent le meilleur espoir. Avant de savoir mon arrivée, il avait écrit à S. M. Napoléon III, une lettre qu'il a confiée à un jeune touriste français, M. Bardel, en ce moment en route pour

l'Europe. Je regrette vivement ce chassé-croisé de lettres qui n'eût pas eu lieu, si l'absurde police abyssine ne m'avait pas retenu vingt-quatre jours à la frontière.

» Souvenir respectueux à M. Cornu ; amitiés à votre comité des dimanches soirs. Dites bien à M. D... que les produits de la rue Vivienne ont soutenu sous le 12° de latitude, l'honneur de l'industrie française, et permettez-moi de compter sur une de vos lettres. Oserai-je vous demander quatre pages ?

» Je vais écrire à Lyon et à Valenciennes.

» Votre reconnaissant

» G. LEJEAN (1). »

---

« Devra-Tabor, 31 Janvier 1863.

«... J'ai fait un beau voyage, géographiquement et géologiquement parlant, dans les provinces (jusqu'ici inconnues) entre le Nil Bleu et Gallabat. Gallabat est un petit Etat neutre dont le chef est nommé par le Négus, et qui paie 2,000 dollars de tribut à l'Egypte, autant à l'Abyssinie.

---

(1) M<sup>me</sup> Cornu communiquait à l'Empereur toutes les lettres que Lejean lui adressait, et voici en quels termes elle lui faisait connaître, le 15 août 1863, l'impression favorable qu'elles produisaient.

« J'avais lu votre intéressante lettre de janvier à l'Empereur. Il avait été très-frappé de tout ce que vous me disiez alors sur Théodoros et ses qualités de souverain. Il m'avait demandé la lettre pour la lire, à son tour, à l'Impératrice, en exprimant son contentement sur vous et ce que vous faisiez pour le service de la France. Il était très-bien disposé pour l'empereur Théodoros.

» Le ministre, M. Drouyn de Lhuys avait aussi fait de grands éloges de vous et de vos rapports.

» J'ai envoyé les dernières lettres à Vichy. Je ne sais quel effet elles auront produit, ayant dû partir moi-même pour venir ici (Saint-Gervais, Haute-Saône) pour cause de santé, etc. »

Il a été formé par des nègres musulmans qui, revenant du pèlerinage de la Mecque, s'arrêtent là et se livrent au commerce et à la culture avec une activité qui contraste avec l'orgueilleuse paresse de leurs voisins. Je ne vous ennuierais pas des détails de mon voyage d'Abyssinie par Tchelga, la rive du lac, Devra-Tabor. On entre aisément en Abyssinie, mais c'est une souricière où on subit toutes les vexations possibles avant d'avoir pu avertir le Négus que l'on est arrivé, et le Négus galope quelquefois sans cesse d'une province à l'autre. Je plains ses ennemis, ses aides de camp et ses chevaux. Voulez-vous retourner en arrière ? Impossible : vous êtes entré, vous êtes prisonnier d'Etat. Le Négus est le seul Abyssin qui aime les étrangers, mais il les aime un peu comme ses poupées. Quand on lui plaît, on ne peut plus avoir la permission de sortir de l'empire. Je connais ici plusieurs Européens qui attendent vainement cette permission depuis des années. Il y a un missionnaire allemand qui veut aller se marier en Europe. Le Négus lui dit : « Est-ce qu'il n'y a pas de femmes ici ? » Le malheureux, de guerre lasse, va, je crois, épouser une métisse. Grand bien lui fasse ! Je connais ici plusieurs filles d'Européens et d'Abyssiniennes, et ces exemples ne prêchent guère en faveur des doctrines de cabinet de M. Michelet sur les croisements de races. En général, je regarde comme une marque d'infériorité d'esprit de se contenter d'un être inférieur pour une chose qui demande tant d'égalité que le mariage. Le civilisé qui s'appareille avec la barbare se flatte en vain d'influer sur elle ; c'est elle qui déteint sur lui. Je vois cela à Khartoum comme en Abyssinie. Quant aux enfants, ils deviennent ce qu'ils peuvent : le père s'en occupe peu, la mère pas du tout ; ils passent le temps à bavarder et à polissonner avec les domestiques, et voilà comme ils grandissent. Madame leur mère, roulée dans sa *chama*, et pe-

lotoyée sur un divan, passe la journée à jouer avec ses pieds nus et à regarder devant elle avec de magnifiques yeux stupides.... Il y a, à Bala, un séminaire appelé Saint-Chriscowa, fondé pour former et envoyer *per orbem* des missionnaires protestants forts sur la théologie et les professions manuelles. Cela est bien imaginé en théorie, mais, en pratique, cela aboutit souvent à envoyer au loin, aux frais des fidèles, des gens positifs, qui vivent bien, prêchent peu et profitent de leurs talents en menuiserie et en ferblanterie pour courir après les dieux florin et dollar. Du reste, aimables gens dont j'ai gardé bon souvenir, mais toujours en défiance de la France et des papistes, et âmes damnées de la politique anglaise. En venant ici, ils voulaient prêcher; Théodoros leur a dit : « Mes enfants, nous sommes tous chrétiens, n'est-ce pas ? Il y a de petites différences entre votre culte et le mien, c'est vous qui devez avoir tort ; donc, n'en parlons plus. Prêchez à mes sujets, si vous voulez, de ne pas voler et mentir, mais laissez la Vierge tranquille, elle ne vous a rien volé. Maintenant, parlons raison. J'ai besoin d'obusiers. Pouvez-vous m'en faire ? » Les Allemands sont assez souples devant les puissances terrestres; ils n'ont pas fait de prosélytes, mais ils ont fait des obus. Le roi paie bien, et ils font bien leurs affaires et les siennes, mais ils ne font pas pour le pays, la civilisation et l'influence de l'Europe, ce qu'ils pourraient et devraient faire..... Physiquement, les Abyssins sont bien doués, et pas un peuple en Orient ne pose mieux pour l'effet. D'Abbadie les appelle très-justement *gens togata*; ce sont en effet des Romains un peu bistrés, mais fort beaux. Je vous enverrai une masse de dessins qui vous donneront une idée d'un art que je ne soupçonnais pas, frère de l'art sarrazin, et qui lui a survécu. La fantaisie abyssine, dans l'ornementation, est d'une variété prodigieuse; en revanche, la peinture religieuse (figures)

est plus que naïve. Dans un tableau (*La Sainte Famille*), la Vierge file du coton ; dans un autre (*Passage de la Mer Rouge*), les Hébreux poursuivis font une fusillade bien nourrie contre les Egyptiens. En somme, il y a souvent de la majesté, de la verve et de la couleur, etc., etc. »

Les bonnes dispositions que Théodoros avait témoignées à Lejean, le 25 et le 26 janvier, furent confirmées par l'offre qu'il lui fit, dans la soirée du 8 février, soit de rester à Kaffa ou à Gondar, soit de l'accompagner dans une expédition contre Tedla-Gualu, chef rebelle du Godjam. Lejean, dans l'intérêt de sa mission, tenait à rester près du Négus le plus longtemps possible, et sa réponse, qui n'était pas douteuse, lui fit le plus grand plaisir. Monté sur une excellente mule, présent de Théodoros, il le suivit dans cette expédition dont il a donné le récit journalier (*Théodoros II, le nouvel empire d'Abyssinie*, etc., pp. 142-149. Paris, Amyot, 1865, 300 pp. in-12). L'étoile du Négus pâlisait, la campagne ne fut pas heureuse, et il fut obligé de battre en retraite. Dans sa colère il exerça des rigueurs qui exaspérèrent les populations. L'irritation de l'armée se traduisait en nombreuses désertions ; Théodoros fit battre le pays par des masses de cavalerie qui égorgeaient tous les soldats pris en flagrant délit de fuite. De cette situation naquit un complot, le plus redoutable qui eût encore menacé les jours et le pouvoir de Théodore, qui soupçonnait Lejean de n'y pas être étranger. En même temps il apprenait que les Égyptiens occupaient sa capitale. Ce personnage fantasque était donc on ne peut plus mal préparé à accueillir la demande que lui fit Lejean, le 2 mars, de pouvoir retourner à Massouah pour y expédier les affaires urgentes du consulat, et d'où il convoierait lui-même les deux caisses de présents offerts par Napoléon à S. M. abyssinienne. Ajoutons que, ce jour-là, Théodoros, d'ailleurs coutumier du fait, avait

abusé du cognac. Transporté de colère, il s'écria : « Je le retiendrai à tout prix ; qu'on le mette aux fers, et, s'il cherche à fuir, *qu'on le tue !* » Neuf hommes se jettent aussitôt sur Lejean, revêtu de son uniforme de consul, et l'accouplent à un pauvre diable rendu responsable de son évasion. Le sbire chargé de l'opération s'en acquitta consciencieusement, au point que craignant, en raison de la petitesse de la main de Lejean qu'elle ne passât à travers les menottes, il avait si bien rivé la chaîne, qu'à chaque mouvement du prisonnier, le fer lui entraît dans le poignet. Théodoros, qui était présent, eut la délicate attention de la faire desserrer de quelques millimètres. Que se passait-il pendant ce temps dans l'esprit de Lejean ? « Je ne sais, a-t-il dit plus tard (*Tour du Monde*, 213<sup>e</sup> livraison), si aucun de mes lecteurs connaît cette situation plus morale encore que physique, d'avoir eu les fers rivés au poignet, et d'avoir ressenti chacun de ces coups de marteau dans sa chair et dans ses oreilles à la fois ? C'est au cerveau surtout que ces coups secs et métalliques retentissent comme des coups de tonnerre. Je ne connais rien de plus irritant et de plus douloureux. Ma surexcitation d'abord violente, fit subitement place à un calme régulier. Je n'étais guère en voie de réflexion, mais trois choses se dessinèrent vigoureusement dans le miroir de ma pensée : mon innocence, mon caractère officiel, l'honneur de la grande famille à laquelle j'appartenais parmi les nations. Je compris qu'ici, comme en bien d'autres cas, le rôle d'offensé était encore matériellement préférable à celui d'offenseur, et j'assistai avec sang-froid et une sorte de curiosité bizarre, à tous les détails brutaux de l'opération. » L'émotion qu'il avait éprouvée n'avait, en effet, duré qu'un moment, et le calme qui lui avait succédé persistait lorsque, le surlendemain, il écrivait à M. Richard Cortambert :

« Sans être un Decius, j'envisage froidement la chose, et je trouve que, si ma carcasse détériorée peut donner une autre Algérie à la France, elle aura trouvé bon emploi. Un agent européen qui va dans les antres de ces tigres d'Orient, sait ou doit savoir ce qu'il joue, et s'il perd la partie, tant pis pour lui. Cela ne doit pas arrêter un gouvernement. Je suis triste d'avoir à vous dire tout ceci ; car, au fond, j'admire et j'aime toujours ce diable d'homme qui, cependant, avant-hier, a donné cet ordre textuel :

» Prenez-le, mettez-le aux fers et, s'il cherche à fuir, tuez-le. »

Le 3 mars, le Négus, dégrisé, fit déchaîner son captif (1) et lui offrit la liberté s'il voulait lui accorder son amitié d'abord, ensuite la promesse de rester prisonnier sur parole à Devra-Tabor, avec faculté d'aller où bon lui semblerait dans un rayon de 30 à 40 lieues jusqu'au retour de M. Bardel. Lejean n'était pas en position de refuser. Il resta donc, mais sans s'abuser sur la possibilité de nouveaux dangers qu'il aurait affrontés non par ostentation, mais par devoir. Nous en trouvons la preuve dans sa lettre du 3 juin 1863, à M. Ernest Desjardins, lettre nous faisant connaître les difficultés de la mission dont il était chargé, et où il exprime des prévisions dont les événements ultérieurs ont justifié la sagacité :

« Toujours prisonnier indéfiniment. Le Négus qui était un grand homme populaire et respecté, il y a quatre ans, est devenu fou d'orgueil depuis que la soumission des révoltés du Tigré l'a rendu absolu ; il est tombé dans une double ivresse, l'eau-de-vie et les femmes. Depuis la campagne du Godjam où, avec un énorme déploiement

---

(1) Son compagnon ne fut déchaîné qu'au bout d'un mois, mais reçut plus tard un riche fief en compensation.



de force, il s'est fait chasser par les rebelles, *il a perdu toute confiance en son étoile*, ce qui est le premier mot de la fin, et lui, jadis si brave et si actif, il s'enferme dans sa tanière de Vofarghef lançant des ordres draconiens contre les chefs et les districts restés fidèles (les autres sont hors de sa portée), rongéant son frein sous les messages insultants de Tedla-Guala (qui, pour bien des gens est le soleil levant), et pour retenir ses troupes qui se débandent, leur livrant, en trois mois, quatorze provinces à saccager. Depuis trois semaines, on n'a pas eu de ses nouvelles ; il a commandé à ses missionnaires allemands un obusier monstre qu'ils ont promis en tremblant, mais qu'ils ne pourront pas faire, et de l'eau-de-vie qu'ils lui font à profusion, qui le tue doucement, et qui leur est mieux payée que les sermons.... qu'ils ne font pas. Ce qui lui a fait le plus de mal, ce ne sont pas les pieds et les mains coupés *par milliers*, ce sont les églises brûlées et profanées pendant ces trois derniers mois. Un Abyssin me disait : « Il détruit les églises, il finira mal. Il dit qu'il hait les mauvais prêtres, mais pourquoi ne cherche-t-il pas les bons ? »

« Les gens à bibles sont bien coupables de leurrer l'Allemagne et l'Europe au sujet de cet homme. Mais, s'ils exposaient la situation vraie, l'intolérance du roi, l'inutilité de leur présence, on les rappellerait, ce qui ne ferait pas leur affaire. L'un d'eux, Martin Flad (qui est, lui, un vrai apôtre), me disait : « Ce sont de pieux mensonges qui sont, en somme, improbables. On fait croire au monde protestant qu'on a 1,500 néophytes dans un pays où on n'en a pas un. Et pourquoi cela ? Parce que les comités ont besoin de résultats à jeter aux yeux des Yankees. Les Allemands, les Anglais souscrivent par pitié ; les Yankees, gens positifs, aiment les coups de la grâce comme des coups de grosse caisse, et ne donnent jamais leurs dollars pour des espérances incertaines. »

» Tout ce que j'ai écrit à M. Thouvenel sur le Négus, en 1861, était vrai en 1860, mais, dans l'intervalle, la mort de James Bell (qui avait civilisé cet homme, comme le matelot breton Coroller avait formé Radama I<sup>er</sup>) a rompu la digue, et Théodoros II va à la dérive. Il porte, dès à présent, la marque des hommes finis.

» Notre gouvernement a été bien illogique dans les affaires du Tigré, en 1860. Il n'a eu ni la force de résister aux obsessions de Jacobis et des missions étrangères, ni de les appuyer franchement. Si l'intérêt lazariste était anti-français et funeste, il fallait le repousser; s'il était nôtre, le bien soutenir. On reconnaît Négousié comme roi, on lui envoie avec fracas cette ambassade Russell et 1,500 fusils, mais on néglige de joindre les 500 hommes d'infanterie de marine ou de chasseurs à pied qui auraient balayé tous les Chinois de Théodoros, et Négousié, seul poltron au milieu d'une armée qui voulait se battre, se sauve déguisé en domestique, et puis, finit bêtement — et le Négus publie partout qu'il a vaincu le protégé de la France. Russell tombe à Halay au milieu d'une émeute où le drapeau français est foulé aux pieds; il est pris par un vassal du Négus, interné à Halay, et se sauve nonobstant de nuit à Massouah, laissant à l'ennemi les trois hommes de bonne volonté (deux missionnaires et un Abyssin) qui ont garanti sa parole. On a perdu là une excellente occasion de mettre l'Abyssinie sous le protectorat de la France, comme Taïti, et *c'eût été son salut* (elle périclité d'anarchie). Si on croyait avoir le droit et le devoir de le faire, il fallait le faire carrément; si on ne le croyait pas, il ne fallait rien faire du tout.

» Je tiens beaucoup à ce que les choses s'arrangent, moyennant que le Négus fasse des excuses (et on peut l'espérer) et qu'il accepte vis-à-vis de la France les liens réciproques qui existent entre nous et les grandes monar-

chies d'Orient (cela je ne l'espère pas aujourd'hui). Tu-Duc et le *fils du Ciel* peuvent reconnaître la loi de la nécessité, mais je connais assez le fils de David pour savoir qu'il ne l'acceptera qu'après quelque sanglante leçon que ses sujets me semblent disposés à lui donner sous peu. On ne sait pas assez ce que c'est qu'un illuminé croisé d'un ivrogne. Je crois bien qu'il périra avant qu'un étranger puisse passer ou résider en Abyssinie sans être son esclave. Or, la France ne peut pas accepter cela : nos nationaux ont des droits, même en Russie et en Autriche, et ne peuvent pas être sous le bâton d'un roitelet vide et gonflé qui serait renversé d'un bâillement de Napoléon III. Une bagatelle peut amener le conflit, car l'isthme de Suez amène chaque année de nouveaux visiteurs ; ce qui la retardera, ce sera la patience intéressée des parties lésées. Les uns comme Coffin, Plowden, Schimper, se sont faits barons abyssins, sont devenus sauvages, ont perdu leur position d'Européens et quelque peu leur moralité, et ne se plaindront pas vite d'un gouvernement qui pourrait, sur le terrain de la légalité, leur demander compte de certaines peccadilles. Ils aimeront mieux baiser ses bottes, recevoir ses aumônes et se faire oppresseurs à son ombre. Voilà pour les grands. Les petits sont un fretin d'aventuriers, ouvriers renvoyés de l'isthme, banqueroutiers de Marseille et du Caire, et qui, fussent-ils bâtonnés à Gondar, ont un intérêt majeur à cacher leur face aux consulats. Restent les marchands de catéchismes qui avalent des avanies incroyables parce que le Négus leur paie bien leurs grotesques obusiers, et que, s'ils partaient d'ici, ils ne pourraient que redevenir, en Allemagne, ce qu'ils étaient jadis, ébénistes, tailleurs de pierre et charcutiers. En un mot, il faut arriver à ceci : *C'est qu'un Européen puisse avoir pour sa personne et sa propriété la même sécurité en Abyssinie qu'en Egypte.* Pour ma part, j'affirme la chose impossible

sous Théodoros. Si mon collègue Cameron y arrive pour ses nationaux, je consens à passer pour un imbécile aux yeux de M. Drouyn de Lhuys. Si je parviens à sortir d'ici, je n'en serai pas moins disposé à rentrer si mon gouvernement me l'ordonne, mais je serais sans illusion et parfaitement certain que ni mon uniforme, ni mon drapeau ne me protégeront.... J'expédie par ce courrier, à mon ministre, quatre gros rapports et dix kilos de couso pour les hôpitaux de Paris. Les médecins de votre ville ne me voteront pas des couronnes civiques. »

Ce ne fut que le 15 septembre que le Négus accueillit la requête ci-après de Lejean :

« SIRE,

» Je reçois aujourd'hui mes lettres de Massouah. J'apprends que mon gouvernement est inquiet de mon absence et qu'il a envoyé à Massouah un vapeur pour s'informer de mes nouvelles. Désirant éviter de déplaire à l'Empereur, mon maître, je prie instamment Votre Majesté de m'autoriser à rejoindre immédiatement mon poste, d'où je pourrai revenir en Abyssinie, quand le service de mon Souverain et celui de Votre Majesté l'exigeront.

» En attendant que les présents destinés par Napoléon III à Votre Majesté soient arrivés, je la prie d'accepter l'envoi que je me permets la liberté de lui offrir, comme un remerciement de ses libéralités envers moi (1).

» Si Votre Majesté m'accorde la permission que je lui

---

(1) C'était un revolver, celui-là même, a-t-on dit, dont Théodoros se serait servi lorsqu'il s'est fait sauter la cervelle pour ne pas tomber vivant aux mains des Anglais. C'est possible, mais il est bien possible aussi que l'amour du *pittoresque* et de la *légende* ait trouvé original de faire de celui que le Négus avait si rudement traité, l'instrument, à coup sûr inconscient, de sa mort.

demande, je la prie en même temps d'y joindre une lettre qui me serve au besoin à rentrer en Abyssinie, sans éprouver à la frontière un retard préjudiciable à la prompte expédition des affaires des deux gouvernements.

» Je suis avec un profond respect,

» Sire,

» de Votre Majesté,

» le très-humble et très-obéissant serviteur.

» *Le Vice-Consul de France, en mission en Abyssinie.*

» G. LEJEAN. »

Toutefois, Lejean ne partit pas immédiatement. Théodoros lui assigna Gondar pour résidence jusqu'au retour de M. Bardel qui arriva, dans les premiers jours de septembre, porteur d'une réponse du Gouvernement français, à la lettre qu'il lui avait remise. Le Négus, fier de ce succès diplomatique, convoqua à Gondar, tous les Européens établis en Abyssinie, pour entendre la lecture du message impérial ; mais il avait préalablement ouvert la lettre pour la livrer aux traducteurs, de sorte que le contenu en fut vite connu et que Lejean put, sans indiscretion, se concerter avec son collègue britannique et les membres les plus influents de la petite colonie, en vue d'une action commune sur l'esprit du Négus, dans le sens des instructions qu'il avait reçues. La lettre officielle demandait en termes courtois, mais fermes, la tolérance religieuse pour les missions catholiques romaines, protégées par la France. Les missionnaires bâlois, dirigés par le consul anglais et par M. Martin Flad, leur principal *leader*, mirent un grand empressement à lui offrir leur concours sur cette question religieuse dans la voie de la tolérance, conforme, disaient-ils avec raison, à l'esprit du

protestantisme éclairé. Toute cette diplomatie fut dépensée en pure perte. Théodoros avait été assez irrité du passage de la lettre relatif aux missions romaines, et d'un autre lui faisant entendre qu'il jouerait trop gros jeu en attaquant l'Égypte. Il le savait bien, mais il était exaspéré qu'on le pensât. La déconfiture qu'il avait subie vers 1843, sur le Rahad, en attaquant 200 Égyptiens, était une blessure secrète, mais toujours saignante : « Je connais, avait-il dit, la tactique des gouvernements européens, quand ils veulent prendre un État d'Orient. On lance des missionnaires d'abord, puis des consuls pour appuyer les missionnaires, puis des bataillons pour soutenir les consuls. Je ne suis pas un rajah de l'Indoustan pour être berné de la sorte : j'aime mieux avoir affaire aux bataillons tout de suite. » Après une série de scènes curieuses et caractéristiques, Théodoros répondit à ce qu'il regardait comme une provocation de la France, par un ordre d'expulsion de son agent (28 septembre 1863). Lejean se hâta de regagner Massouah, avant que la nouvelle de sa disgrâce, semée sur la route, lui attirât des tracasseries de la part des autorités locales. Il avait été bien avisé de se hâter, car, quatre ou cinq jours après son départ, Théodoros était revenu sur sa décision du 28 septembre et avait dépêché un officier chargé de le ramener. Heureusement que quand cet officier arriva à Dobarek et transmit au chef de ce district l'ordre qui concernait Lejean, celui-ci avait un jour d'avance. Le chef de Dobarek descendit vers les basses terres jusqu'à la rivière Euza, mais là il eut avis de quelque mouvement du rebelle Terso, maître de toutes ces provinces, et craignant de se voir couper la retraite, il revint en toute hâte sur ses pas, racontant, pour excuser sa timidité, que Lejean avait déjà une avance de plusieurs jours. Théodoros, en recevant cette nouvelle, manifesta un violent mécontentement et prononça ces paroles qui, plus

tard, furent répétées textuellement à celui qu'il avait fait poursuivre : « Voilà un homme qui est parti avant d'avoir su si je lui étais ami ou ennemi. »

Lejean suivit la route du Tigré, pénétra dans la Kolla (les basses terres) et arriva, tout *jubilant*, le 17 novembre à Massouah, d'où il écrivit, le même jour, à M. Ernest Desjardins :

«.... Le Négus est à présent très-bas. Il ne vit plus que du pillage successif de ses provinces, et cette affreuse ressource lui manquera avant six mois peut-être. J'ai parlé de ce *modus regendi* dans une dépêche au Ministre (du 5 juin) et j'ai donné la liste des provinces mangées (c'est le mot officiel) de février à mai 1863.... L'Abyssinie ne peut être sauvée que par l'Europe. Le bourreau qui la ruine en ce moment est encore le seul indigène qui ait quelques principes de gouvernement et quelque capacité, vestiges de ses brillants débuts. Les insultes à l'Europe se multiplieront encore, et si nous n'intervenons pas, l'Angleterre le fera et prendra le Tigré (une vraie Algérie) pour faire ses frais....

» En ce moment, mon intérêt le plus grave n'est pas le consulat. Prêtez-moi cinq minutes toute votre attention : j'aime à causer avec vous de toutes mes affaires, car vous êtes *vir boni consilii*. Vous savez la découverte de Speke et Grant, c'est-à-dire, la constatation du lac Nyanza comme réservoir du Nil Blanc; mais en était-il la source ? En tout cas, mon voyage de 1860-1861, est tellement distancé que, si je tarde encore un an à le publier, je deviendrai aussi ridicule que le serait aujourd'hui Darnaud en donnant le sien ; que va l'être (je le crains) d'Abbadie, malgré son énorme savoir. Pourtant, j'ai aussi divers résultats : 1° L'exploration du Bahr-el-Gazal, connu de nom seulement avant moi ; 2° une bonne topographie du Kordofan et du Sennaar ; 3° l'ethnographie, pour la première fois

débrouillée, de tout le nord-est de l'Afrique, avec ses 67 langues ; 4° La géologie et l'agronomie du pays parcouru ; 5° Enfin beaucoup de géographie comparée. Je puis donc encore espérer d'arriver à temps pour assurer mes droits d'antériorité dans ce *steeple-chase* et honorer le patronage qui m'a mis à même d'y figurer ; mais il faut, pour cela, que je publie en 1864. Ce n'est pas tout : je vous ai dit que les sources du Nil ne sont pas trouvées, car la masse d'eau qui sort du Nyanza est telle qu'il faut bien y voir, non un lac-source, mais un autre lac traversé par un fleuve, comme le Léman, le Tzana, etc. Où donc serait la source ? Peut-être au pied du Kilimandjaro ; peut-être serait-ce même à ce fameux Liba ou Riba, fleuve mystérieux de l'équateur dont parlent tous les nègres de cette région interrogés par les missionnaires et les voyageurs. Or, je veux retenter le problème par Monbaz ou par le Gabon jusqu'à ce qu'il ait été résolu par moi ou un autre. Le bruit fait autour de Speke et de Grant m'avertit de la passion qu'on y met dans le monde savant et ailleurs. J'ai parlé de mon projet assez en détail à M<sup>re</sup> Cornu, et d'autre part j'ai demandé au Ministre un congé de huit mois, alléguant pour revenir en France, ce qu'il sait parfaitement, que ma présence en ce moment à Massouah n'est nullement indispensable. Et maintenant, je vous demanderai un service : ce serait de voir sinon le Ministre, au moins M. Herbet ou M. Meurant, et de savoir si le congé en question m'est accordé ; s'il ne l'est pas, de donner ma démission avec remerciements pour la bienveillance que S. Exc. m'a témoignée. C'est une résolution grave, mais je n'hésite pas et les antécédents m'obligent. Puisque je me suis mis dans cette question du Nil, il ne faut pas que le patronage impérial soit ridicule et que les Anglais me passent sur le corps. Je ferai quelque grande découverte, ou je périrai, et je ne serai pas sifflé dans l'un ou l'autre



cas. Les informations que je prendrai à Paris décideront si je dois prendre par le Gabon et aller à l'est, ou par Zanzibar à Monbaz et au Kilimandjaro, d'où je descendrai sur Nyanza, puis sur le Nzige. Le Riba coule à l'est et finit dans un grand lac, serait-ce le Tanganika ou le Nzige, ou un quatrième lac encore inconnu ? Quant au grand fleuve où d'Abbadie a cru voir le Haut-Nil Blanc, à l'est du Kafa, il se confirme pour moi que c'est simplement le Juba ou Djoub qui va à la mer des Indes, etc. »

C'était deux jours avant d'avoir écrit cette lettre que Lejean avait adressé sa demande de congé. Le Ministre, par sa décision du 8 avril 1864, lui en accorda un de six mois pour qu'il pût donner ses soins à la publication de son voyage en Abyssinie et de celui aux sources du Nil de 1860 à 1861. Le congé était d'ailleurs justifié, ajoutait le Ministre, par le besoin d'un repos bien nécessaire après les pénibles épreuves qu'il avait subies.

Dans l'intervalle et jusqu'au jour de son départ, Lejean avait fait diverses excursions, notamment dans le Taka. Parti de Massouah, le 11 juillet 1864, il passa dix-neuf jours à tirer des bordées par une mousson contraire le long de la côte pelée et maussade d'Arabie. A Koudoufah, où il passa un jour, il visita l'intérieur de la ville sans exciter nulle part aucune émotion compromettante, ce qui le confirma dans l'opinion que l'Arabie est (sauf les villes saintes, les environs d'Aden et le pays Wahabite), la contrée musulmane où l'on trouve le moins de fanatisme religieux. En arrivant à Djedda, il vit le vapeur de Suez disparaître à l'horizon; il l'avait manqué de quelques heures. L'aimable hospitalité du consul, M. Aadjonte Pellissier lui fit oublier les ennuis d'une station à Djedda, au mois d'août. Il partit le 15 août, jour où M. Pellissier venait de refuser la protection française à un négociant algérien qui faisait publiquement un chargement de 200

esclaves pour Suez. Après dix jours passés en Egypte, il dit, le 29 août, un adieu, qu'il ne croyait pas définitif, à cette « Afrique terrible et enchantée, a-t-il dit (*Tour du Monde*, 268<sup>e</sup> livraison), que l'on ne parvient jamais à oublier, et dont le souvenir, ajoute-t-il, lui donnait parfois jusqu'en France, jusque dans Paris, de longues heures de nostalgie ». Arrivé à Paris, il n'y resta que le temps strictement nécessaire pour rendre au Ministre un compte sommaire de sa mission, tant il avait hâte de se réfugier dans la petite maison que sa marraine venait de faire construire, à son intention, à Kerampont, tout près de la demeure paternelle.

Nous venons de voir que le commerce des esclaves avait un adversaire en M. Pellissier. Lejean ne l'était pas moins. Nous ne parlerons pas des stigmates qu'il a infligés dans ses derniers écrits à cet infâme trafic. Ce ne sont là, dirait-on peut-être, que des vœux platoniques, aussi préférons-nous nous appuyer sur des faits attestés par trois lettres datées de Massouah, les 24 mars 1863, 13 et 24 mai 1864, lettres que nous avons sous les yeux et dans lesquelles le R. P. Ch. Delmonte, procureur de la mission des Lazaristes en Abyssinie, l'appelait le bienfaiteur de la mission, en raison des services qu'il lui avait rendus près du gouverneur, et où il lui témoignait sa reconnaissance de son intervention, couronnée de succès, pour empêcher l'envoi à Djedda de femmes chrétiennes achetées comme esclaves. Nous pourrions produire aussi plusieurs lettres des gens les plus honorables de la colonie européenne, invoquant son appui contre les exactions et la complicité intéressée de ce gouverneur dans le commerce de la traite. Ce n'est pas tout. Regardant comme un des premiers devoirs d'un représentant de la France à l'étranger, de l'y faire aimer et bénir, il adressait à l'impératrice Eugénie, par l'intermédiaire de M<sup>me</sup> Cornu, la lettre suivante :

« MADAME,

» Il y a au village d'Hevo (frontière d'Abyssinie), un couvent habité par quatre religieuses indigènes, catholiques, chassées de leur province natale par l'influence du patriarche schismatique. Elles sont âgées, pauvres, et vivent péniblement d'un travail manuel fort grossier, mais sans se plaindre. Le hasard seul et une œuvre charitable à laquelle je voulais les employer, m'ont fait connaître cette misère supportée héroïquement et sans faste. J'ai osé espérer, Madame, que l'auguste bienveillance de Votre Majesté s'étendrait sur de saintes infortunes encourues pour la foi catholique et solliciter pour ces pieuses femmes un léger secours — (40 ou 50 dollars, 210 à 262 fr.) seraient un secours splendide pour ce pays — qui leur permettra d'associer dans leurs prières votre nom à celui de votre auguste époux, que ces populations éloignées ont appris à respecter et à bénir.

» Je suis, etc. »

Revenu à Paris, le 15 décembre, Lejean eut la malencontreuse faiblesse de se laisser aller à faire, le 7 janvier 1865, dans les salons de la rue de la Paix, une conférence sur ses voyages aux deux Nils et en Abyssinie. Une grande émotion l'empêcha d'apporter tout l'ordre désirable dans le récit de ses pérégrinations. Il fut obligé de s'arrêter avant d'être arrivé à la moitié de son sujet. L'auditoire lui avait néanmoins témoigné sa bienveillance et sa sympathie, en écoutant, sans le moindre signe d'improbation et sans les interrompre, des récits faits sans méthode et avec de pénibles tâtonnements. Il y eut pour lui, il faut bien le reconnaître, un véritable échec. Et pourtant il possédait bien la matière ! Mais troublé à son entrée par l'appareil du lieu, il n'avait pu, comme il nous le dit plus tard, reprendre possession de lui-même. Il fut

plus heureux lorsque, le 27 mai 1867, il résuma, devant la Société Académique de Brest, dans une causerie familière de près de deux heures, l'intéressant voyage qu'il venait de faire dans l'Asie centrale. Là il se sentait à l'aise. Aussi se donna-t-il pleinement carrière et captiva-t-il son auditoire par maintes descriptions pittoresques, telles que celle de la vallée de Kachemyr, sur laquelle il s'étendit plus particulièrement.

On conçoit, malgré tout, la bienveillance avec laquelle fut écouté, le 7 janvier, celui qui s'exprimait ainsi (1) :

« Il m'est souvent arrivé, Messieurs, que des personnes qui avaient senti s'éveiller en elles le désir de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, m'ont franchement demandé quelles étaient les chances de succès, de luttes, de souffrances, de mort même qui pouvaient les atteindre. Je leur ai répondu : Si vous laissez derrière vous une famille à qui vous deviez compte de votre existence, ne partez pas ; si vous ne vous sentez pas assez fort pour renoncer au doux confort européen, ne partez pas. Mais, si vous êtes libre, résolu, si vous voulez à tout prix savoir, si vous voulez scruter les mystères de l'Afrique jusques dans leurs dernières profondeurs ; si vous voulez étudier sur le vif les questions que nous agitions à travers des tempêtes de livres et de journaux, et surtout si vous êtes assez intelligent pour saisir sous une enveloppe toujours brutale, quelquefois un peu grossière, la véritable noblesse et la véritable grandeur de cette nature que vous allez voir, eh bien ! partez ! Vous aurez faim, vous aurez soif, vous mangerez des choses impossibles, vous boirez une eau qui aura tantôt la couleur de l'encre et tantôt la couleur de l'absinthe ; vous subirez des chaleurs excessives ; vous aurez la fièvre, et malgré tout cela, très-pro-

---

(1) *Revue des Cours littéraires*, t. II, p. 31.

blement, vous survivrez. Lorsque vous serez revenu en Europe, toutes vos souffrances passées ne vous laisseront plus qu'un souvenir, je dirai presque de bonheur, et vous n'aspirerez qu'à une chose, c'est à recommencer ! L'Afrique est une séductrice vraiment redoutable : quand on y a touché, il faut qu'on y revienne.

• Il y a pourtant des chances fatales. Le nombre des compatriotes que nous avons perdu depuis quelques années dans ces hasardeuses expéditions le prouve assez, mais il ne faut pas se les exagérer. Un excellent moyen de braver tous les dangers de l'Afrique et d'en revenir sain et sauf, c'est d'être parfaitement persuadé qu'on ne mourra pas. Si, malgré tout cela, il vous arrive malheur, si vous n'avez pas été égoïste, si vous avez songé à honorer votre pays, à faire profiter la science, la civilisation, l'humanité, des souffrances que vous avez endurées : eh bien ! vous aurez inscrit votre nom à côté des noms glorieux de Clapperton, de Mungo Park, de Richardson, et de tant d'autres que je pourrais citer. Franchement je ne vous plaindrai pas. »

Ce noble langage n'est-il pas un écho de celui que tenait Augustin Thierry alors qu'ayant perdu la vue à déchiffrer de vieilles chartes, il se comparait, avec un juste orgueil, au soldat mutilé qui a tout donné à son pays, et qu'il ajoutait : « Avec l'étude, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée ; on use noblement de la vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore, si j'avais à recommencer ma route ; je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir, et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science. »

Quatre jours après sa mésaventure, il reçut une fiche de consolation, il était nommé chevalier de la Légion d'honneur. La veille, son congé avait été prolongé de trois mois. Mais avant son expiration, tiraillé en haut lieu par des influences rivales, chaos où il perdait le fil, il reconquit sa liberté, en se démettant, le 3 juin 1865, de son vice-consulat. Il lui fut promis qu'en échange de cette position, il serait chargé de missions annuelles. La promesse se réalisa promptement. Le 4 juillet, le Ministre de l'Instruction publique le chargea d'une mission scientifique ayant pour objet de visiter la Boukharie et d'étudier ce pays au point de vue de la géographie, de l'histoire, de l'ethnographie et de l'archéologie. Il lui était accordé une indemnité de 6,000 fr. payables par moitié en 1865 et 1866. « Le programme de voyage que vous m'avez proposé, lui écrivait le Ministre m'a paru satisfaisant. J'appelle particulièrement votre attention sur l'utilité qu'il y aurait de dresser une carte exacte du khanat de Boukhara, et, s'il est possible, de Kaboulistan et des contrées voisines ; de vérifier, avec plus d'exactitude qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, quels sont au juste les lieux qu'occupaient au siècle dernier les Iraniens, les Afghans et les Kurdes ; de suivre les traces d'Alexandre dans la Bactriane ; de rechercher les villes citées par Pline et Ptolémée, et de photographier les monuments anciens de Samarkand, de Balkh et des autres localités qui ont conservé des vestiges d'antiquités. »

Devant rencontrer des difficultés presque insurmontables, en raison des circonstances politiques, Lejean proposa d'y apporter des modifications, et après entente avec le Ministre de l'Instruction publique et celui des Affaires étrangères, le programme fut ainsi modifié, le 28 juillet, sur la proposition de Lejean ; il se bornerait à explorer les parties les moins connues de la Perse orientale, le Hérat et l'Afghanistan jusqu'à la frontière anglaise.

Parti de Paris au mois de septembre, et le 15, il était à Constantinople, d'où il écrivait, trois jours après, à M. E. Desjardins : « Je voyage avec une lenteur qui me fait enrager, car l'hiver approche. Le Danube était bas, de sorte que, de paquebot en coucou, j'ai eu, de Basiach à Stamboul, huit ou neuf transbordements, quatre jours d'attente à Kustendji (l'ancienne Tomi d'Ovide). Cet homme d'esprit y a eu le temps d'écrire les *Tristes* et les *Pontiques* pour apprendre au monde lettré combien il s'y ennuyait. Jugez de moi qui n'avait pas cette ressource ! Il est vrai que j'avais celle de fumer beaucoup de narghilé qu'Ovide n'avait probablement pas.

» Je suis depuis trois jours à Constantinople, merveille du monde. J'ai toujours parlé avec dédain de Stamboul que je croyais surfait, mais il m'a fallu m'incliner et admirer. Le Bosphore est incomparable..... Je pars la semaine prochaine pour Samsoun, où je commence mon grand voyage par Erzeroum, Van, le Kurdistan, etc. Je suis en instance pour obtenir mes entrées à l'état-major ottoman, afin de faire l'inventaire de ce que la Turquie possède sur son propre empire. Je pense qu'en deux heures j'aurai tout vu. »

D'Angora, où il était le 8 décembre 1865, il adressa au ministre de l'instruction publique le rapport suivant :

« Les rigueurs de la saison qui me ferment la route d'Arménie et m'obligent à prendre la route plus longue d'Angora, Siva et Diarbeker, m'aura du moins permis d'accroître considérablement la somme de mes informations en tout genre : géographie comparée, ethnographie, géodésie, statistique, etc. L'Asie Mineure, étudiée à fond sous le rapport archéologique, est, sous presque tous les autres rapports, un *terrain vierge*, où une commission scientifique trouverait une belle œuvre à accomplir. Cela tient principalement à l'état politique de cette province

dont un tiers environ est parcouru par des Kurdes encore barbares et par des Turkomans qui le sont à moitié, de sorte que les routes les plus intéressantes à explorer pour un voyageur, sont coupées par des bandits que l'autorité turque se garde bien d'inquiéter. Il y a plus : un voyageur résolu et bien armé obtient très-difficilement des pachas la permission de prendre, à ses risques et périls, toute autre route que celle de la poste ou des grandes caravanes. On peut cependant triompher de ces obstacles, mais il faut pour cela plus de temps que je n'en puis consacrer à cette portion très-secondaire de mon programme.

» J'avais l'intention de profiter de mon séjour forcé de quatre jours, à Angora, pour adresser à Votre Exc. un premier rapport, mais je suis ici absolument sans livres, ce qui me met dans l'impossibilité de rédiger un travail offrant une certaine exactitude scientifique. Il m'a été plus facile de mettre au net une carte et deux plans que j'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus avec quelques brèves explications.

» Carte au  $\frac{1}{50,000}$  d'une portion de la Galatie. Ce spécimen que je ferai suivre d'autres feuilles dressées à la même échelle, montre à quel point le relief *réel* de l'Asie Mineure est heurté et tourmenté, et répond peu à l'idée qu'on pourrait s'en faire d'après le dessin élégant, mais adouci et peu varié des cartes (d'ailleurs, si estimables de Kiépert, Tchihotchef et Vroutchenko). Le levé de l'Anatolie entière serait une œuvre de première valeur, mais une entreprise énorme, qui reviendrait de droit au gouvernement turc, si ce gouvernement avait l'intelligence de pareilles choses et des officiers capables de les mener à bonne fin. Comme malheureusement ces deux choses lui manqueront longtemps, il serait à désirer que des savants européens fissent pour les pays les plus historiques de la péninsule (Ionie, Lydie, Carie), ce que Fellows,



Spratte, Forbes, ont fait pour la Lycie et la Troade. En ce qui me concerne, j'ai l'espoir que mes levés, à grande échelle, dirigés presque en diagonale à travers la péninsule, avanceront notablement nos connaissances topographiques sur ces magnifiques contrées.

» *Plan des ruines d'Aïmanghir.* — Le site précis de *Gordium* a été jusqu'ici inutilement cherché, et je suis loin d'être sûr de l'avoir trouvé ; seulement, j'ai exploré avec soin le terrain où cette ville a dû exister, et des ruines fortuitement découvertes cette année à Aïmanghir, à 120 kilom. dans l'ouest d'Angora, m'ont paru répondre à la position de Gordium, qui, du reste, ne semble avoir été qu'une bourgade phrygienne, illustrée par une anecdote. Je ferai, à mon retour, un rapport spécial sur cette découverte, ainsi que sur une localité bien autrement importante que j'ai explorée à Ghevran (2 k. O. de Mudurlu).

» *Plan de Kustendji (Tomi) et de ses kourganes.* — Cette localité, illustrée par l'exil d'Ovide, m'a paru assez intéressante, autant par les souvenirs classiques qui s'y rattachent que par les nombreux *tumuli* qui l'avoisinent, pour mériter un levé topographique plus précis que les relevés à vue, faits par les Russes et les Anglais avant et depuis 1855. J'ai pu constater que des fouilles ont été exécutées sur divers points du *Val de Trajan*, travail hâtif et grossier, où il n'y avait guère à espérer de découvertes, et que d'autres fouilles avaient été pratiquées sur divers kourganes, mais (à ce qu'il m'a semblé) avec bien moins de méthode que celles que les Russes ont faites avec tant de succès autour de Panticapée. Je reste convaincu que les kourganes de Kustendji réservent à des fouilles bien faites des résultats correspondant à ceux qu'on a obtenus en Crimée.

» Je pars après-demain pour Sivas. Le froid devenu intense et les montagnes neigeuses m'obligeront peut-

être à me rabattre sur Kaisarieh. Je ne prendrai qu'à la dernière extrémité cette route qui me fait perdre trois ou quatre jours. Une fois descendu sur Diarbékir, je serai délivré de presque toutes les difficultés, du moins les plus graves, qui sont le froid et la brièveté des jours. De Diarbékir, je gagnerai Mossoul, puis Hamadan (Ecbatane) en levant sur ma route le plan détaillé d'Arbelles, les *Mansiones Parthicæ* d'Isidore de Characène et les marches d'Alexandre. »

De Mossoul, qu'il gagna à cheval, il adressa au Ministre, le 22 février 1866, un second rapport donnant aussi le détail de ses travaux depuis son départ d'Angora :

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une série de levés topographiques formant huit feuillets, dont voici le détail :

- » 1° Itinéraires de Marach à Semiel (Comagène, Mésopotamie, Assyrie) relevés à l'échelle de  $\frac{1}{200,000}$  (6 feuilles) ;
  - » 2° Plans des villes d'Aintab, Mardin, Orfa ;
  - » 3° Plans des cités antiques de Telo, Nisibus, Bezabde, Kala ;
  - » 4° Plan du *Castellum Maurorum* (Mésopotamie) ;
  - » 5° Plans des châteaux de Mardin, Edesse, Marach ;
  - » 6° Plan de l'église Saint-Jacques de Nisibe.
- » Je dois à Votre Exc. de courtes explications relativement à ces divers travaux et principalement aux plans détachés.
- » Ainsi qu'elle pourra s'en convaincre, j'ai évité avec soin de m'arrêter aux localités déjà explorées. Lorsque j'ai levé des plans de villes modernes, c'est que ces levés n'avaient pas été faits, et j'ai suivi la même règle pour les plans des cités grecques ou byzantines. Je ne suis pas le premier voyageur qui se soit arrêté à Nisibe ou à Bezabde, mais je suis le premier à en avoir dressé les plans topographiques nécessaires pour l'étude de la géographie comparée de ces régions.

• Je pense que les voyageurs anglais (dont je n'ai pas les livres sous les yeux) ont signalé les ruines de Tela (Antinopolis) entre Orfa et Mardin; mais je doute qu'ils aient accordé toute l'attention qu'elles méritent à ces belles ruines qui suffiraient (jointes à celles de Dara, qui en sont à vingt-deux lieues) pour justifier l'envoi d'une mission spéciale en Mésopotamie.

• Je n'en dirai pas autant de Nisibe. Cette cité, célèbre au début du Bas-Empire par les sièges qu'elle a soutenus, est aujourd'hui si complètement ruinée, qu'une journée m'a amplement suffi pour la visiter et en lever le plan. Quatre colonnes insignifiantes et l'église (d'ailleurs très-curieuse) de Saint-Jacques de Nisibe, sont tout ce qui reste debout de cette antique colonie; elle a disparu sous une couche de terres cultivées d'une épaisseur moyenne de deux mètres, mais l'ancienne enceinte reste reconnaissable, et le plan que j'en ai levé permet de comprendre les récits de Zonare et de Zozime relativement aux sièges qu'en a fait Sapor II.

• Bezabde (Djeziréh), où ce même Sapor fut plus heureux qu'à Nisibe, est un très-curieux spécimen de fortification du Bas-Empire. C'était une *tête de pont* du Tigre, très-forte de front, c'est-à-dire vers le fleuve, assez faible des autres côtés. Il y a une fort belle citadelle antique en ruines, et je crois que ce lieu mériterait une étude plus approfondie que celle que j'ai pu lui consacrer.

• Le *Castellum Maurorum*, aussi du Bas-Empire, est mieux par sa construction, et je compte en faire l'objet d'une monographie, de même que *Kala*, sorte de *Kast* beaucoup plus primitif, et où je vois le *Kala* de la Bible; mais la démonstration ne saurait trouver place ici.

• Je sais l'intérêt que Votre Excellence porte aux monuments géographiques attestant la présence des Croisés en Orient, à la *Géographie des Croisades* en un mot. Comme

documents relatifs à cette grande époque, j'ai levé avec soin les plans de diverses forteresses qui s'y rattachent, notamment Mardin, Marach, Edesse. J'ai pris en outre un assez grand nombre de vues et de détails à l'appui de ces plans, et j'aurai l'honneur, à mon retour, de les mettre sous vos yeux.

• Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'envoi que je fais à Votre Excellence ne comprend qu'une faible partie des notes de tout genre que j'ai prises dans ce voyage. Mes minutes originales forment un dossier assez volumineux que je laisse en dépôt à M. le consul de France à Mossoul, lequel me le fera parvenir par une voie sûre, lorsque j'en aurai besoin. Dans le cas, peu probable je l'espère, où ma tentative pour passer l'Hindou-Koh et descendre sur Yarkand et le Turkestan chinois aboutirait à une catastrophe, je dois désirer que les archives des deux ministères qui m'ont fait l'honneur de me commissionner conservent quelques documents utiles pouvant témoigner de la conscience que j'ai mise à remplir mon mandat. Aussi profiterai-je de toutes les occasions d'envoyer alternativement à Vos Excellences les parties de mes travaux que je pourrai mettre au net sans ajouter de nouveaux retards à ceux que j'ai déjà subis.

• Je veux, avant de finir cet exposé, faire part à Votre Exc. d'une découverte assez intéressante que j'ai faite près d'un lieu nommé Derik, à dix heures O.-N.-O. de Mardin (1). Dans un tombeau antique, qui m'avait frappé par sa

---

(1) Il lui arriva dans cette ville la mésaventure détaillée dans la plainte ci-après :

« Dans la nuit du 30 janvier 1866, un vol avec escalade et effraction a été commis au préjudice du soussigné dans l'habitation du sieur Johannes Chouha, négociant à Mardin. La justice locale a fait emprisonner quelques individus soupçonnés de ce vol, mais jusqu'à ce moment les recherches n'ont abouti à aucun résultat.

construction étrangère, et que j'ai fait ouvrir, j'ai trouvé beaucoup d'objets tout-à-fait identiques à ceux qu'on a recueillis dans les sépultures scytho-cimmériennes de Panticapée. C'est, je crois, la première fois qu'on découvre des antiquités cimmériennes si loin de la Mer Noire ; je ne puis expliquer leur présence que par l'invasion des Cimmériens sous Lygdamis, vers 631, lorsqu'ils ravagèrent toute l'Asie Mineure et finirent par être exterminés par le roi lydien Alliate. Le temps m'a seul empêché de faire ouvrir d'autres tombes barbares, voisines de celle que j'ai ouverte ; mais, c'est une veine que je reprendrai si je repasse au retour en cet endroit.

» Une excursion que je regrette énormément de n'avoir pu tenter, et qu'il serait désirable de voir faire à loisir, c'est la reconnaissance des monts Sindjar et du cours du Khabour (Chaboras), entre Mossoul et l'Euphrate. Il y a

---

» Le soussigné croit devoir faire observer que si un pareil fait a pu se produire au centre de la ville, dans une maison parfaitement close et au point du jour, il est autorisé à incriminer l'extrême négligence des agents de la police locale, ou même la complicité de quelques-uns. Il doit ajouter qu'ayant envoyé, dans la matinée, son drogman au Seraï, accompagné de deux personnes notables de la ville, afin de déposer une plainte entre les mains du kaimakan, ces trois personnes n'ont pu pénétrer près de ce fonctionnaire que dans la soirée, quatorze heures après le vol, et lorsque les malfaiteurs avaient eu tout le temps d'échapper aux investigations de la justice. Il se croit, dans ces circonstances, autorisé à protester énergiquement contre la conduite du kaimakan de Mardin, qui n'a su ni prévenir le délit en question, ni en assurer la punition.

» Fait à Mardin, le 3 février 1866.

» G. LEJEAN,

» *Ex-V.-Consul de France, chargé d'une mission*  
» *du Gouvernement français.* »

Inutile d'ajouter que le kaimakan, probablement intéressé dans le vol, ne fit rien pour découvrir les auteurs du vol et que la protestation de Lejean resta à l'état de lettre morte.

là les ruines d'une foule de villes romaines et assyriennes, et, parmi les premières, Resaina, Zenodotia, Tibériopolis, Thubida, Thamurion, Zama, Hileia, et l'antique prospérité de ces villes, sous une administration intelligente, est attestée par les livres et les médailles, et contraste singulièrement avec l'état actuel de la Mésopotamie, livrée à quatre tribus d'Arabes pillards qui en font un désert. La terre seule est restée aussi fertile qu'au temps où Hérodote assimilait sa production à celle du tiers de l'Asie. J'ai lu le livre de M. Layard, qui a fait une courte excursion vers le Khabour ; il est le seul à l'avoir vu, et s'est borné à quelques notes. En général, les illustres savants qui sont venus explorer ici la mine inépuisable des antiquités assyriennes, se sont renfermés dans cette spécialité, ce qui laisse aux voyageurs à venir un vaste champ pour les époques grecque, romaine et byzantine. Votre Excellence croira-t-elle que le champ de bataille d'Arbelles n'a pas encore été étudié ? Je pars demain dans cette direction, et ferai en sorte qu'il ne m'échappe pas.

» Ce qui m'occupe le plus en ce moment, c'est l'ethnographie de tout ce pays. L'élément turc, dès qu'on a passé l'Euphrate, est nul : il est remplacé par les derniers débris de la race arménienne (Syriens, Chaldéens, Sabéens) et par les Kurdes, auxquels se joignent des populations de sang iranien, mais dont l'origine n'est pas moins mystérieuse que les croyances. On connaît les Jésides que je n'ai, à cause de cela, étudiées qu'en passant ; mais on ne connaît pas le Chebak, peuple et secte occupant trente-huit villages en Assyrie, et sur lesquels j'aurai des choses neuves à dire. Je prépare lentement les éléments d'un grand travail ethnographique sur toute la Turquie d'Asie, et j'y joindrai plus tard la Perse, si j'ai le loisir d'étudier ce pays si plein de souvenirs.

» Je suis, etc. »

Lejean avait promis au Ministre de fréquents rapports, il tenait parole. En effet, le 23 mars 1866, il lui adressait de Mossoul, le rapport suivant :

« J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Exc., six feuilles de relevés géodésiques d'une portion du Kurdistan (Assyrie). Les quatre feuilles, sans titre, sont des parties d'une grande carte au 84000<sup>e</sup> (échelle de la carte de France, de Cassini), résultat d'une excursion de vingt-trois jours que je viens de faire dans les districts chaldéens. Le petit tableau d'assemblage ci-annexé, et dont les numéros sont reproduits au dos des feuilles, permettra de les raccorder aisément ensemble. La feuille d'itinéraires au 200000<sup>e</sup> forme le complément de la série d'itinéraires de Marach à Mossoul, série que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Exc. par l'avant-dernier courrier.

» Votre Exc. est le juge le plus compétent de l'utilité scientifique que peuvent ou ne peuvent pas avoir ces levés. Je n'ai donc point à insister sur ce point. Je me bornerai seulement à lui faire observer que l'extrême incorrection des meilleures cartes pour cette partie du Kurdistan, notamment dans la direction des montagnes et le cours des rivières, m'a paru justifier et même nécessiter un levé topographique très-détaillé, pouvant servir de canevas à de bons travaux à venir. L'illustre Kiépert, dans le Mémoire explicatif qui accompagne sa belle carte (*Die Euphrat-Tigris Lander*), émet le vœu que les visiteurs futurs de cette région rendent à la topographie plus de services que ne l'ont fait en général les voyageurs précédents.

» Mais le résultat le plus intéressant de cette excursion est, si je ne me trompe, la découverte de deux cités antiques inconnues et dont je joins ici les plans détaillés. L'une, appelée par les indigènes Kesari Roum (*Cæsarea Græcorum*), semble une cité gréco-byzantine, contemporaine des guerres de Sapor et de Chosroes. Le plan de la

citadelle est bien conservé, la position topographique excellente, au point de bifurcation qui mène au cœur du Kurdistan. Le plus curieux, archéologiquement, n'est pas la place en elle-même, mais un système d'ouvrages extérieurs fermant la gorge où est posé Kesari, ouvrages en partie détruits et d'une construction plus grossière que la citadelle elle-même.

» L'autre est une vaste ruine située au pied du Bedaro, à quelques heures du Tigre, et appelée dans le pays *Zabarane* ; c'est une très-intéressante localité, et j'ai pu, ainsi que S. Exc. peut s'en convaincre, lever un plan, en quelque sorte *cadastral*, d'une grande partie de la cité antique. La ville proprement dite est séparée par un mur cyclopéen d'une enceinte supérieure où je n'ai pas trouvé trace de construction et qui me paraît avoir été la ville primitive, l'enceinte forte et grossière où se retiraient les Carduques lorsque la plaine était envahie par des ennemis supérieurs en forces. La basse ville appartient certainement à deux époques, peut-être même à trois : époque barbare, caractérisée par les habitations troglodytiques dont j'ai figuré un certain nombre par des points, puis par des tombeaux creusés dans le roc vif ; — époque médio-persique ou assyrienne, à laquelle appartiendraient les habitations non souterraines, principalement la file de maisons étagées qu'on remarque au S. O., plus les deux portes et les remparts ; — époque gréco-byzantine, marquée par la construction en briques que les indigènes appellent *Hammam* (le bain) et le quartier de 25 à 30 maisons qui l'entourent.

» Je serais tenté de voir dans Zafarane la ville double des inscriptions cunéiformes que M. Oppert place un peu arbitrairement à Djeziréh, à douze lieues plus au nord. Je n'en dirai pas davantage à Votre Exc., n'ayant pas ici les livres qui me seraient nécessaires pour rédiger un



From:

To:

UNIVERSITY OF MINNESOTA  
THE LIBRARY  
MINNEAPOLIS, MINNESOTA 55455

Insured  
Value

Library Material

Ref. 1

SM

INTERLIBRARY LOAN

pied de l'Hindou-Koh à la fin de mai ou vers le 10 juin, au plus tard, excellente époque pour étudier le Karietsan et se préparer à tenter, vers la fin de juillet, l'ascension de l'Hindou-Koh ou du Pamir, sans courir la chance de périr de froid.

» En ce moment les communications sont difficiles entre

de lacune que je  
n France. Mais  
ffirait ce pays  
ugeait à propos  
Mésopotamie et  
'exactitude ma-  
ns. La Mésopo-  
désert, est une  
ant et sous les  
lages. Une tra-  
al et Anah, ré-  
portantes. Je lis  
n récit circons-  
I, de Calach à  
r la route onze  
re part que les  
Khabour (Cha-  
probablement  
à vérifier.

Bagdad, d'où  
Ce n'est qu'à la  
je pourrai re-  
journaux an-  
ristes nouvelles  
vile prolongée;  
mais j'en serai  
r dans le Tur-  
e. Je serai au

Mossoul et Bagdad. Les caravanes ne marchent qu'en nombre, la poste turque a été arrêtée près Kertouk par les Arabes, maîtres des deux rives du Tigre; l'escorte a été dispersée après avoir eu des hommes tués. J'ai dû me résigner à subir des lenteurs que je n'avais pas prévues, et pour occuper utilement quelques jours de loisir, j'ai projeté une excursion au champ de bataille d'Arbelles, situé à six ou sept lieues de Mossoul, sur le Ghazir (Bumodus), sans qu'on soit bien d'accord sur le point précis. MM. Place et Oppert le placent dans la plaine qui s'étend au N.-E. d'Ain Safra, ce qui serait impossible, si le fait était aussi accrédité que se le figure Kiépert; je vois, par Arrien et Quinte-Curce combinés, que *Gangamela*, où se livra réellement la bataille, est sur le Ghazir (Bumodus), à 80 stades du Zab (Lycus). Reste à déterminer le point précis où ces deux rivières n'ont entr'elles qu'une distance de 15 à 16 kilomètres (80 stades) et où commence une plaine limitée par des collines (Ynloxoï) assez hautes pour empêcher deux armées de se voir. J'ai l'intention de lever un très-vaste plan (au 20,000<sup>e</sup> ou au moins au 40,000<sup>e</sup>) qui pourra éclairer la question.

» Je suis, etc. »

L'excursion dont il parle dans ce Mémoire eut lieu peu de jours après et a fait le sujet d'un Mémoire spécial qui a été imprimé avec un plan au 200,000<sup>e</sup>.

Il résulte de ses investigations, que le point de la bataille d'Arbelles avait été Gamy, comme il l'avait conjecturé, la plaine de Gangamela, où existe un village appelé *Tell-Gomel*. « Dans ce pays, dit-il, où les langues sémitiques ont fait reculer les idiomes iraniens, le TELL arabe est l'équivalent du GAU, GAH persan; *pagus* TELL-GOMEL serait donc le même que GAU-GOMEL, le village sur le Gomel. Je sais bien que les auteurs anciens l'ont traduit par village du chameau et répété à ce sujet une histoire d'un cha-

meau qui aurait sauvé la vie à Darius I<sup>er</sup>. Cette anecdote est tout-à-fait dans l'esprit de l'Orient, et n'a rien qui puisse la faire rejeter comme invraisemblable ; cependant, quand on se rappelle toutes les étymologies arrangées après coup par les Orientaux, et même chez des peuples plus sérieux, on peut être tenté d'en préférer une moins romanesque et plus géographique. Dans ces régions, beaucoup de noms de fleuves n'ont pas changé depuis la plus haute antiquité, lorsqu'une invasion barbare ne leur a pas donné des noms de fantaisie (*Kara-Sou*, eau noire; *Nehr-el-Asi*, le fleuve rebelle). En tout cas, que Gangamela veuille dire *pays du Gomet* ou *pays du chameau*, je suis convaincu que ce lieu est fort antique, et que des fouilles faites dans le tumulus qui le soutient, donneraient des résultats intéressants.

Gangamela n'était, au rapport de Strabon (xv, 1), qu'un pauvre village au temps d'Alexandre; cependant Pline (v, 24) en fait une ville, et Ptolémée la mentionne dans l'Assyrie. Si la géographie ptoléméenne offrait plus de précision dans ses tables, je pourrais y chercher un argument pour la rectification que je propose, car elle place *Gangamela* plus au nord que Ninive (Ninus) et à un demi-degré de longitude (550 stades) à l'ouest d'Arbelles. Mais on ne peut voir là qu'un hasard heureux, quand on voit dans la même table la fameuse Ctésiphon placée tout près de Ninive, presque au débouché du grand Zab, dans le Tigre. Voici, au reste, les chiffres auxquels je fais allusion (PTOL. Géog. vi, 1) :

|                | LATITUDE | LONGITUDE |
|----------------|----------|-----------|
| Ninus .....    | 36° 2/3  | 78°       |
| Gangamela..... | 37° 1/4  | 79° 1/2   |
| Arbela.....    | 37° 1/4  | 80°       |

Lejean aimait à se reposer de ses travaux sérieux par des épanchements intimes et familiers avec ses amis. Té-

moins cette lettre qu'il nous écrivait de Mossoul, le 24 mars :

« Ma santé, malgré un très-dur voyage (traversée du Taurus, en janvier, précédée de la traversée de la Cappadoce, en décembre), est splendide. Je suis en ce moment dans les délices de Capoue, représentés par la maison hospitalière de mon collègue de Mossoul, M. Lanusse, connu par sa noble conduite à Damas, en 1860. J'y suis depuis cinq jours, je mange, je bois, je dors dans un lit (!!!), je fume comme un Vésuve, j'engraisse et je travaille à mettre mes cartes au net. Je pars dans cinq jours pour Bagdad, d'où j'irai par steamer dans l'Inde, d'où je reviendrai comme je pourrai. Vous savez, ou vous ne savez pas, que ma destination principale est cette *terra incognita* entre l'Inde anglaise, le Turkestan libre et la Tartarie chinoise. Comme j'ai rassemblé déjà depuis quatre mois un assez gros bagage scientifique, je brusquerai probablement mon retour, afin de venir me reposer et terminer mon *Voyage aux deux Nils*, dont 14 cartes sur 17 sont gravées, mais dont un demi-volume de texte reste encore à faire... Que vous dirai-je de moi ? Je vais à Kurrachée, puis à Moultan, puis à Peichawer, d'où je dois partir pour Yarkand (Tartarie chinoise), et, si je ne puis passer la frontière, revenir par la même route qu'à l'aller. Je reviendrai *si Dio vuole* ; et pourquoi pas ? Le pauvre Barth est revenu de Tombouctou pour mourir à Berlin d'un coup de sang. » Ne semblerait-il pas, quand il parlait ainsi, qu'il avait le pressentiment de son propre sort ?

Son rapport au Ministre, daté de *City of London*, le 28 avril 1866, nous fait ainsi connaître la suite de ses travaux :

« J'ai l'honneur d'informer Votre Exc. que je suis en route pour l'Inde et que je lui adresse quatre feuilles de relevés topographiques avec de courts mémoires à l'appui. Ces travaux sont :

» 1° Un plan de Séleucie et Ctésiphon, points visités avant moi par Rich et autres voyageurs, mais jamais levés ;

» 2° Un plan de la partie N. des ruines de Babylone, destiné à rectifier les plans anglais, incomplets pour cette partie. N'ayant pas sous les yeux le plan de M. Oppert, j'ignore s'il est plus exact que les plans (d'ailleurs si estimables), de Ker Porter, Jones et Selby ;

» 3° Des plans d'anciennes cités babyloniennes, Sispara, Borsippa, Accad ;

» 4° Un plan de Pakrit sur le Tigre ;

» 5° Enfin, un relevé général des environs de Hillé ou Hilla (Babylone) avec le détail de la lagune Hindia (ancienne Pallacopas), le tout fort mal figuré sur les cartes existantes.

» J'ai peut-être tort d'appeler *mémoires* de simples notes explicatives ayant trait à des questions d'érudition que je ne pouvais creuser bien profondément, n'ayant pas les livres nécessaires. C'est un travail que je ferai en Europe. Je prends seulement la liberté d'appeler l'attention de Votre Exc. sur la découverte que j'ai faite (ou crois avoir faite) de la position de Sispara, si importante dans les traditions chaldéennes de Bérose, et sur le petit travail où j'ai essayé de suivre, pas à pas sur le terrain, le récit de la retraite des Dix mille à travers l'Assyrie (Xénophon, Anabase III), récit parfaitement inintelligible pour qui n'a sous les yeux que les cartes déjà connues. Ainsworth et Chesny ont fait le même essai ; leur travail, excellent pour d'autres parties, m'a semblé vague et un peu confus pour celle que j'ai tenté d'élucider.

» Je remercie vivement Votre Exc. de sa lettre bienveillante (1), et je n'ai pas besoin de l'assurer que je me ferai

---

(1) Dans cette lettre datée du 19 avril 1866, le Ministre, après avoir accusé réception de l'envoi que Lejean lui avait fait de Mossoul, le 22 février précédent, s'exprimait ainsi :

un point d'honneur de justifier, par les résultats définitifs de ma mission, la confiance dont elle m'honore, et l'intérêt qu'elle veut bien me témoigner.

» Mon séjour forcé en Babylonie ne m'aura pas été inutile ; outre des travaux géodésiques, malheureusement fort restreints dans ce pays plat et à demi-noyé, j'ai pu relever la position de beaucoup de villes et de villages antiques et réunir les éléments d'un travail assez neuf sur la céramique babylonienne qui était extrêmement avancée. Je puis donc, dans cette spécialité, suppléer à la perte de la collection Fresnet Oppert, qui a péri, comme on le sait, dans les eaux du Tigre.

» Je suis, etc. »

Ce que Lejean appelait de simples notes composait les deux documents que le Ministre de l'Instruction publique, dans sa lettre du 15 juin 1866, lui disait avoir lu avec beaucoup d'intérêt, en ajoutant que, quand il aurait complété les résultats de sa mission, il s'empresserait de les soumettre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : 1° *Commentaires géographiques de l'Anabasis* (fragment daté du 28 avril 1866, 6 pp. in-f°), avec une carte ayant pour titre : *Esquisse de la section de l'Anabasis (retraite des Dix mille) comprise entre Mossoul et Djeziré, levée à l'échelle de*

$\frac{1}{750,000}$

« Je comprends très-bien que pendant le cours d'un voyage laborieux, vous ne puissiez m'adresser que des notes peu développées sur le résultat de vos travaux et que vous réserviez pour un autre moment des renseignements plus détaillés et plus complets. Toutefois, celles que vous m'avez communiquées suffisent pour me donner une excellente idée de la manière dont vous poursuivez votre exploration, et je ne doute pas que l'ensemble de toutes vos études n'apporte un contingent utile à la connaissance des faits historiques et archéologiques qui concernent la contrée que vous parcourez.

» Recevez, etc. »

2° *Sispara*. — *Carte générale de la haute Babylonie*, — *Séleucie et Ctésiphon*, 3 pp. in-f°. Ce dernier document, daté de Bassora, le 2 mai, est résumé dans les livraisons 396 et 397 du *Tour du Monde*.

Lejean s'étant remis en route, parvint, le 13 mai, à la bouche la plus occidentale de l'Indus et prit le lendemain le chemin de fer à Kotrec. Le 19, il était à Sita, où il prit passage sur le steamer anglais le *Phara*, et le 3 juin, après 29 jours de traversée, il débarquait à l'escale de Moultan. Une nuit passée en chemin de fer le conduisit le lendemain, de grand matin, à Lahore. A peine descendu à l'Hôtel Victoria, il prit un fiacre qui le mena à la résidence, éloignée d'une lieue, de M. Macleod, gouverneur général du Pendjab. Il l'a ainsi raconté lui-même (*Ibid*) : « Je suis introduit; je trouve un homme âgé, de figure à la fois grave et accueillante, d'un aspect presbytérien, moins la raideur, un type net, aimable et accentué de la prédominance du gouvernement civil dans le pays le plus militaire, le plus nouvellement conquis et le plus exposé de l'Inde anglaise.

» Nous allons vite au fait. Je lui expose mon intention de pénétrer à tout risque dans l'Hindou-Koh, c'est-à-dire dans les montagnes libres entre l'Afghanistan et le Turkestan; c'est là qu'habitent les mystérieux *Siahpoch*, cette race blanche vivant à peu près, dit-on, à l'état édénique, et où j'ai la quasi-certitude de trouver les premiers anneaux de la grande chaîne des peuples indo-germans, c'est-à-dire de presque toutes les races civilisées. J'ajoute que mon projet est simple; c'est de tâcher de gagner Djellalabad, dans le royaume de Kaboul, et de là, de me rendre, comme je pourrai, chez les *Siahpoch*. Je termine en lui demandant le concours moral que le gouvernement donnerait à un voyageur anglais dans ma position, sous forme de recommandations, d'appui près des indigènes.

» Il m'écoute avec beaucoup d'attention, et me refuse net.

» Je reste un peu surpris, et je lui demande s'il a l'intention de m'empêcher par force de passer la frontière.

« En aucune façon, me répond-il avec calme. Seulement, comme tout voyageur européen qui voudrait entrer en ce moment dans le Kaboulistan serait parfaitement sûr d'y périr, nous en refuserions la permission à nos officiers s'ils s'avisait de la demander, et quant à un voyageur étranger comme vous, nous ferions pour sa sécurité tout ce qui est en notre pouvoir, en lui prouvant par toutes nos informations que sa tentative est insensée, et s'il y persistait, en lui refusant toute aide pour courir à la mort. »

» Il n'y avait qu'à reconnaître là une sage sollicitude. Je le fais ; mais je n'étais pas convaincu. Je modifie ma demande en sollicitant seulement une recommandation pour le sous-préfet (*deputy commissioner*) de Peichawer (prononcez *pechaour*), poste avancé de la domination anglaise sur la frontière afghane, où je voulais au moins m'assurer des difficultés du voyage projeté et les toucher en quelque sorte du doigt.

» M. Macleod me fait donner cette recommandation par son secrétaire, M. Thorton, aimable et studieux jeune homme dont je me propose de cultiver plus amplement la connaissance. Comme moyen de transport, il me conseille de traiter de gré à gré avec une entreprise de *dak* (diligence indigène) plutôt que de prendre le *gouvernement van* dont les tarifs sont plus élevés que ceux de l'industrie privée. Je suis le conseil et je m'en trouve bien. Mes préparatifs sont vite faits ; ce soir, à dix heures, je serai en route pour Peichawer.

» Le *dak* que j'ai loué est un singulier véhicule. C'est une caisse verte, un fourgon fermé contre la poussière et



la chaleur. Mon domestique y a installé deux lits, un pour moi, un pour lui. Je ne changerai cette voiture qu'à Attok.

Le 5 juin, à la tombée de la nuit, il franchit le Jélum (Hydaspe des Grecs, Vitasta sanscrit). « D'où vient, dit-il (*Tour du Monde*, 455<sup>e</sup> liv.), le petit frisson d'émotion et de respect que j'éprouve en franchissant ce fleuve, presque vulgaire d'aspect, si je le compare à tant d'autres ? C'est que mon imagination reconstitue sans effort la grande scène épique qui s'est passée là il y a vingt-deux siècles. Je suis sur le champ de bataille de l'Hydaspe, où se sont heurtées l'Inde et la Grèce, sous les deux figures épiques de Porus et d'Alexandre-le-Grand. » Il surmonte son émotion, et Arrien à la main — c'est le seul livre qu'il ait emporté — il constate sur place l'exactitude de l'*expédition d'Alexandre*, et il donne (*Ibid.*) un résumé du récit de son auteur.

Le 12 juin, il avait atteint Peichawer, et le lendemain il était à Murrec, où il écrivait à M. Ernest Desjardins une lettre continuée le 11, le 30 et le 31 juillet. Ces lettres complètent le récit qu'il a donné dans le *Tour du Monde*, de cette partie de sa mission. Les voici :

« Murréc, Western-Himalaya, 13 juin 1866.

« ..... Le nom qui est en tête de cette lettre vous apprendra que je suis à peu près au point extrême de ma mission, et je pars dans deux heures pour Cachemyr, où je serai dans six jours. De là, je ne sais pas encore si je pousserai vers Khotah, Tartarie chinoise, ou plutôt ex-chinoise, car voilà quatre ans que les Fils du Ciel ont été housculés et chassés de ce vaste pays qui est aussi grand que tout l'empire d'Autriche, et qui est très-naturellement inconnu en Europe, si ce n'est à Londres et à Saint-Petersbourg. Les Russes avancent et avaleront en quel-

ques années tous ces petits États, où l'anarchie musulmane a succédé au gouvernement faible, mais régulier des Chinois. Vingt mille Russes sont à Djizzat, près Samarkand; Boukhara est peut-être pris depuis un mois, le bruit en courait à Lahore, lorsque j'y ai passé. Je rapporte une splendide moisson d'informations politiques et commerciales sur tous ces pays compris entre l'Inde et la Russie asiatique. Je rédigerai tout cela à Téhéran, et le Ministre aura de quoi lire.

» Je verrai, d'après ce que me dira le résident anglais de Cachemyr, si je puis, avec quelque sécurité, faire une pointe sur Khotah. Je n'en éprouve pas la nécessité absolue, car, en fait d'informations de tout genre, Serinagar ou Islamabad peuvent m'en donner de suffisantes. Puis, je ne veux pas arriver en Perse en automne, je perdrais les chances de bonnes études à faire, au retour, dans la Perse occidentale, l'Arménie et le Kurdistan. En tout cas, tout va bien. J'ai *caboté* dans le golfe Persique de Bassorah à Kurrachée, avec assez de succès pour pouvoir donner, à mon loisir, un commentaire soigné du voyage de Stéarque. Le *seul* livre que j'aie dans ma malle, est un Arrien qui me rend les plus grands services. De Kurrachée à Lahore, je n'ai rien fait, mais le Pendjab et l'ancienne Caphène m'ont fourni une récolte d'antiquités græco-bactéro-bouddhiques dont vous n'avez pas d'idée. J'ai trouvé dans la Caphène les plus curieux monuments de l'âge de pierre, aussi beaux qu'en Bretagne (Carnac excepté). Comme je rapporte de la Caphène, 22 photographies de statues et bas-reliefs et 10 dessins *dito*, et du Pendjab, une vingtaine de photographies aussi *dito*, vous jugerez. J'ai perdu ma peine à chercher Aornos, et je n'ai pu aller chez les Siapoch, mais enfin, j'ai des compensations. »

« Murrec, 11 juillet.

» J'arrive de Cachemyr, pays splendide, paradis du monde; excursion pénible, mais fructueuse, surtout ethnographiquement. J'ai vu à Serinagar un envoyé de Khotan, qui m'a donné les informations nécessaires sur son pays, mais qui ne m'a pas encouragé à y aller. J'ai commencé des études sur les langues aryennes et *anti-sanscrites* de l'Indus moyen, et je suis arrivé à des résultats qui m'ont paru intéressants sur les rapports de ces langues avec celles de l'Europe. Je crois que la clef de nos origines philologiques est là, chez ces petits peuples montagnards (Kachemyr, Chilas, Ghilghit, Sapioch, Darda), plus encore que dans le sanscrit. Je me réserve, au retour, de faire une communication là-dessus à l'Institut. En attendant, je suis dans l'embarras. Mes lettres de France sont parties avant-hier pour Cachemyr, le jour même où j'arrivais à Murrec; j'attends ici leur retour, ce qui peut me faire manquer le prochain vapeur pour l'Europe. Par contre, cela me ferait utiliser ici quinze jours de plus, lesquels quinze jours j'emploierais en revenant sur la Caphène et en recherchant les sites d'Aornos, Mangrala, Outatchanda, Pencela, et dans le Pendjab, Taxila et Sangala. J'ai beaucoup travaillé dans le Cachemyr sur l'architecture bouddhique et dessiné plusieurs stanpas intéressants. C'est, comme en Caphène, de l'art græco-bactrien mis au service du bouddhisme. »

« Amretzir, 30 juillet.

» J'ai reçu mes lettres le 14, quitté Murrec le 15, passé deux jours à Rawel-Pindi, et je repars d'ici après-demain, sur Aornos; je ne suis pas plus avancé, mais, comme j'ai pris des vues des trois localités qui peuvent revendiquer ce nom, nos savants auront au moins des pièces à con-

viction. Je suis presque fixé sur la position de Taxila, et tout-à-fait sur celle de Sangala, dont je vais, demain matin, lever un plan détaillé. Les indications d'Arrien sont très exactes sur le lieu ainsi que sur le champ de bataille que j'ai étudié avec soin. Amretzir est une ville de 1,800,000 âmes (1), le centre le plus actif de la fabrication des cachemires; des monuments d'une splendeur que rien n'égale en Europe. Vous verrez mes photographies. J'ai visité hier le temple Sirk; le dôme, les clochetons en or massif; des millions de pierres précieuses enchâssées dans les murs. On juge en ce moment-ci un des curés du lieu, qui a détaché quelques plaques de la coupole et les a remplacées par des plaques dorées : le vol représente un lak et demi de roupies (375,000 fr.), y compris pour 50,000 fr. d'émeraudes et lapis-lazuli remplacées par de la verroterie. Il n'y a plus de foi ! J'ai lu ici Jacquemnot (*correspondance*) et je ne comprends rien à la faveur qui accueille chez nous ce livre vide, faux bavardage à la Gaudissart sur un pays dont on ne doit pas parler légèrement. On a rendu un vilain service à Jacquemont en imprimant toute cette jacasserie vulgaire. »

« 31 juillet.

» J'en ai fini avec Sangala-Euthymedia, plans et vues. Cette position était importante à fixer pour l'ensemble de la campagne d'Alexandre dans l'Inde. Je retourne ce soir à Lahore, où je passerai deux à trois jours à copier les bas-reliefs græco-bactriens que je ne puis faire photographier. Le 4, je serai à Moultan; le 5, je prendrai le vapeur de l'Indus pour Bombay, où j'espère être le 14, et le 15 je quitte l'Inde pour Bender-Abbas, où j'arrive le 19. De là,

---

(1) Lejean a rectifié ce chiffre dans le *Tour du Monde* (543<sup>e</sup> livr., p. 339) et la réduit à 3 ou 400,000 âmes.

je vais droit à Téhéran, et de Téhéran à Trébizonde, puis à Constantinople. J'espère être à Paris vers le 20 novembre, pas guère avant, mais pas après ; santé bonne ; chaleur accablante depuis que je suis dans les plaines ; orages gigantesques comme tout ce qu'on voit dans l'Inde. J'ai hâte d'aller en Perse où je travaillerai mieux ; cependant je suis content de l'ensemble de mes travaux dans l'Inde. »

L'itinéraire indiqué dans cette lettre fut un peu modifié, car, le 10 août 1866, il était encore à Moultan, et c'est de là qu'est datée la lettre suivante adressée à M<sup>me</sup> Souvestre :

« Chère Madame, je vous écris seulement pour m'excuser et pour que vous ne m'accusiez pas d'oubli, car j'ai peu l'esprit à écrire quand je voyage. Les voyageurs sont prolifiques d'impressions, et moi, je ne trouve rien de plus déplacé que d'envoyer, à quelqu'un qu'on aime, de longues descriptions que tout le monde peut aller chercher dans le premier livre venu. Vous avez dû frémir de crainte de recevoir de moi une lettre datée de Bagdad et contenant deux pages sur les Khalèbes, ou de Persépolis une tartine bourrée de !!! destinés à figurer les quarante colonnes de Tchilminar. Rassurez-vous, je vous dirai l'Inde au retour, ou plutôt, je vous montrerai mes dessins et mes photographies. Aujourd'hui, je suis convenable, c'est-à-dire, sobre. Que je vous dise seulement que j'ai trouvé l'Inde supérieure à ce que je pensais. La nature y est sublime et les œuvres de l'homme dignes des contes de fées. Palais en marbre, portes d'or massif, diamants incrustés dans les murs. Le peuple qui vit au milieu de ces merveilles est assez doux pour ne pas se dire qu'elles sont une insulte à des hommes qui vivent de cinq sous par jour. Même dans les révolutions on n'y a pas touché. Un vieux proverbe arabe, que j'ai recueilli sur le Nil, disait : *El kokhom Turkistan, el māl Indoustan*,

*el ahl Frenghistan*; le pouvoir est aux Turcs, la richesse aux Indous, l'intelligence aux Européens. Le premier paragraphe n'est plus vrai, Dieu merci, mais le reste ne ment pas. J'étais l'autre jour à Amretzir, à dix lieues de Lahore, une petite ville sous-préfectorale que vous ne trouvez pas sur bien des cartes : elle compte 1,800,000 âmes (1) dont environ 100,000 tisseurs de cachemires. Ces ouvriers sont très-heureux; ils gagnent 18 sous par jour, pas de morte-saison; les enfants gagnent 12 sous. Leur faire est vraiment merveilleux. Je veux, au retour, avoir du succès dans votre salon; je parlerai cachemires comme un commis de la maison Delisle. J'ai des nouvelles de toutes mains : la guerre, qui tire à sa fin, et où les Italiens ne brillent guère, tout en se battant bien; l'Allemagne qui marche, à coups de fusils, à une unité hostile à la France; la question romaine, qui nous prépare bien des secousses et des hypocrisies.

» Je pars après-demain pour Bombay, d'où — je ne sais où. Mais je dois être à Paris au 20 novembre. Me reposerai-je un peu cet hiver? J'ai un arriéré à vider, un gros livre à terminer, bien des choses de détail, un Mémoire à l'Institut, un gros rapport au Ministre, etc. Mais je ferai cela, partie chez moi, partie à Paris, à tête reposée. Vous ne sauriez croire avec quelle cordialité j'ai été accueilli partout dans l'Inde. Vraiment, ces pauvres Anglais ne sont pas bien jugés chez nous. Je regrette de n'avoir eu que trois mois à leur donner, et d'avoir passé l'hiver dans les gorges du Taurus dans la neige et les glaces, des pays superbes et impossibles (2). »

---

(1) Nous avons vu (p. 244) qu'il a, plus tard, rectifié ce chiffre.

(2) *Une nuit d'hiver dans l'Anti-Taurus* (*Tour du Monde*, t. xxvi, p. 161 et suiv.) est un récit saisissant des dangers qu'il avait courus dans la nuit du 1<sup>er</sup> janvier 1866.

Nous ne pouvons, faute de documents, suivre Lejean en Perse. Tout ce que nous savons, c'est qu'après avoir visité Aboucheher en septembre, Ispahan et Téhéran en octobre, il revint à Constantinople, et de là à Paris.

Pendant les quatre années suivantes (juin 1867 — fin de 1870) Lejean, sauf les intervalles qu'il passa, soit à Paris, soit en Bretagne, fut occupé d'une mission dont le chargea le Ministre des Affaires étrangères, le levé d'une carte de la Turquie d'Europe. Les archives du ministère possèdent les parties levées en 1867-1869, comprenant 66 feuilles, dont 31 sont à l'échelle de  $\frac{1}{100,000}$  et 35 à l'échelle de  $\frac{1}{200,000}$ . La partie levée en 1870 est vraisemblablement perdue, comme nous le verrons plus loin.

Les principaux résultats de sa campagne de 1867 sont consignés dans les trois lettres suivantes, adressées, les deux premières à M. E. Desjardins, la troisième à nous-même :

« Routschouk, 26 juillet 1867.

» Cela va un peu moins vite que je ne l'espérais, mais enfin je ne dois pas me plaindre. J'ai fait les Balkans de Dobroudja qui forment deux massifs moins étendus et surtout moins hauts que je ne pensais. Ce n'est qu'autour d'Ortakéne et de Gretche qu'on trouve quelque chose qui mérite ce nom de Balkan. Ces massifs sont boisés ; cependant, le déboisement a aussi commencé là ; aussi les cours d'eau tarissent-ils l'un après l'autre. Slava, au confluent de deux beaux *dérés*, n'a pas une goutte d'eau courante ; Baberdajh n'a qu'un filet ; la petite rivière marquée sur les cartes comme la grande artère du pays (rivière de Kambes et Valunou) était à sec quand j'y ai passé ; le Katalin de même.

» J'ai quelques inscriptions, la plupart trouvées par M. de Schen, et j'ai découvert, à trois heures de Baberdajh,

à Slava, une fort belle enceinte de ville romaine avec une massive acropole : superbe position militaire. J'en ai levé le plan avec soin.

» Je vais passer quelques jours à faire, avec M. Bozowski (ingénieur-géographe au service turc), l'ennuyeuse besogne de compléter le levé des parties non faites des bassins inférieurs du Lom, de la Jantra, de l'Orma, du Vid ; puis je vais à Ilivré, qui me servira de base d'opération pour la partie du Balkan qui me reste à faire. De là, je descendrai en Macédoine, où je commencerai à travailler à mon plaisir. J'aurai des choses plus intéressantes à vous dire de l'Olympe, de l'Ossa et du Pélion, trois ascensions qui me prendront une quinzaine et me permettront de terminer mon levé de la Thessalie.

» Vous avez vu la Dobroudja : rien de changé, sauf les routes s'améliorant et que les colonies européennes et latines réussissent et multiplient. On entend peu de turc par là, mais en revanche beaucoup d'allemand, de polonais, de russe, de grec. Je n'ai pas besoin d'ajouter : de valaque et de bulgare. Toultscha n'a pas de quais, mais il a deux photographes. J'ai eu un peu de fièvre et ai été fort heureux, en pareille occurrence, d'être le *moucafir* de M. et de M<sup>me</sup> Langlois qui ont été charmants pour moi. Langlois a été votre élève à Bonaparte et m'a parlé de vos cours en termes que je ne crois pas devoir vous répéter par égard pour votre modestie. »

« 29 juillet.

» Mauvais temps. — M. Bozowski est retourné en toute hâte. Il n'y a guère de sécurité dans un pays plein de Circassiens en armes. Mon voyage avec lui est manqué. Je vais tâcher de faire la chose seul, après quoi, j'irai par le chemin de fer à Varna où j'ai affaire, puis je gagnerai la Macédoine comme je pourrai.



» J'ai bien fait de lever en octobre dernier le plan de la très-curieuse forteresse romaine de Koutlovsa. Cette année, une route a passé à travers ces ruines et les a bouleversées; et comme il n'est mal qui ne serve à bien, une inscription latine y a été trouvée. Je l'ai:

» Je pars ce soir pour aller lever le terrain au confluent des deux Lôm; on m'y signale aussi deux castella, à Krosno et Giurgevo; je les verrai. Giurgevo est la ville ancienne à laquelle a succédé Routschouk. L'évêque de Routschouk a pour titre officiel : *évêque de Giurgevo*. »

« Volo (Thessalie), 20 novembre 1867.

» Le temps me manque pour vous écrire longuement, car j'arrive de la Macédoine par le mont Olympe, et je repars demain pour l'Épire, de crainte que la neige ne me ferme les passes du Pinde; je reviens par Corfou, et j'espère être à la maison le 15 décembre..... Je suis ahuri de travail. Je me suis engagé avec le Ministre à lui paraître, en deux années, la carte de la Turquie d'Europe au  $\frac{1}{200,000}$ , et je ne vois que maintenant combien la tâche est rude. Montagnes sur montagnes, Ossa sur Pélion. J'ai grimpé le Pélion dimanche, et je serai sur l'Ossa dans six à sept jours. »

La campagne de 1868 ne fut pas, à beaucoup près, aussi heureuse que la précédente. Le Ministre, par sa lettre du 15 juin 1868, l'avait autorisé à y consacrer huit mois. Mais il avait déjà subi plusieurs accès de fièvre lorsque, le 8 septembre, il écrivait de Rohova à M. Ernest Desjardins :

« Couché les quatre fers en l'air, la fièvre au corps, rongé par toutes les puces de la Bulgarie, l'esprit passé à la sépia, votre précieux ami n'était pas, il y a quelques jours, un objet digne d'envie..... Je suis en convalescence d'hier, mais ce n'est que d'aujourd'hui que je risque un

peu de viande et un doigt de vin. Je pars cette nuit pour Routschouk. En trois jours, l'appétit revenant, je serai absolument remis et je filerai le plus droit possible sur Salonique, par terre. De là, j'irai visiter la Chalcidique (qui n'est pas encore figurée en détail sur les cartes), — affaire d'une semaine, — d'où je partirai pour aller porter ma carte au vieux Jupiter au sommet de l'Olympe. Je vous écrirai du sommet même si je l'atteins.

» Ma campagne scientifique va aussi bien que je puis le désirer. J'ai à peu près fini la Bulgarie ; avec un peu de temps, fructueusement passé auprès de Salonique, j'aurai fini la Macédoine, et avec mes ascensions des montagnes sacrées, complété la Thessalie, je retomberai alors sur l'Epire et l'Albanie, et les mènerai rondement ; mais comme le temps file, file, file ! »

« 8, au soir.

» Je fais bien de parler d'escalader l'Olympe, et je ne puis même pas doubler le cap d'un morceau de rôti. L'essai de ce matin n'a pas très-réussi..... En ce moment, je ne veux vous parler que de mon dernier voyage. Parti de Widdin, j'ai été droit à l'ouest jusqu'au Timok, frontière serbe que j'ai longée jusqu'à Adlié, ville de nouvelle fondation. De là, j'ai gagné Osmanie sur la rivière Arzur, et je suis revenu à Widdin. Pays très-ondulé, très-boisé, très-peuplé, pittoresque, riche ; les villages bulgares, de jolis villages d'opéra. Parti par eau pour Rahova. De Rahova, parti pour Vratza (15 lieues au S.-S.-O.), tourné au S.-S.-E. à travers des steppes sans fin pendant 10 lieues, atteint la belle rivière Esker à Tchoumakowa ; trouvé là des antiquités nombreuses et l'enceinte d'une ville antique. De là, filé à travers bois, à Gabari ; autres antiquités, puis à travers un magnifique pays, à Pistenir, d'où un

terroir d'une très-belle sauvagerie, bois, ruisseaux charmants, me mène à Vratza. Petite ville mixte, vingt mille hommes, adossée à une section presque à pic du Balkan. J'escalade ce Balkan en zigzag, très-péniblement, et j'arrive sur un plateau enchanté : longues prairies séparées par des traînées de collines rocheuses couvertes d'arbres résineux, eaux fraîches, petits lacs, et de tous les bords du plateau, des échappées splendides sur la plaine. Jolies antiquités roumaines à une demi-lieue de la ville ; un amour d'aqueduc (où est le photographe !). Retour par la route d'ouest. Cela ne va pas : fièvre, 15 lieues à cheval, pas de ressources sur la route, des steppes, pas un arbre, du soleil à la face et des villages faits pour des cochons ou des Bulgares. Quelle barbarie kalmouke ! A une lieue avant Rahova, je tombe d'épuisement au pied d'une meule de foin. A Rahova, je retrouve mon bon médecin arménien — et ça va. »

« Routschouk, 13 septembre.

» Guéri — fort sur le bifteak aux pommes, n'en parlons plus. Ce voyage me fatigue plus que les autres, surtout à cause de l'absence de mon drogman. »

La guérison dura peu, car à Philippopolis, il eut encore trois ou quatre accès de fièvre qui se reproduisirent à Sophia, d'où il annonça, le 10 octobre, à M. Emile Jouvaux, qu'il lui fallait, pour cette année, renoncer à poursuivre son voyage. Rentré en France, à petites journées, il ne fit que traverser Paris et accourut à Plouégat-Guerand. Il y avait peu de jours qu'il y était, lorsque, le 9 décembre 1868, il écrivit à M<sup>me</sup> Souvestre la lettre suivante :

« Chère Madame, je ne sais si le hasard vous a appris que je suis revenu de Turquie avec le foie et la rate endommagés, moyennant quoi la Faculté m'a mis au régime,

et je suis en ce moment convalescent. Je veux acquérir la santé d'un buffle pour fournir six à huit mois de fatigues nouvelles en Turquie, et je compte repartir en avril. Ce voyage pourrait bien être mon adieu à la vie errante.

« Je suis assez préoccupé depuis quelques années d'écrire *mon* livre, celui qui fera ma réputation, si j'en mérite une, et depuis trois mois environ, j'ai fixé mon choix et mon sujet. Je suis dans de bonnes conditions pour cela : dix ans de voyages qui m'ont beaucoup appris, aisance, célibat et loisir absolu, — car en octobre prochain, je serai libre de tout lien ministériel. Je gagne largement ma vie, sans courir après l'argent. Les préoccupations d'argent et les soins de la vie de famille ont empêché neuf sur dix des gens forts que j'ai connus, de faire *leur* livre. Je sais que votre mari prenait déjà, au collège, des notes pour ses *Bretons* ; mais les gens qui tiennent leur idée à dix-huit ans sont bien rares. Après tout, j'ai bien tort de tant solenniser ; je ne sais pas même encore si je ferai jamais quelque chose. On me fait de l'étranger des propositions fort tentantes, mais je vous l'ai dit, je ne suis pas coureur d'argent, et j'aurai à partager le plus de temps possible entre la Bretagne et Paris. Je suis pour le moment tranquille, quoiqu'à l'hiver fasse rage à ma porte. »

L'air natal le remit assez promptement pour lui permettre, pendant son séjour à Kerampont, de coordonner les éléments de sa carte de Turquie. « Je la pousse vivement, nous écrivait-il le 13 janvier 1869 : 12 feuilles finies, 20 fort avancées ; 14 vont bien ; 2 seulement ne sont pas commencées. Je suis M. Touche à tout, et je le regrette. »

Nous n'avons sur sa campagne de 1869 d'autres détails que ceux que renferme sa lettre à M<sup>me</sup> Souvestre, datée de Scutari, le 13 et le 29 juin.

« 13 juin.

» Si ceux qui me reprochent mes sentiments contre les Turcs et ma sympathie pour les chrétiens d'Orient, venaient dans ce pays-ci, je suppose qu'ils seraient édifiés. Il y a une heure, j'ai vu passer sous ma fenêtre un groupe de femmes chrétiennes en pleurs : elles vont en exil à Nissa, en Bulgarie, à pied, à travers d'abominables montagnes. Qu'ont-elles fait ? Elles composent la famille d'un Albanais qui a tué un autre homme par *vendetta*, et s'est sauvé. La justice *civilisée* du pacha a fait mettre aux fers toute la famille innocente, et on la jette en exil. Un autre Albanais *musulman*, presque le même jour, a fait la même chose ; le pacha a aussi envoyé saisir les femmes de la maison, mais les musulmans du village ont chassé les gendarmes, et le pacha qui ne demandait qu'un prétexte pour céder, n'a pas insisté. Voilà l'égalité des cultes en Turquie, égalité à laquelle croient les ignorants et les diplomates. Ce pacha a fait son éducation à Paris, parle français, et pose pour l'homme civilisé. Les gens bien gouvernés, comme nos Français, pour qui le maximum de l'oppression consiste à ne pas recevoir l'*Indépendance belge* ou à ne pas pouvoir divaguer à la salle de la *Jeune Gaule*, sont fort indifférents du sort de dix millions de chrétiens écrasés sous un régime dont les Cafres ne voudraient pas. »

« 29 juin.

» J'arrive d'une promenade dans les montagnes, et j'ai appris aux Scutarins surpris qu'il y a, à quatre lieues de leur ville, une Suisse albanaise, pleine d'enchantements, qu'ils ne soupçonnent pas : des lacs, des torrents, des vallées splendides. Cela vous peint ces gens-ci. Rassurez-vous sur le compte des exilées dont je vous ai parlé plus

haut. L'évêque catholique de Presrend, sujet autrichien, a retenu ces femmes à leur passage dans sa ville, et signifié au pacha qu'il va déferer l'affaire à Constantinople. Le gouvernement turc se gardera bien de se heurter à un prélat autrichien, et tout cela tournera à la confusion du pouvoir civil, comme on dit chez nous. Quel pays !

» Je suis désolé des troubles de Paris, mais je le suis moins des chrétiens irréconciliables. Il était temps de faire savoir au monde que la première cité du globe en a assez du régime personnel déraillé. En revanche, les campagnes ont voté avec un ensemble touchant pour les candidats ministériels. Si les gens sages ne sont pas dégoûtés du suffrage universel appliqué à un pays sans instruction, ils ont la foi robuste. L'Empire s'en va, et je ne suis pas rassuré sur ce qui lui succèdera. Morgue et rouerie chez les orléanistes ; inexpérience et incapacité dans le parti républicain honnête ; brutalité et immoralité dans la démocratie avancée qui est la plus forte. Joli bilan ! »

Revenu bien portant de sa campagne de 1869, il rapporta d'Orient de curieux documents sur Scanderbeg, et s'occupa de leur mise en œuvre pour faire diversion au tracé de ses cartes. Mais une dernière campagne était nécessaire pour qu'il pût compléter sa carte de la Turquie. Sa mission fut continuée. En allant, comme en revenant, il s'arrêta à Venise. Les deux lettres suivantes, adressées à M. Ernest Desjardins, nous apprennent quel emploi il y fit de son temps et quelles parties de l'Orient il visita cette année.

« Venise (mardi) (1).

» ..... Hier, j'ai compulsé tout le manuscrit de Bolizza, sur l'Albanie, et j'ai collationné mon calque de Fra Mauro,

---

(1) Cette lettre n'est pas autrement datée, mais elle doit avoir été écrite vers le 10 mai 1870.

de Santarem, avec l'original. Celui-ci est très-lisible, et celui de Santarem est très-mal copié. J'ai relevé quatre-vingt-huit erreurs, rien que pour la Turquie et la Grèce. En voici quelques-unes : l'Italie est difficile à lire, car elle porte force traces de doigts ; le copiste Santarem s'est épargné la peine de lire en la faisant toute en carte muette, *pas un nom*. La photographie rend bien les écritures bleues et rouges, mais pas les bistres. Le plus sûr est de collationner Santarem avec l'original, affaire de deux jours. Mes quatre-vingt-huit corrections ne m'ont pas pris une heure. Il n'y a de bien difficile que l'Italie, la presqu'île turco-grecque, la presqu'île ibérique, la France, l'Angleterre, la Turquie d'Asie, l'Arabie, l'Égypte et l'Abyssinie, l'Inde avec Ceylan. Je suis tout-à-fait décidé. Une photographie de grandeur naturelle serait ici très-coûteuse, et ne servirait à rien, car les noms en bistre ne sortent pas. J'ai acheté une réduction au quart chez Munster, qui me donne les écritures bleues et rouges couramment lisibles. L'agrandissement exécuté à Paris à 1<sup>m</sup>90, qui est la dimension de l'original, ne reviendra pas à quatre-vingts francs.

» Bachit, auteur de l'excellent livre *la Republica Veneta e la Persia*, vient de publier une suite fort curieuse sur les relations des Italiens avec l'Abyssinie au xv<sup>e</sup> siècle, et prépare un *fac-simile* de l'Abyssinie, de Fra Mauro, en chromolithographie. Je verrai comment cela serait fait. Il faudra cinq couleurs : rouge, noir, bleu, vert, jaune. Je rendrai le bistre en noir. Je ferai mon collationnement rectificatif demain et après-demain. Que je publie ou non, plus tard, cela me sera toujours utile.

» J'espère partir dans deux ou trois jours, quand j'aurai fini mon travail de rat de bibliothèque. J'ai trouvé l'abbé Valentinetti fort obligeant. Il m'a dit que M. Jomard avait voulu avoir un *fac-simile* de Fra Mauro, et qu'on lui de-

mandait 16,000 francs (1)!!! J'ai bien employé ma matinée. J'ai pris tous mes extraits de Bolizza, et copié de Fra Mauro presque toute l'Italie et la Sicile, la France, les Iles Britanniques, la Crimée, l'Asie Mineure; il ne reste de difficile que la côte sud de la Méditerranée, de Cyrène à Melilla; mais les portulants m'aideront. »

« Trieste, 13 mars.

» Vous voyez que le temps passe, pourtant je ne le perds pas. J'ai visité les archives de Fraci et de Coner, à Venise. J'y ai remarqué, outre des portulants dont je ferai mon profit, des cadastres précieux de certains pays, Argolide, Arcadie, Candie, très-utiles pour servir de traits d'union entre l'époque antique et la moderne. J'ai failli rester quelques jours de plus à Venise, pour copier ceux d'Argos et de l'Arcadie, mais je reviendrai à Venise.

» L'Istrie est précieuse, on y travaille beaucoup. Nous n'avons pas en France une revue archéologique de la valeur de l'*Istria*, commencée en 1846; je pars demain pour Capo d'Istria, à la recherche des *Rimltiani* ou Valaques d'Istrie, dont j'ai eu hier un bon aperçu préliminaire. Votre beau-frère sera satisfait de ce que je lui en donnerai. C'est une langue tout-à-fait sœur du daco-roumain, mais avec des mots qui ont, je crois, disparu de celui-ci; elle n'a pas l'article. J'ai besoin de cette étude pour compléter mes notions sur les autres Roumains... De Raguse, j'irai faire un tour en Herzégovine..... »

« Salonique, 8 août 1870.

» ..... Je suis encore pour quinze à vingt jours dans le rayon de cette ville, à cause de l'Olympe et de l'Ossa

---

(1) C'est une erreur. C'est M. Ernest Desjardins qui avait fait la démarche, et on lui avait demandé 1,800 francs.



que je vais fouiller à fond... J'ai copié mon Fra Mauro à Venise, et même, grâce à l'obligeance des autorités, je l'ai calqué en partie. Mon *fac-simile* vous fera plaisir. Cela m'a pris neuf ou dix jours, je ne me rappelle plus. J'étais devenu légendaire à Saint-Marc; on m'appelait *il Francese* de Fra Mauro; les *ciceroni* me montraient à leurs Anglais, cela devenait trop bête.

» Je viens de parcourir l'Epire, l'Albanie, la Macédoine : pas une seule inscription latine. On vient d'en découvrir plusieurs, près Pritren, en Bulgarie, où je compte aller. Cette fois, toutes les inscriptions latines que je trouverai seront à vous. Quoique contrarié par une effroyable chaleur, mon voyage, cette année, est encore plus fructueux que celui de l'an dernier, grâce à des ascensions de montagnes répétées. Celle de l'Olympe sera un morceau de dure mastication, mais j'espère m'en bien tirer. — J'ai fait la connaissance de divers brigands passés et présents; ce sont des gens assez originaux et pas trop désagréables. Le plus amusant que j'ai vu, est un certain Vakili Pala, chef de brigands, qui a travaillé l'Epire pendant dix-sept ans; mais, devenu sourd comme un pot, il a compris qu'il fallait songer à son salut, et s'est fait moine. Il regrette sa vie de bandit et en parle avec un enthousiasme à faire envie d'être Klephte. »

P. LEVOT.

# LA FONTAINE

ET

## LA PHILOSOPHIE NATURELLE

---

### § I<sup>er</sup>

La Fontaine est demeuré l'un des maîtres préférés de notre littérature nationale. Ses fines leçons, son langage naïf et familier, la tournure de ses apologues pleins de délicatesse et de sentiment, en font l'auteur aimé de tous les âges de la vie.

Je ne viens pas refaire l'éloge de cet inimitable charmeur dont Fénelon prédisait, dès ses débuts, la gloire durable ; je veux montrer, à côté du philosophe et du moraliste, un excellent observateur des conditions générales de l'existence des êtres. C'est, je crois, un point de vue nouveau du génie de La Fontaine, qui n'a pas encore été mis en relief. M. Taine, dans son attachante étude sur notre fabuliste, a montré combien celui-ci avait aimé et bien compris les bêtes ; mais il est beaucoup plus question de leur caractère moral, que des rapports qui les unissent, ou des lois qui les gouvernent. Si je parviens à prouver que, sur ce terrain comme sur les autres, notre poète est resté maître, ce ne sera pas un mérite banal à inscrire au compte d'un écrivain qui vivait dans un temps

où les questions de biologie générale étaient peu à la mode. Nous pouvons affirmer que La Fontaine a eu l'intuition des grandes lois qui régissent les luttes pour l'existence, et que, sur quelques points, il a devancé la science de son temps. Le fait est d'autant plus remarquable, qu'à côté de vues profondes, le maître témoigne parfois d'un oubli ou d'un dédain complet des circonstances particulières de la vie des animaux.

Ces taches légères, que nous signalerons en passant, constituent peut-être une anomalie dans une œuvre admirable ; nous n'en sommes pas autrement affectés : le défaut disparaît dans l'harmonie de l'ensemble, nous ne prendrons pas la loupe pour l'y chercher, ne voulant pas qu'on nous applique ces mots, écrits par notre auteur lui-même, à l'adresse de ceux qui ont le goût difficile :

(1) Les délicats sont malheureux.  
Rien ne saurait les satisfaire.

## § II

Il serait fastidieux de parcourir fable par fable les douze livres du recueil, aussi nous allons suivre une méthode plus philosophique, et dont les résultats seront meilleurs.

Tous ces personnages empruntés au règne animal, et mis en scène par le maître, jouent leur rôle dans ce grand combat de la vie auquel l'homme lui-même est intimement mêlé. D'un bout à l'autre, dans ces fables ingénieuses, c'est la lutte qui se déroule, la lutte du plus fort contre le plus faible, du plus rusé contre le plus naïf, du plus apte contre le moins armé, du méchant contre le

---

(1) *Contre ceux qui ont le goût difficile.*

meilleur. Ici le succès, là les revers ; ici le triomphe et plus loin la chute.

Ces conflits multipliés ne sont cependant pas une mêlée confuse. Il y a une raison qui domine ces batailles, il y a une législation qui les tempère et les contient et des modalités qui les régissent. Voyons si La Fontaine a su reconnaître cette organisation ; sur quels points il a vu juste, sur quels autres il s'est trompé.

Il reconnaît d'abord que la lutte est une des conditions de ce monde, non-seulement entre les éléments, mais encore entre les êtres vivants ; mais la première impression que ce spectacle lui donne, c'est celle d'un immense désordre.

- (1) La discorde a toujours régné dans l'univers,  
Notre monde en fournit mille exemples divers,  
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.

Il montre ensuite ces antagonismes parmi les puissances inorganiques.

- (2) Commençons par les éléments :  
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments,  
Ils seront appointés contraire.

Puis vient le tour des êtres vivants :

- (3) Outre ces quatre potentats,  
Combien d'êtres de tous états,  
Se font une guerre éternelle !

Cependant, après avoir raconté les querelles des chiens et des chats, et celles des chats et des souris, il revient en terminant à une expression meilleure de la raison de ces

---

(1) *La querelle des Chiens et des Chats et celle des Chats et des Souris.*

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

détailles, et semble y voir autre chose qu'une discorde fatale et brutale. Écoutez :

- (1) ..... On ne voit sous les cieux  
Nul animal, nul être, aucune créature,  
Qui n'ait son opposé, c'est la loi de nature.

Voilà qui vaut mieux. Oui, les êtres ont été opposés les uns aux autres dans ces querelles éternelles, et la permanence et la régularité de ce fait constitue bien *une loi de nature* : ce n'est déjà plus la mêlée confuse.

Puis, s'élevant à une philosophie plus haute encore, le poète, confessant son ignorance des motifs de cette loi, ajoute avec une simplicité touchante :

- (2) D'en chercher les raisons ce sont soins superflus,  
Dieu fait bien ce qu'il fait, et je n'en sais pas plus.

Très-bien dit, brave homme !

Cependant la recherche des mystères de la vie n'a jamais été superflue, si elle conduit toujours à répéter avec plus de certitude :

- (3) Dieu fait bien ce qu'il fait.....

Si c'est là le dernier mot de l'ignorance naïve et confiante, ce sera aussi le dernier mot de la science la plus profonde et la plus positive.

La science, la Fontaine le déclare, n'a rien à voir avec le hasard ; ces deux mots hurlent de se trouver accouplés.

- (4) Or, du hasard il n'est point de science,  
S'il en était on aurait tort  
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort ;  
Toutes choses très-incertaines.

---

(1) *La querelle des Chiens et des Chats et celle des Chats et des Souris.*

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

(4) *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

La science, c'est l'intelligence découvrant l'intelligence dans le gouvernement de l'univers, et trouvant partout la main

(1) De Celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein.

### § III

Ainsi, c'est une loi de nature qui perpétue la lutte. Si elle n'en supprime pas les misères, elle doit la modérer et la contenir dans certaines limites, car la loi c'est l'opposé du désordre et du hasard. Après tout, c'est l'intérêt de la conservation qui parle impérieusement. Comme il comprenait bien les nécessités qui en découlent, ce fin Renard, vizir du Sultan Léopard, quand il conseillait à son maître de ne pas laisser grandir un lionceau du voisinage.

(2) Tels orphelins, Seigneur, ne me font pas pitié !

Il faut de celui-ci conserver l'amitié,

Ou s'efforcer de le détruire,

Avant que la griffe ou la dent

Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.

N'y perdez pas un seul moment,

J'ai fait son horoscope ; il croitra par la guerre.

Toutes les créatures, d'ailleurs, ont entendu cette formule brève et claire : Croissez et multipliez. — Pour accomplir la loi, il faut l'aliment indispensable et l'espace nécessaire ; c'est pour l'un et pour l'autre que les espèces luttent.

Il faut manger, et la faim, suivant l'expression de Schiller, est avec l'amour un des ressorts qui meuvent

---

(1) *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

(2) *Le Lion.*

ce monde. La Fontaine a mieux exprimé encore cette inéluctable nécessité par ce vers :

(1) Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

A chaque instant il nous montre les êtres aux prises avec cet impérieux besoin qui devient le mobile de leurs actions principales. Dans maintes rencontres le mangé dispute inutilement sa vie au mangeur. Un Rossignol tombe entre les serres d'un Milan :

(2) Le héraut du printemps lui demande la vie ;  
Aussi bien que manger en qui n'a que le son ?  
Écoutez plutôt ma chanson.

Le Milan répond :

(3) Vraiment, nous voici bien, lorsque je suis à jeun  
Tu me viens parler de musique.

C'est par une autre raison que le Carpillon intercédait un Pêcheur.

(4) Que ferez-vous de moi ? Je ne saurais fourrir  
Au plus qu'une demi-bouchée,  
Laissez-moi Carpe devenir.

Pas plus que le Milan l'homme n'est séduit.

(5) Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,  
Vous irez dans la poêle, et vous avez beau dire,  
Dès ce soir l'on vous fera frire.

La Souris ne réussira pas mieux à toucher un vieux Chat :

(6) Laissez-moi vivre ; une souris  
De ma taille et de ma dépense

---

(1) *Le Milan et le Rossignol.*

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

(4) *Le petit Poisson et le Pêcheur.*

(5) *Idem.*

(6) *Le vieux Chat et la jeune Souris.*

Est-elle à charge en ce logis ?  
.....

A présent je suis maigre ; attendez quelque temps,  
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.

Et le Chat de répondre :

(1) Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?  
.....

Mes enfants trouveront assez d'autres repas.

Les mangés raisonnent bien, « chacun dit ce qu'il peut  
pour défendre sa vie, » mais les mangeurs ne tombent  
pas, on le voit, dans le piège où se laissa prendre un Loup,  
auquel un Chien représenta sa maigreur, et le mariage  
prochain de la fille du maître.

(2) Étant de noce, il faut malgré moi que j'engraisse.

En général peu importe le morceau ; maigre ou gras, il  
faut manger. Ainsi raisonnait l'un des deux Chiens en  
présence de l'âne mort.

(3) ..... Est-ce un bœuf, un cheval ?

Disait l'un.

(4) Hé ! qu'importe quel animal ?

Dit l'un de ces mâlins : voilà toujours curée,  
Le point est de l'avoir.

Tout ceci est bien observé, La Fontaine a raison de  
nous montrer

(5) ..... Toute espèce lige  
De son seul appétit,

et que le plus souvent il n'y a dans les passions animales

---

(1) *Le vieux Chat et la jeune Souris.*

(2) *Le Loup et le Chien maigre.*

(3) *Les deux Chiens et l'Âne mort.*

(4) *Idem.*

(5) *Tribut envoyé par les animaux à Alexandre.*



(1) ..... Qu'un intérêt de gueule.

Cette nécessité est de tous les âges.

L'oiseau suffit à peine à poursuivre les mouches

(2) Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,  
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,  
Demandaient par des cris encor mal entendus.

L'humanité n'échappe pas, on le sait, à ce côté pressant  
des conditions de l'existence.

(3) Point de pain quelquefois, et jamais de repos.

Hélas ! ce ne sont pas les bûcherons seuls qui le disent,  
et La Fontaine mieux que personne l'a exprimé, en met-  
tant aux prises avec la nécessité toutes les conditions  
humaines, un marchand, un gentilhomme, un pâtre, un  
fils de roi. Tous se flattent

(4) De pourvoir au commun besoin.

Ils enseigneront le commerce, le blason, la politique ;  
mais en attendant, dit le pâtre, beaucoup plus positif que  
les autres :

(5) Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance  
Jeûnerons-nous, par votre foi ?  
Vous me donnez une espérance  
Belle, mais éloignée, et cependant j'ai faim.  
Qui pourvoira pour nous au dîner de demain ?  
Ou plutôt sur quelle assurance  
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?  
Avant tout autre, c'est celui  
Dont il s'agit.

Rien n'est plus réaliste que ce dialogue.

---

(1) *Les Lapins.*

(2) *L'Araignée et l'Hirondelle.*

(3) *La Mort et le Bûcheron.*

(4) *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils du roi.*

(5) *Idem.*

#### § IV

Dans l'animalité, la vie s'écoule entre le besoin de manger et la peur d'être mangé, sentiments régis par un même instinct, celui de la conservation. Le mangeur est toujours mangé ; cette pensée n'est jamais entrée dans une cervelle animale, et ce n'est pas à ce monde-là que le poète pourrait dire :

(1) Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Épargner les autres, ce serait mourir. Mourir pour ne pas être mangé, la situation n'est pas tenable. Il résulte de cette loi une réciprocité sans limites, un enchaînement qui semble une confusion. L'homme est souvent un des anneaux de cette chaîne alimentaire, où chacun travaille pour soi, sans souci des autres.

La Fontaine a parfaitement analysé cette condition des êtres dans la fable de *l'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette*.

(2) Un manant au miroir prenait des oisillons.  
Le fantôme brillant attire une alouette,  
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,  
Descend des airs, fond, et se jette  
Sur celle qui chantait.....  
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,  
Lui-même sous les rêts demeure enveloppé !

En somme, ce ne sont pas là de brillantes conditions d'existence :

(3) D'une part l'appétit, de l'autre le danger.

---

(1) *L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette*.

(2) *Idem*.

(3) *Le Fermier, le Chien et le Renard*.

La Fontaine a bien dépeint ces misères et ces angoisses de la vie de nature dans la fable du Loup et du Chien. Ce dernier, aussi puissant que beau, disait à l'autre :

(1) Quittez les bois, vous ferez bien,  
Vos pareils y sont misérables,  
Cancres, hères et pauvres diables,  
Dont la condition est de mourir de faim,  
Car, quoi ! rien d'assuré : point de franche lippée,  
Tout à la pointe de l'épée.

C'est la même pensée des souffrances de la lutte que le même auteur exprime en parlant de la paix conclue entre les Loups et les Brebis. Cette paix

(2) C'était apparemment le bien des deux partis,  
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,  
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.  
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,  
Ni d'autre part pour les carnages.

Quelle vie que celle des rongeurs, quand ils ont à leurs trousses quelque chat pareil à ce second Rodilard, ce

(3) ..... fléau des rats  
Qui rendait ces derniers misérables.

Ailleurs, c'est la pauvre Aragne, si malheureuse qu'elle finit par s'adresser à Jupiter lui-même :

(4) Entends ma plainte, une fois en ta vie :  
Progné me vient enlever les morceaux.  
Caracolant, frisant l'air et les eaux,  
Elle me prend mes mouches à ma porte.  
Miennes je puis les dire, et mon réseau  
En serait plein sans ce maudit oiseau.

---

(1) *Le Loup et le Chien.*

(2) *Les Loups et les Brebis.*

(3) *Le Chat et un vieux Rat.*

(4) *L'Hirondelle et l'Araignée.*

Aux jours prospères succèdent bientôt de sombres heures,

1) Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?

Ainsi en fut-il pour ce Lièvre et cette Perdrix, concitoyens paisibles d'un champ. Leur bonheur dura peu : une meute survient

(2) Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

Et la pauvrette aussi, trop confiante en ses ailes,

(3) ..... avait compté  
Sans l'autour aux serres cruelles.

L'histoire de ces deux Pigeons, qui s'aimaient d'amour tendre, n'est-elle pas encore tout un poème des misères et des luttes de l'oiseau ?

## § V

L'animal qui a faim ne saurait raisonner, nous l'avons vu ; sa force, sa ruse, son adresse, il les met au service de ses appétits ; aussi dans ce monde, *la force prime le droit*. A tout prendre le droit à la vie, celui de ne pas être mangé, se heurte au droit de vivre, celui de manger, et la force décide à la fois pour et contre le droit. Tout cela se résume dans l'animalité par cette formule sèche :

(4) La raison du plus fort est toujours la meilleure.

que La Fontaine répète sous une autre forme en disant aux humains :

---

(1) *Le Lièvre et la Perdrix*.

(2) *Idem*.

(3) *Idem*.

(4) *Le Loup et l'Agneau*.

- (1) Bergers, bergers, le Loup n'a tort  
Que quand il n'est pas le plus fort.

Dans la fable du Loup et de l'Agneau, ce thème est admirablement développé. Ce Loup raisonneur n'est qu'un affamé auquel, ce qui n'arrive pas souvent, il est venu quelques scrupules.

C'était un scrupuleux d'un autre genre que ce Lion se joignant à la caravane des animaux qui portaient tribut à Alexandre II, dans le seul but de l'exploiter malhonnêtement. Qu'auraient pu faire le Cheval, le Chameau, le Mulet et l'Ane ?

- (2) Éconduire un Lion rarement se pratique.

Ce vers résume excellemment la situation.

Ce n'est pas seulement dans la poursuite de la subsistance que la force prime le droit, il en est de même pour le reste. Il y a dans un coin de l'une des plus jolies scènes du maître l'exposé d'une théorie que le radicalisme le plus pur ne désavouerait pas; on se croirait en plein congrès de socialistes collectivistes. Il vous souvient de dame Belette qui s'était emparée, un beau matin,

- (3) Du palais d'un jeune lapin,

et qui le nez à la fenêtre, attendait le pauvre Jannot attardé

- (4) Parmi le thym et la rosée.

Aux sommations du légitime propriétaire,

- (5) La dame au nez pointu répondit que la terre  
Était au premier occupant ;  
C'était un beau sujet de guerre,  
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant !

---

(1) *Le Loup et les Bergers.*

(2) *Tribut envoyé par les animaux à Alexandre.*

(3) (4) (5) *Le Chat, la Belette et le petit Lapin.*

Et quand ce serait un royaume,  
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi  
En a pour toujours fait l'octroi  
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,  
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

C'est catégorique, et dame Belette nous fait souvenir de quelques fortes têtes contemporaines parmi le beau sexe.

Dans *la Lice et sa Compagne*, il y a encore une prise de possession brutale et une déclaration de principes non moins impudente que celle de la Belette.

(1) Je suis prête à sortir avec toute ma bande,  
Si vous pouvez nous mettre dehors.

## § VI

Dans ces conditions d'existence, les êtres ont dû recevoir d'une nature prévoyante tous les moyens d'attaque et de défense qui leur étaient nécessaires ; en un mot, les aptitudes indispensables à leurs industries diverses.

La Fontaine ne se serait pas rangé parmi les partisans du perfectionnement continu des espèces. De son temps nul ne songeait encore à faire descendre l'homme du singe, et Fagotin n'avait pas la gloire de compter parmi nos ancêtres. Les hommes du grand siècle n'auraient pas osé faire cette injure à Corneille, et Molière eût été là pour donner le signal d'un éclat de rire retentissant. Le fabuliste reconnaissait au contraire chez les animaux une perfection qui les appropriait aux nécessités de leur existence, et leur créait des aptitudes ne laissant rien à désirer.

Dans la fable VII du premier livre, *la Besace*, les animaux comparaissent tous devant Jupiter qui leur dit :

---

(1) *La Lice et sa Compagne*.

- (1) Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,  
Il peut le déclarer ;  
Je mettrai remède à la chose.

On sait le reste. Tous, comme le singe, à la question :  
— Êtes-vous satisfait ? — répondirent : — Pourquoi non ?  
— tout en critiquant le voisin, ce qu'on ne leur demandait pas.

- (2) Jupiter les renvoya s'étant censurés tous,  
Du reste contents d'eux.

Dans ce charmant colloque entre la Mouche et la Fourmi, qui met aux prises deux commères de bon bec, voit-on poindre le moindre regret sur le lot de chacune ? Comme au contraire elles se trouvent supérieures l'une à l'autre ! C'est que chacune estime qu'elle a tout ce qu'il lui faut dans le milieu spécial où elle est appelée à vivre.

- (3) Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits  
D'une si terrible manière,  
Qu'un vil et rampant animal  
A la fille des airs ose se dire égal !  
Je hante les palais, je m'assieds à ta table.  
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;  
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,  
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a trainé chez soi.  
Mais ma mignonne, dites-moi,  
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,  
D'un empereur et d'une belle ?  
Je le fais à toute heure, et cent fois si je veux.  
Puis allez-moi rompre la tête  
De vos greniers.

La réponse de la ménagère est connue ; elle aussi ne se plaint pas de son sort, loin de là.

- 
- (1) *La Besace.*  
(2) *Idem.*  
(3) *La Mouche et la Fourmi.*

- (1) Sur la tête des rois et sur celle des ânes  
Vous allez vous planter ; je n'en disconviens pas  
Et je sais que d'un prompt trépas,  
Cette importunité est bien souvent punie.

Le trait final est cruel :

- (2) ..... Vous mourrez de faim,  
De froid, de langueur, de misère,  
Quand Phœbus règnera sur un autre hémisphère,  
Alors je jouirai du fruit de mes travaux ;  
Je n'irai ni par monts, ni par vaux,  
M'exposer au vent, à la pluie ;  
Le soin que j'aurai pris de soins m'exemptera.

Le Lièvre et la Tortue discutent aussi sur leurs mérites, et chacun arrive au but dans un ordre inverse de celui que l'on pourrait prévoir.

Chacun est donc content de son lot et n'envie pas celui du voisin. Ce qui fait la force du Renard ne fait pas celle du Lion.

La Fontaine exprime d'une façon précise que chaque animal a reçu tout ce qui lui était nécessaire pour se tirer d'affaire en toute circonstance ; il semble attacher une grande importance à cette déclaration formelle, qui chez lui était une conviction assise sur des observations attentives ; la moralité à tirer de la fable dans laquelle cette thèse importante est défendue, semble pour lui chose secondaire.

- (3) Mais d'où vient qu'au Renard, Esope accorde un point :  
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie !  
J'en cherche la raison et ne la trouve point.  
Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,

---

(1) *La Mouche et la Fourmi.*

(2) *Idem.*

(3) *Le Loup et le Renard.*



Ou d'attaquer celle d'autrui,  
N'en sait-il pas autant que lui ?  
Je crois qu'il en sait plus, et j'oserais peut-être  
Avec quelque raison contredire mon maître.

Ce qui fait triompher l'animal dans les luttes de l'existence ne conviendrait pas à l'homme. Donnez une main à l'oiseau, il n'en saura que faire parce qu'il n'est pas assez intelligent ; donnez une aile à l'homme, il sera malheureux à cause de son intelligence.

Aussi voyez les compagnons d'Ulysse, métamorphosés en bêtes, comme ils estiment que leurs moyens correspondent à leurs nécessités.

(1) Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole.

Le Lion dit, pensant rugir :

Je n'ai pas la tête si folle !

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !

J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque.

Ulysse du Lion court à l'Ours :

Eh ! mon frère, comme te voilà fait.....

..... comme doit l'être un ours.

Te déplaît-je ! Va-t'en, suis ta route et me laisse.

Je vis libre et content, sans nul soin qui me presse ;

Et te dis tout net et tout plat :

Je ne veux point changer d'état.

## § VII

Ainsi donc, au témoignage des êtres, ils ont ce qui leur est nécessaire pour leur condition. Loin de rêver pour eux un perfectionnement imaginaire, le poète estime que leur

---

(1) *Les compagnons d'Ulysse.*

sécurité consiste à faire ce que faisaient leurs parents, sans déroger aux vieilles habitudes, à la routine. Les animaux n'ont reçu que des instincts ; les instincts ne sont pas perfectibles, il faut suivre la route tracée. Ainsi le jugeait une jeune Écrevisse :

- (1) Mère Écrevisse un jour à sa fille disait :  
Comme tu vas, bon Dieu ! Ne peux-tu marcher droit ?  
Et comme vous allez vous-même, dit la fille.  
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?  
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu.

La diversité d'allures cadre avec la manière de combattre de chaque espèce, sans qu'elle y puisse jamais déroger. L'animal est incapable de perfectionner sa stratégie. Aussi quand La Fontaine nous montre le Lion s'en allant en guerre, il nous apprend que l'habile capitaine ne voulut pas confondre les contingents, sachant que chacun aurait son rôle et son emploi, en dehors desquels on n'en pourrait rien tirer.

- (2) L'Éléphant devait sur son dos  
Porter l'attirail nécessaire  
Et combattre à son ordinaire.  
L'Ours s'apprêter pour les assauts,  
Le Renard ménager les secrètes pratiques,  
Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.

Et à ceux qui voulaient renvoyer l'Ane et le Lièvre, le monarque répondit :

- (3) L'Ane effraiera les gens, nous servant de trompette,  
Et le Lièvre pourra nous servir de courrier.

Les appropriations les plus parfaites à leur genre de vie éclatent donc au milieu d'une diversité très-grande. La

---

(1) *L'Écrevisse et sa fille.*

(2) (3) *Le Lion s'en allant en guerre.*

Fontaine insiste de nouveau sur ce fait important quand il met ces mots dans la bouche de Junon s'adressant au Paon :

- (1) Tout animal n'a pas toutes propriétés,  
Nous vous avons donné diverses qualités.  
Les uns ont la grandeur et la force en partage,  
Le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage.

Il y revient encore ailleurs :

- (2) Tout en tout est divers, ôtez-vous de l'esprit  
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.

Les caractères eux-mêmes s'harmonisent avec les conditions de la lutte.

- (3) Jupiter sur un seul modèle  
N'a pas formé tous les esprits,  
Il est des naturels de Coqs et de Perdrix.

Pour achever cette démonstration, l'ingénieux auteur nous montre partout la persistance du caractère et de l'habitude ramenant l'animal dans les sentiers battus. C'est, par exemple, le Renard vêtu de la peau du Loup, et qui, grâce à ce stratagème, s'était emparé d'une Brebis.

- (4) Il entendit chanter un Coq du voisinage ;  
Le disciple aussitôt droit au Coq s'en alla.

Ailleurs, c'est le berger Guillot encourageant ses moutons à la résistance :

- (5) Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,  
De ne bouger non plus qu'un terme.

---

(1) *Le Paon se plaignant à Junon.*

(2) *Le Cierge.*

(3) *La Perdrix et les Coqs.*

(4) *Le Loup et le Renard.*

(5) *Le Berger et son troupeau.*

Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton  
Qui nous a pris Robin mouton.

Vain serment, le naturel était là :

(1) Un loup parut : tout le troupeau s'enfuit.

Qu'il fut donc bien avisé ce Rat qui, après avoir sauvé  
un Chat pris dans des filets, refusait les baisers de celui-ci.

(2)                                   Aucun traité  
Peut-il forcer un Chat à la reconnaissance ?

Le poète connaissait bien son monde quand, malgré sa  
transformation en femme, il nous montre la Chatte cou-  
rant aux Souris à la première occasion.

(3) Que sert-il qu'on se contrefasse ?  
Prétendre ainsi changer est une illusion.  
L'on reprend sa première trace  
A la première occasion.

Il en sera toujours ainsi dans l'animalité : les mé-  
comptes et les périls attendent l'animal qui abandonne-  
rait sa première trace.

(4) Quiconque est loup agisse en loup ;  
C'est le plus certain de beaucoup.

Un Ane voulant imiter un petit Chien en est encore un  
exemple mémorable. Répétons donc avec notre guide :

(5) Ne forçons point notre talent,  
Nous ne ferions rien avec grâce.

Ainsi cette permanence dans la routine, loin de com-  
promettre l'existence des êtres, est éminemment conser-

---

(1) *Le Berger et son troupeau.*

(2) *Le Chat et le Rat.*

(3) *Le Loup et le Renard.*

(4) *Le Loup devenu berger.*

(5) *L'Ane et le petit Chien.*

valrico. Il faudrait craindre pour le sort d'une espèce spontanément perfectible ; elle ne tarderait pas à disparaître, le monde ambiant avec lequel elle doit cadrer ne s'étant pas modifié comme elle. Les Boucs n'auront jamais

(1) Autant de jugement que de barbe au menton,  
Et ne verront jamais plus loin que leur nez.

Les Renards demeureront passés maîtres en fait de tromperies, et pourtant ni la nation des Boucs ne sera vaincue dans les luttes, ni celle des Renards ne dépassera les limites qui lui ont été tracées.

Le petits oiseaux n'écouteront pas l'Hirondelle qui, en leur conseillant d'arracher le chanvre en herbe, leur demandait un acte qui n'est pas dans leurs traditions et dans leurs instincts imperfectibles.

(2) Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres.

C'est là encore un de ces traits qui, chez le poète, résument de justes et profondes observations.

## § VIII

Si dans les luttes pour l'existence chacun combat à sa façon et possède une tactique invariable et spéciale, c'est que cet art concorde avec des armes qui ne changent pas non plus. Si l'homme n'avait su que mordre ou ruer, s'il en était même toujours resté aux haches de silex, ses progrès n'auraient pas été grands, il en serait encore à l'âge de pierre. L'animal n'a pas fait un pas en dehors de ses conditions primitives, il attaque, il se défend toujours de la même manière, sauf de très-rares exceptions.

---

(1) *Le Renard et le Bouc.*

(2) *L'Hirondelle et les petits Oiseaux.*

(1) Le Lion, terreur des forêts,  
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,  
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,  
Devenus forts par sa faiblesse.  
Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied,  
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.

Le Cheval n'a jamais inventé d'autre moyen d'attaque  
ou de défense que la ruade. La Fontaine le met deux fois  
en scène contre le Loup, et deux fois à ce dernier, le qua-  
drupède

(2) ..... lâche une ruade  
Qui vous lui met en marmelade  
Les mandibules et les dents.

Le Rat n'a d'autres armes que cet outil merveilleux qui  
le place parmi les rongeurs, et lui a valu le nom de Rou-  
gemaille. La Fontaine n'a pas fait du Rat un égoïste,  
réservant pour lui seul ce moyen de défense ; c'est un  
sauveteur patenté, qui aurait mérité plaque et médaille,  
mais c'est toujours la même industrie. Une première fois  
c'est un Lion qu'il délivre.

(3) Sire Rat accourut et fit tant par ses dents,  
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Une autre fois c'est son plus mortel ennemi, le Chat,  
qu'il fait sortir du même embarras par le même procédé.  
C'est grâce à son instrument de rongeur

(4) Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant,  
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

Enfin, c'est encore lui qui fut le héros d'un sauvetage  
non moins fameux, celui de la Gazelle et de la Tortue.

- 
- (1) *Le Lion devenu vieux.*  
(2) *Le Cheval et le Loup.*  
(3) *Le Lion et le Rat.*  
(4) *Le Chat et le Rat.*

- (1) Rongemaille, le Rat eut à bon droit ce nom,  
Coupe les nœuds des lacs.

Et quand la Tortue fut prise à son tour

- (2) Rongemaille  
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,  
Qu'il délivre encor l'autre sœur.

Cette répétition des moyens d'action du même animal est d'un bon observateur. Il en est toujours ainsi. L'homme seul invente de nouveaux trucs dans les luttes, parce que son arme à lui, à lui seul, est perfectible, l'intelligence.

La nature n'a rien fait d'inutile, et les organes les plus insignifiants, en apparence, ont une importance très-grande. On sait l'histoire de ce Renard qui eut la queue coupée ; il voulut en dégouter les autres.

- (3) Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile  
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux :  
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe.

Les Renards, qui en connaissaient le prix, furent d'un autre avis :

- (4) La mode en fut continuée.

C'est en effet une arme défensive indispensable que cet appendice banal qui termine l'axe vertébral. Sans lui, la vie des animaux à poil ras, carnassiers et ruminants, serait un supplice perpétuel. Que l'animal paisse ou dorme, elle va et vient sans cesse, remplissant son office ; la nature l'a proportionnée aux nécessités de chacun. Elle la raccourcit chez l'Éléphant, le Rhinocéros à peau épaisse, chez l'Ours, l'Alpaca et le Lama aux toisons fournies ; et la supprime chez les Mammifères aquatiques, Phoque,

---

(1) (2) *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et Le Rat.*  
(3) (4) *Le Renard qui a la queue coupée.*

Morse, qui n'en sauraient que faire. La proposition du Renard n'aurait pas mieux réussi chez les Lions. Si l'un d'eux avait dû triompher du Moucheron, c'eût été à l'aide de cette queue qu'il faisait résonner

(1) ..... à l'entour de ses flancs.

Les armes données aux êtres ne les rendent d'ailleurs invulnérables que dans certaines limites. Pour ce balancement merveilleux des êtres, il est nécessaire que chaque combattant puisse triompher de celui dont il vit, et ne soit pas invulnérable pour d'autres.

(2) ..... Corsaires à corsaires,  
L'un et l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

La Fontaine excelle à nous montrer cet aspect si vrai des choses auquel beaucoup de naturalistes de profession ne font pas attention. Tout vainqueur a sa roche Tarpeïenne ; que souvent il arrive

(3) Que tel est pris qui croyait prendre.

Rongemaille, ce héros de tout à l'heure, ce libérateur du Lion et du Chat, de la Gazelle et de la Tortue, voyant une huître qui baille,

(4) Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,  
Se sent pris comme aux lacs, car l'Huître tout d'un coup  
Se referme.

Le Moucheron vient d'abattre le Lion.

(5) L'insecte du combat se retire avec gloire,  
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,  
Va partout l'annoncer et rencontre en chemin

---

(1) *Le Lion et le Moucheron.*

(2) *Tribut envoyé par les animaux à Alexandre.*

(3) (4) *Le Rat et l'Huître.*

(5) *Le Lion et le Moucheron.*



L'embuscade d'une Araignée ;  
Il y rencontre aussi sa fin.

C'est encore au sortir d'un triomphe que certain Coq  
sur les toits

- (1) S'alla percher et chanter sa victoire.  
Un Vautour entendit sa voix :  
Adieu les amours et la gloire !  
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.

L'Araignée tissait sa toile et prenait des mouches.

- (2) L'Hirondelle en passant emporta toile et tout,  
Et l'animal pendant au bout.

Voyez enfin cette bonne commère la Grenouille, attirant par un lien un imbécile de Rat dans son empire. Je dis imbécile, car à quoi donc pensait Rongemaille en ce moment, de ne pas donner un coup de dent à ce lien.

- (3) Déjà dans son esprit la galante le croque  
(C'était à son avis un excellent morceau).

Vains projets.

- (4) Un Milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,  
Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde ;  
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen  
La Grenouille et le lien.

Il y a dans tous ces faits une grande loi de la nature, celle du balancement. Le Créateur, en donnant aux êtres ce « ventre affamé qui n'a pas d'oreilles », exposait les faibles à disparaître devant les forts ; mais il a trouvé le remède dans le même principe, en opposant les créatures les unes aux autres, et en corrigeant l'intempérance par l'intempérance elle-même. La Fontaine résume admira-

- 
- (1) *Les deux Coqs.*  
(2) *L'Araignée et l'Hirondelle.*  
(3) (4) *La Grenouille et le Rat.*

blement cette grande loi dans cette fable si philosophique intitulée : *Rien de trop* ! et dans laquelle, on peut le dire, il devance les connaissances de son temps. Elle est à citer toute entière comme un des meilleurs titres du poète à prendre rang parmi les plus grands observateurs de la nature :

(1) Je ne vois point de créature  
Se comporter modérément.  
Il est certain tempérament,  
Que le maître de la nature

Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement !  
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.  
Le Blé, riche présent de la blonde Cérès,  
Trop touffu bien souvent épuise les guérets,  
En superfluités s'épandant d'ordinaire,  
Et poussant trop abondamment  
Il ôte son fruit à l'aliment.

L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe sait plaire !  
Pour corriger le Blé Dieu permit aux Moutons  
De retrancher l'excès des prodigues moissons :  
Tout en travers ils se jetèrent,  
Gâtèrent tout et tout broutèrent ;  
Tant que le Ciel permit aux Loups  
D'en croquer quelques-uns ; ils les croquèrent tous,  
S'ils ne le firent pas du moins ils y tachèrent ;  
Puis le Ciel permit aux humains  
De punir ces derniers : les humains abusèrent  
A leur tour des ordres divins.

La Fontaine aurait pu, en continuant cette théorie du balancement des êtres les uns par les autres, montrer quels adversaires le Créateur adresse à l'homme pour l'arrêter à son tour dans sa dévastation. Mais le microscope n'avait pas encore révélé les formidables légions des infiniments petits, et Pasteur ne devait que plus tard montrer l'armée des Vibrions qui nous dévorent.

---

(1) *Rien de trop.*

Ce n'est pas seulement dans *Rien de trop*, que le fabuliste touche à ce grand fait, il en est pénétré et y revient ailleurs. Dans les *Vautours et les Pigeons*, par exemple, il montre l'imprudence des gens de la nation

(1) Au col changeant, au cœur tendre et fidèle,

s'interposant pour faire cesser la querelle des Vautours, qui seule pouvait leur assurer un peu de répit.

(2) Peu de prudence eurent les pauvres gens,  
D'accommoder un peuple si sauvage.

C'est la même pensée dans la fable des deux Taureaux et de la Grenouille ; toute modification à l'ordre existant est une occasion de trouble, la vie en pâtit quelque peu. Elle raisonnait bien, dame Grenouille, quand elle jugeait que le vaincu, chassé de la prairie, irait dans leur marais régner sur les roseaux.

(3) L'un des Taureaux en leur demeure  
S'alla cacher à leurs dépens,  
Il en écrasait vingt par heure.

Le balancement des espèces accuse donc des lois qui régissent les luttes pour l'existence, les tempèrent ou les localisent. Parmi ces lois, l'une des plus importantes est la fixité des attributions alimentaires, qui fait, comme nous venons de le dire, que telle espèce est le modérateur de l'excès de fécondité d'une autre forme de vie.

Tous les êtres sont appelés au banquet de la vie, mais sans confusion. Comme dans les repas officiels, chacun a sa place marquée.

Quand le cadavre d'un animal gît dans la plaine, des nuées de vautours arrivent successivement ; les plus puis-

---

(1) (2) *Les Vautours et les Pigeons*.

(3) *Les deux Taureaux et la Grenouille*.

sants d'abord, les plus faibles ensuite, jusqu'au Polyborus que l'on aperçoit entre les côtes de la carcasse dépouillée, comme un oiseau dans une cage. Les fourmis achèvent de nettoyer la charpente osseuse, et après elles d'infimes insectes pénètrent dans les vacuoles des os pour y manger la graisse,

*Tarde venientibus ossa,*

que je traduis par ce vers du poète :

. (1) Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs.

La Fontaine a donc bien exprimé cette répartition des convives à la grande table du monde : non-seulement les places sont déterminées, mais les plats aussi. L'un vivra de proies vivantes, un autre de charognes. Celui-ci boit le suc des fleurs, celui-là ronge la substance des feuilles. Un grain de blé, un haricot, une lentille, donnent le vivre et le couvert à des espèces diverses, et tous sans concurrence vivent en paix. Dans ce but, ils ont reçu une structure qui les approprie à tel ou tel régime. Si vous armez deux convives, l'un d'une fourchette, l'autre d'une cuiller, ils ne se rencontreront pas autour des mêmes plats. Notre auteur a donné de ces conditions diverses une excellente démonstration dans la fable du Renard et de la Cigogne. Voyez-vous ce vase à long col et d'étroite embouchure,

(2) Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer,  
Mais le museau du sire était d'autre mesure.

Il lui fallut à jeûn retourner au logis. Eh bien ! la nature sert aussi ses nectars dans des coupes diverses, et

---

(1) *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.*

(2) *Le Renard et la Cigogne.*

pour ne parler que des papillons, suivant la longueur de leur trompe, ils ont l'accès de telles ou telles fleurs.

Il faut bien reconnaître que le poète n'a pas toujours rigoureusement observé cette loi des attributions alimentaires dans la mise en scène de ses personnages, et qu'il en est parfois résulté des effets singuliers.

Qui n'a relu et médité cette fable charmante et d'un sens si profond, intitulée : *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion* ? C'est la peinture exacte de la domination brutale, et l'apologie du droit du plus fort. Quel maître que ce Lion, et quelle gradation dans ses titres et ses prétentions, de sire, de plus vaillant, de plus fort, enfin d'autorité avec laquelle on ne raisonne pas, et devant laquelle les meilleurs droits ne peuvent tonir un instant. Les trois premières parts sont encore discutées, mais

(1) Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,  
Je l'étranglerai tout d'abord.

On voit la figure de ces trois bonnes bêtes, la Génisse, la Chèvre, la Brebis, devant le tonnerre de cette déclaration finale. C'est un chef-d'œuvre ; on l'a dit depuis longtemps, et j'aime à le répéter. A qui donc, en lisant cette fable, est-il venu la pensée que cette histoire, d'un sens moral si vrai, était une énormité biologique.

Admettons que le Lion fût un prince honnête, et qu'il eût distribué à ses sociétaires des dividendes égaux, taillés dans ce Cerf si fâcheusement tombé dans les lacs de la Chèvre, une sœur, au moins une cousine. Qu'auraient fait les trois dames de leur morceau ? La moindre botte de paille eût mieux fait leur affaire, que ce quartier sanglant de Cerf, un ruminant comme elles.

---

(2) *Le Renard et la Cigogne.*

Les attributions alimentaires du Lion n'y sont pas méconnues ; le fabuliste insiste en maint endroit sur leur fixité.

- (1) Le gibier du lion ce ne sont point moineaux,  
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.

Dans les *Animaux malades de la peste*, le Lion s'accuse lui-même :

- (2) J'ai dévoré force moutons,  
Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le berger.

Même dédain des attributions alimentaires dans la *Cigale et la Fourmi*. L'instrument de la Cigale, non pas celui de musique, mais de nutrition, l'adapte à une alimentation bien différente de celle des Fourmis. Elle est faite pour piquer l'écorce des frênes, et faire couler les sucs dont l'insecte se nourrit. La pauvre joueuse de tambourin n'aurait que faire des mouches et des vermisseaux de la Fourmi, sa destinée étant de ne pas survivre à la belle saison.

Il y a encore quelque chose d'anormal dans la société Gazelle, Rat, Corbeau, Tortue.

- (3) Le choix d'une demeure aux humains inconnue,  
Assurait leur félicité.

Nous cherchons en vain une demeure dont les appartements pourraient convenir à des locataires si différents, surtout quand le maître nous les représente réunis

- (4) ..... à l'heure des repas.

---

(1) *Le Lion et l'Ane chassant.*

(2) *Les Animaux malades de la peste.*

(3) (4) *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.*

C'est à cette heure-là précisément que Gazelle, Rat, Corbeau et Tortue, sont dans des restaurants distincts.

Bien que le Renard se plaigne au Loup de son ordinaire,

- (1) ..... Pour tous mets,  
J'ai souvent un vieux coq ou de maigres poulets.

il y revient, nous l'avons déjà vu, à la première occasion.

Les corbeaux ne sont pas faits pour enlever les moutons, et le poète, cette fois, nous montre qu'il en coûte de méconnaître ses attributions alimentaires. Sans doute, ce Corbeau audacieux

- (2) Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

## § IX

Le rôle de l'homme dans la création est bien jugé par le fabuliste. Il nous le montre injuste et cruel,

- (3) Étant de ces gens-là qui sur les animaux  
Se font un chimérique empire.

Dans le discours au duc de la Rochefoucault, qui sert de préface à la fable des Lapins, il met l'homme, sa façon d'agir sur les êtres qui l'entourent, au même niveau que ces derniers :

- (4) Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte  
L'homme agit et qu'il se comporte,  
En mille occasions comme les animaux :  
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts  
Que ses sujets.

- 
- (1) *Le Renard et le Loup.*  
(2) *Le Renard et le Corbeau.*  
(3) *Les Lapins.*  
(4) *Les Lapins.*

Faisant un pas de plus, le poète n'hésite même pas à nous placer au-dessous des animaux, qui ont l'excuse d'obéir à une loi, et il nous adresse ce lardon :

- (1) De tous les animaux, l'homme a le plus de pente  
A se porter dedans l'excès.

Les hommes, en effet, ne connaissent pas de frein, et quand ils descendent dans la mêlée, on a pu dire d'eux, plus d'une fois :

- (2) .... Les humains abusèrent  
A leur tour des ordres divins.

Dans la fable du Loup et du Chasseur, l'insatiabilité humaine et son génie de destruction sont pris sur le vif. Après avoir abattu Daim, Faon, Sanglier,

- (3) C'était assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit  
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.

L'animalité dans ces fables devient l'accusatrice de l'Homme. Voici le Chien à qui l'on a coupé les oreilles, qui lui crie :

- (4) O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans !

Ailleurs, c'est l'Oiseau blessé d'une flèche empenchée :

- (5) Cruels humains, vous tirez de nos ailes,  
De quoi faire voler ces machines mortelles !

La Couleuvre en mourant lui dit :

- (6) Que le symbole des ingrats,  
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme.

---

(1) (2) *Rien de trop.*

(3) *Le Loup et le Chasseur.*

(4) *Le Chien à qui l'on a coupé les oreilles.*

(5) *L'Oiseau blessé d'une flèche.*

(6) *L'Homme et la Couleuvre.*



Tous les témoins à charge de ce grand procès viennent  
tour à tour déposer contre lui ; voici la Vache :

- (1) La Couleuvre a raison, pourquoi dissimuler ?  
Je nourris celui-ci depuis longues années :  
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées,  
Tout n'est que pour lui seul, mon lait et mes enfants.  
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans  
Avaient altérée, et mes peines  
Ont pour but son plaisir, ainsi que son besoin.  
Enfin me voilà vieille, il me laisse en un coin  
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !  
Mais je suis attachée, et si j'eusse eu pour maître  
Un serpent, eût-il jamais poussé si loin  
L'ingratitude ?

Et le Bœuf :

- (2) Il dit que du labeur des ans  
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants.  
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines  
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines  
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux.  
Que cette suite de travaux,  
Pour récompense avait de tous, tant que nous sommes,  
Force coups, peu de gré : puis, quand il était vieux,  
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes  
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.

Et c'est nous, cependant, qui faisons aux autres un  
reproche de leur cruauté ! Que nous méritons ces paroles :

- (3) Est-il dit qu'on nous voie  
Faire festin de toute proie,  
Manger les animaux ? Et nous les réduirons  
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons !  
Ils n'auront ni croc, ni marmite.

---

(1) (2) *L'Homme et la Couleuvre.*

(3) *Le Loup et les Bergers.*

C'est au spectacle de notre voracité, qu'un Loup se repentit des reproches qu'il se faisait sur sa cruauté,

(1) Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité.

Il avait vu des Bergers

(2) Mangeant un Agneau cuit en broche.

Oh ! oh ! dit-il, je me reproche

Le sang de cette gent : voilà ses gardiens

S'en repaissant, eux et leurs chiens ;

Et moi, Loup, j'en ferais scrupule !

Non, par tous les dieux, non ; je serais ridicule.

Thibaud, l'Agnelet, passera

Sans qu'à la broche je le mette !

C'est un autre Loup qui adresse à l'humanité, dans la personne d'Ulysse, cette raide apostrophe :

3) Tu t'en viens me traiter de bête carnassière !

Toi, qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas sans moi

Mangé ces animaux que plaint tout le village ?

Si j'étais homme, par ta foi,

Aimerais-je moins le carnage ?

Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous.

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups ?

Tout bien considéré, je te soutiens, en somme,

Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un Loup qu'un homme.

L'Homme apporte le trouble parmi toutes les créatures, pourquoi se plaindraient-elles les unes des autres ? C'était le sentiment de la Perdrix désagréablement logée avec des Coqs incivils. — Ne les accusons point —, disait elle justement,

(4) C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

---

(1) (2) *Le Loup et les Bergers.*

(3) *Les compagnons d'Ulysse.*

(4) *La Perdrix et les Coqs.*

Aux protestations de l'animalité viennent se joindre celles d'un autre monde, soumis aussi à la tyrannie du même maître, le monde des plantes.

- (1) L'arbre étant pris pour juge,  
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge  
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents :  
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs.  
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il pût faire,  
Un rustre l'abattait ; c'était là son loyer,  
Quoique pendant tout l'an, libéral il nous donne,  
Ou des fleurs au printemps, ou des fruits en automne ;  
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.  
Que ne l'émondait-on sans prendre la cognée ?  
De son tempérament il eût encore vécu.

Que de végétaux mutilés peuvent en dire autant, et répéter avec le philosophe Scythe à l'émondeur acharné :

- (2) Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,  
Laissez agir la faux du temps.

Mais les humains n'écoutent rien,

- (3) Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

Ainsi, point de trêve pour les créatures, rien ne peut les soustraire à l'empire de l'homme : ni leur agilité, ni leurs armes, ni l'étendue de la terre.

- (4) Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes les retraites,  
Soyez au milieu des déserts,  
Au fond des eaux, au haut des airs,  
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.

Tout cela est d'une fine et excellente observation.  
L'homme abuse de sa force, de son droit, l'univers est à

- 
- (1) *L'Homme et la Couleuvre.*  
(2) (3) *Le philosophe Scythe.*  
(4) *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.*

lui, il n'y souffre personne, et quand un pauvre Lièvre passe dans son enclos, furieux il s'écrie, comme le jardinier à son seigneur :

(1) Ce maudit animal vient prendre sa goulée.

Si nous avions à montrer quelle est sa goulée à lui, nous verrions combien de goulées de lièvres et de lapins il faudrait pour égaler la sienne.

Il y a, d'ailleurs, dans l'animalité, un secret instinct qui lui montre le danger de vivre trop près de ce tyran. A côté d'espèces qui, sachant qu'elles ne sont pas faites pour sa cuisine, se mêlent à lui sans appréhension, il en est d'autres qui, semblant connaître leur valeur... culinaire, se tiennent à l'écart. Lièvres et lapins, perdrix et chevreuils ont reçu cet instinct particulier de conservation. La Fontaine a mis ce fait en relief dans deux fables charmantes. Dans la première, un Faucon invective un Chapon qui, sourd aux cris :

(2) Petit, petit, petit....

ne veut pas venir au maître.

(3) Je t'attends, es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien,  
Repartit le Chapon. Mais que me veut-il dire ?  
Et ce beau cuisinier, armé d'un grand couteau ?  
Reviendrais-tu pour cet appeau ;  
Laisse-moi fuir, cesse de rire  
De l'indocilité qui me fait envoler,  
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.  
Si tu voyais mettre à la broche  
Tous les jours autant de Faucons  
Que j'y vois mettre de Chapons,  
Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

---

(1) *Le Jardinier et son Seigneur.*

(2) (3) *Le Faucon et le Chapon.*

Dans l'autre fable :

- (1) Une Chèvre, un Mouton avec un Cochon gras,  
Montés sur un même char, s'en allaient à la foire,  
..... ;  
Dom Pourceau criait en chemin,  
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses.

Le Charton veut le faire taire, et lui montre la Chèvre  
qui se tient coi, et le Mouton qui ne dit un seul mot.

- (2) ..... Il est un sot,  
Repartit le Cochon : s'il savait son affaire  
Il crierait comme moi du haut de son gosier,  
Et cette autre personne honnête  
Crierait tout du haut de sa tête.  
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,  
La Chèvre, de son lait, le Mouton de sa laine.  
Je ne sais s'ils ont raison ;  
Mais quant à moi qui ne suis bon  
Qu'à manger, ma mort est certaine ;  
Adieu mon toit et ma maison.  
Dom Pourceau raisonnait en subtil personnage.

## § X

Chez les animaux qui ne peuvent s'élever à la subtilité  
de dom Pourceau, la nature, au lieu de raisonnement, a  
mis cet instinct sous forme d'une excessive timidité. La  
fable *le Lièvre et les Grenouilles*, est le poème de la peur  
dans l'animalité. C'est dans cette crainte maudite pourtant  
que ce Lièvre trouvait sa sécurité :

- (3) Il était douteux, inquiet :  
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.

---

(1) (2) *Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.*  
(3) *Le Lièvre et les Grenouilles.*

Ailleurs, le poète nous montre cette timidité moins absolue parce qu'elle est déjà doublée d'un peu de prudence, qui est déjà un peu de raisonnement. Voici les Grenouilles; un roi vient, avec un grand fracas, de leur tomber des nues. On comprend

- (1) Que la gent marécageuse,  
Gent fort sotte et fort peureuse,  
S'alla cacher sous les eaux,  
Dans les joncs, dans les roseaux,  
Dans les trous du marécage.

#### L'immobilité du monarque

- (2) Fit peur à la première,  
Qui de le voir s'aventurant,  
Osa bien quitter sa tanière.  
Elle approcha, mais en tremblant ;  
Une autre la suivit, une autre en fit autant ;  
Il en vint une fourmilière.

Le même sentiment est non moins bien peint dans ce tableau si réaliste où les Souris, croyant Rodillard réellement pendu

- (3) Mettent le nez à la fenêtre,  
Montrent un peu la tête,  
Puis rentrent dans leurs nids à rats,  
Puis ressortant font quatre pas,  
Puis enfin se mettent en quête.

Voilà bien la crainte et la prudence.

Notons en passant que si cette timidité des animaux est conservatrice de leur existence, elle préserve l'homme

---

(1) (2) *Les Grenouilles qui demandent un Roi.*  
(3) *Le Chat et un vieux Rat.*

lui-même de mille maux, même de la part des petites espèces. C'est parce que

(1) Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite,

que, fort heureusement, des nuées de rongeurs s'éloignent de nous. N'avons-nous pas assez des Rats de ville ? Que la peur, conservatrice de leur peau et de nos denrées, reconduise donc les Rats des champs chez eux :

(2) C'est assez, dit le rustique,  
Demain vous viendrez chez moi ;  
Ce n'est pas que je me pique  
De tous vos festins de roi.

Mais rien ne vient m'interrompre,  
Je mange tout à loisir :  
Adieu donc. Fi du plaisir  
Que la crainte peut corrompre !

Cette timidité conservatrice des êtres, et surtout des chétifs et des mal armés, n'a pas été banalement départie à tous les êtres. Sa répartition témoigne, au contraire, une intelligence des conditions de la vie. La timidité chez la puce cesserait d'être conservatrice pour elle. J'en appelle au souvenir de ceux qui ont eu à souffrir de ces monstres ailés qu'on nomme les maringouins ; qu'ils nous disent si ces insupportables buveurs de sang sont pusillanimes.

C'est en raison de cette effronterie que les plus petits êtres sont souvent les plus dangereux. Le Moucheron peut dire hardiment au Lion :

(3) Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi  
Me fasse peur, ni me soucie ?

---

(1) *Le Lièvre et les Grenouilles.*

(2) *Le Rat de ville et le Rat des champs.*

(3) *Le Lion et le Moucheron.*

L'effet suivit la menace :

- (1) L'invincible ennemi triomphe et rit de voir  
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,  
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

L'homme lui-même n'accuse-t-il pas la puissance de  
ces chétifs adversaires, quand, invoquant Hercule et  
Jupiter,

- (2) Pour tuer une puce, il voulait obliger  
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

La Fontaine a mis encore en relief cette témérité des  
petits dans la fable *le Coche et la Mouche*, et dans celle où  
un vieux Renard blessé est aux prises avec les Mouches.  
Lui aussi :

- (3) Il accusait les dieux et trouvait fort étrange,  
Que le sort à tel point le voulût affliger.

Ces traits de juste observation montrent que le fabuliste  
comprenait parfaitement que l'audace de ces petits vient  
de la conscience de leur invulnérabilité dans les luttes  
pour l'existence. Le Moucheron l'exprime très-bien, quand  
il dit au Lion :

- (4) Un bœuf est plus puissant que toi ;  
Je le mène à ma fantaisie.

C'est une des lois des combats pour la vie : celui des  
Rats et des Belettes se résume dans cette formule si juste :

- (5) Les petits en toute affaire  
— Esquivent fort aisément ;  
Les grands ne le peuvent faire.

- 
- (1) *Le Lion et le Moucheron.*  
(2) *L'Homme et la Puce.*  
(3) *Le Renard, les Mouches et le Hérisson.*  
(4) *Le Lion et le Moucheron.*  
(5) *Le Combat des Rats et des Belettes.* .



Il ne faudrait cependant pas croire que les petits n'ont pas leurs périls ; notre auteur dit très-finement :

(1) Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure.

La Fontaine savait bien où est la roche Tarpéienne de chacun : tous ont droit à la vie, et sous ce rapport les petits valent les grands, et le Rat peut dire sur le passage d'un Éléphant :

(2) Nous ne nous prisons pas, tout petit que nous sommes,  
D'un grain moins que les Éléphants.

Mais grands et petits donnent à manger à quelqu'un.  
Le Rat le sut à ses dépens :

(3) Il en aurait dit davantage  
Mais le Chat sortant de sa cage,  
Lui fit voir en moins d'un instant,  
Qu'un Rat n'est pas un Éléphant.

La mêlée des êtres n'est pas absolue, nous l'avons montré à propos des attributions alimentaires ; mais il est d'autres moyens mis en œuvre par la nature pour modérer les conflits. Il y a des neutralités forcées et des milieux réservés et protecteurs.

L'Aigle est l'ennemi du Lapin et dédaigne l'Escarbot, mais le Lapin et l'Escarbot n'ont rien à se demander, et celui-ci réclamant à l'Aigle la vie du Lapin, exprime bien la neutralité qui les rapproche :

(4) C'est mon voisin, c'est mon compère.

Une neutralité de ce genre associe encore, dans une entreprise commerciale, le Buisson, le Canard et la

---

(1) *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.*

(2) (3) *Le Rat et l'Éléphant.*

(4) *L'Aigle et l'Escarbot.*

**Chauve-Souris.** Des milieux protecteurs séparent aussi des êtres que des compétitions alimentaires communes ou réciproques mettraient aux prises.

- (1)                   Contre les assauts d'un Renard,  
Un arbre à des Dindons servait de citadelle.

**Ailleurs :**

- (2) Maître Corbeau, sur un arbre perché,

est bien encore à l'abri des convoitises du Renard, dont la condition est de contempler d'en bas les raisins, et ses meilleures proies.

- (3) Sur la branche d'un arbre était en sentinelle  
Un vieux Coq adroit et matois.  
Frère, dit un Renard adoucissant sa voix,  
Nous ne sommes plus en querelle.  
Paix générale, cette fois ; descends, que je t'embrasse.

Le Coq ne quitta pas sa citadelle. C'est enfin à ce même Renard qu'un Chat disait au moment du danger :

- (4)                   Fouille en ton sac, ami,  
Cherche en ta cervelle matoise ;  
Un stratagème sûr ; pour moi, voici le mien.  
A ces mots sur un arbre il grimpa bel et bien.

Si donc la nature a fait les oiseaux tributaires de la table du Renard, par une sage prévoyance elle a refusé à celui-ci les moyens de les poursuivre dans leurs derniers retranchements.

- 
- (1) *Le Renard et les Poulets d'Inde.*  
(2) *Le Renard et le Corbeau.*  
(3) *Le Coq et le Renard.*  
(4) *Le Chat et le Renard.*

Il n'était pas possible de mieux démontrer les conséquences fâcheuses qui peuvent résulter pour les êtres de l'oubli des milieux qui leur conviennent, que dans ce charmant tableau des misères de la Goutte et de l'Araignée.

- (1) Il n'est rien, dit l'Aragne, aux cases qui me plaise.  
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins  
De ces gens nommés Médecins,  
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.

Voilà donc leur choix imprudemment fait ; la seconde

- (2) S'étend avec plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,  
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,  
Ni que d'en déloger et faire mon paquet,  
Jamais Hippocrate me somme.

L'Aragne cependant se campe en un lambris. On conçoit leurs déconvenues qui se résument dans ce cri de désespoir de la Goutte :

- (3) Changeons, ma sœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter ;  
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :  
Point de coup de balai qui l'oblige à changer ;  
La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger  
Chez un prélat qu'elle condamne  
A jamais du lit ne bouger.  
. . . . .

## § XI

Malgré ces tempéraments apportés par la nature dans l'extension des luttes par le choix des milieux protecteurs où les animaux se retirent comme dans une citadelle, il

---

(1) (2) (3) *La Goutte et l'Araignée.*

ne ferait pas croire qu'elle crée ainsi des privilèges d'invulnérabilité, et qu'il y ait des êtres affranchis des revendications universelles. Non, chaque espèce paie son tribut à la vie par quelque côté, c'est le côté faible. L'homme subit la loi commune; d'infimes infusoires se glissent dans sa chair et dans son sang, et l'on voit alors éclater ces endémies mystérieuses qui s'appellent le typhus, la peste, la fièvre jaune, le charbon, la septicémie. Voici l'Aigle planant au plus haut des airs et plaçant son nid dans les lieux inaccessibles; il a pourtant son côté faible, et ce côté, comme pour tous les oiseaux, c'est l'œuf. C'est dans l'œuf que l'oiseau subit la peine du talion, et paie sa dette. La Fontaine le comprenait bien, et la fable de l'Aigle et de l'Escarbot en est la preuve.

Maître Jean Lapin est mort malgré les prières de son compère l'Escarbot, laissant à ce chétif le soin de le venger. Que fera ce dernier contre l'Oiseau de Jupiter, à la tranchante serre, au bec formidable ?

(1) L'Escarbot indigné  
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence  
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance.

Voilà le premier acte de la vengeance, voici le second :

L'an suivant elle mit son nid en lieu plus haut.  
L'Escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut ;  
La mort de Jean Lapin de rechef est vengée.

Au troisième acte de cette vendetta escarbotique, ce sont encore les œufs, que les dieux mêmes ne pourront sauver, qui paieront pour le coupable.

L'oiseau qui porte Ganymède,  
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,

---

(1) *L'Aigle et l'Escarbot.*

Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix  
Ils seront en ce lieu ; que pour ses intérêts  
Jupiter se verra contraint de les défendre ;  
Hardi qui les irait là prendre.  
Aussi ne les y prit-on pas.  
Leur ennemi changea de note,  
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte ;  
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.

Voilà le côté faible de l'Oiseau ; l'œuf, toujours l'œuf,  
bien mis en relief.

C'est parce que les milieux protecteurs ne suffisent pas  
toujours à séparer les êtres que la nature a élevé d'autres  
barrières entre des adversaires acharnés. Elle aura des  
armées du jour et des armées de la nuit, qui ne pourront  
se heurter. C'est par un expédient de ce genre qu'elle  
mettra fin à la guerre de l'Escarbot et de l'Aigle.

- (1) Le monarque des dieux s'avisa pour bien faire  
De transporter le temps où l'Aigle fait l'amour  
En une autre saison, quand la race Escarbotte  
Est en quartier d'hiver, et comme la Marmotte  
Se cache et ne voit point le jour.

Nous pourrions multiplier ces exemples de fine et juste  
observation de la nature qui abondent dans notre auteur.  
Personne n'a pris garde, par exemple, qu'il a montré les  
effets de l'hypnotisme bien avant qu'il en fût question.  
Voyez ce Renard fascinant par ses tours de pauvres Din-  
dons perchés sur un arbre.

- (2) Il élevait sa queue, il la faisait briller,  
Et cent mille autres badinages.  
Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.  
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue  
Sur le même objet toujours tendue.

---

(1) *L'Aigle et l'Escarbot.*

(2) *Le Renard et les Poulets d'Inde.*

Voilà le procédé dans toutes ses règles ; voici l'effet :

- (1) Les pauvres gens étaient à la longue éblouis,  
Toujours il en tombait quelqu'un.

## § XII

La Fontaine n'a donc pas été un observateur ordinaire, il a souvent prouvé que derrière les faits il entrevoyait les lois qui régissent les êtres et les circonstances qui règlent ou tempèrent leurs conflits. M. Taine, dans sa belle étude sur le fabuliste, disait : « S'il a écrit un chapitre d'histoire naturelle, c'est au moyen d'un traité de mœurs ; il ne pouvait en employer un autre, et l'on va voir qu'il n'y en a pas de meilleur. » Nous pensons avoir apporté quelques preuves nouvelles à cette pensée de l'éminent admirateur de notre poète. Nous dirons volontiers avec lui que La Fontaine « n'a pas besoin d'être érudit. » En effet, son génie d'observation le portait du premier coup à la *sensation de l'ensemble*, c'est-à-dire à la notion des relations générales des êtres, le point culminant de la philosophie naturelle. Il comprenait ce que disent les choses animées ou mortes,

- (2) Et traduisait en langue des dieux  
Tout ce que disent, sous les cieux,  
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.

Ému, attentif, il lui suffisait d'écouter dans la forêt, sur les monts, dans la plaine, « au bord d'une onde pure, » pour percevoir le sens de ces murmures ou de ces éclats. Confus pour d'autres, ils avaient pour lui un sens clair :

---

(1) *Le Renard et les Poulets d'Inde.*

(2) *Épilogue du onzième livre.*

(1) Car tout parle dans l'univers,  
Il n'est rien qui n'ait son langage.

A part quelques passages où, pour les besoins d'un enseignement à tirer, il mêle et confond les attributions alimentaires, l'œuvre entière est harmonieuse et vraie. Les acteurs de ce drame multiple y restent dans la mesure des instincts qu'ils ont reçu, et des moyens qu'ils possèdent. La Fontaine en a fait, tant au point de vue naturel comme nous l'avons vu, que sous le rapport moral même, ainsi que le dit M. Taine, des caractères et des personnages qui ne se démentent jamais. Le Chat, le Renard, le Loup, le Lion, le Rat, sont toujours dans leur rôle, et l'exemple des passions multiples qui agitent l'humanité, ainsi que des mobiles qui la dirigent, quand la raison perd son empire. Le fabuliste pensait, d'ailleurs, que s'il est facile, dans un grand nombre de circonstances, de rapprocher l'homme des animaux, c'est qu'entre eux il y a quelque chose de commun qui les incline également vers la terre. C'est le côté matériel, qu'il nommait, subtilement peut-être : *les esprits corps* :

(2) Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte  
L'homme agit et qu'il se comporte  
En mille occasions comme les animaux :  
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts  
Que ses sujets, et la nature  
A mis dans chaque créature,  
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits ;  
J'entends les esprits corps et pétris de matière.

Cette remarque, à part la réalité des esprits corps, est profondément vraie ; au point de vue de la lutte pour l'existence, par exemple, que de points de contact, et

---

(1) *Épilogue du onzième livre.*

(2) *Les Lapins.*

*ventre affamé* est aussi sourd dans un monde que dans l'autre. Il y a cependant des réserves à faire, car les passions qui agitent les hommes sont souvent condamnables, tandis que les instincts qui dirigent les animaux sont des qualités nécessaires.

Ce qui montre combien La Fontaine avait profondément réfléchi sur la nature des êtres qu'il mettait en scène, pour en tirer des leçons à notre adresse; c'est sa tendance à philosopher sur ces hautes questions.

- (1) Ne trouvez pas mauvais  
Qu'en ces fables aussi, j'entremêle des traits  
De certaine philosophie  
Subtile, engageante et hardie.

Il écrit ces paroles dans le discours à M<sup>me</sup> de la Sablière, qu'il désigne sous le nom charmant d'Iris. Cette philosophie nouvelle était celle de Descartes,

- (2) Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu  
Chez les païens.....

Et cette philosophie soutenait

- (3) Que la bête est une machine;  
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressort,  
Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.  
.....  
Sans passion, sans volonté,  
L'animal se sent agité  
De mouvements que le vulgaire appelle  
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,  
Ou quelque'autre de ces états.  
Mais ce n'est point cela, ne vous y trompez pas.

Malgré la parole de Descartes, La Fontaine hésite; il veut bien accorder

---

(1) (2) (3) *Les Lapins*.



- (1) Que, quand la bête penserait,  
La bête ne réfléchirait  
Sur l'objet, ni sur sa pensée.

Mais quand Descartes soutient qu'elle ne pense nullement, l'acquiescement à cette doctrine est immédiatement suivi, chez le poète, de réserves formelles.

- (2)                                   Cependant quand au bois  
Le bruit des cors, celui des voix  
N'a donné nulle relâche à la fuyante proie.  
Qu'en vain elle a mis ses efforts  
A confondre, à brouiller la voie,  
L'animal chargé d'ans, vieux cerf de dix cors,  
En suppose un plus jeune, et l'oblige par force  
A présenter au chien une nouvelle amorce.  
Que de raisonnements pour conserver ses jours !

Et plus loin, après avoir parlé des Castors :

Que ces Castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,  
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.

Quelle théorie pourra donc concilier l'automatisme de Descartes et ces faits certains ? Qui donnera aux bêtes l'intelligence, ou si l'on veut, la sagacité nécessaire dans leurs luttes, sans leur accorder la pensée ; quelle faculté pourra tenir la place du raisonnement ? Abandonnant Descartes, La Fontaine, sur l'indication du rival d'Épiqueure, s'adresse à la mémoire :

- (3)       L'animal n'a besoin que d'elle.  
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin  
Chercher par le même chemin,  
L'image auparavant tracée,  
Qui sur les mêmes pas revient pareillement

---

(1) *Les Lapins.*

(2) (3) *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.*

Sans le secours de la pensée,  
Causer un même évènement.

Pensez-vous que maintenant ce procès soit jugé, et que le fabuliste philosophe se croit en possession de la vérité sur ce grave sujet ? Non, non, il n'appartient pas à la philosophie de pousser le verrou sur ces portes-là ; elles demeurent éternellement ouvertes pour nous.

• (1)                    Quand la Perdrix  
                          Voit ses petits  
                          En danger et n'ayant qu'une plume nouvelle  
                          . . . . .  
                          Elle fait la blessée et va, traînant de l'aile,  
                          Attirant le chasseur et le chien sur ses pas.

Voilà la mémoire opérant dans un cadre charmant. Si le souvenir de ce stratagème maternel est nécessaire, la Perdrix pourra bien le recommencer chaque fois que l'occasion s'en présentera ; mais on se demande d'où vint à l'oiseau l'idée de l'employer la première fois ? Il faut commencer avant de recommencer, et l'acte précède son souvenir. L'enfant ne se souvient pas des périls de ses ascendants, et si c'est un instinct héréditaire, ce n'est plus de la mémoire.

Mais voici un nouveau cas où non-seulement la mémoire corporelle n'est plus au fond du sac, pour tirer d'embarras ces deux Rats qui ont trouvé un Œuf, mais où le raisonnement parallèle entre deux êtres amène un effort combiné.

(2) L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,  
Puis malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,  
L'autre le traîna par la queue.

Après un pareil trait, qui est un comble, comme on dirait aujourd'hui, le poète s'écrie avec raison :

---

(1) (2) *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.*

(1) Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,  
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Je ne jurerais pas de l'authenticité de l'expédient extraordinaire employé par ces deux Rats, cependant la science contemporaine est pleine de faits qui dénotent autant de sagacité et de combinaisons chez les animaux. Les Abeilles s'entendent pour rétrécir avec de la cire la porte de leur ruche, afin d'empêcher les Sphinx d'y entrer, et elles détruisent cette fortification passagère quand l'ennemi a disparu. Les Polyergues, qui vont faire des esclaves chez les Noir-Cendrées, ne sont pas moins étonnantes. A chaque pas, dans l'étude des luttes pour l'existence, La Fontaine pourrait renouveler son exclamation.

Il fallait cependant conclure cette dissertation philosophique, où le pour et le contre se montraient alternativement. Iris pouvait trouver qu'il était temps d'en finir. C'est alors que le poète termine ce feu d'artifice philosophique, par un bouquet d'un éclat incomparable, mais aussi fugace et peu durable que les bouquets en général, qu'ils soient de roses, d'artifices, ou de fleurs de rhétorique.

(2) J'attribuerais à l'animal  
Non point une raison selon votre manière,  
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.  
Je subtiliserais un morceau de matière,  
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,  
Quintessence d'atôme, extrait de la lumière.  
Je ne sais quel plus vif et plus mobile encor  
Que le feu : car enfin, si le bois fait la flamme,  
La flamme en s'épurant peut-elle pas de l'âme  
Nous donner quelque idée, et sort-il pas de l'or  
Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage  
Capable de sentir, juger, rien davantage,

---

(1) (2) *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.*

Et juger imparfaitement,  
Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

Il faut en effet un certain effort pour concevoir cette quintessence d'atôme constituant l'âme animale, surtout quand on se souvient que Gaudin, un calculateur, estimait qu'il eût fallu 250 millions d'années pour vider d'atômes une sphère grosse comme la tête d'une épingle, en en retirant 60 millions par seconde. Le poète gratifiait tous les êtres de cette âme animale,

(1) Sages, fous, enfants, idiots.

Pour lui elle coexistait en nous avec l'âme immatérielle. Cet extrait de lumière qui juge imparfaitement est un rêve, car l'animal juge admirablement dans tout ce qui est nécessaire à sa conservation.

La psychologie animale est un abîme où la science positive et la philosophie jetteront longtemps la sonde en vain. Cher poète, laissez ce mystère qui vous tourmente, retournez à vos Loups et à vos Renards ; vous pouvez vous en désintéresser, puisque lui-même,

(2) Descartes, l'ignorait encore.

L'ignorance en ces matières n'humilie pas la raison, il n'appartient qu'à l'homme de connaître les limites de son clavier intellectuel. C'est déjà beaucoup de poser ces questions, et de descendre sans vertiges dans ces profondeurs. Au lieu de subtiliser un morceau de matière pour en faire un objet incompréhensible, que ne répétiez-vous une seconde fois ce que vous disiez si bien à propos d'un autre problème :

(3) On ne l'apprend qu'au sein de la divinité.

---

(1) (2) *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.*

(3) *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.*

### § XIII

M. Taine s'est légèrement moqué des dieux de La Fontaine ; ce sont, dit-il, « de bons petits dieux bien indulgents et quelquefois bien paternes. » L'Aigle pond dans le giron de Jupiter, et l'irrévérencieux Escarbot, « sur la robe du dieu, fait tomber une crotte. » Si parfois nous sommes tenté de sourire aussi à ces traits naïfs, et de trouver Jupiter bien bon enfant, nous savons cependant, sous ces formes archaïques, découvrir l'idée d'une Providence universelle qui condescend partout aux plus petits besoins de la créature, et lui est secourable en toute circonstance. Le dieu des Grenouilles, des Souris, de la Belette et de l'Araignée, se transforme pour nous en cette bonté suprême qui écoute les plaintes de tous et compatit aux misères communes. Loin de reprocher au poète d'avoir fait descendre la divinité jusqu'aux bêtes, nous le louons grandement d'avoir compris que l'ordre universel ne peut se contenter d'un dieu fainéant, si bien montée que l'on suppose la machine ronde. La Fontaine ajoute une grâce et une vérité de plus à ces tableaux, en donnant à chaque être comme un instinct de cette puissance supérieure dont la volonté régla leurs destinées avec mesure et tendresse, et sut tempérer les excès de la force pour la protection des faibles. C'est un ensemble complet dont la scène est l'univers.

(1) Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle.  
Jupiter comme un autre.

Le voyez-vous, en effet, non-seulement prêtant son giron à l'Aigle pour y pondre, mais écoutant sans répondre les menaces de l'oiseau royal après son troisième malheur.

---

(1) *Le Bûcheron et Mercure.*

(1) Le pauvre Jupiter se tut,

et trouvant enfin dans sa sollicitude le moyen de faire  
cesser la guerre. Ailleurs il daigne interroger toutes les  
créatures et les invite à exprimer sans peur ce qu'ils trou-  
veraient à redire dans leur composé. Plus loin,

(2) Les Grenouilles se lassant

De l'état démocratique,

Par leurs clameurs firent tant,

Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.

Dédaigneuses de leur roi Soliveau, elles recommencent  
leurs clameurs ;

(3) Jupin en a bientôt la cervelle rompue.

Mais il condescend encore à leurs désirs.

(4) Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.

Le monarque des dieux leur envoie une Grue.

Les Grenouilles se plaindront encore, et de nouveau  
Jupiter sortira de son repos pour les engager, dans leur  
intérêt, à la patience.

(5)

Il devait vous suffire.

Que votre premier roi fût débonnaire et doux.

De celui-ci contentez-vous,

De peur d'en rencontrer un pire.

Voici l'Araignée, à laquelle l'Hirondelle enlève ses Mou-  
ches au passage, et dont elle rend la vie malheureuse.  
C'est vers le Ciel qu'elle dirige aussi sa plainte.

(6) O Jupiter, qui sus de ton cerveau,

Par un secret d'accouchement nouveau,

Tirer Pallas, jadis mon ennemie,

Entends ma plainte une fois dans ta vie.

---

(1) *L'Aigle et l'Escarbot.*

(2) (3) (4) (5) *Les Grenouilles qui demandent un Roi.*

(6) *L'Araignée et l'Hirondelle.*

Discours insolent, dit le poète, car la divinité n'a oublié personne.

(1) Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :

L'adroit, le vigilant et le fort sont assis  
A la première, et les petits  
Mangent leurs restes à la seconde.

Si la Mouche et la Fourmi ont une contestation sur leurs mérites, c'est Jupiter qui sera pris à témoin de leur différend.

L'homme lui-même élève ses regards vers cette Providence universelle, dans ses misères. Un pauvre Bûcheron a perdu sa cognée :

(2) O ma cognée ! ô ma pauvre cognée,  
S'écriait-il, Jupiter rends-la moi,  
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.

Partout notre auteur reconnaît cette condescendance, et parfois cette patience du souverain maître des choses, tout en l'exprimant d'une façon tant soit peu goguenarde :

(3) Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier,  
Il ne se sert jamais d'huissier.

Dans cette jolie fable où le Métayer obtint que Jupiter

Lui donnât saison à sa guise,

l'expérience, on le sait, fut malheureuse. « Monsieur le Receveur fut très-mal partagé, » et le Métayer demanda à résilier.

(4) Jupiter en usa comme un maître très-doux.

Et le fabuliste ajoute aussitôt :

---

(1) *L'Araignée et l'Hirondelle.*

(2) *Le Bûcheron et Mercure.*

(3) *Jupiter et le Passager.*

(4) *Jupiter et le Métayer.*

Concluons que la Providence  
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

C'est la même pensée qu'il exprime encore en disant :

(2) Dieu fait bien ce qu'il fait, sans en chercher la preuve  
En tout cet univers et l'aller parcourant,  
Dans les Citrouilles je la treuve.

Légère ou grave en sa forme, la pensée de La Fontaine révèle toujours en lui un admirateur reconnaissant de la bonté créatrice. Nulle part il ne l'a plus noblement exprimée, bien que dans un langage approprié au ton de ses apologues, que dans la fable : *l'Éléphant et le Singe de Jupiter*. Le premier, en guerre avec le Rhinocéros, croit que le messager céleste vient assister aux luttes d'Éléphantide et de Rhinocère. Eh ! non.

(3) Qu'importe à ceux du firmament  
Qu'on soit Mouche ou bien Éléphant !

Cela est vrai, mais ce n'est pas par dédain des uns ou des autres; car aux questions de l'Éléphant demandant au porteur de caducée : Alors « parmi nous que venez-vous donc faire ? » Celui-ci répond ces paroles simples et profondes, par lesquelles nous terminons cette étude, car elles résument bien l'idée que La Fontaine se faisait de la Providence :

Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.

A. COUTANCE.

---

(1) *Jupiter et le Métayer*.

(2) *Le Gland et la Citrouille*.

(3) *L'Éléphant et le Singe de Jupiter*.





# LES ILES SAINT-PIERRE & MIQUELON

(DEUXIÈME PARTIE)

---

## V

### **Industrie : Pêche et Préparation de la Morue Produits**

Occupant un sol rocheux, improductif, les habitants des îles Saint-Pierre et Miquelon n'ont pas le choix entre leurs moyens d'existence : ils exploitent les richesses qu'une nature généreuse et bienfaisante a déposées à profusion dans les eaux qui baignent leurs rivages. La mer est leur unique nourricière ; champ toujours fécond, elle leur donne régulièrement une moisson abondante.

La pêche et la préparation de la morue constituent donc la seule industrie du pays. Néanmoins, à côté de cette industrie principale, dominante, sont groupées des professions tout autres ou s'y rattachant, et un commerce de consommation très-varié.

Peu élevé est le chiffre des colons pêcheurs. Mais, tous les ans, ils reçoivent par les navires métropolitains, qui arrivent à Saint-Pierre dès les premiers jours d'avril, de nombreux auxiliaires, dont le concours leur est extrêmement précieux. Déjà, à cette époque de l'année, la pêche

est réglementairement ouverte aux îles Saint-Pierre et Miquelon, que leur position avantageuse au sud de Terre-Neuve met à l'abri des banquises (1).

A l'aide du renfort de personnel venu de France et des *pêcheurs hivernants* (2), les maisons de commerce peuvent équiper 400 embarcations et plus de 250 goëlettes (3). Cette flottille opère sur les fonds riverains de la colonie, sur les banquereaux et dans le golfe de Saint-Laurent. Les goëlettes font la grande pêche : elles vont chercher la morue au loin, jusque sur le Grand-Banc, la salent provisoirement pour en prévenir l'altération, et la portent à Saint-Pierre.

Quant aux embarcations légères, telles que baleinières, canots, warrys, elles s'éloignent peu de la côte ; elles sortent du port le matin et rentrent le soir avec le produit de leur pêche.

A chaque arrivage, le poisson est porté dans des cabanes en planches, construites sur le bord de la mer. Là il est tranché, ouvert dans toute sa longueur, puis salé et mis en pile. Peu de jours après, la morue, soigneusement lavée à l'eau de mer, est étendue sur les graves pour y sécher. Lorsqu'elle est parvenue à un degré de dessicca-

---

(1) A la mi-avril, et fort souvent à la fin de ce mois, les îles de la Madeleine, situées au milieu du golfe de Saint-Laurent, sont encore entourées de glaces amoncelées qui les rendent inabordables et tiennent les pêcheurs enfermés dans leurs ports.

(2) Les pêcheurs hivernants sont les hommes qui, arrivés au printemps dernier, pour faire la pêche, ont passé l'hiver dans le pays. Ils sont classés dans la population flottante.

(3) En 1876, la colonie a pu armer 649 navires et embarcations montés par 3,076 marins et jaugeant 8,431 tonneaux ; 13 goëlettes étaient armées au cabotage, 4 au long cours, et tout le reste à la pêche.

tion suffisant on l'emmagasine. Mais que de peines et de soins cette opération du *séchage* n'a-t-elle pas coûtés !

Les vicissitudes atmosphériques, brusques et fréquentes, sont une cause de soucis continuels. On est à l'affût d'un rayon de soleil ; fréquemment on consulte le temps ; on l'observe avec anxiété, car s'il se couvre, le poisson ne sèche pas, ou si la pluie et la brume surviennent, il faut promptement le mettre en tas et le couvrir, puis l'étendre de nouveau lorsque reparait le soleil.

Les bâtiments de la colonie ne sont pas les seuls qui exploitent la pêche aux îles Saint-Pierre et Miquelon : des navires de la métropole viennent pêcher sur les bancs, hors de la vue des terres, comme font les goëlettes locales. Avant de se rendre sur les lieux de leurs opérations, les capitaines relâchent à Saint-Pierre pour s'approvisionner de *boitte*, autrement dit d'appât, pour y déposer une partie de leur sel, et débarquer les hommes qui, sous le nom de *graviers*, feront sécher le poisson sur des lits de galets.

Arrivés sur les bancs, les bâtiments mouillent et les équipages se mettent à l'œuvre aussitôt. Voyez ce matelot hâlant vigoureusement sa ligne à bord. Au bout de cette longue corde se débat en désespérée une grosse morue ; d'une main ferme il la saisit, la détache, et sans perdre une minute, amorce avec un hareng pour remettre sa ligne à l'eau. Les *banquiers* se servent aussi d'un autre engin connu sous le nom de *ligne de fond* dont il sera parlé plus loin.

Ordinairement la première pêche se termine du 15 au 30 juin. Les navires reviennent à Saint-Pierre et déchargent. Munis d'une nouvelle provision de sel et d'appât, ils retournent faire une deuxième pêche, laquelle se prolonge jusqu'au milieu ou à la fin de septembre, selon que le poisson est plus ou moins abondant. Il n'y a guère que les petits bâtiments de la localité qui fassent une 3<sup>e</sup> pêche.

En même temps que les banquiers *avec sècherie* (1), arrivent les navires armés à destination du banc de Terre-Neuve sans sècherie, c'est-à-dire *avec salaison à bord*. Leur relâche est de courte durée; dès qu'ils ont fait leur approvisionnement d'appâts ils partent pour le banc. Les pêcheurs bretons salent en vrac dans la cale; ceux de nos ports du Nord en barils. Ainsi préparée, la morue prend dans le commerce le nom de *morue verte*.

Pour la préparation de la morue, on emploie des sels français et des sels étrangers; ceux-ci sont généralement tirés de Lisbonne, de Sétubal et de Figueira, en Portugal, de Cadix et autres ports d'Espagne. Le sel blanc de Sétubal, appelé aussi sel de Saint-Ubes, dont le grain est gros, est employé de préférence pour la salaison à bord. Du reste, la bonne préparation de la morue dépend moins de l'origine du sel que de la manière de s'en servir.

Ne pouvant être exportée aux colonies où elle ne pourrait affronter les chaleurs tropicales, la morue verte est apportée en France. Une notable partie est livrée à la consommation intérieure; le reste est converti en poisson sec dans les *sècheries* qui existent à Dunkerque, à Dieppe, à La Rochelle, à Bordeaux, à Marseille, etc. Ces deux dernières villes sont nos principales places de commerce pour la vente de la morue de Terre-Neuve.

Tout est utilisé dans le gade morue: sa chair donne un aliment sain et d'un prix modique; avec sa tête on fait de la soupe; on mange sa vessie natatoire, ou on la réserve pour en tirer de la colle; ses intestins apprêtés d'une certaine manière procurent un mets excellent connu sous le nom de *nauts* ou *noues*; sa langue, large et molle, soigneusement conservée, fait le délice des gourmets du lit-

---

(1) De 1875 à 1880, la moyenne des navires armés, en France, avec sècherie à Saint-Pierre, a été de 25, jaugeant 3,291 tonneaux.

toral de la Manche ; ses œufs ou *rogues* sont très-recherchés en Bretagne pour la pêche de la sardine ; enfin, les foies servent à fabriquer des huiles à l'usage des tanneries et de la droguerie. Il n'y a pas jusqu'aux débris de ce précieux poisson qui ne fournissent à l'agriculture un engrais très-actif, très-fertilisant (1).

Les huiles et les rogues sont deux produits importants, dont il convient de dire un mot : l'huile pour apprêter les cuirs est recueillie à bord des navires ; jetés dans de grandes barriques ou *foissières* que partage en deux compartiments une forte toile d'emballage, les foies donnent une liqueur noire, impure, grasse, très-onctueuse.

Les huiles médicinales sont fabriquées à Saint-Pierre. Extraites pour ainsi dire sur les lieux mêmes de la pêche de foies encore palpitants, elles sont naturelles, d'une qualité exquise et sans goût désagréable. Elles ont figuré avec honneur aux Expositions universelles de Paris (1867 et 1878) et de Vienne (1873).

Quant à la préparation de la *rogue*, elle est malheureusement négligée par nos pêcheurs. Ils préfèrent généralement l'employer à l'état frais pour boïtter leurs lignes. La rogue française entre pour 2,000 barils à peine dans la consommation générale, qui est de 40,000 barils environ. Cet appât préféré de la sardine nous vient de la Norvège ; elle nous en livre annuellement pour plus de 2,000,000 de francs.

Veut-on connaître, maintenant, quelle est l'importance des produits de la pêche centralisés à Saint-Pierre et Miquelon ? En 1867, ces produits se sont élevés à 12,920,000 kilog. de morue sèche et verte ; à 552,000 kilog. d'huile de morue et à 147,000 kilog. de rogues.

---

(1) En Islande, en Suède et en Norvège, les débris de morues (têtes, arêtes, etc.) sont vendus aux fabricants de guano. La Norvège exporte annuellement 450 à 500,000 kilog. de guano de poisson.

On remarquera que 1867 a été une année peu favorable. Toutes les campagnes de pêche ne sont pas également productives : celles de 1872, 1873 et 1874, par exemple, ont donné de très-bons résultats, tandis que celle de 1875 est restée inférieure à la campagne précédente, de près de 1,000,000 de kilog. de poisson. Cette année là fut, du reste, très-malheureuse partout : sur les côtes de Terre-Neuve comme sur le Grand-Banc, la morue ne se montra qu'en petite quantité, et le mauvais temps contraria constamment toutes les opérations.

La campagne de 1876 a produit 14,000,000 de kilog. de morue sèche et verte. Celle de 1879, qui a occupé près de 4,000 marins, a donné 19,000,000 de kilog., chiffre qu'on n'avait pas encore atteint ; elle a fourni, en outre, 537,640 kilog. d'huile, et 157,000 kilog. de roque. La morue capturée par les navires armés *avec sècherie à Saint-Pierre*, est comprise naturellement dans les résultats ci-dessus.

La pêche de Saint-Pierre-Miquelon emploie, année moyenne, 665 navires de toute espèce (trois-mâts, briks, goëlettes, embarcations) et 4,300 hommes ; elle produit 15 millions 1/2 de kilog. de poisson.

La morue fait la fortune de notre établissement de l'Amérique du Nord. Elle seule lui donne la vie, le bien-être. Industrie, commerce, navigation, tout en émane, tout en dépend. Il n'est personne dans le pays qui ne s'y intéresse, car tout le monde en trafique ou en vit. Et comme lorsque la pêche est heureuse, les affaires sont plus actives, on peut dire à Saint-Pierre de la morue, ce qu'on dit à Paris du bâtiment : « Quand la morue va, tout va. »

## VI

### **La Morue, ses habitudes, sa voracité. — Engins et appâts pour la capturer. — Banc de Terre-Neuve.**

La Morue franche ou cabillaud — *Gadus morhua* — en anglais *Codfish*, appartient à la famille des Gades. Elle parvient assez souvent à 1<sup>m</sup>20 de longueur. Le corps est allongé, légèrement comprimé et revêtu d'écailles grises sur le dos, blanches sous le ventre, avec des taches dorées.

Nombreuses sont les variétés du gade morue ; elles se distinguent soit par la taille, soit par la couleur. Les plus remarquables sont la Lingue, *gadus molva*, le Brosme, le Charbonnier et l'Eglefin à dos brun et ventre argenté. Toutes ces espèces ont, d'ailleurs, les mêmes habitudes, les mêmes mœurs.

Le poisson du banc de Terre-Neuve et du banc de Saint-Pierre est beaucoup plus grand que celui pêché près de terre. Il est aussi plus gras, plus charnu.

L'Océan glacial est la vraie patrie de la morue. Elle y vit en société dans des vallées profondes, où, au milieu d'une merveilleuse flore marinè, existe tout un monde de bêtes d'une fécondité inouïe. Là, elle s'engraisse en faisant une chasse ardente aux crustacés, aux mollusques, aux vers frétilants, qui y pullulent comme sur terre les insectes. Ses pareils ne sont pas épargnés non plus : prestement elle les avale, et avec bonheur. Mais gare le squalé ! A son tour, elle deviendra la proie de ce féroce tyran des mers, de ce « beau mangeur de la nature, » comme l'appelle Michelet.

Elle ne quitte guère sa retraite que pour venir frayer près des rivages à fond plat et graveleux.

De même que les hirondelles reviennent, chaque printemps, aux lieux qui les ont vu naître, les morues, avec une égale constance, retournent dans les parages où elles ont séjourné l'année précédente pour y déposer leurs œufs. Régulièrement elles visitent, à partir de janvier, le littoral norvégien ; leur principal rendez-vous est aux îles Loffodens. Pendant quatre mois, des milliers de bateaux sont occupés activement à les capturer.

Sur les côtes de l'Amérique septentrionale, ce Gade se montre, dès le mois de mars, dans le Sud de la Nouvelle-Écosse et sur les bancs de l'île de Sable ; vers les premiers jours d'avril, quelquefois avant, il paraît à la côte Est du Cap-Breton, et ne tarde pas à entrer dans les eaux de la partie méridionale de Terre-Neuve, envahissant les profondes baies ouvertes devant lui, se dispersant, et occupant tous les bancs, dont le plus remarquable par l'étendue, est celui si connu sous le nom de *Grand-Banc de Terre-Neuve*.

Vers le même temps, on voit aussi arriver le hareng par légions innombrables ; il vient dans les mêmes lieux également pour frayer. D'ordinaire il y demeure plusieurs mois ; mais, capricieux et mobile, parfois il se dérobe, au grand déplaisir des pêcheurs confiants. A ce moment, fort heureusement, c'est-à-dire dans le mois de juin, apparaît le capelan. Sa présence est annoncée par des nuées de blanches mouettes qui ne cessent d'aller et de venir en effleurant de leurs ailes rapides la surface mouvante des eaux.

Ce joli petit poisson, long à peine de 0<sup>m</sup>16, a, comme le hareng, le privilège, bien triste, hélas ! pour lui, d'attirer l'attention des morues, qui le poursuivent avec acharnement et l'engloutissent à l'envi. Vous figurez-vous l'ef-



froyable sauve-qui-peut ! Si là encore s'arrêtaient ses tribulations ; mais non. Échappe-t-il à ses avides bourreaux, immédiatement il rencontre les filets meurtriers de l'homme, tombant ainsi, le malheureux ! de Charybde en Scylla. Croyez donc à la félicité du poisson dans l'eau !

Trois sortes d'engins servent à capturer la morue ; ce sont : la ligne à main, la ligne de fond et le filet appelé *seine* ou *senne*.

La ligne à main est une forte corde de 45 à 80 mètres de longueur, qui porte à son extrémité un plomb de 1 à 2 kilog. Sur cette corde est frappée une empile ou avançon — corde plus fine — longue de 3 à 4 mètres, à laquelle est fixée une amorce. Avec cet instrument très-simple, un homme peut prendre, en moyenne, 80 morues par jour.

Plus compliquée, plus difficile surtout à manœuvrer est la ligne de fond, nommée *harouelle*. C'est une palangre de 5 à 6,000 mètres de longueur, garnie de perfides hameçons en grand nombre que dissimule un appât tentateur. *Anguis latet in herba*.

La palangre est le principal instrument de pêche des *banquiers*. Le navire une fois ancré sur le banc, on tend des deux bords, au moyen des chaloupes, à partir de quatre heures du soir, les lignes de fond, dont le bout reste fixé à bord du bâtiment. Elles doivent être relevées le lendemain à la pointe du jour, à moins que le gros temps n'y mette absolument obstacle. Cette deuxième opération, qui se fait en commençant toujours par le bout du large, est des plus hardies et des plus périlleuses. Lorsque les chaloupes ont rejoint le bord, la morue y est saisie avec des piquois ou gaffes et jetée sur le pont dans des parcs ; on tranche, on sale dans la cale, pour ensuite boïtter les lignes et les tendre comme la veille.

La *seine* n'est employée que près des côtes. L'étendue de ce filet est, en général, de 200 à 300 mètres ; sa maille n'a pas moins de 48 millimètres entre nœuds au carré.

Cet engin n'est pas en usage aux îles Saint-Pierre et Miquelon. Mais nos pêcheurs de la côte de Terre-Neuve en font un emploi assez fréquent. Voici, d'ailleurs, en peu de mots, comment se pratique la pêche dans ces parages. Lorsque les navires sont arrivés dans les havres, vers les premiers jours de juin, on les désarme ; les équipages vont s'établir à terre dans des cabanes en bois construites sur le rivage. Celles où l'on tranche la morue sont élevées sur pilotis, moitié dans l'eau, moitié sur la plage. Vues de la mer, elles offrent l'aspect sauvage des antiques habitations lacustres. On donne à ces singulières constructions le nom de *chaufaut* ; elles étaient appelées autrefois échafaut. C'est de là que les embarcations sont expédiées tous les matins à la pêche. Chacune d'elles est montée par deux matelots et un novice, qui prennent les morues à la ligne et ne rentrent que vers le soir. Indépendamment de ces embarcations, les capitaines arment des bateaux de *seine* ordinairement montés par dix hommes. Lorsque la morue est abondante, les coups de seine de 10, 12 et 15,000 morues ne sont pas rares.

Le poisson pris dans la journée est porté au *chaufaut* où il est tranché et salé ; il est livré ensuite aux graviers. Dire l'horrible odeur qui s'échappe d'un *chaufaut* est impossible ; elle n'est comparable qu'à celle des *charqueadas* ou *saladeros* de La Plata, vastes établissements dans lesquels on tue les bœufs par centaines de mille pour en saler et faire sécher et la chair et les peaux.

Les morues étant animalivores, surtout piscivores, les pêcheurs, pour les capturer, emploient des animaux marins. Les principaux appâts avec lesquels ils boitent, amorcent leurs lignes, sont :

Le hareng, *clupea harengus*, connu par son humeur voyageuse ;

Le capelan, *osmerus arcticus*, qui abonde en été sur les côtes et sur les bancs des îles ;

L'encornet et la buccarde ou coque — *cardium edule* — deux mollusques dont la morue est très-friande ;

Le flétan, de la famille des pleuronectes ou poissons plats, fournit encore, divisé en morceaux, un très-bon appât. Il fréquente souvent les mêmes bancs que la morue ; les pêcheurs en prennent de temps à autre. Cet hypoglosse mesure ordinairement 2<sup>m</sup>50 en longueur et 1<sup>m</sup>30 en largeur ; il pèse de 170 à 200 kilog.

Le hareng est l'amorce employée au début de la campagne. Pas un navire pêcheur qui n'ait grand soin de s'en pourvoir abondamment, et qui n'en consomme en moyenne 200 barils. Le capelan vient après. Énorme aussi est la consommation que l'on en fait pendant la deuxième pêche ou pêche d'été ; elle peut être évaluée à 33,000 barriques.

La quantité de ces poissons que l'on peut prendre autour de nos îles étant loin de suffire aux besoins, les Anglais se sont constitués nos fournisseurs de boîtes ; ils nous en livrent annuellement pour plus de 900,000 francs.

L'encornet ou calmar est le troisième appât de saison pour la pêche de la morue. Il n'entre que d'une manière accessoire, mais cependant très-utile, dans l'approvisionnement en boîtes des navires qui retournent en troisième pêche. Ce mollusque affectionne particulièrement la rade de Saint-Pierre, où il revient chaque année de la mi-juillet aux premières semaines d'août. On le prend à l'aide d'un petit engin appelé *turlutte* dans le pays.

La turlutte consiste en un plomb arrondi avec renflement, garni à son extrémité inférieure d'épingles recourbées formant une sorte de couronne.

Aussitôt que la présence de l'encornet est signalée, de nombreuses embarcations accourent sur les lieux, et la pêche commence. Debout dans son bateau, le pêcheur jette sa turlutte en filant de la ligne suivant la profondeur à laquelle se tiennent les encornets. Presque aussitôt il la retire, ramenant un de ces animaux accroché aux épingles par ses tentacules.

Déjà bien singulier par sa conformation, le calmar l'est plus encore, peut-être, par la poche d'encre qu'il renferme et qu'il répand dans l'eau pour dérouter ses ennemis et leur échapper à la faveur de ce brouillard. Il ne manque pas d'employer cette arme contre le pêcheur à la turlutte, mais le jet impuissant qu'il lance à sa sortie de l'eau ne sert uniquement qu'à barbouiller le visage, les mains et les vêtements de son ravisseur, à la très-grande joie des assistants.

Comme la plupart des habitants des eaux, la morue est excessivement vorace. Lorsque la faim l'aiguillonne, qu'elle est poussée par cet impérieux besoin de manger qui fait agir l'animalité tout entière, elle se jette avidement sur tout ce qu'on lui présente. Cette voracité s'apaise pourtant quand la morue est sur le point ou en train de frayer; agitée et très-capricieuse à ce moment, elle ne mord à l'appât le plus alléchant que du bout des dents; il semble que l'appétit lui manque.

Mais voyez-la après qu'elle a pondu ses œufs; avec quelle ardeur incessante elle est en quête d'une proie; comme elle prend hardiment à l'hameçon! Si grande, si furieuse est sa gloutonnerie que, ne discernant plus rien, elle avale même, ou plutôt elle engouffre dans son vaste estomac, des morceaux de liège, de cuir et autres matières aussi peu nourrissantes. Tout lui est bon. Par bonheur, la nature l'a douée de la faculté de rejeter sans efforts les matériaux non digérables.

Le goût chez les poissons est, du reste, à peu près nul, le sens du toucher très-obtus. Ils ont, il est vrai, la vue, l'ouïe et l'odorat parfaits.

La vie de ces animaux, on le sait, se passe presque entièrement à s'attaquer, à se poursuivre et à se dévorer. Malheur aux débles ! C'est la lutte acharnée pour l'existence (1) ; c'est la destruction sans trêve du faible par le fort. Pour eux, comme pour les hommes, vivre, c'est guerroyer !

Que de conflits, de massacres dans ce monde sous-marin ! Et malgré cela, des myriades d'êtres vivants s'agitent éternellement au sein des mers. Ne nous en étonnons pas. A côté de la mort, Dieu a placé la vie ; il a voulu que les poissons multipliasent en nombre considérable, en vue de l'équilibre et de la conservation des espèces.

On connaît la prodigieuse et étonnante fécondité des morues dont une seule renferme plusieurs millions d'œufs. Le hareng, la sardine, le maquereau sont également remarquables sous ce rapport. Dans le ventre d'une femelle de hareng, on a trouvé 70,000 œufs, une femelle de maquereau, de moyenne grandeur, en fournit plus de 300,000.

Ce torrent de génération comblerait les océans, étoufferait la nature (MICHELET), s'il ne périssait une quantité immense d'œufs. Tout au plus si un sur cent, disent les naturalistes, parvient à l'état de poisson vivant. Dans cette proportion, la ponte d'une morue donnerait encore 10,000 poissons pour un million d'œufs ; chiffre largement compensateur.

---

(1) Sous ce titre : *La Lutte pour l'Existence*, M. Coutance, ancien professeur à l'École de Médecine navale de Brest, a publié récemment un livre remarquable à tous les titres. Bien que savant, ce livre n'offre aucune aridité, et la lecture en est aussi attrayante qu'instructive. Il est la réfutation brillante de la doctrine darwinienne.

A l'époque de la découverte de Terre-Neuve (1497), les morues étaient si nombreuses autour de cette île que, au témoignage d'un compagnon de Sébastien Cabot, les caravelles du célèbre découvreur furent arrêtées dans leur marche. Cette hyperbole, renouvelée des Anciens, prouverait que, parfois,

« Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon. »

En ce temps-là, durait encore, paraît-il, l'*Âge d'or* chez les morues.

Mais que les temps sont changés ! Chaque année, depuis plus de 300 ans, des milliers de navires se donnent rendez-vous sur ce fameux banc de sable désigné sous le nom de *Grand - Banc*, et luttent jour et nuit avec une ardeur fébrile, à qui prendra le plus de morues. Ce plateau sous-marin, qui est situé dans le S.-E. de Terre-Neuve dont il a pris le nom, a la forme d'un triangle auquel on donne généralement pour base 100 lieues de longueur, et pour hauteur 60 lieues environ ; sa surface serait donc de 3,000 lieues (100 × 30). Le fond y varie de 50 à 95 mètres ; sur les bords, la sonde descend à des profondeurs de 112, 200 et 300 mètres.

Le banc de Terre-Neuve paraît devoir sa formation à des dépôts de sédiments. Voici, d'après les savants, comment s'effectue cette grande œuvre de la nature :

Le *Gulf-Stream* ou Courant du Golfe, « plus rapide que l'Amazone, plus impétueux que le Mississipi », suit sa marche majestueuse vers le nord jusqu'à la hauteur de Terre-Neuve ; mais en ce point il rencontre le courant qui vient du Pôle, chargé de montagnes de glace, et il se dirige alors, tout à coup, presque directement à l'est. Sous l'influence des eaux tièdes du *Gulf-Stream*, les glaces se fondent et déposent à ce point de rencontre les terres, les graviers, les fragments de rochers détachés des côtes

hyperboréennes. Cet ensemencement singulier au sein de l'Océan, incessamment renouvelé depuis des milliers d'années, aurait formé le banc de Terre-Neuve et les bancs qui l'avoisinent.

De nos jours, le Grand-Banc est principalement exploité par les Anglais, les Français et les Américains des États-Unis.

Là, entre ces hardis pêcheurs réunis en pleine mer dans un espace circonscrit, règne un admirable esprit de solidarité. Quand mugit la tempête, à cette heure de commun danger, toutes les nationalités s'effacent, se confondent ; il n'y a plus qu'un seul pavillon : celui de la *fraternité* qu'arbora le Christ, il y a dix-neuf siècles ! — Au milieu des éléments déchainés, du fracas retentissant de la foudre, alors que les assauts redoublés des lames et des vents menacent les navires, ces hommes résolus qu'aucune mer n'effraie, se prêtent une généreuse assistance ; élevant leur cœur jusqu'à l'héroïsme le plus sublime, ils rivalisent d'énergie, de courage, d'abnégation, pour secourir le bâtiment en détresse, ou pour disputer aux flots tumultueux la vie de leurs semblables !

Entre toutes les actions éclatantes qui remuent l'âme profondément, il n'en est, certes, aucune qui fasse plus d'honneur à l'humanité.

## VII

### Commerce et Navigation. — Régime commercial

Les îles Saint-Pierre et Miquelon n'étant jamais bloquées par les glaces, ainsi que nous l'avons dit plus haut, entretiennent durant toute l'année, des relations avec le continent américain, Saint-Jean de Terre-Neuve, etc. et avec les Antilles, qui leur envoient du café, de la mélasse,

du rhum et autres denrées coloniales, en échange de leurs produits. Mais, c'est surtout à partir du mois de mai, après l'arrivée des navires destinés à recueillir et à transporter la morue, qu'ont lieu les envois de Saint-Pierre aux Antilles, à Cayenne, au Sénégal et à la Réunion. Antérieurement à 1868, ces envois s'élevaient chaque année, à bien près de 6,000,000 de kilog., qui représentaient une valeur d'environ 3,000,000 de francs.

Malheureusement le droit dont était chargée la morue étrangère dans les colonies françaises, fut supprimé à cette époque. Cette mesure imprudente livra nos marchés coloniaux à la concurrence redoutable des Américains; et l'on vit l'exportation directe aux colonies, de la morue sèche de Saint-Pierre, descendre progressivement de 5,840,000 kilog. en 1867, à 2,000,000 de kilog. en 1877; pendant que l'importation de la morue étrangère montait de 1,306,400 kilog. à 4,665,000 kilog., dans cette même période décennale 1867-1877.

Les Américains sont donc restés maîtres de nos marchés coloniaux, naguère exclusivement approvisionnés par la pêche nationale. Sur 7,090,000 kilog. de morue importés en 1879, dans les colonies françaises, 4,396,600 kilog. étaient de provenance étrangère.

Quoi qu'il en soit, la marche progressive des affaires de notre groupe de rochers ne fut point arrêtée. Ses importations et exportations, qui, en 1868, étaient de 16,953,197 francs, après avoir donné 17,175,000 en 1867, se relevèrent avec une vigueur nouvelle, et atteignirent :

|                               |               |                  |     |
|-------------------------------|---------------|------------------|-----|
| En 1869, 17,808,793 fr., dont | 9,273,707 fr. | à l'Exportation. |     |
| En 1874, 19,110,752           | — 10,825,336  | —                |     |
| En 1879, 20,606,289           | — 11,137,190  | —                | (1) |

---

(1) Dans cette somme de 11,137,190 francs, la morue seule entre pour 7,735,700 francs, et les autres produits — huile, rogues, issues de morue — pour 1,253,880 francs.



On ne sera pas sans remarquer que le chiffre de l'*exportation* est resté constamment supérieur à celui de l'*importation*, ce qui est l'indice d'une bonne situation financière.

Les principaux articles de l'importation française sont les vins et les spiritueux, les tissus et habillements confectionnés, la chaussure et les objets de mercerie ; viennent ensuite les cordages, le beurre salé, la farine, etc. Le sel de pêche est l'article le plus important ; il figure dans l'importation pour 1,198,400 francs.

Les principaux articles de l'importation étrangère sont le biscuit, la farine, les viandes salées, le bétail, le tabac, les bois communs, le charbon de terre, les filets et ustensiles de pêche, enfin les harengs et capelans.

En ce qui concerne la navigation commerciale de Saint-Pierre-Miquelon, en voici les résultats pour l'année 1879 :

Navires entrés : 737, jaugeant 90,447 tonneaux.

— sortis : 733 — 89,450 —

Ces entrées et ces sorties représentent ensemble un mouvement général de navigation de 1,470 navires et de 179,897 tonnes, dont 42,000 pour le pavillon étranger. Dans les chiffres ci-dessus ne sont pas comprises les embarcations françaises, non plus que les barques anglaises (1) qui, tous les ans, au nombre de 1,000 à 1,100, viennent à Saint-Pierre chargées de harengs et de capelans salés pour la pêche, de bois de chauffage, de boucauts, etc.

Tel est l'ensemble des affaires d'une petite localité stérile et méprisée ; telles sont les ressources que lui a créées le labeur opiniâtre de ses habitants, qui ont su faire l'application sérieuse et féconde de cette maxime du Bon-

---

(1) Embarcations françaises, 445, jaugeant 1,130 tonneaux ; barques anglaises, 1,150, portant 22,120 tonnes.

homme-Richard : « Tout homme qui pêche un poisson, tire de la mer une pièce de monnaie (1). »

Pour compléter ce qui se rapporte au commerce et à la navigation de Saint-Pierre-Miquelon, nous ferons un rapide exposé du *régime commercial* de ces îles.

On sait qu'autrefois, les colonies étaient soumises, en ce qui concernait leur commerce, à ce qu'on appelait le *Pacte colonial* qui les tenait fermées à peu près exclusivement à toutes relations avec l'étranger. De par ce pacte, la France se réservait le droit exclusif d'approvisionner ses colonies de tous les objets dont elles avaient besoin ; de leur côté, les colonies devaient réserver tous leurs produits pour être expédiés en France par navires français.

C'était l'application de la théorie des économistes d'alors : « Les colonies sont faites pour la métropole. »

Ainsi, l'intérêt exclusif de la métropole fut la loi suprême qui présida à la fondation de nos colonies (2).

Cependant, ce régime subit à plusieurs époques des changements dans un sens plus libéral, notamment en 1784.

C'est en 1861, que le Pacte colonial, déjà bien entamé, a été définitivement rompu. Une loi du 3 juillet lui a substitué un régime fondé sur le principe de la liberté commerciale, principe que, depuis 1846, l'Angleterre appliquait. Aux termes de cette loi, nos colonies des Antilles et de la Réunion ont la faculté d'*importer* par tous pavillons les marchandises étrangères admises dans la métropole, d'*exporter* leurs produits à l'étranger par

---

(1) Benjamin Franklin, un des fondateurs de l'indépendance des États-Unis (1776-1783), est l'auteur de la *Science du Bonhomme-Richard*, livre qui contient sur la morale et l'économie, une foule de préceptes restés populaires.

(2) La première loi prohibitive date du 25 novembre 1634.

tous pavillons, et de se servir des navires étrangers, concurremment avec les navires français pour les échanges entre les colonies et la métropole et les colonies entre elles (1).

Tel n'est pas tout-à-fait le régime sous lequel vivent les îles Saint-Pierre et Miquelon.

Elles peuvent bien recevoir par navires *étrangers* des marchandises étrangères, et *réexporter* pour l'étranger, par navires *étrangers*, des marchandises d'importation française et étrangère; mais elles ne peuvent *exporter* la morue que sous pavillon français, attendu que la prime à l'*exportation* n'est acquise que pour les transports effectués par bâtiments français et pour les seuls produits de la pêche française. Leur navigation est donc restée *réservée*, ainsi que leur commerce avec la France. — En 1879, 114 navires, montés par 923 hommes, ont été employés spécialement à transporter de la morue, soit en France, soit aux colonies ou dans les autres pays où l'importation est encouragée par des primes.

## VIII

### **Encouragements accordés à la Pêche de la Morue; leur but, leur résultat**

Par le développement qu'elle donne à la navigation, par les produits qu'elle fournit à l'alimentation publique, par la masse de capitaux qu'elle met en circulation, enfin, par le personnel considérable qu'elle emploie, la pêche est une des branches les plus importantes du commerce

---

(1) Voir la *Liberté du Commerce aux Colonies*, par M. J. Delarbre.

maritime (1). Et ce qui n'est pas moins utile à la nation, elle constitue une pépinière féconde d'excellents matelots, qui assure le recrutement de l'armée navale.

Former des marins est le but principal que se propose le gouvernement, en accordant des encouragements aux grandes pêches maritimes.

Aucune navigation n'est plus propre, en effet, à initier de jeunes hommes au rude et périlleux métier de marin que celle qui consiste à se rendre dans des mers orageuses pour y pêcher de la morue. La pêche de ce poisson s'exerce, comme on le sait, sur les côtes E. et O. de l'île de Terre-Neuve, sur le Grand-Banc et sur celui de Saint-Pierre ; à Islande et sur le Dogger's-Bank (mer du Nord) entre le Danemark et l'Angleterre.

Le départ de France pour Terre-Neuve a lieu dans les premiers jours de mars. Fréquents sont les mauvais temps, les orages, à cette époque de l'année. La navigation est dure, laborieuse ; elle devient particulièrement dangereuse quand on approche de Terre-Neuve : le ciel est sombre et changeant, de violentes rafales assaillent les navires, des brumes soudaines les enveloppent ; et leur route est semée d'énormes glaçons ou icebergs d'une architecture fantastique, que poussent vers le sud les courants du Pôle. Sur les flancs de cristal de ces îlots flottants les lames, follement agitées, déferlent en grondant comme sur les immobiles récifs du rivage. Autant de glaces, autant d'écueils contre lesquels les fragiles vaisseaux peuvent se heurter violemment, et couler en quelques instants, sans qu'il reste le moindre vestige de leur douloureux naufrage.

---

(1) En France, les pêches maritimes — pêche de la morue, du harang et pêche côtière — occupent 85,000 hommes et 22,600 navires et bateaux ; la valeur de leurs produits dépasse 80,000,000 de francs.

Hélas ! bien des navires ont ainsi disparu dans l'abîme sans fond ; bien des drames terribles se sont passés dans ces sinistres parages, qui n'ont eu pour témoins que les alcyons, compagnons inséparables des navigateurs ! — Eux seuls ont entendu le cri de détresse que vous jetiez au Ciel, eux seuls ont vu, au fort de la tourmente, vos luttes, vos souffrances, votre fin héroïque, ô pauvres matelots !

Écoutons le capitaine du brick-goëlette *Frère-et-Sœur*, raconter dans ce langage concis, propre aux hommes de mer, sa traversée de Saint-Servan à Saint-Pierre-Miquelon :

« Du jour de mon départ (20 mars) au 13 avril, je n'ai rien de remarquable à signaler. Ce jour, 13, je rencontrai plusieurs glaces ; il faisait beau et calme. J'étais alors, d'après l'estime, par 46°40' N., et par 57°37' O. Vers quatre heures du soir, la brise s'éleva et me permit de faire route.

Mais les glaces devenaient de plus en plus nombreuses ; il fallait loffer pour l'une, arriver pour l'autre, veiller et manœuvrer constamment pour éviter les chocs. Nous manœuvrâmes ainsi toute la nuit. Le vent avait augmenté ; il soufflait avec force, et rendait la mer très-grosse. A six heures du matin, le poudrin (neige très-fine) commença à tomber, et toute la journée nous eûmes un temps affreux. Le vent soufflait en tempête du S.-E., et le poudrin était si épais, qu'il était impossible de voir à plus d'une longueur de navire. Nous étions alors dans une si triste position, que nous nous attendions, à chaque instant, à voir notre navire se défoncer par le choc des glaces, et nous couler sous les pieds. Le soir, le poudrin cessa, et le vent s'apaisa peu à peu.

» Pendant quatre jours nous naviguâmes au milieu des glaces, débordant continuellement de l'une à l'autre avec les avirons et les gaffes. L'équipage était accablé de fati-

gue. Le cinquième jour, 18 avril, le temps étant brumeux, les glaces se resserrèrent tellement autour du navire, qu'elles l'enclavèrent entièrement. Nous étions prisonniers.

» Nous restâmes dans cette position jusqu'au 24, où un vapeur vint nous prêter assistance. C'était un loup-marinier, le *Walrus*, de Saint-Jean, qui était à la recherche d'un brik anglais, parti d'Angleterre depuis 60 jours. Le capitaine de ce bâtiment envoya des hommes sur la glace nous porter le bout d'un câble, à l'aide duquel il nous tira de la banquise... Aussitôt je mis en route pour Saint-Pierre, où j'arrivai le 2 mai. »

Est-il rien de plus pénible que cette traversée, accomplie au milieu de tant péripéties émouvantes ? Toutes ces misères ne sont pourtant que les prémices des fatigues qu'auront à supporter les équipages, lorsqu'ils seront en pêche.

Qu'on se figure sur une mer violente comme celle du Grand-Banc, où les navires roulent et tanguent continuellement, des chaloupes de 7 à 8 mètres de quille, non pontées, chargées souvent à couler bas, allant tendre et relever des lignes de 5 à 7,000 mètres de longueur ! — Surprises, souvent, par une brume épaisse, elles errent à la découverte de leur navire ; et ce n'est qu'après une journée de vaines recherches que les hommes transis de froid, harassés, épuisés, sont enfin recueillis par le premier bâtiment que le hasard leur fait rencontrer. Heureux encore s'ils échappent au danger d'être emportés au large par un courant qu'ils ignorent, et, jouets des flots et des vents, d'être engloutis tout à coup par une vague géante !

Le 6 septembre 1867, un cyclone éclata sur le banc de Terre-Neuve. Plusieurs bâtiments sombrèrent ; un grand nombre éprouvèrent de sérieux dommages causés soit par

la tempête, soit par les abordages. Le *Kepler* et le *Georges* rentrèrent démâtés à Saint-Pierre ; chacun d'eux avait perdu une chaloupe avec le personnel qui la montait.

Le 25 août 1873, une tempête affreuse, terrible, se déchaîna sur les côtes de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Ecosse, du New-Brunswick, et balaya le golfe de Saint-Laurent. Le nombre des naufrages fut considérable. Toutes les grèves furent couvertes de débris et de cadavres.

Dans cette tourmente, vingt-deux goëlettes et bateaux de pêche appartenant à notre colonie, se perdirent corps et biens.

L'année suivante, deux navires de Saint-Malo et un de Fécamp, le trois-mâts l'*Eugénie*, sombrèrent sur le banc ; un quatrième perdit ses embarcations et une grande partie de son équipage, par suite de la brume ; d'autres furent obligés de relâcher à Saint-Pierre, pour réparer leurs avaries.

Que dire de la pêche sur les côtes d'Islande, qui se pratique sous une latitude de 64 et 66 degrés N., au milieu des glaces flottantes, sur une mer sans mouillage et toujours tourmentée ?

Dans ces parages dangereux, trois navires de Granville et deux de Paimpol se perdirent en 1873 ; Fécamp, en 1874, eut à déplorer la perte de trois lougres disparus avec 61 marins ; en 1878, deux autres lougres, du même port, périrent corps et biens dans la banquise au large de Dyre-Fiord. Là encore, quarante hommes pleins de vie et de jeunesse furent engloutis en quelques secondes.

Dois-je, mer implacable, ajouter en tremblant  
A tant de noirs récits, quelque récit sanglant ?

A<sup>te</sup> BRIZEUX.

. . . . .

Voilà donc le cruel tribut que paient à l'Océan les

hardis pêcheurs de morues. De combien d'éternels regrets et de larmes amères n'est-il pas accompagné !

Une navigation qui présente de telles fatigues, de tels périls, est incontestablement un dur apprentissage, une rude école professionnelle. Facilement on conçoit que l'Etat attache un grand intérêt au maintien de cette école du courage ; car elle lui donne, à l'heure venue de soutenir l'honneur de la patrie, des hommes robustes, actifs, aguerris à toutes les épreuves, enhardis à tous les dangers.

Ne sait-on pas que ce furent les nombreux armements qui se faisaient pour la pêche de la morue au commencement du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, qui fournirent à Louis XIV les vaillants matelots avec lesquels il arma ses flottes victorieuses, que commandaient les d'Estrées, les Duquesne, les Châteaurenault, les de Vivonne, les Tourville ; et avec eux toute cette pléiade de grands hommes de mer qu'ont illustrés maintes actions glorieuses.

La grandeur maritime de la France se trouve donc essentiellement liée à la prospérité de nos pêches. Nous pouvons dire avec vérité que la loi qui accorde des encouragements aux grandes pêches, est une loi conçue dans l'intérêt de la puissance navale du pays.

Chaque année la pêche de la morue emploie près de 12,000 marins, novices et mousses, et forme 2,000 à 2,500 nouveaux matelots. Le nombre des navires expédiés à Terre-Neuve et à Islande, pendant la période quinquennale de 1874 à 1879, a été, en moyenne, de 417, portant 11,976 hommes d'équipage et 53,755 tonneaux.

Cette moyenne a été dépassée grandement en 1879 : les bâtiments étaient au nombre de 498 avec 12,796 marins ; ils ont rapporté en France 33,788,000 kilog. de poisson, qui ont produit 14,547,000 francs.

Les principaux ports d'armement pour la pêche en Islande sont Dunkerque, Fécamp, Saint-Brieuc ; pour la



pêche à Terre-Neuve : Paimpol, Saint-Malo, Fécamp, Granville. Boulogne est le seul port qui expédie des navires au Dogger's bank.

Les primes concédées par le gouvernement sont divisées en primes à l'*armement* et en primes *sur les produits* (morues, rogues). Les unes sont allouées aux armateurs en raison du nombre d'hommes de leurs équipages ; les autres, à raison du nombre de quintaux de morue sèche de pêche française, introduits dans nos colonies et certains pays étrangers (1).

L'importance de ces primes est annuellement de plusieurs millions.

La loi du 22 juillet 1851, règlemonte les subventions dont il s'agit ; restée en vigueur jusqu'en 1881, elle a été prorogée pour une nouvelle période de dix ans — jusqu'au 30 juin 1891 — par acte législatif du 15 décembre 1880. Quelques modifications favorables aux armements de la colonie ont été apportées à la loi de 1851.

On ne peut entrer ici dans les détails de cette loi compliquée ; nous en ferons connaître l'économie lorsque nous nous occuperons de Terre-Neuve, île fameuse, sur les côtes de laquelle la France exerce, sans partage, un droit de pêche et de sècherie, que lui confèrent les traités de 1713, de 1763 et de 1783. Ces stipulations ont été ratifiées de nouveau par le traité de Paris, du 30 mai 1814.

Mais il s'en faut de beaucoup que nous jouissions en paix d'un droit si solennellement proclamé. Dans le golfe de Saint-Laurent, sur la côte Ouest de Terre-Neuve, existe une magnifique baie, celle de Saint-Georges, que fréquentaient principalement les goëlettes de Miquelon.

---

(1) L'exportation de la morue sèche aux colonies et à l'étranger est de 100 à 110 mille quintaux métriques, soit 10 à 11 millions de kilog. par an.

Eh bien, nous avons été obligés de l'abandonner pour avoir, imprudemment, laissé s'y établir des familles anglaises qui, parvenues peu à peu à occuper toutes les grèves, nous disputent aujourd'hui le légitime usage de cette partie du littoral. C'est l'histoire, qui sera éternellement vraie, de *la Lice et sa Compagne*.

De tout temps, des contestations de la nature de celle-ci se sont élevées entre nos pêcheurs et les pêcheurs anglais ; elles ont donné lieu à des échanges de notes entre les gouvernements des deux nations ; mais, malgré les meilleures dispositions manifestées de part et d'autre, pour parvenir à un accord, ces notes n'ont jamais pu aboutir.

En 1857 (14 janvier), une convention internationale survint, qui réduisait nos droits sur certains points et les étendaient sur quelques autres, particulièrement dans le détroit de Belle-Ile et à la côte du Labrador. Cet arrangement semblait devoir donner satisfaction aux intéressés ; cependant il échoua complètement par suite du refus inattendu du conseil législatif de Terre-Neuve, d'adhérer à la convention.

Après vingt-cinq ans de *statu quo*, des négociations ont été reprises, touchant les pêcheries de Terre-Neuve, et continuent à l'heure présente (déc. 1881). « Espérons que des conventions nouvelles, basées sur la bonne foi et la bonne intelligence mutuelles, feront cesser la fausse et mauvaise position de deux grandes puissances, dont l'une a la propriété presque inutile, l'autre, la jouissance exclusive, mais incomplète, d'une grande partie des côtes de cette île de Terre-Neuve (1). »

---

(1) *Note sur la Pêche de la Morue*, 1845, par M. Guichon de Grandpont, avocat, sous-commissaire de la marine. M. de Grandpont est aujourd'hui commissaire général en retraite ; il a rempli aux îles

## IX

### Incendie de la ville de Saint-Pierre Aurores boréales

La *Sémiramis* était mouillée devant Sydney (*cap Breton*), lorsque l'avis le *Bouvet* apporta la triste nouvelle qu'un violent incendie avait détruit, dans la nuit du 16 au 17 septembre, la petite ville de Saint-Pierre, que la frégate avait quittée quatre jours auparavant.

Le 21, l'amiral, suivi du *Bouvet* et du *Phlégéon*, fit route pour se rendre sur le lieu du sinistre.

Ce désastre présentait un spectacle navrant : le feu avait consumé complètement les maisons ; il les avait rasées ; leur emplacement seul restait, couvert de débris informes noircis par les flammes. En quelques heures, 250 habitations et magasins, c'est-à-dire les deux tiers de la cité, avaient été réduits en cendres.

Ce fut un coup de foudre terrible, une grande désolation.

Les pertes que cet incendie fit éprouver aux malheureux colons, s'élevèrent à 3,900,000 francs (1).

---

Saint-Pierre-Miquelon, en 1842 et 1843, les fonctions d'inspecteur colonial, et en 1844, celles de chef du service administratif.

Un autre administrateur de mérite, M. D'Heureux, commissaire de la marine, actuellement percepteur à Brest, a successivement rempli, à Saint-Pierre, avec distinction, de 1864 à 1871, les fonctions d'inspecteur et d'ordonnateur ; et, en 1872 et 1873, celles de commandant P. I. de la colonie, dans des circonstances exceptionnellement difficiles.

(1) Dans le mois d'août 1879, Saint-Pierre a, de nouveau, été incendiée en partie : les bureaux des diverses administrations, le tribunal, le magasin du port ont été la proie des flammes.

Nous passâmes deux semaines à Saint-Pierre. Pendant ce nouveau séjour, nous eûmes l'occasion d'observer un phénomène lumineux fréquent dans cette partie de l'hémisphère nord. Le 7 octobre, dans la soirée, le temps étant beau, le ciel pur, la voûte céleste resplendit tout à coup. Cette apparition subite de lumière étincelante au milieu des ténèbres de la nuit, cette aurore boréale, pour lui donner son nom, nous saisit d'étonnement, d'admiration. Elle présentait un arc de cercle irrégulier d'où jaillissaient des rayons lumineux d'une belle coloration, qui s'allongeaient, se raccourcissaient subitement et continuellement, en se tordant et en variant d'éclat et d'intensité avec la rapidité des éclairs ; elle déroulait de l'horizon au zénith son élégante et chatoyante draperie aux reflets métalliques jaunes, bleus, verts, dorés ou argentés.

Cette aurore dura environ deux heures ; elle perdit graduellement son intensité ; elle ne jeta plus que des lueurs vagues et faibles comme un crépuscule, puis elle cessa tout à fait d'être visible.

Quel admirable tableau offre ce mystérieux phénomène ! Les regards ne peuvent s'en détacher ; il y a là des heures d'enchantement auquel nul homme ne résiste. Ni la splendeur des couchers du soleil avec ses riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraude, qui fournit aux poètes leurs plus brillantes images ; ni la superbe coloration de l'arc-en-ciel, cette arche merveilleuse, n'égalaient l'éclat, la magnificence des aurores polaires, parce qu'elles ne possèdent pas comme celles-ci le mouvement, l'agitation, la vie.

A ces apparitions lumineuses, produites par les orages magnétiques, les habitants de Saint-Pierre-Miquelon donnent le nom de *marionnettes*. Dans son laconisme, cette dénomination vulgaire rend assez bien le jeu étrange et

mouvementé des étincellements du météore, véritable fantasmagorie.

CONCLUSION. — Peu d'écrivains ont daigné s'occuper des îles Saint-Pierre et Miquelon. C'est à peine si les géographes eux-mêmes en disent quelques mots dans leurs Précis. Il est vrai qu'elles occupent si peu de place sur la surface du globe !

Et pourtant ce pays perdu, si décrié par les voyageurs, a bien quelque titre à notre attention, à notre sollicitude : dernier débris sauvé du grand naufrage de notre empire continental d'Amérique, il est aujourd'hui le seul point d'appui de la pêche française dans ces parages orageux ; son port est très-animé ; son industrie, son commerce, sa navigation, soutenus, protégés par le régime des primes, se développent d'une façon remarquable ; puis, disons-le à son honneur, il parvient, grâce au travail assidu et opiniâtre de ses courageux habitants, à produire plus que la Guyane, dont le territoire, d'une superficie considérable, est cependant, sous le rapport de la fertilité et de la végétation, d'une richesse incomparable.

Faut-il ajouter que Taïti, la célèbre O-Taïti, nid de verdure et de fleurs au milieu des flots transparents du vaste Pacifique, n'a qu'une importance commerciale très-inférieure à celle de nos pauvres îlots de la côte de Terre-Neuve.

Cette *Nouvelle-Cythère* de Bougainville (1768),

« Dont les filles nageaient au-devant des vaisseaux, »

cette terre enchantée, où tout est d'azur, le ciel et les eaux, est couverte d'élégants cocotiers, de goyaviers, de magnifiques arbres à pain ; sous son doux et beau climat croissent en abondance des bananiers aux fruits délicats, des citronniers, des orangers chargés de fleurs odorantes ; elle produit du coton, du sucre, du cacao, de la vanille...., et

nonobstant tous ces avantages, son commerce général (*Importations et exportations*), n'atteint que 6,950,000 francs, c'est-à-dire le tiers du commerce de Saint-Pierre-Miquelon, — sombre et triste rocher qui a pour toute parure des mousses, des fougères, des sapins rabougris.

Ne craignons pas de le proclamer : il n'est point de population plus laborieuse, plus vaillante, ni plus digne d'intérêt que celle de cette minuscule colonie, qui a pris pour devise :

*Labor improbus omnia vincit.*

---

## APPENDICE

---

### COMMERCE DES ILES SAINT-PIERRE-MIQUELON EN 1880

|                  |                        |                  |
|------------------|------------------------|------------------|
| Importation..... | 8,850,385 <sup>f</sup> | } 19,972,081 fr. |
| Exportation..... | 11,121,696             |                  |

Le pavillon étranger entre pour 5,260,000 francs dans l'*importation* et pour 1,472,800 francs dans l'*exportation*.

### NAVIGATION

|                     |               |              |
|---------------------|---------------|--------------|
| Navires entrés..... | 735, jaugeant | 91,140 tonn. |
| — sortis.....       | 740           | — 91,400 —   |

Mouvement général : 1,475 navires et 182,540 tonneaux, dont 423 navires et 38,000 tonnes pour le pavillon étranger.

### PÊCHE

|                  |                        |                   |
|------------------|------------------------|-------------------|
| Morue sèche..... | 4,715,715 <sup>k</sup> | } 18,583,865 kil. |
| — verte.....     | 13,868,150             |                   |

Nombre de pêcheurs : 4,203.

TURIAULT.

---

HOMMAGE AU COLONEL CARMIER  
COMMANDANT LE 124<sup>e</sup> RÉGIMENT D'INFANTERIE

---

L'EXEMPLE & LA LEÇON

---

Awerstaedt, Iéna, les deux victoires sœurs,  
Avaient jeté la Prusse aux pieds de ses vainqueurs.  
En vain le czar, inquiet de nos progrès rapides;  
Précipita sur nous ses hordes intrépides ;  
Le Niémen étonné, sur un même radeau,  
Vit monter Alexandre et le vainqueur d'Eylau.  
Le pacte fut conclu : Dans sa steppe profonde,  
Le Cosaque rentra, pour nous céder le monde.  
La Prusse fut brisée ; et ses lambeaux sanglants  
Allèrent assouvir des appétits violents.  
Du Rhin jusqu'au Niémen, toute la Germanie  
Obéit en grondant et subit l'avanie.  
Sous les yeux du vainqueur on dévora l'affront ;  
On sourit sous la verge ; on inclina le front.  
Mais de ce jour fatal, une haineuse rage  
Rendit à l'ennemi la force et le courage.  
Dans les vastes replis de ce monde germain,  
Chacun chercha des yeux un vengeur pour demain.  
Le soldat, jour et nuit, s'acharnant à la tâche,  
Vaillamment travailla sans trêve ni relâche,  
Se fit humble et petit pour chasser les soupçons,  
Et du patriotisme écouta les leçons.  
Le paysan courbé derrière sa charrue,  
L'ouvrier qui passait le front bas dans la rue,  
L'artiste qui cherchait dans son puissant cerveau  
L'expression du vrai, de l'idéal, du beau,  
Tous révalent sourdement au jour de la revanche,  
Au jour où le géant, frappé par l'avalanche,  
Irait rouler meurtri, sur son peuple épuisé,

Fier pourtant des exploits dont il l'avait grisé !  
Mais, pour souffler au cœur de la jeunesse ardente  
Que chaque jour formait pendant la longue attente,  
Le saint enthousiasme et le divin transport  
Qui font dans le combat courir après la mort ;  
Pour crier à celui dont la vertu chancelle,  
Qu'il est beau de mourir, quand la patrie appelle ;  
C'était peu des travaux des obscurs vétérans,  
Et des soupirs perdus des rudes artisans.  
Des Arndt et des Kœrner, la parole enflammée  
Soulevait les braves de la future armée.  
Sur les vieux bancs poudreux des Universités,  
Tous de la Germanie et de ses libertés  
Revendiquaient les droits ; tous de l'Hermann antique  
Célébraient la valeur et le destin tragique.  
Partout on honnissait le nom de l'étranger ;  
Sous le noir étendard, on courait se ranger ;  
Et ce souffle puissant de pur patriotisme,  
Fit naître dans les cœurs un sublime héroïsme.  
Puis, la femme, à son tour, cet être gracieux,  
Être né pour aimer, pour nous donner des cieux  
Un rapide avant-goût dans cet exil du monde,  
Se sentit pénétrer d'une haine profonde.  
L'amour servit la haine. Au fer libérateur  
Partout céda de l'or le reflet séducteur.  
Au poignet délicat de la rêveuse fille,  
Plus de bracelet d'or, plus de bijou qui brille,  
Mais un cercle d'acier, un rude anneau de fer,  
Triste comme les cœurs, sombre comme l'enfer.  
Plus de chansons d'amour, mais des hymnes de guerre,  
Entraînant, exaltant le cœur le plus vulgaire.  
Les vieux drapeaux avaient péri dans les combats.  
La vierge au cœur vaillant, de ses doigts délicats,  
Broda des étendards la nouvelle devise,  
Gage d'un prompt succès dans la grande entreprise.  
Les mères chaque jour répétaient à leurs fils,  
Et les derniers combats et les maux du pays ;  
La veuve redisait les fiers exploits du père,  
Et semait des Français la haine héréditaire.  
— Tant d'efforts rassemblés devaient porter leurs fruits.



La Prusse fut vengée et les vainqueurs détruits.  
Le vaisseau de la France sombra dans la tempête,  
Le vainqueur d'autrefois a dû courber la tête.  
— L'exemple et la leçon seront-ils donc perdus ?  
Nous les vaincus d'hier, défaillants, éperdus,  
N'écouterons-nous pas la voix de la patrie  
Qui se plaint et gémit sur sa gloire flétrie ?  
Oh ! n'oublions jamais ceux qui dorment là-bas !  
C'est notre tâche à nous de venger leur trépas.  
Vous que Dieu préserva dans la sanglante lutte  
Pour relever un jour le pays de sa chute ;  
Vous qui savez déjà comme on verse son sang,  
Héros de Wissembourg et héros de Balan,  
Qui brûlâtes pour nous, la dernière cartouche,  
Vous qui savez combattre un contre dix : Ma bouche  
Sans cesse exaltera la magnanime ardeur  
Qui, dans ces jours de deuil, sauvait du moins l'honneur.  
Mais, si l'œuvre héroïque est pour vous consommée,  
L'œuvre de patience est loin d'être achevée.  
Dans le cadre élargi de ses chers régiments,  
La France, chaque automne, enrôle ses enfants,  
Jette en ses arsenaux l'or à pleine poignée,  
Et s'ouvre, sans murmure, une large saignée.  
C'est qu'elle espère en vous ; c'est que, pour l'avenir,  
Chaque jour elle voit préparer, affermir,  
Entraîner par vos soins ces bataillons solides,  
Dignes de leurs aînés et non moins intrépides.  
Si ce labeur ingrat doit mener au succès,  
Qu'importe la besogne à l'officier français ?  
L'honneur, comme la gloire, est fait de sacrifices,  
Et du pays il faut guérir les cicatrices.  
Et vous, nos fiers marins, qui par tout l'univers  
Avez d'une main ferme, et malgré nos revers,  
Toujours fait respecter le drapeau de la France,  
Vous qui de votre corps et de votre vaillance  
Lui fîtes un rempart dans les jours de danger,  
Qui, la main dans la main, pour chasser l'étranger,  
A côté des soldats, vos amis et vos frères,  
Avez tant soutenu de luttes meurtrières,  
Salut ! car vous n'avez jamais désespéré ;

Car, le pays encor se taisait atterré,  
Que déjà, reprenant votre course féconde,  
Vous releviez la France aux yeux surpris du monde.  
Sers aux Otaïtiens donnait un souverain,  
Garnier nous cèdrait les plages du Tonkin ;  
Sans souci de la mort, à la côte Atlantique,  
Brazza charmaït les rois de la sauvage Afrique,  
Et quand nous fûmes las de notre long sommeil,  
Vos canons, devant Sfax, sonnèrent le réveil.  
Mais vous n'avez rien fait tant qu'il vous reste à faire ;  
Plus vous avez donné, plus le pays espère.  
Travaillez ; car déjà, l'Anglais, roi de la mer,  
Jette sur vos progrès plus d'un regard amer ;  
Aux flancs du Lépanto, grisé par la fortune  
L'ingrat Italien attache sa rancune ;  
Et le Germain, tout fier de ses jeunes vaisseaux,  
Dans ses états-majors, compte des amiraux.  
Travaillez ; et comptez, pour vous donner des hommes,  
Sur un concours vaillant. Car tout ce que nous sommes,  
Quoique le fer jamais ne fatigue nos bras,  
Nous qui savons parler, si nous ne frappons pas,  
Maîtres à tous degrés de la belle jeunesse,  
Ferme espoir du pays, qui sur nos bancs se presse,  
Nous avons notre rôle aussi, tout près de vous,  
Et nous le remplirons avec un soin jaloux.  
En contant à vos fils la merveilleuse histoire  
De ce noble pays, berceau de toute gloire,  
Qui, depuis deux mille ans, du bruit de ses exploits  
Remplit le monde entier, attentif à sa voix.  
Nous leur inspirerons une mâle tendresse  
Pour le sol vénéré qui nourrit leur jeunesse,  
L'amour sacré du droit, la noblesse du cœur,  
L'immortel souvenir d'un insolent vainqueur.  
Mais pour mener à bien cette tâche sublime,  
Pour verser dans les cœurs cette ardeur magnanime,  
Femmes qui m'écoutez, dont la main hier encor,  
Pour nos chers exilés, répandait des flots d'or,  
Vous dont la douce voix sait parler à l'enfance,  
Dans l'œuvre du rachat et de la délivrance,  
Marchez à nos côtés, secondez nos efforts,

Animez tous les cœurs des plus nobles transports ;  
Vous qui, d'un œil inquiet, suivez la traversée  
Du vaisseau qui s'envole avec votre pensée,  
Le soir, quand vous mettez votre fils au berceau,  
Quand de l'époux qui sert là-bas sous le drapeau,  
Vous répétez le nom devant l'enfant qui prie,  
Mère, murmurez-lui le beau mot de patrie !  
Confondus dans l'esprit, dans le cœur de vos fils,  
Ces deux noms grandiront étroitement unis,  
Et quand nous serons forts, la France relevée,  
Sans colère, sans peur, la main sur son épée,  
Reprendra fièrement sa place au grand soleil,  
Et le monde étonné saluera son réveil.

LÉOPOLD LE BALLE.

---

## SONNET

---

Au pays de Laval, bien loin de Recouvrance,  
J'avais planté ma tente et trouvé des amis.  
D'y demeurer longtemps je gardais l'espérance,  
Quand il fallut partir le cœur gros, mais soumis.

Ainsi, quand je quittai le roc où mon enfance  
Joyeuse s'écoula près de parents chéris,  
Je sentis malgré moi chanceler ma constance  
Au baiser qu'à mon front mon vieux père avait mis.

Je suis heureux, pourtant ; et, parfois, il me semble,  
Quand je parcours, ô Brest, ton vaste pont qui tremble  
Et ton port qui s'enfonce au loin dans la cité,

Que j'ai reçu le jour près de la vieille enceinte  
Qui presse tes maisons de son étroite étreinte.  
D'où vient l'illusion ? — De l'hospitalité.

LÉOPOLD LE BALLE.

---

ACTION BIOLOGIQUE  
DES  
SELS DE L'EAU DE MER  
AU POINT DE VUE DE  
L'ENTRETIEN DES ANIMAUX MARINS <sup>(1)</sup>

**Par H.-A. COUTANCE**

Professeur aux Écoles de Médecine navale, Pharmacien en chef de la Marine  
Président de la Société Académique de Brest



Les animaux marins sont des organismes d'une excessive sensibilité et qui subissent les influences variées du milieu dans lequel ils vivent. La répartition des faunes de la mer a pour facteurs la composition de l'eau salée, la nature et la quantité des gaz dissous, la température, les pressions, et l'action des courants. La succession des espèces de la mer dans les couches géologiques, peu différentes les unes des autres au point de vue de la nature des sédiments, indique bien que des influences qui nous semblent de peu d'importance, ont régi cette succession même.

J'ai voulu constater l'action que des modifications dans

---

(1) Ce travail a reçu de la Société nationale d'Acclimatation une médaille d'argent de 1<sup>re</sup> classe.

la nature des sels dissous pourraient exercer sur les animaux de la mer, et j'ai entrepris une série de recherches, afin d'établir un parallèle biologique entre ces sels. Mes expériences ont porté seulement sur les Mollusques de nos rivages et sur ceux qui sont une ressource alimentaire pour nos populations.

L'eau de mer contient en moyenne 35 pour 1000 de sels divers en dissolution, parmi lesquels le chlorure de sodium semble avoir sur la vie une action prépondérante. Sans doute il est permis de penser que les autres substances ont un effet utile dans une certaine limite, ils n'ont pas au moins d'action nuisible manifeste.

J'ai préparé huit solutions renfermant 35 grammes pour 1000 d'eau distillée des substances suivantes :

|                 |                           |         |
|-----------------|---------------------------|---------|
| Solution n° 1 : | Chlorure de sodium.....   | 35/1000 |
| — 2             | Chlorure de magnésium...  | »       |
| — 3             | Sulfate de magnésie.....  | »       |
| — 4             | Bromure de potassium....  | »       |
| — 5             | Iodure de potassium.....  | »       |
| — 6             | Chlorure de potassium.... | »       |
| — 7             | Sulfate de soude.....     | »       |
| — 8             | Sulfate de potasse.....   | »       |

Voilà donc huit solutions réduites à un seul des éléments naturels de l'eau de mer, dans la proportion où elle contient leur totalité. Le sulfate de soude seul n'appartient pas, à proprement parler, à l'eau de mer, bien que ses éléments y figurent.

Trois autres solutions ont été préparées, dans lesquelles tous les éléments se trouvent réunis, mais dans lesquelles la prééminence quantitative, qui dans l'eau de mer appartient au sel marin, se trouve donnée : 1° au chlorure de magnésium, 2° au chlorure de potassium, 3° au sulfate de magnésie. Voici la composition de ces solutions :

|                  |                           |         |
|------------------|---------------------------|---------|
| Solution n° 9 :  | Chlorure de magnésium...  | 27,00   |
|                  | » de potassium....        | 0,75    |
|                  | » de sodium.....          | 3,70    |
|                  | Sulfate de magnésie ..... | 2,30    |
|                  | Sulfate de chaux .....    | 1,50    |
|                  | Bromure de potassium....  | 0,02    |
|                  | Eau distillée.....        | 1000,00 |
| Solution n° 10 : | Chlorure de potassium.... | 27,00   |
|                  | Chlorure de magnésium...  | 3,70    |
|                  | Chlorure de sodium .....  | 0,75    |
|                  | Sulfate de magnésie ..... | 2,30    |
|                  | Sulfate de chaux .....    | 1,50    |
|                  | Bromure de potassium....  | 0,02    |
|                  | Eau distillée.....        | 1000,00 |
| Solution n° 11 : | Sulfate de magnésie ..... | 27,00   |
|                  | Chlorure de magnésium...  | 3,70    |
|                  | Chlorure de potassium.... | 0,75    |
|                  | Chlorure de sodium .....  | 2,30    |
|                  | Sulfate de chaux .....    | 1,50    |
|                  | Bromure de potassium....  | 0,02    |
|                  | Eau distillée.....        | 1000,00 |

Une dernière dissolution fut enfin composée de la manière suivante :

|                  |                         |   |
|------------------|-------------------------|---|
| Solution n° 12 : | Chlorure de sodium..... | 8 |
|                  | » de potassium.....     | 8 |
|                  | » de magnésium.....     | 8 |
|                  | » de calcium .....      | 8 |

Outre ces solutions, ou milieux d'expérimentation, furent encore employés :

|                  |                                       |
|------------------|---------------------------------------|
| Solution n° 13 : | Eau de Vichy naturelle (Célestins).   |
| — 14             | Eau commune (sources de Brest).       |
| — 15             | Eau de mer naturelle (rade de Brest). |
| — 16             | Air atmosphérique.                    |

L'eau de Vichy représentait un milieu aqueux différent de l'eau de mer, mais riche en sels de soude. Il était en outre nécessaire de comparer l'action des milieux arti-

ficiels avec le milieu naturel, l'eau de mer, et de voir si des Mollusques bien renfermés dans leurs coquilles ne pouvaient pas vivre quelque temps dans l'eau douce, ou même dans l'air.

#### MODE D'EXPÉRIMENTATION

Les solutions précédentes furent versées dans des capsules de porcelaine, placées en pleine lumière à une température moyenne de 12 degrés. Tous les deux jours, l'eau évaporée était remplacée par de l'eau distillée, de façon à maintenir les solutions au même état de concentration. Chaque jour, ces solutions étaient fortement aérées et agitées, pour les maintenir dans des conditions analogues à celles de l'eau de mer. Les Mollusques très-récemment pêchés furent placés sur le fond des capsules à une distance de 20 centimètres de la surface du liquide.

#### SUJETS D'EXPÉRIMENTATION

Un très-petit nombre d'espèces ont été soumises à ces expériences physiologiques (1), ce sont :

La Vénus réticulée (*Venus reticulata*) ;

La Moule commune (*Mytilus edulis*) ;

La Palourde commune (*Venus decussata*) ;

La Littorine commune (*Littorina vulgaris*) ;

Le Buccin de la Manche (*Tritonium undatum*).

Ces Mollusques ont donné en raison de leur organisation des résultats fort différents. Les bivalves, Moules et Vénus, qui peuvent se clore entre leurs valves, ont en

---

(1) Des Huitres soumises aux mêmes épreuves ont manifesté une variabilité d'impression très-grande, et ont généralement très-rapidement succombé dans les solutions diverses.



général beaucoup mieux résisté que les enroulés à opercules, Littorines et Buccins. Parmi ces derniers même, les Littorines, dont l'opercule peut clore complètement l'animal retiré prudemment dans les derniers tours de spire, ont beaucoup mieux résisté que les Buccins dont la porte ferme mal, et chez lesquels l'eau peut s'introduire par le canicule de la bouche de la coquille.

Les bivalves qui peuvent si bien résister aux influences extérieures entre leurs valves fermées, les bivalves ne se comportent pas non plus de la même façon. La Moule résiste moins dans les milieux artificiels que les Vénus, et parmi celles-ci la Vénus réticulée ou Clovisse, beaucoup moins que la Palourde (*Venus decussata*), qui présente une résistance très-remarquable. Dans la solution de sulfate de magnésie, par exemple, la Moule a succombé au bout de dix jours, la Vénus réticulée au bout de quinze jours, tandis que la Palourde y vivait encore au bout de soixante jours. Ces proportions se sont à peu près maintenues dans les autres solutions, relativement à la durée de la vie dans ces milieux.

Voici, en ce qui concerne les Palourdes (*Venus decussata*), le résultat de ces expériences. Des lots de cinq individus de cette espèce avaient été placés le 10 janvier 1882 dans des conditions identiques, dans les solutions diverses indiquées plus haut. Les mêmes soins, la même aération leur étaient donnés chaque jour. En même temps, un certain nombre de ces Mollusques étaient placés comme témoins près des premiers dans des vases contenant de l'eau de mer naturelle.

|            |                                                |
|------------|------------------------------------------------|
| 10 janvier | L'expérimentation commence pour les Palourdes. |
| 25 —       | Elles ont succombé dans l'iodure de potassium. |
| 10 février | — le chlorure de potassium.                    |
| 15 —       | — dans l'air.                                  |
| 18 —       | — le sulfate de potasse.                       |

|            |                                                        |
|------------|--------------------------------------------------------|
| 18 février | Elles ont succombé dans l'eau commune.                 |
| 20 —       | — la solution n° 10.                                   |
| 20 —       | — le bromure de potassium.                             |
| 20 —       | — le chlorure de magnésium.                            |
| 20 —       | — l'eau de Vichy.                                      |
| 22 —       | — le chlorure de sodium.                               |
| 22 —       | — la solution n° 12.                                   |
| 24 —       | — la solution n° 9.                                    |
| 10 mars    | — le sulfate de magnésie.                              |
| 10 —       | — la solution n° 11.                                   |
| 15 —       | Des Palourdes vivent encore dans le sulfate de soude.  |
| 15 —       | Les Palourdes placées dans l'eau de mer sont vivantes. |

#### REMARQUES SUR CES FAITS

Il résulte de ces expériences que malgré la possibilité de se clore entre leurs valves, les Vénus subissent l'action des milieux puisque leur résistance est inégale.

Les sels de potasse semblent bien moins favorables que les sels de magnésie, et surtout que les sels de soude. La vie a cessé d'abord dans l'iodure, le bromure, le chlorure, le sulfate de potassium, et dans la solution n° 10, dont le chlorure de potassium est l'élément dominant.

Les sels de soude et de magnésie entretiennent encore la vie, alors que les animaux ont succombé dans les sels de potasse. La solution n° 9, par exemple, dont le chlorure de magnésium est l'élément essentiel, a gardé plus longtemps ses habitants, il en est ainsi du sulfate de magnésie seul, et dans la solution n° 11.

La résistance des Palourdes dans l'eau de Vichy accuse l'action favorable des sels de soude sur l'entretien de la vie des animaux marins. Pendant quarante jours les Palourdes ont vécu dans cette eau minérale !

C'est dans le sulfate de magnésie et le sulfate de soude que la vie s'est éteinte en dernier lieu, et le sulfate de soude l'a emporté sur le sulfate de magnésie. Le 12 mars,

j'ai dégusté des Palourdes gardées dans le sulfate de soude pendant soixante jours ; elles étaient excellentes et sans amertume. Cette observation pourra trouver son utilité dans l'économie alimentaire, les Palourdes étant un coquillage recherché, et le sulfate de soude une substance d'un bas prix.

Un fait bien digne de remarque, c'est que dans les solutions de sulfate de soude et de sulfate de magnésie seules, des algues vertes avaient commencé à se montrer au bout de ces soixante jours. Les conditions qui favorisaient la vie animale marine se sont donc trouvées aptes à développer aussi la vie végétale. Ce parallélisme n'a rien de surprenant, mais il trouve dans la circonstance une confirmation originale.

Une singularité : la solution de chlorure de sodium (sel marin impur) a moins longtemps entretenu la vie que les solutions de sels de magnésie et de sulfate de soude, et cependant le sel est l'élément essentiel de l'eau de mer. Cela prouve que les Mollusques sont adaptés, non pas au sel pur, mais à ce mélange particulier qui constitue l'eau de mer naturelle, et que les éléments secondaires, au point de vue de la quantité, y jouent un rôle important. Nous voyons encore là l'occasion de penser que les modifications accidentelles des eaux de la mer aux différentes époques géologiques, ont dû avoir une action marquée sur les extinctions d'espèces.

Les Vénus sont demeurées fermées dans la plupart de ces solutions dont elles avaient sans doute apprécié la nature en entrebâillant très - petitement leur coquille. Cependant elles ont envoyé quelquefois leurs siphons au dehors, dans le sulfate de magnésie et dans le sulfate de soude, par exemple. Dans la solution de chlorure de sodium et dans l'eau de mer, elles gardaient presque constamment cette situation.

Les Palourdes peuvent vivre plus d'un mois dans l'air dans un endroit frais. Pendant vingt jours environ, elles demeurent fermées; plus tard, elles entrebâillent leurs valves et font sortir leurs siphons. Au moindre toucher, elles les rentrent et les ferment. Puis vient le moment où les muscles triés qui ramènent les valves n'en ont plus la force, mais les muscles lisses qui les retiennent le font encore quand on amène les valves à fermeture. Dans toutes les solutions où ces Mollusques ont vécu il en a été de même.

L'affaiblissement musculaire s'est montré d'abord sur la partie striée des muscles adducteurs qui ramène les valves, puis enfin sur la partie lisse de ces mêmes muscles, qui retenait de moins en moins longtemps les valves artificiellement rapprochées (1).

Les *Venus reticulata* ou Clovisses ont présenté des faits analogues; l'ordre d'extinction de la vitalité dans les solutions a été le même, mais ces Mollusques ont bien moins longtemps vécu que les précédents. Un mois après leur mise en expérience ils avaient succombé, dans les sels de potasse d'abord, dans les sels de magnésie ensuite, puis dans les sels de soude.

Les Littorines ont moins longtemps résisté que les bivalves, et ont accusé aussi moins de répulsion pour le sulfate de soude dans lequel elles ont vécu quarante jours.

Le gros Buccin (*Tritonium undatum*) succombe beaucoup plus rapidement, ne pouvant se clore hermétiquement comme les Littorines. Au bout de vingt-quatre heures il périt dans la plupart des solutions employées, et surtout dans les sels de potasse. Sa vie se prolonge

---

(1) Voy. *De l'Énergie et de la Structure musculaire chez les Mollusques acéphales*. J.-B. Baillière, Paris.

au-delà de quarante-huit heures dans la solution n° 12, dans le sulfate de magnésie et le sulfate de soude, mais ne tarde pas à prendre fin.

Pendant toute la durée de ces expériences, du 10 janvier au 15 mars, les Palourdes et les Littorines ont vécu dans l'eau de mer du laboratoire ; les *Venus reticulata* et les Moules moins longtemps, les Buccins quelques jours seulement.

Il est un fait très-important que nous signalons d'une façon toute spéciale, c'est que les sels constituant l'eau de mer et les diverses solutions que nous avons employées, communiquent à l'eau la propriété de dissoudre des quantités variables d'air atmosphérique. Nous avons acquis la preuve par des expériences directes, que les solutions des sels de soude retiennent plus d'air quand elles sont agitées avec lui que les solutions de sels de potasse. Il en résulterait donc que la toxicité des sels indiqués dans nos expériences pourrait résulter, pour une part, de ce qu'ils ne permettent pas à leurs solutions de s'aérer suffisamment : ils agiraient par asphyxie. Ceci nous permet de comprendre comment le sulfate de potasse et le sulfate de soude, sels neutres auxquels les Mollusques ne sont nullement adaptés, agissent si différemment sur eux, les sels de potasse les tuant rapidement, ceux de soude les conservant quelque temps.

#### CONCLUSIONS

1° Les éléments salins de l'eau de mer agissent très-diversement chez les Mollusques.

2° Toute modification à la constitution de l'eau de mer finit par devenir fatal à la vie de ces animaux.

3° Leur résistance plus ou moins grande tient à leur organisation. Les bivalves résistent mieux que les en-

roulés, et dans ces deux groupes les résultats varient également suivant les espèces.

4° Les sels de potasse sont moins favorables à la vie des Mollusques que les sels de magnésie, les sels de magnésie que les sels de soude.

5° En dehors des sels dissous dans l'eau de mer, le sulfate de soude semble jouir d'une neutralité conservatrice bien accusée.

6° La mort des bivalves est due à un affaiblissement musculaire général.

7° Les muscles ne pouvant plus ramener ni retenir les valves, l'animal est livré à l'action défavorable ou toxique du milieu (1).

---

(1) Ce Mémoire a été lu à la dix-neuvième réunion des Sociétés savantes de 1882, en séance générale.

# DOCUMENTS

COMMUNIQUÉS

PAR M. ANT. DUFUY

PROFESSEUR D'HISTOIRE A LA FACULTÉ DE RENNES

---

## LA GARNISON DE BREST EN 1594

---

A 50 salades sous la charge du sieur de Sourdéac, pour leur solde et appointement d'un mois, 761 écus 6 sols 8 deniers : Assavoir audit sieur de Sourdéac, 63 écus 1/3; à son lieutenant, 31 écus 23 sols 4 deniers; à l'enseigne, 24 écus 26 sols 8 deniers; au guidon, pareille somme; au maréchal des logis, 17 écus 1/2; et à 45 salades, 13 écus un tiers chacun, cy..... 761 éc. 6 s. 8 d.

A 75 arquebusiers à pied, ordonnés pour tenir garnison audit Brest, sous la charge du capitaine....., pour leur solde et appointement d'un mois, la somme de 356 écus deux tiers : Sçavoir, audit capitaine, 33 écus un tiers; à son lieutenant, 16 écus deux tiers; à l'enseigne, 10 écus; à un sergent, 6 écus deux tiers; à trois caporaux, à chacun 6 écus; et à 68 desdits soldats, à chacun 4 écus, le fourrier, tambour et phifre compris, cy..... 356 éc. 2/3.

A autres 75 hommes de guerre à pied, ordonnés en ladite garnison, sous la charge du capitaine....., pour

leur solde et appointement d'un mois, semblable somme de 356 écus deux tiers, cy..... 356 éc. 2/3.

Plus à 50 suisses aussy ordonnés pour tenir garnison audit Brest, sous la charge du capitaine Paulus Couessonat, pour leur souldé et appointement d'un mois, 278 écus un tiers : Sçavoir, audit capitaine, 33 écus un tiers ; et à 49 desdits suisses, à chacun 5 écus, cy... 278 éc. 1/3.

A 30 arquebusiers à cheval, sous la charge du capitaine Villecharte, aussy ordonnés en ladite garnison, pour leur solde d'un mois, 186 écus un tiers : Sçavoir, audit capitaine, 33 écus un tiers ; au cornette, 10 écus ; à un sergent, 8 écus ; et à 27 desdits arquebusiers, chacun 5 écus, cy..... 186 éc. 1/3.

Audit sieur de Sourdéac, gouverneur de ladite place, pour son état d'un mois..... 33 éc. 1/3.

A son lieutenant, pour ce que ledit sieur est lieutenant du roy, aussy pour son état d'un mois..... 33 éc. 1/3.

A un sergent major, aussy pour son état d'un mois, semblable somme, cy..... 33 éc. 1/3.

A 30 chevaux légers, commandés par le sieur du Plessaix-Valleron, pour son état de capitaine, 33 écus un tiers ; à son cornette, 16 écus deux tiers ; au maréchal des logis, 12 écus ; et à 27 desdits chevaux légers, chacun 10 écus, revient de 332 écus par mois, cy..... 332 écus.

Somme : 2,372 écus 26 sols 8 deniers.

(Arch. d'Ille-et-Vilaine, C. 2644, p. 286 et suiv.)



#### ENQUÊTE sur les plaintes de YVON LONGÈS

Le jedy douziesme de mars, an mil cinq centz quatre-vingtz-douze, à Quimper-Corentin, est comparu pardevant nous, Guillaume Le Baud, sieur de Kernec'hmarc, senes-



chal de Cornouaille et premier magistrat au siège présidial dudit Quimper-Corantin, sire Yvon Longès, dit Trochelost, marchand demeurant au bourg de Kérity, en la parroesse de Tréoultre, terrouer de Penmarc, lequel, en se plaignant, nous a remonstré que, le jour d'hier, unziesme de ce moys, il partit de sa maison, seul de compagnie, afant en un bissac, devant son cheval, le nombre de troys centz escuz, en deux pochons, et dans les poches de ses chausses, le nombre de sept vingtz escuz, faisant en tout quatre centz quarante escuz, des deniers provenant de la recepte des debvoirs de la pancarte ordonné par les Estatz de ce pais estre levez audict terrouer de Penmarc, en laquelle recepte il est commis, pour debvoir randre lesdictz deniers, en ceste ville de Quimper-Corantin, à maistre Sébastien Lagadec, recepveur général desdicts debvoirs; et que, estant arrivé à ung quart de lieu de ceste ville, au grand chemin, quelque peu au-dessus des moulins nomez les moulins de Melguen, envoyron la nuist clouante, il auroit esté ataqué par deux personnes à luy incongneues et qu'il ne pourroit recongnoistre, à cause de la nuist; l'un desquels luy bailla ung grand coup de baston sur la teste, duquel coup il fut renversé à costé, sur son cheval; et aussytost l'autre luy bailla un coup de poincte d'espée, duquel coup il ne fust blécé, mais eust seulement les acoustrementz percez, et pansoit le parlant estre blécé. Et aussytost se saisirent dudit bissac qu'il avoit sur son cheval, où estoient lesdictz trois centz escuz, lequel ilz rompirent et portèrent o eulx lesdictz deux pochons d'argent y estans audict nombre de troys centz escuz, ne sçait où, et panse plus qu'autrement qu'ilz l'eussent thué, sinon que, lorsqu'il receut ledict coup d'espée, il s'escria, disant telz motz : « Ha traistre, tu m'as thué ! » Sy dict que auchune personne ne se trouva à son cry. Et aussytost, voiant que lesdictz voleurs

s'estoint retirez, l'ayant laissé comme mort à costé de son cheval, il se releva et remonta à cheval et se randict en ceste ville, aiant seulement saulvé lesdicts centz quarante escuz qu'il portoit dans ses chausses. De tout quoy il est venu nous faire la présante plainte, pour nous requérir de le recepvoir et informer de sadicte plainte et de sa bonne vie et renommée, et au moins le décharger de ladicte somme, qu'il affirme par son serment luy avoir esté volé, et a signé sadicte plainte.....

GUILL. LE BAUD. — A. LEHÉAC. — KERGUÉLEN, *greffier*.

Sire Yvon Le Flamanc, dict Yvonenec, marchand demeurant en la parroesse de Tréqultre, terrouer de Penmarc, âgé d'environ cinquante-deux ans, juré par son serment dire vérité, purgé de conseil et enquis sur le contenu en la plainte de Yvon Longès, dict Trochelost, dépose que, l'an passé, ledict Longès fust estably et commis pour la recepte des debvoirs de la pancarte ordonnée par les Estatz de ce païs, au mois de mars, en l'an mil cincq centz quatre-vingtz-unze, et ce parlant pour contre-rolle, pour ce qui consernoit le terrouer de Penmarc. En laquelle charge ilz s'aquient au mieulx mal que leur est possible. Sy dict que ledict Longès, recepveur, estant adverty par sire Paol Le Paign, marchand demeurant audict lieu de Penmarc, qui retournoit de la ville de Quimper-Corantin, comme maistre Bastien Lagadec, recepveur général des debvoirs luy avoit donné charge de l'advertir de luy randre en diligence le plus d'argent qu'il pourroit avoir receu en sa charge, s'adressa au parlant, mercredy dernier, afin de faire un calcul de ce qu'il pouvoit avoir receu, et trouvèrent qu'il avoit receu la somme de quatre centz quarante escuz, ou environ. Laquelle somme il print et compta, et mict la somme de troyz centz escuz en deux pochons, en ung bissac, au-devant de son cheval, et le surplus, montant à cent qua-

rante escuz, il les meict aux deux poches de ses chausses. En partit envyron une heure après midy, pour se rendre audict Quimper-Corantin. Et le lendemain, le parlant entendict par la voix commune que ledict Longès avoit esté volé desdictz trois centz escuz, près ladicte ville de Quimper-Corantin, par deux hommes incongnus, lesquelz l'avoit mis en estat de mort. Sy dist congnoistre ledict Yvon Longès, comme estant voisins, lequel il dict estre homme de bien, vivant et aiant tousjours vescu en la crainte de Dieu et sans reproche de personne. Et ne voudroit, pour chose du monde, rapporter aucune chose qui ne fût vray. Et est son record, lequel il a signé. Ainsy signé : LE FLAMANC.

Noble homme Louis du Haufont, sieur du Kerulut, demeurant au service du sieur de Kerdegace, capitaine du terrouer de Penmarc, aagé d'envyron vingt et huict ans, tesmoign juré par son seriment dire vérité, purgé de conseil et encquis sur ladicte plaincte, dépose que, mercredi dernier, il fut en la ville de Quimper-Corantin de la part dudit sieur de Kerdegace, pour nous donner certain advertissement, et en partit à l'après midy, sur le tart, envyron soleil couchant, pour se rendre au manoir de Trinilit, appartenant audict sieur. Et chemin faisant, estant envyron une demye lieue dudit Quimper-Corantin, près un endroict nommé Pratmilgoff, il rencontra en chemin ledict Yvon Longès, dict Trochelost, complégnant, commis à la recepte des debvoirs de la pancarte audict haufvère de Penmarc et limittes, lequel Longès estoit à cheval et s'en alloit audict Quimper-Corantin, pour, comme il disoit, faire ung paiement des deniers de sa charge à maistre Sébastien Lagadec, recepveur général des debvoirs. Et le lendemain, le parlant estant arrivé audict lieu de Penmarc, il ouït par le bruit commun que ledict Longès avoit esté volé près la ville de Quimper-

Corantin, sur le grand chemin, et mis en estat de mort, n'ouït dire par quy. Sy dict avoir depuis parlé audict Longès et l'avoir veu audict lieu de Penmarc, lequel luy a dict que, ledict jour de mercredy, envyron nuict clouante, après avoir rencontré le parlant, il avoit esté volé au-dessus des moulins de Melguen, à ung quart de lieue dudict Quimper Corantin, des deniers qu'il portoit audict Lagadec, ce que le parlant croiet estre véritable, parce que, de tout temps, il cognoict ledict Longès, qui a la réputation d'estre homme de bien et lequel, pour chose du monde, ne vouldroit dire chose qui ne fût véritable. Et est son record. Et a signé. Ainsy signé : L. DU HAUFONT.

Catherine Guennou, femme Sébastien Le Houarillec, demeurant sur les grèves du havre de Penmarc, en la parroesse de Tréoultre, aagée d'envyron quarante ans, témoigne jurée par son serment dire vérité, purgée de conseil et enquisse sur la plainte dudict Yvon Longès, dépose que, mercredy dernier, envyron une heure après midy dudict jour, elle veid partir ledict Longès, pour s'en aller à Quimper-Corantin porter quelques deniers pour certaine recepte à maistre Sébastien Lagadec dudict Quimper-Corantin. Et dict le sçavoir par ce que ledict jour, à ladicte mesme heure, elle estoit à travailler à journée en la maison dudict Longès, au bourg de Penmarc, où elle veid ledict Longès compter beaucoup d'argent et les paqueter en ungn bissac de toille, lequel il meict à l'arson de la selle de son cheval. Et du depuix, elle a entendu, par le bruit commun au quartier, que ledict Longès avoit esté destroussé desdictz deniers près ladicte ville de Quimper-Corantin, n'a ouy nomer par qui, ny de quelle somme de deniers, comme elle ne sçait le nombre de deniers que ledict Longès portoit. Sy dict que ledict Longès est homme de bonne vie, tel tenu et réputé par tout le quartier, non blasmé d'aucune reproché,

quel, pour chose du monde, ne voudroit se plaindre d'une chose que à juste cause. Et est son record. Et dict ne sçavoir signer.

Tiphaine Le Houarillec, veufve Olivier Le Bourdiec, demeurant en la rue de la grève, de Penmarc, en la parroesse de Tréoultre, aaigée d'envyron cinquante ans, tesmoigne jurée par serment dire vérité, purgée de conseil et encquise, dépose que, mercredy dernier, elle estoit à travailler à journée en la maison dudict Yvon Longès, sur ladite grève de Penmarc, en la compaignie de Marie Deic et Catherine Guennou. Auquel jour ledict Longès compta une grande somme de deniers sur la table, au bas de ladicte maison où ladicte déposante et les susnommées estoient, ne sçait toutesfois quel nombre de deniers y avoit. Bien veid ledict Longès les amasser et paquetter en petitz pochons et les mètre en ung bissac de toille, sur l'arson de la selle de son cheval, qu'il avoit faict préparer pour s'en aller à Quimper-Corantin, sur lequel il monta aussytost, disant aller audict Quimper-Corantin porter lesdicts deniers à maistre Sébastien Le Lagadec, pour certaine recepte, et pouvoit, pour lors de son partement, estre envyron le midy ou une heure après. Et le lendemain, la parlante ouït par le bruit commun que ledict Longès avoit esté volé desdictz deniers au grand chemin, près ladicte ville de Quimper-Corantin, mais ne sçait par quy. Et est son record, auquel elle persévère, disante que ledict Longès est homme de bien et sans reproche. Et dict ne sçavoir signer.

Marie Deic, femme Laurens Mat, demeurante au bourg de Kernily, en la parroesse de Tréoultre, terrouer de Penmarc, aaigée d'envyron trante ans, tesmoigne jurée par serment dire vérité, purgée de conseil et encquise, dépose que, mercredy dernier, envyron une heure après midy dudict jour, estante à journée en la maison dudict

compleignant, elle le veid monter à cheval, aiant au-devant de luy en ung bissac grande somme de deniers qu'elle avoit veue y mètre, mais ne sçait bonnement la somme, pour les porter à Quimper-Corentin, comme il disoit. Et le lendemain, entendit par la voix commune audict terrouer de Penmarc qu'il avoit esté volé près ledict Quimper-Corentin, ne sçait par quy. Dépose oultre qu'elle cognoict ledict Longès de tout temps, et icelluy estre de bonne renommée, vivant en homme de bien, sans blasma ny reproche. Et est son record, qu'elle dict contenir vérité, et ne sçavoir signer.

Sire Vincent Laurens, marchand marinier demeurant au vilaige de Kernily, en la parroesse de Tréoultre, terrouer de Penmarc, aagé d'environ trante-cinq ans, tesmoign juré par son serment dire vérité, purgé de conseil et encquis sur la vérité de la plainte dudict Longès, dict cognoistre ledict Longès, lequel est homme de bien, sans vice ny aucune reproche, et comme tel a esté mis recepveur de la pancarte audict terrouer de Penmarc, et le sçavoir parce que, comme tel, il luy a païé souvent les debvoirs ordonnés par ladicte pancarte, pour vins et autres marchandises, nomément mardy dernier et au matin dudict jour. Sy dit que, le lendemain, le parlant, retournant de la ville de Quimper-Corentin, et estant quelque peu avancé en chemin, entre la ville du Pont et ledict bourg de Penmarc, envyron les deux à trois heures après midy, il rencontra ledit Longès qui estoit à cheval et portoit quelque chose à l'arson de la selle, ne sçait toutesfois quoy, parce que il l'avoit couvert de son manteau, à cause de la pluie que faisoit, et salua le parllant, qui luy demanda où il aloit, et luy fait responce qu'il aloit porter quelques deniers pour sadicte recepte à Quimper-Corentin, ne luy dict la somme. Et le lendemain, il ouït par le bruiet commun au quartier, que ledict Longès

avoict esté volé sur le grand chemin, près ledict Quimper-Corentin, ne saict par qui, mesmes a ouy ledict Longès s'en plaindre, ce qu'il s'assure qu'il ne voudroit faire pour chose du monde, sy il ne fût vray. Et est son record, lequel luy relu, il y persévère, disant ne sçavoir signer ny parapher. Ainsy signé : GUILL. LE BAUD, sénéchal, et T. DE KERGUÉLEN, greffier. GUILL. LE BAUD, KERGUÉLEN.

Jehan Buentrec, armurier, demeurant en la terre au duc, faulxbourgs de ceste ville de Quimper-Corentin, aagé d'environ vingt et huict ans, tesmoign juré par son serment dire vérité, purgé de conseil et encquis sur la plainte dudict Yvon Longès, dict et dépose cognoistre ledict Longès de veue seulement, et ce puix mercredy dernier passé, que le parlant et Yvon Leguen, aussy demeurant en ladicte terre au duc, anvoisine du déposant, aiant esté advertis qu'un marchand de Penmarc estoit aux barrières, qui demandoit oupverture, alèrent luy ouvrir ladicte barrière, environ les sept à huict heures du soir, et pour lors eut la cognoissance dudict Longès, qui estoit lodict marchand, lequel avoit mis pied à terre, tenant son cheval par la bride et estoit fort exploré. Et luy ayant esté demandé par ledict Leguen déposant, l'occasion qu'il avoit d'estre sy desploré, leur feict responce qu'il estoit fortune et que ledict jour, environ la nuit clouante, comme il venoit en ceste ville, pour apporter quelques deniers, il avoit esté rencontré par deux hommes à luy incogneus, à unne demye lieue de ceste ville, dans la ravine nomée la ravine de la Boessière, au-dessus des moulins de Melguen, lesquelz deux hommes l'avoient abattu, par terre et grandement offancé, prins et volé sur luy la somme de trois centz escuz qu'il avoit et portoit sur luy en ung bissac, à l'arson de la selle. De quoy le parlant et les autres qui asistoient à ladicte oupverture de barrière feurent fort estonnez et regretoient la perte dudict

marchand, lequel ilz disoient estre très honeste homme, et de bonne vie. Autrement le parlant ne peult déposer sur ladicte plainte. Sy dict que ledict marchand alla pour lors loger à la maison de sire Jehan Le Gurriec, en ladicte terre au duc. Et est tout ce qu'il dict sçavoir. Et sa déposition lui répétée, il y persévère, disant ne sçavoir signer.

Sire Guillaume Leguen, marchand demeurant en la terre au duc, faulbourgs de ceste ville de Quimper-Corantin, aagé d'environ cinquante ans, tesmoign, etc., dict et dépose cognoistre ledict Longès long temps y a, lequel il a tousjours cogueu bon marchand, homme de bien, sans blasma ny reproche de personne, et estre mémoratif que mercredy dernier, unziesme jour de ce mois, environ les six à sept heures de relevée, le déposant fut adverty que ledict Longès estoit à la barrière dudict faulxbourg et le suplioit de luy moiener oupverture pour entrer audict faulxbourg. Ce qu'oyant le tesmoign, il alla demander la clef du corporal, qui pour lors l'avoit, et retourna oupvrir ladicte barrière en compaignie de Jehan Quentrec, armurier dudict faulxbourg. Et aiant fait ladicte oupverture, il recogneut ledict Longès lequel estoit à pied, tenant son cheval par la bride, et estoit fort triste et dolent, ne pouvant presque parler. Et lui aiant le parlant demandé la cause de sa tristesse, il luy respondit en pleurant et avec grande paine, que, environ soleil couchant, ledict jour, comme il venoit en ceste ville apporter quelques deniers à M<sup>e</sup> Sébastien Le Lagadec, recepveur général des debvoirs de la pancarte ordonnée par Messieurs des Estatz en ce pais, don ledict Longès estoit recepveur particulier au terrouer de Penmarc, il auroit esté rencontré à une demye lieue de ceste ville, au grand chemin au-dessus des moulins de Melguen, aux ravines du manoyr de la Boessière, par deux personnes à luy incogneues, l'un desquelz por-



toit ungn espée, et l'autre ungn demy-baston à deux boutz. Lesquelz, après l'avoir offancé et abatu de cheval, l'avoient volé de troys centz escuz qu'il portoit en ungn bissac, à l'arson de la selle, aiant rompu ledict bissac, lequel le parllant veid aveq ledict Longès, tout rompu. Lequel luy dict aussy que, sans qu'il avoit feinct d'estre mort, ils l'eussent de faict thué, de quoy le parllant fut déplaisant de la fortune dudict Longès. Sy dict qu'il ne peult autrement déposer sur ladicte plaincte, fors qu'il s'assure que ledict Longès est sy homme de bien que, pour chose du monde, il ne voudroit se plaindre de ladicte volerie, sy elle ne luy estoit faicte. Et est son record, lequel luy leu, il y persévère. Et dict ne sçavoir signer, mais a mis sa merche ordinaire.

---

## DOCUMENTS INÉDITS

SUR

### L'HISTOIRE DE LA CORNOUAILLE

PENDANT LES GUERRES DE RELIGION

---

LE SIRE DE LA FONTENELLE ET LA VILLE DE QUIMPERLÉ DEVANT  
LES ÉTATS DE LA LIGUE TENUS A VANNES EN 1592

Les deux documents que nous publions ici ne sont pas sans intérêt pour l'histoire du département du Finistère. Le premier présente des détails curieux sur un épisode de la vie du terrible brigand La Fontenelle. Il montre, en outre, comment vivaient les députés des villes de Bretagne pendant les sessions législatives. Nous voyons là les députés de Châteauneuf-du-Faou et de Concarneau

réunis à l'auberge de la Tête-Noire, à Vannes, où vient les relancer La Fontenelle. Le second document offre un tableau navrant de la détresse de la ville de Quimperlé, rançonnée par les gens de guerre. La déplorable situation de cette ville ne différerait, d'ailleurs, en rien de celle des campagnes et de la plupart des petites villes de la province.

*Enquête sur un attentat commis par le sire DE LA FONTENELLE,  
à l'ouverture des Etats de la Ligue, en 1592.*

Guillaume Le Normant, secrétaire de Monseigneur le duc de Mercœur, âgé d'environ trente et deulx ans, ou d'environ, résidant près la personne de Monseigneur, tesmoing juré par serment de dire vérité, purgé de conseil et anquis d'office sur la plainte de Jean Breut, député des habittans de Chasteauneuff, dépose que estant en son logeix, à la Taiste noire, hier, environ les cinq heures de l'après midy, et écoutant en la chambre de devant, au dessus de la cuisine, et où estoit ledict Jean Breut, arriva audict lieu le sieur de Fontenelle, juveigneur de la maison de Beaumanoir, lequel, s'adressant audict Breut, luy usa de telz motz : « J'ai entendu que vous estes venu faire plainte de moy, en ces Estatz. Mais, par la mordieu, regardez bien à ce que vous direz, car, selon ce que vous direz, je vous couperé le col. » A quoy ledict Breut feist quelque responce que ce tesmoing n'entendist, pour ce qu'il parloit bas. Mais comme cedict tesmoing se destournoit, pour avisager ledict de La Fontenelle et pour le réprimander de ce que dessus dict, ledict de La Fontenelle se retira incontinant et du haut en bas du logeix, laissant ledict Breut en la plasce de la chambre fort estonné et esbahi, et lequel lors dict à ce tesmoing qu'il estoit venu de par les habittans de Chasteauneuff pour faire plainte

d'ung infinitté d'oultraiges que ledict Fontenelle avoict fait auxdicts habittans, mais qu'il voioit qu'il luy en estoit impossible, veu les menasses que ledict Fontenelle lui faisoit. Et est ce qu'il dict sçavoir du contenu de ladite plainte. Et est son record. LE NORMANT.

Maistre Yves Lor, procureur des bourgeois de la ville de Conquerneau et y demeurant, aigé d'environ trente ans, ou environ, comme il dict, tesmoing juré par serment de dire vérité, purgé de conseil, examyné et enquiz d'office, dépose estre logé au logeix de la Taiste noire en ceste ville, où est pareillement logé le depputé des habitans de Chasteauneuff, qu'il a ouy appeller Jean Breut. Et comme il devisoit ensemblement avecques quelques autres en la chambre qui est sur la cuisine dudict logeix, y arriva le sieur de Fontenelle, juveigneur de Beaumanoir, lequel, d'abordé, s'adressa audict Breut, auquel il demanda s'il n'estoit pas le depputé de Chasteauneuff. Et sur ce que ledict Breut luy respondit que ouy, icelluy de Fontenelle luy uza de telz motz, en luy présentant le poign au nez : « Par la mordieu, regardez bien à ne rien dire contre moy à Monseigneur sans m'appeller, ou autrement je vous couperay le col, et y avisez bien. » A quoy ledict Breut luy fit responce qu'il n'avoit rien dist contre luy en particullier ; et sur ce ledict Fontenelle se retira, menassant et grondant. Au parsurs, dict avoir (ouy) dire audict Breut qu'il estoit venu en ceste ville pour se plaindre des ravaiges et pilleries que leurs avoient faictz ledict Fontenelle et ses soldartz audict lieu de Chasteauneuff. Et est son record, qu'il a dict contenir vérité. Et l'a signé. LOR.

M<sup>e</sup> Hervé François, notaire royal de la jurisdiction de Chasteauneuff et du Fou, demeurant au villaige de Quéroual, paroisse de Plaumeur du Fou, aigé d'environ vingt et deulx ans ou environ, comme il dict, tesmoign juré par

serment de dire vérité, purgé de conseil, examiné et enquis d'office, dépose que estant hier, environ les cinq heures de l'après midy au logeix de la Taiste noire où il est logé, ariva en une chambre dudit logeix où estoit ce tesmoign, le député de Chasteauneuff et autres, ung jeune gentilhomme appelé Allain Rozelly, jovigneur de la maison de Mezroren, lequel demanda à parler au greffier et député de Chasteauneuff. Auquel s'estant trouvé en l'endroit, ledit Rozelly dist que le sire de Fontenelle estoit au bas du logeix quy l'atandoit pour parler à luy. Et lors ledict député et greffier, appelé Jean Breut, respondit qu'il estoit empesché et qu'il n'y pouvoit aller et qu'il n'avoit affaire lors audict Fontenelle. Et incontinent ledict Fontenelle monte en ladicte chambre; lequel, d'entrée, s'adressa audict Breut, auquel il demanda s'il n'estoit pas député de Chasteauneuff et venu en ces Estatz pour faire plainte de luy. A quoy icelluy Breut feist responce qu'il estoit à la vérité député et envoyé à ces Estatz expressément par les habittans dudit Chasteauneuff, non pour se plaindre particulièrement dudit Fontenelle, mais bien d'une compaignie de soldartz quy se avouoient à lui et qui avoient ravaigé et pillé ces jours passés ledict lieu de Chasteauneuff. Et lors ledict Fontenelle uza de telz motz : « Regardez bien ce que vous direz ; car, par la mordieu, sy vous dictes rien de moy quy ne seraict honneste, et sans m'appeller quand vous yrez parler à Monseigneur, je vous couperé le col. » Et en ce disant, ledict de Fontenelle lui présantoit le poign, mesmes en le menassant, et là dessus s'est retiré, menassant toujours ledict député. Et est ce qu'il dict sçavoir et son record véritable et qu'il a signé.

FRANÇOYS.

Pour l'audiction des troys tesmoigns cy-dessus. MAHÉ.  
LECOCH, commis au greffe.

~~~~~

LA VILLE DE QUIMPERLÉ

PENDANT LA LIGUE

*Requête des habitants aux États du parti de la Ligue réunis
par le duc de Mercœur, à Vannes, le 12 mars 1592.*

« NOSSEIGNEURS DES ESTATS,

» Remonstrent humblement les habitants de Quimperlé que, combien que la prinse de leur ville ayt esté suivye de beaucoup de désolation, calamité et ruine, leurs biens ayant esté non seulement ravagez, mais aussy la pluspart des supplians prins et rançonnez à grandes sommes de deniers, sy esse que ce premier traict de leur malheur n'est que comme accessoire de ce qui s'est ensuivy en après, car leurs fortifications ayans esté ruynées par l'ennemy et n'estans encores réparées, à cause de leur extrême pauvreté, leur ville a servy comme d'un commun passage à toutes les compaygnies qui ont passé et repassé, lesquelles se servans de la misère du temps et de la licence que les armées sans pitié s'attribuent contre les foibles, ont vescu à discrétion, sans rien payer, et, par ce moyen, les supplians ont demeuré comme à la mercy des garnysons circonvoisines, qui les ont pillez et ravagez par plusieurs et diverses foyes, comme durant les deux sièges de la ville de Hennebond, les supplians ont esté forcez, non seulement de fournir pain, vin et autres provisions, mais aussy procurer beufs et charrettes pour l'attirail des canons. Et nonobstant que ces misères et calamitez soient notoires et manifestes à ung chacun, sy esse que les sup-

plians n'ont esté espargnez en toutes les contributions, aydes et cotisations qui ayent esté faictes en l'évesché de Cornoaille, ains y ont esté esgaillez en taxe, aultant ou plus que les aultres communautéz, sans avoir aucun esgard à leurs pertes et ruines passées. Lorsque le sieur du Pré commandoit en la ville de Henbond, lesdicts supplians auroient esté contraincts de luy payer la somme de deux mil trois cens cinquante escuz, ou, à faulte de ce faire, brusler et ardre ladicte ville, joinct aussy qu'après la prinse de la ville de Henbond, le sieur de Carné auroit sesjourné en ladicte ville, assisté de trois capitaines, faisant le nombre de trois cens hommes ou plus, l'espace de plus de six sepmaines, le sesjour desquels auroit aporté plus de 5,000 escus de despance. Lors de la prinse de Blavet, le sieur de Lanzaç les força de payer la somme de trois cens escuz et aulxi de fournir du pain à l'armée de Monseigneur. Le sire de Quenpily, encores que les deniers de la pancarte ayent esté assignez pour la paye et solde des garnisons, n'a laissé néanmoins de lever sur les supplians la somme de trêze cens escus, qui leur reviennent à plus de dix huict cens escuz, à cause des intérestz qu'ilz sont obligez de payer à ceux qui en ont fait l'advance, et ce en vertu d'une commission de Monseigneur. Encores lesdicts supplians ont esté contrainctz de payer la somme de trêze cens escuz aux Espagnolz, pour empescher et destourner leurs troupes qui, soubz prétexte de se vouloir retrancher, eussent adjousté le dernier traict à leur ruyne, de sorte que les pauvres suplians sont réduitz à telle nécessité, qu'il ne leur reste plus de moien, mais une simple affection et volonté très humble de faire service au saint party de l'Union.

• Ce considéré, plaise Nosseigneurs ordonner que les dictes sommes payées par lesdictz suplians ausdictz dessus nommez, en vertu et obéissance de ces commissions, se-

ront esgaillez sur le reste dudict évesché de Cornoaille, qui à meilleure raison y doibvent contribuer, comme n'ayant enduré et esprouvé les calamitez et ruynés souffertes par les suplians, et néanmoins faire prohibitions et deffances à tous capitaines, chefs et conducteurs de gens de guerre de ne prendre ne lever à l'advenir, sur lesdicts suplians aucuns deniers, soit pour l'entretènement des garnisons ou autres considérations. »

*(Archives d'Ille-et-Vilaine. Dossier des États
de la Ligue, en 1592.)*

Sur les plaintes des députés de Châteauneuf-du-Faou et de Concarneau, le duc de Mercœur fit arrêter le sire de La Fontenelle. Les États de la Ligue approuvèrent cette arrestation. Le redoutable bandit fut cependant bientôt relâché et continua ses sinistres exploits. Quant à la malheureuse ville de Quimperlé, elle ne recouvra le repos qu'après la soumission de Mercœur, en 1598.

ANT. DUPUY.



LES
AMOURS D'UN BRIN D'HERBE
ET
D'UNE GOUTTE DE ROSÉE

J'étais au lever de l'aurore
Dans un grand pré, je m'en souviens,
Tout semblait reposer encore :
Oiseaux, bergers, brebis et chiens,
C'était l'heure où dans la nature
Le jour vient remplacer la nuit,
Où l'oreille entend tout murmure,
Le moindre son, le moindre bruit.

Il s'échappait de l'herbe verte
Mille voix montant vers les cieux,
Pourtant la plaine était déserte ;
Je me baissai, j'entendis mieux :
Je vis sur le gazon humide
Le plus splendide des écrins,
Une goutte brillait, limpide,
Au front de tous les petits brins.

Maudit soit le méchant qui passe,
Disaient les brins verts, tour à tour,
Maudit soit le pied dont la trace
Vient troubler ainsi notre amour !
Maudit le cruel qui secoue
Tes perles blanches, sans émoi,
O ma rosée, et qui se joue
De mes doux sentiments pour toi.

Pleine d'une ivresse profonde,
La rosée alors tendrement
Répondait : « Notre amour féconde,
Vert gazon, ton tapis charmant ;
Toutes les petites fleurettes,
Que voit naître le point du jour,
Sont nos ravissantes fillettes,
Les fruits divins de notre amour. »

L'herbe soupirait : « Je t'adore !
C'est par toi que je reverdis,
Sans toi le chagrin me dévore,
Quand tu t'en vas, je me flétris.
Et, l'homme égoïste à l'extrême,
Nous foule pourtant à plaisir,
Sans songer qu'un brin d'herbe même
Peut aimer sur terre et souffrir. »

Au soleil s'évapora vite
La perle humide de la nuit,
C'est le destin, nul ne l'évite,
Par lui tout bonheur est détruit.
L'herbe retomba languissante,
La goutte d'eau monta vers Dieu,
Et, tristement à leur amante,
Les brins d'herbe disaient adieu.

L'aurore commençait à peine
Quand les brins d'herbe ainsi causaient
Avec la rosée en la plaine,
Et si tendrement devisaient.
J'apportai tout le soin possible
A les respecter en marchant.
A vos amours j'étais sensible
Pure rosée, herbe du champ.

La rosée est, dit-on, perfide
A plus d'un passant matinal,
L'on assure qu'elle est avide
De rendre le mal pour le mal.

Pour venger la chaîne brisée
De ses innocentes amours,
Rien n'est froid comme la rosée,
Il faut la redouter toujours.

La morale a son importance :
N'écrasons jamais un petit.
Ne lui causons pas de souffrance ;
Plus d'un grand s'en est repenti.
N'ayons jamais le ton acerbe,
Que notre joug lui soit léger ;
Ne disons pas : c'est un brin d'herbe,
Il peut s'y cacher un danger.

Le faible opprimé se révolte
Contre les abus du puissant.
Celui qui les commet récolte
Ce que son pied sème en passant.
Plus d'une terrible secousse
Naquit d'humbles droits méconnus.
Peuple, rosée, ou brin de mousse,
Foulez-les, il n'en faut pas plus !

A. JOUBERT.

LA PENDULE DU GRAND-PÈRE

Je possède une vieille amie,
Je la connais depuis longtemps.
Notre amitié s'est affermie,
Par de bons procédés constants.
Mais, trouvant beaucoup plus commode
De s'habiller comme autrefois,
Elle n'a pas suivi la mode
Dont elle déteste les lois.

Mes petits-enfants qu'elle adore
(Et son cœur est des moins changeants),
Connaissent peu, je le déplore,
Le respect pour les vieilles gens.
Ils me disent souvent : « Grand-père,
Quand bannirez-vous de ces lieux,
Cette pendule qui n'est guère
De mise avec nos airs joyeux ? »

Mais, moi, je fais la sourde oreille,
En murmurant : c'est bel et bien,
Pourrais-je trouver sa pareille,
Petits-enfants, je n'en sais rien.
Vous ne connaissez qu'une chose :
Ce qui brille à vos yeux charmés.
Mieux vaut rechercher, et pour cause,
Ceux par qui nous sommes aimés.

Je reconnais qu'elle est bien vieille,
C'est pour cela, mes chers enfants,
Qu'avec une ardeur sans pareille,
Je la soutiens, je la défends.
Vous croyez voir les choses nettes :
Si grand-père a de mauvais yeux,
Il a d'excellentes lunettes,
Et tout compte fait, il voit mieux.

En sonnant l'heure, elle rappelle
A mon cœur plus d'un souvenir.
J'ai passé ma vie auprès d'elle,
Comment pourrais-je la bannir ?
Pour vous, elle ne fait entendre
Que des sons de joyeuse humeur.
Méchants, vous voudriez la vendre !
Les ingrats n'ont pas de bonheur.

Nous éprouvons souvent l'envie
De rencontrer un confiden
Mais il importe dans la vie
De savoir faire un choix prudent.
Je n'ai pas peur qu'elle révèle
Tous mes chagrins, tous mes plaisirs.
Et sûr de la trouver fidèle,
Je lui dis mes vœux, mes désirs.

Je lui fais mainte confidence,
Les pieds devant mes chauds tisons,
Et sans y mettre d'importance,
Tous deux, parfois, nous médisons.
En politique, en amourettes,
Lorsque nous rappelons tout bas,
Ce qu'on trouve de girouettes,
Alors nous n'en finissons pas.

Un soir que son doux babillage
Évoquait un tendre secret,
Mon cœur s'agita davantage
Au bruit léger d'un pas discret.

J'écoutai, l'oreille charmée,
Mais j'attendis en vain longtemps.
La porte, hélas ! resta fermée
A ma jeunesse, à mes vingt ans.

Il m'est arrivé de l'entendre
Radoter, pourtant, j'en conviens,
Et ne pouvant plus la comprendre,
Je regrettais les jours anciens.
Réveillant la pauvre endormie,
Je la remontais de ma main,
En disant doucement : « Amie,
Soyez plus exacte demain ! »

C'est là notre commune histoire.
Les gens qui sont devenus vieux,
Sont inégaux, ont l'humeur noire,
Sont chagrins ou capricieux.
Aussi, quand battant la breloque,
Ma pauvre amie est en émoi,
Je ne veux pas que l'on se moque,
Je dis : « Nous sommes comme toi ! »

Il faut redoubler de tendresse
Pour ceux dont nos cœurs sont charmés,
Quand les rides de la vieillesse
Sillonnent leurs fronts bien-aimés.
Ceux que l'âme inconstante oublie
Et que chassent nos yeux blasés,
Nous ont donné toute leur vie,
C'est pour cela qu'ils sont usés.

Qu'importe, quand elle murmure,
Si son timbre est moins argentin,
Si sa voix tremblante est moins pure,
En jasant du soir au matin ?
Il ne suffit pas que la place
Soit vide de tout le passé,
Il faut encor que l'on remplace
Tout ce que l'on aura cassé.

Petits-enfants, j'ai tort peut-être
De ne pas suivre vos conseils,
Madame Rococo peut mettre
Des ajustements sans pareils,
Mais l'âge me rend peu crédule,
Et je crois, sans être savant,
Qu'en fait d'amis ou de pendule,
Celui qui change, perd souvent.

A. JOUBERT.

NOTICE

SUR

DES DOCUMENTS INÉDITS

RARES OU CURIEUX

POUVANT SERVIR

A L'HISTOIRE DE BREST ET DE LA MARINE

Une Société académique qui a son siège dans l'une des villes maritimes les plus importantes de la France, doit accueillir, pour leur donner une large hospitalité dans ses bulletins, tous les documents pouvant jeter une clarté nouvelle sur les événements de mer.

C'est cette considération qui m'a déterminé à présenter un assez grand nombre de documents intéressant Brest et la marine.

Une simple nomenclature de ces pièces suffira pour initier le lecteur à ce qu'elles contiennent et lui en faire comprendre l'importance :

1° Relation du 9 avril, du vaisseau le *Magnanime*, faisant partie de l'armée de M. le comte de Grasse, par M. le comte Le Bègue, commandant de ce bâtiment.

2° Journal du combat du 12, du vaisseau le *Magnanime*,

faisant partie de l'armée de M. le comte de Grasse, par M. le comte Le Bègue, commandant de ce bâtiment.

3° Lettre de M. le maréchal de Castries, à M. le comte de Grasse, en date du 2 juin 1784.

4° Procès-verbal du combat de la division aux ordres du citoyen Desgarceaux, capitaine de vaisseau, contre cinq frégates anglaises, livré le 4 floréal an II de la République française, une et indivisible.

LA FRÉGATE LA " RÉSOLUE "

RELATION DU COMBAT NAVAL DU 4 FLORÉAL AN II DE LA RÉPUBLIQUE

5° Précis d'armement ; journal de navigation et devis de la corvette la *Diligente*, commandée par le capitaine de frégate Moras, an X.

6° Lettre de commandement.

7° Ordres divers.

8° Instructions données par le Préfet maritime de Brest, Joseph Caffarelli, au citoyen Moras.

9° Sauf-conduit, signé : Georges, le roi d'Angleterre, et contre-signé par Lord Harvkesbury. Texte et traduction.

10° Instructions données au citoyen Moras, par l'amiral Villaret-Joyeuse, à bord du vaisseau-amiral l'*Océan*.

11° Ordre donné au citoyen Moras, par Caffarelli.

12° Ordres et instructions donnés au citoyen Moras, par Caffarelli. Quelques pièces signées Jal, Lebrun, Bouvet.

13° Lettre du conseiller d'État, préfet maritime, Caffarelli, au commissaire des hôpitaux, Brest.

14° Les officiers, composant le jury de jugement de l'enseigne de vaisseau Rivoir, à leurs concitoyens.

15° Port de Brest. Bordereau analytique des rapports et autres pièces concernant la navigation des officiers qui ont été jugés par des conseils de guerre, depuis 1793 jusqu'en 1814 compris.

16° Lettres inédites de l'amiral Villaret-Joyeuse, du contre-amiral Martin, du général Moulin, commandant en chef l'armée des côtes de Brest, de Prieur (de la Marne), représentant du peuple, du contre-amiral Cornic, de Le Coat Saint-Haouen, capitaine de vaisseau, commandant des armes au port de Nantes.

Les pièces qui relatent les différents combats soutenus par le vaisseau de ligne le *Magnanime*, renferment des détails précieux qu'on ne trouve point ailleurs. Quoique je me sois livré à un grand nombre de recherches pour savoir d'une manière certaine si ces documents sont inédits, je n'ose l'affirmer, car je n'ai pas la prétention d'avoir pu lire tout ce qui est relatif à ces événements. Il en est de même de la lettre du maréchal Castries, adressée à M. le comte de Grasse.

Quant à la relation du combat de la *Résolue*, dont j'ai l'original sous les yeux, elle a dû être consultée avec fruit par les écrivains maritimes, mais elle n'a jamais été reproduite en entier. Elle est d'autant plus précieuse à consulter, qu'elle est signée par un grand nombre d'hommes composant l'équipage, depuis l'officier de manœuvre jusqu'au maître d'équipage, et qu'un maître calfat et un pilote côtier qui ne savaient point écrire, y ont apposé leur marque, une croix au milieu d'un cercle tracé à la plume où figurent leurs noms et qualités, le tout vu par le lieutenant de vaisseau commandant ladite frégate la *Résolue*.

Pour ce qui concerne les n° 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, dont j'ai les originaux entre les mains, ils sont entièrement inédits. Je n'ai pris dans le journal de navigation,

tout entier de la main du capitaine Moras et signé de lui, que ce qui m'a paru de nature à piquer l'intérêt du lecteur, mais j'ai reproduit intégralement le précis d'armement où les hommes du métier trouveront de quoi glaner. On y rencontrera aussi quelques passages sur les relations un peu tendues qui existaient entre le capitaine Moras et l'ingénieur Ozanne. J'ai conservé avec soin quelques détails relatifs à la révolution qui bouleversa nos colonies, et quelques descriptions dont la vérité n'exclut point le pittoresque. On voit, pour ainsi dire, rejaillir sur elles les sinistres lueurs de l'incendie terrible qui, par sa direction et son étendue, semblait embraser la plaine du Cap.

Les instructions données au capitaine, par l'amiral Villaret, sont entièrement de sa main et signées de lui, ce qui en prouve l'importance. J'en dirai de même de la lettre écrite au commissaire des hôpitaux, par Caffarelli. Mais, s'il a évidemment dicté les deux instructions au capitaine Moras, il ne les a pas écrites de sa main et s'est contenté de les signer.

Le n° 14 n'a nullement la prétention d'être inédit, puisque je l'ai copié sur une plaquette. Mais elle est extrêmement rare, pour ainsi dire introuvable, et jette un jour nouveau sur l'affaire d'un officier de marine appelé Rivoir, et sur les membres du jury qui prononça dans cette cause, jugée devant la cour martiale maritime, le 22 germinal an X. Pour être parfaitement au courant de cette affaire, il faut consulter le *Moniteur* (an IX, p. 777, et 1814, p. 1,089) (1), puis la biographie des hommes vivants qui

(1) Rivoire, commissaire des relations commerciales à Alger (an ix). *Éloge de sa conduite à l'égard de l'Égypte*, 777 (1814), fait hommage au Roi de son ouvrage ayant pour titre : *L'Histoire de la Marine française et de la Loyauté des Marins français*. 1089.

Le général en chef (Menou) se loue beaucoup du zèle et de la

renferme de curieux détails sur ce *Rivoir Saint-Hippolyte*, et surtout l'*Histoire de la Marine française et de la loyauté des Marins sous Buonaparte*, dont cet enseigne est lui-même l'auteur et qu'il présenta au roi Louis XVIII, en 1814.

Le n° 15 est, il faut le dire, bien triste à consulter, puisqu'il n'est qu'une longue et froide nomenclature de nos désastres maritimes, mais il épargne une foule de recherches aux écrivains maritimes et aux lecteurs curieux de connaître le bilan de nos pertes.

N° 16. J'ai déjà eu, il y a longtemps, l'honneur et la bonne fortune de sauver de la poussière presque séculaire de l'oubli un assez grand nombre de lettres inédites de

sagesse des citoyens Rivoire et Dubois-Thainville, commissaires-généraux des relations commerciales à Tunis et à Alger.

Aujourd'hui (26 septemb. 1814), M. Le Chevalier de Rivoire, ancien officier de la marine royale, a eu l'honneur de présenter à S. M. un exemplaire de son ouvrage, intitulé : *Histoire de la Marine française et de la Loyauté des Marins français*. Sa Majesté a daigné accueillir cet hommage avec bonté.

J'ai dit plus haut que le n° 14 : « Les officiers, composant le jury, etc., etc. » était extrêmement rare et pour ainsi dire introuvable. Le futur duc d'Otrante, Fouché, ministre de la police, obéissant aux injonctions de son maître Bonaparte, avait lancé ses plus fins limiers à la recherche de ce document imprimé, pour l'anéantir. J'en dois la communication à la gracieuseté de feu M. Ollivier, capitaine de frégate, que plusieurs de vous, Messieurs, ont connu, et qui était le fils de l'un des membres du jury de jugement de l'enseigne de vaisseau Rivoire. J'ai eu l'honneur et le plaisir de le communiquer à notre si regretté et si savant président, M. Levot, qui en a fait un judicieux usage : mais il n'en a reproduit que des fragments. Ce document est, à mon humble avis, trop important pour être tronqué. Il en est de même d'un autre document signé Bonaparte, dont M. Levot a seulement fait l'analyse et dont je vais avoir l'honneur de vous donner lecture. Vous allez voir que d'un coup de sa botte consulaire, Bonaparte envoie les membres du jury sur le banc des accusés.

Villaret-Joyeuse, en les faisant reproduire sur une feuille locale. Les documents inédits nouveaux, dûs à la plume de cet amiral, et que je reproduis ici, avec d'autres lettres émanées de personnages assez marquants, méritent aussi au point de vue historique, qu'on secoue la poudre qui les couvre.

Je crois utile de faire observer, en terminant, que je me suis sévèrement attaché, dans la transcription de ces divers documents, à reproduire les excentricités d'orthographe et de style dont les originaux sont émaillés. Cette espèce de photographie peut offrir un objectif d'intéressante étude à ceux qui ne jugent du degré d'instruction des hommes, quelle que soit d'ailleurs l'importance des fonctions dont ils ont été revêtus, que par leurs autographes.

Le Bibliothécaire-Archiviste,
MAURIÈS.

~~~~~  
*Rélation du 9 avril, du vaisseau le MAGNANIME, faisant partie de l'armée de M. le comte de Grasse.*

Presque toute la nuit du 8 au 9, nous avons été en calme sous la Dominique. A trois heures du matin, on a entendu des signaux sous le vent, un peu de l'arrière de nous. A cinq heures et demi, j'ay reconnu distinctement l'ennemi, dont on a fait signal au commandant beaucoup de l'avant à nous ; alors on a donné ordre au convoi de tenir le vent, forcer de voiles et rallier la terre. L'armée française dans cet intervalle s'est rassemblée et a tenu le vent bord sur bord ; l'ennemi heureusement en calme, nous en a donné le tems ; alors le convoi se trouvoit en sûreté au vent à nous.

Nous sommes mis en ligne, les amures à tribord. Le combat a commencé à neuf heures trois-quarts par les deux avant-gardes. La nôtre a dépassé celle de l'ennemi qui avoit tout sur le mât. Un nouveau chef de file leur a fait faire de la voile sous les deux huniers ; nôtre avant-garde en panne les a bientôt eus par son travers. Chacun de nos chefs ayant ordre de conduire leur escadre, M. de Vaudreuil a fait signal de serrer l'ennemi au feu, ce qui a été exécuté. Le combat a recommencé et a duré jusqu'à deux heures de l'après-midi. L'ennemi étoit au nombre de trente-six en ligne, dont quatre à trois-ponts, et nous n'étions que trente-trois. Il n'y a presque eu que les avant-gardes qui aient donné.

A deux heures, on a fait signal de tenir le vent et de forcer de voiles. L'ennemi restant sous le vent qu'il ne paroissoit pas chercher à tenir, on voyoit un de leurs vaisseaux sans mâts de hune. J'ay eu dans ce combat quatre hommes tués, deux blessés grièvement et deux moins dangereusement.

J'ay eu un éclat qui m'a fait une légère contuzion au genouil, M. Dufossé, officier auxiliaire, une plus forte au poignet, mais il est trop brave pour que cela lui ait fait quitter (*sic*) son poste.

J'ay eu quinze boulets dans le corps du navire, dont quelques-uns sous l'eau assés dangereux, trois dans ma mâture dont des jumelles ont réparé le mal en partie. Mais j'ay été très-maltraité dans mon graiment et dans mes voiles, forcé même à changer ma grande voile, ce qui m'a beaucoup gêné dans le louvoyage du canal qui a suivi.

J'ay eu par mon travers, pendant près d'une heure, un vaisseau à trois-ponts, mais qui tiroit mal et lentement.

J'ay tiré quatre cent seise coup de canons.

A bord du *Magnanime*, ce 17 avril 1782.

Ce vaisseau était de 74 canons et avait pour capitaine, M. le comte Le Bègue.

Dans Kerguelen (relation des combats et des événements de la guerre maritime de 1778) on trouve le nom de l'officier auxiliaire cité dans le rapport du comte Le Bègue, écrit Defosse. Il y figure aussi au nombre des blessés ainsi que son capitaine.

#### MAURIÈS.

L'original de la copie que nous transcrivons porte en marge, à la première du recto : Receu le 27 may par le *Richmond-Mortemart*. La *Richmond* était une frégate commandée par le capitaine vicomte de Mortemart. Sur la seconde feuille, au verso et à rebours on lit : papiers de marine.

Il est bon de faire remarquer qu'on lit dans le jugement rendu par le conseil de guerre (Lorient, 21 mai 1781) : Le Conseil décharge de toute accusation le sieur Le Bègue, capitaine de vaisseau, commandant le *Magnanime* ; lui enjoint d'être, à l'avenir, plus circonspect dans ses termes et expressions qu'il ne l'a été dans son journal et son compte-rendu au Ministre...

Loue la mémoire de M. le vicomte de Mortemart, commandant la frégate la *Richmond*, dont la manœuvre hardie a été utile au *Glorieux*. Sa conduite valeureuse justifie les regrets que le corps conserve d'avoir perdu ce brave militaire.



*Journal du combat du 12, du vaisseau le MAGNANIME, faisant partie de l'armée de M. le comte de Grace.*

Le 12 avril 1782, l'armée française étant à luvoyer dans le canal des Saintes, j'ai eu connoissance le matin d'un de nos vaisseaux dématé, remorqué par une frégate beau-

coup sous le vent à l'armée : le *Général* et le *Triomphant* étoient eux-mêmes sous le vent. Il a fait signal de ligne de bataille dans l'ordre renversé et celui de raliment à la plupart des vaisseaux qui avoient doublé les Saintes.

Je me trouvois moi-même à la bordée au vent de tout. Peu après, il a fait signal de se préparer au combat : la ligne étoit mal formée et un quart des vaisseaux n'étoient pas ralliés. L'ennemi étoit formé en bataille tribord amures.

Ce malheureux combat ne m'a paru engagé que pour couvrir notre vaisseau dématé.

A huit heures, notre *Général* a fait signal d'arriver au S.-S.-O., ce qui nous portoit sur l'ennemi. Au même moment le combat a commencé par les vaisseaux de l'arrière-garde devenue l'avant-garde. Les vents ayant pris du sud, nous avons été forcé d'arriver, ce qui a facilité l'arrière-garde ennemi de couper notre ligne; alors on s'est trouvé si fort mêlé avec l'ennemi qu'on étoit au moment de s'aborder.

Un vaisseau à trois-ponts m'a passé à toucher mes vergues; j'ai été assez heureux pour le forcer d'arriver au point de pouvoir lui tirer des coups de canon dans sa poupe qui a également reçue la bordée du *Réfléchi* qui me suivoit et qui avoit remplacé le *Destin*, mon matelot de l'arrière pour le moment qui par une très-belle manœuvre a arrivé pour doubler sous le vent le vaisseau à trois-ponts, pour me soutenir au cas que j'en fus abordé.

A dix heures, le calme nous a pris, une partie des ennemis au vent avoient de la fraîcheur. Ils ont tombés sur les nôtres sans ordre. Le combat dès lors a cessé d'être général.

J'avois environ cent hommes hors de combat. J'ai tiré neuf cent cinq coups de canons. Je n'avois pas une manœuvre à faire agir, mes voilles en lambeau, mon mât d'artimon percé de part-en-part, mon mât de misaine

offensé, sept coups de canon dans mon beaupré, mon petit mât d'hune hors d'état de porter sa vergue, celle de misaine percée de plusieurs boulets, environ à douze pieds du bout, de façon à ne pas permettre le brassiage, la grande vergue rompue dans son milieu, un boulet qui persoit de part-en-part mon grand mât, mon grand collier coupé, je ne pèse pas sur les autres maux moins considérables.

Étant sans mouvement, je n'ai jamais pu rallier nos vaisseaux, suivant l'ordre répété des chefs.

Cependant on tiroit toujours sur moi, mais d'un peu loin, et, quoique les boulets me tuassent du monde, j'empêchois de tirer, pour ne pas attirer l'attention des ennemis, ce qui m'a réussi. J'ai vu, dans l'intervalle le *Glorieux* démâté de tous mats, l'*Ardent* et l'*Hector* amenés. L'ennemi pouvoit également m'y forcer, s'il ne m'avoit pas négligé.

Étant enfin parvenu à faire arriver mon vaisseau, je me suis mis sous le vent de ceux des nôtres qui se battoient et je me suis mis en état de pouvoir fuir sur le large ou vent arrière, ne m'étant pas possible de tenir le plus près.

A une heure un quart, signal à notre avant-garde de tenir le vent (le feu alors cessa sur moi) ; j'ai répondu par un signal que je ne pouvois exécuter l'ordre, et, peu après, que je n'étois plus en état de combattre.

A trois heures un quart, ordre à notre escadre de virer vent devant tout à la fois : comme cela m'étoit impossible, j'ai viré vent-arrière. J'avois eu le tems de rendre le mouvement de mes vergues moins dangereux. J'en ai risqué la manœuvre, pour masquer à l'ennemi ma fuite forcée ; mais comme il étoit de toute impossibilité de venir au vent, je m'écartois toujours. Le désordre étoit alors tout-à-fait dans notre armée, et je vis plusieurs de nos vais-



seaux, avec le même signal que moi, arriver tout-à-fait.

J'ai ordonné la route au N.-O., les vents au N.-E., petit frais.

Le combat continuoit toujours dans les vaisseaux engagés; le feu n'a entièrement cessé qu'à sept heures du soir. Tous nos vaisseaux m'ont dépassés successivement : on sait que j'ai toujours mal marché. Je me suis incessamment trouvé le dernier, déterminé forcément à me rendre, si j'étois joint par plusieurs vaisseaux.

Le *Triomphant* m'ayant dépassé à portée de la voix, j'ai pris les ordres de M. le marquis de Vaudreuil, qui m'a répondu de faire le plus de voile possible pour fuir l'ennemi; ne pouvant le suivre et me voyant seul, j'ai travaillé à faire des jumelles, à épisser toutes mes cordes et mis en place un grand mât de perroquet. La veille du combat, j'avois eu dans le canal mon-mât d'hune rompu, et, pour ne pas perdre un tems précieux, dans le louvoyage de l'armée, je ne m'étois pas donné le tems de guinder mon mât de grand perroquet.

A huit heures du soir, j'ai vu dans l'armée ennemie un vaisseau embrasé qui a incontinent sauté en l'air.

Pour le moment, je découvre huit coups de canons à l'eau et cinquante-deux dans l'accastillage; *on s'accorde dans mon vaisseau à dire que l'ennemi étoit au nombre de quarante ou quarante deux en ligne, et nous n'étions, tout compris, que trente et un.*

Le 13, le matin, je n'ai heureusement vu aucun vaisseau derrière moi, mais plusieurs des nôtres à perdre de vue devant moi, ce qui m'a fait voir qu'ils avoient pris la même route. J'ai alors ouvert mes paquets en cas de séparation, et j'ai reconnu que celle que je faisais étoit bonne, mais je n'ai point osé changer mon petit mât d'hune qui me feroit perdre du tems, jusqu'à que je sois assés a

l'écart pour n'avoir plus rien à craindre. Si je puis gagner un port de Portorico, sans être joint par plusieurs, je me flatte de sauver le vaisseau du roy.

D'une autre écriture que le corps de la lettre, sont les mots suivants :

« Reçue par le *Conquérant*, 24 juillet 1782. »

Ce vaisseau de 74, capitaine de Lagrandière, se maintint constamment à son poste et suivit les mouvements de son chef d'escadre, étoit entré au Cap Français depuis le 23. C'est là probablement que ce journal lui fut remis. Il n'est pas de l'écriture du comte Le Bègue, les fautes d'orthographe y abondent, mais il l'a revu, a corrigé quelques mots, et a même ajouté de sa main les quelques lignes que nous avons soulignées, et qui n'existent pas dans un autre exemplaire que nous avons sous les yeux et qui porte ces mots : Reçu par le *Saint-Esprit*, 28 juillet 1782. Ce dernier a de plus que l'autre la date suivante : avril 1782.

---

*Copie de la Lettre de M. le maréchal de Castries à  
M. le comte de Grasse, en date du 2 Juin 1784.*

Le Roy a lu, Monsieur, la lettre par laquelle vous recusés d'avance les membres du Conseil de guerre, et vous suppliés Sa Majesté de vous juger elle-même. Sa Majesté n'a point approuvé les motifs de réclamation anticipée que vous formé (*sic*) contre le jugement définitif qui devoit être rendu par le Conseil de guerre assemblé à Lorient; elle n'a pas pu les approuver davantage depuis que le jugement est connu. Sa Majesté a fait examiner et a examiné elle-même avec la plus grande attention tous les chefs d'accusation qui se trouvent compris dans les

titres et mémoires que vous avez répandus en Europe et que vous avez portés contre l'armée navale dont vous aviez le commandement, elle a veü que toutes les inculpations de désobéissance aux signaux et d'abandon de pavillon amiral, dans la journée du 12 avril 1782, étoient détruites par le prononcé du Conseil de guerre et qu'on ne pouvoit attribuer aux fautes particulières qui ont été commises, la perte de la bataille.

Il résulte de ce jugement, que vous vous êtes permis de compromettre par des inculpations mal fondées, la réputation de plusieurs officiers, pour vous justifier, dans l'opinion du public, d'un événement malheureux dont vous auries peut-être pu trouver l'excuse dans l'infériorité de vos forces, dans l'incertitude du côté des armes, ou dans des circonstances qu'il vous étoit impossible de maîtriser.

Sa Majesté veut bien supposer que vous aves fait ce qui étoit en votre pouvoir pour prévenir les malheurs de la journée, mais elle ne peut avoir la même indulgence sur les torts que vous imputés injustement à ceux des officiers de la marine qui se trouvent déchargés d'accusation.

Sa Majesté, mécontente de votre conduite à cet égard, vous deffend de vous présenter devant elle. C'est avec peine que je vous transmets, Monsieur, ses intentions et que j'y ajoute le conseil d'aller dans la circonstance actuelle dans votre province...

---

*Procès-verbal du combat de la division aux ordres du citoyen Desgarceaux (1), capitaine de vaisseau, contre cinq frégates anglaises, livré le 4 floréal an II de la République française, une et indivisible.*

## LA FRÉGATE LA « RÉSOLUE »

---

### RELATION DU COMBAT NAVAL DU 4 FLORÉAL AN II DE LA RÉPUBLIQUE

*Liberté, Égalité ou la Mort.*

Aujourd'hui quatrième jour de floréal, an II de la République française, une et indivisible ; la frégate la *Résolue*, commandée par le lieutenant de vaisseau Le Puillon, et

---

(1) Il est fait mention de ce même Desgarceaux dans une séance de la Convention (4 mai, l'an II de la République française).

Un secrétaire fait lecture d'une lettre du citoyen Desgarceaux, lieutenant de vaisseau, commandant l'avis de la République le *Furet*, en voici l'extrait :

« Cherbourg, 29 avril (1793).

» Samedi, 27 du courant, le citoyen Jean Mallon, commandant les forces de la République dans la Manche, me donna ordre de sortir avec l'*Espiègle*, pour aller reconnaître des ennemis que les côtes signalaient ; à quatre heures du soir, je mis sous voile ; à cinq heures, je reconnus que le plus près de ces navires était une frégate ; elle ne me restait plus qu'à une lieue un quart. On voyait encore à l'horizon deux autres navires qui paraissaient très-gros.

» Je me décidai à virer de bord, et fis signal à l'*Espiègle* de me suivre. Nous vinmes à petite distance de la rade de Cherbourg ; à six heures et demie, je signalai au commandant les forces que j'avais découvertes, et je revirai de bord, à courir au large.

» L'intention de l'ennemi était de nous couper le chemin du port ; il cherchait à passer sous le vent pour nous prendre entre son feu et

en compagnie des frégates l'*Engageante*, la *Pomone* et de la corvette la *Babet*, formant la division aux ordres du citoyen Desgarceaux, capitaine de vaisseau, avons eu connaissance de cinq voiles dans le O.-S.-O., que nous a signalé la *Pomone*, à 4 heures 50<sup>m</sup> du matin. A 5 heures, le commandant nous a hélé de prendre nôtre poste, de faire branle-bas et de nous préparer au combat.

Les vents étaient alors variables du S. au S.-S.-O., courant bas-bord amures et l'ennemi tribord, loin sous le

---

celui d'une frégate à laquelle nous l'avions vu faire des signaux à six heures. Je le devinai, et le laissai arriver pour le prévenir.

» Je me consultai avec le lieutenant Cornic, commandant l'*Espiegle*, qui, comme moi, ne portait que dix canons, pour savoir si nous l'attendrions. La frégate ennemie ne portait que vingt-quatre canons en batterie, d'un calibre bien supérieur au nôtre.

» Mais voyant briller sur le visage de nos équipages la généreuse envie de se signaler, ayant eu la satisfaction de les entendre commander à marcher au feu dès la première disposition que nous leur en fîmes ; glorieux de commander à de si braves gens, nous résolûmes à l'attendre. L'ennemi venait sur nous avec flamme et pavillon national. Nous arborâmes les couleurs de la liberté, et nous nous rangeâmes en ligne. Lorsqu'il fut au vent à nous, il vint pour nous présenter le travers, il hissa le pavillon anglais et commença le feu. Ses boulets vinrent tomber à soixante brasses au-delà de nos bâtiments, sans qu'aucun nous atteignit.

» L'*Espiegle* qui se trouvait le plus près de lui, lui répondit par toute sa volée. Un instant après nous lui envoyâmes la nôtre ; nous nous sommes canonnés réciproquement pendant une demi-heure, au bout de laquelle l'ennemi a gagné le large ; nous l'avons suivi quelque temps, mais voyant la frégate qui était au large s'approcher au bruit du canon, nous nous sommes décidés à rentrer dans le port, pour lequel nous avons fait route.

» Nous avons vu quelques-uns de nos boulets tomber au bord de l'ennemi.

» Je dois les plus grands éloges à la bravoure et à l'habileté du lieutenant Cornic, qui m'a toujours secondé à propos. Mon état-major, et tout mon équipage se sont conduits en vrais républicains.»

vent de nous. Ayant pris nôtre poste et approché ces bâtimens, nous avons distingué que c'étaient cinq frégates, lorsqu'elles portaient pavillon tricolor. Nôtre commandant a fait de suite des signaux de reconnaissance auxquels elles n'ont point répondues, et à 5 heures 45<sup>m</sup>, ayant amenés le pavillon et flamme national, ont hissé de suite pavillon anglais assuré d'un coup de canon : Nous avons de même assuré le nôtre, et aussitôt l'ennemi, quoique hors de portée, nous a envoyé sa volée, à laquelle l'*Engageante*, la *Pomone* et la corvette la *Babet* ont ripostées très-vivement.

A six heures un quart, le commandant nous a fait signal de tirer à boulet, dès que nous serions à portée; au même instant, l'ennemi a viré de bord pour courir comme nous.

A six heures 20<sup>m</sup>, nôtre commandant nous a signalé de prendre stribord amures pour courir à-contre bord de l'ennemi; à six heures et demie, l'*Engageante* nous a fait signal de revirer tous à la fois : ainsi de serre-file de la colonne, nous sommes devenus chef de file, courant alors comme l'ennemi, mais nous trouvant sous le vent à lui, à portée de canon.

A six heures trois-quarts, le commandant nous a ordonné de serrer la ligne, nous avions alors le perroquet de fougue sur le mat, et y avons mis de suite notre grand hunier. A la même heure, la *Pomone* et l'*Engageante*, ainsi que la *Babet* qui se trouvait éloignée sous le vent de la *Pomone*, ont engagées le combat avec la tête de l'ennemi; ce qu'il nous était impossible de faire sans rompre la ligne, nos canons ne pouvant pointer. A sept heures 20<sup>m</sup>, nous avons commencé le feu : un instant après nous avons demâté la frégate anglaise commandante de son grand mât de hune, coupé sa vergue de petit perroquet et fait tomber son pavillon à la mer.

La corvette la *Babet*, n'ayant pas la marche, et se trouvant de l'arrière à la *Pomone*, a été criblée par les frégates ennemies, malgré sa résistance ; dématée de son petit mât de hune, deseparée de son grand perroquet et perroquet de fougue, elle a restée au pouvoir de l'ennemi. Nous nous battions toujours, la *Pomone*, l'*Engageante*, et nous contre les quatre autres frégates. A huit heures et demie, le commandant nous a fait signal de forcer de voile, et a passé de suite au vent à nous, il est devenu chef de file, et nous nous sommes trouvés au centre, nous battant toujours vivement contre les quatre frégates.

A neuf heures, l'*Engageante* nous a fait signal de serrer la ligne et le vent, elle était alors un peu éloignée de nous de l'avant : nous nous battions toujours, la *Pomone* et nous contre l'ennemi. A neuf heures trois-quarts, la *Pomone* a signalé qu'elle avait des avaries dans son portelloff de tribord ; de suite le commandant lui a signalé de forcer de voile ; mais elle avait ses voiles criblées, et était dématée de son petit mât de perroquet. A dix heures, elle a dématé de son grand mât et de son mat d'artimon. Un instant après, le feu a pris à son bord, en avant du tronçon du mat d'artimon, et une des frégates anglaises étant alors arrivée sur elle, après plusieurs volées tirées à portée du mousquet, l'a forcée de se rendre après une résistance des plus opiniâtres. Avant de se rendre, on était parvenu à éteindre le feu.

Nous ne cessons point de nous battre, l'*Engageante* et nous, contre les autres frégates que nous laissons un peu de l'arrière. A dix heures et demie, le commandant nous a signalé de forcer de voile : nous étions alors deseparé de majeure partie de nos manœuvres, nos voiles criblées, sept de nos haubans coupés, notre grand mât avait reçu plusieurs boulets, dont deux l'avait traversé en deux endroits, quatre hommes tués et treize blessés. Nous avons

néanmoins exécuté le signal le plus promptement possible.

A dix heures 50<sup>m</sup>, l'*Engageante* nous a hêlé que le citoyen Desgarceaux était blessé, et qu'elle nous laissait le commandement. A onze heures, étant un peu éloigné de l'ennemi, nous avons hêlé à l'*Engageante* de forcer de voile pour relâcher au premier port de France.

A onze heures quarante minutes, nous avons perdu la *Pomone* et la *Babet* de vue. Les trois frégates ennemies continuant de nous chasser et ayant la marche supérieure à l'*Engageante*, nous avons recommencé le combat, ne voulant point abandonner cette fregatte ; mais après avoir éprouvé l'inégalité de nos forces, demâtés comme nous étions, nous avons signalé à l'*Engageante* de forcer de voile. A une heure et quart nous avons répété le même signal. Nous nous battions alors en retraite, toutes deux sans ordre, pour avoir plus de facilité à tirer ; elle n'a pas répondu au signal. L'ennemi nous approchait toujours ; un instant après il nous a joint : alors l'*Engageante* et nous ayant reformé la ligne, nous avons recommencé le combat.

A une heure quarante minutes, l'*Engageante* ayant été demâté de son grand mât de hune et hors d'état de faire aucune manœuvre, nous trouvant à portée de canon de deux frégates, nous avons forcé de voile, et, ayant eu l'avantage de la marche, nous nous sommes écartés. L'*Engageante*, toute dematée, continuait de se battre avec la troisième frégate anglaise, tandis que les deux autres nous donnaient la chasse, contre lesquelles nous nous battions en retraite, continuant à les éloigner.

A une heure cinquante minutes, nous avons eu connaissance que l'*Engageante* avait amené ; mais non sans une très-longue et vigoureuse résistance. A deux heures, nous avons pris sribord amures, les vents alors au O. et



O.-S.-O., pour tâcher de gagner le vent et serrer la terre, étant chassés par les frégates ennemies qui cherchaient à prendre nos eaux.

Passant à contre-bord l'une de l'autre, elles nous ont envoyé leur volée, mais hors de portée, et sont venues revirer dans nos eaux. Nous étions pour alors traverser d'Abrevrac qui nous restait au sud, distance de six lieues. A quatre heures un quart, nous avons fait nos signaux de reconnaissance avec la terre. A quatre heures et demie, l'ennemi a cessé de nous chasser et a paru faire route vers le N.-N.-O. du compas. Enfin, après plusieurs bords nous avons mouillé au bas de la rivière de Morlaix, par vingt-six brasses d'eau, fond corail et coquillage.

Fait à bord de la frégate de la République, la *Résolue*, les jour et an susdits.

L'officier de manœuvre Saffré; Pierre Veillet, officier; le sous-chef d'administration Michel; Moine, officier; Gauvain, enseigne des vaisseaux; le lieutenant en pied, Locsupier; Vibert, lieutenant du détachement; Basil, maître armurier; Benset, capitaine d'armes; Courton, maître canonnier; Damnellos, Gellebart, maître d'équipage; marque X de Biorin, maître calfat; marque X, du citoyen Leloeq, pilote côtier.

Vu par le lieutenant de vaisseau, commandant  
ladite frégate,

LE PULLON.

Il est bon de voir comment Barère, au nom du Comité de Salut public, rend compte à la Convention, du combat de la division du citoyen Desgarceaux, capitaine de vaisseau, contre cinq frégates anglaises. Le fameux rapporteur, le pompeux auteur de ces bulletins auxquels on donna le nom de Carmagnoles, celui à qui Saint-Just lui-

même disait : « Tu fais trop mousser nos victoires, » excelle autant à exagérer les victoires de la République qu'à en atténuer les défaites. C'était d'ailleurs le moyen de faire à ses auditeurs et à la patrie tout entière, qui recevait ces glorieux bulletins, puiser l'espérance au sein même de nos désastres.

« Voilà, dit-il, en parlant des prises opérées par nous, voilà pour les opérations pacifiques du commerce ; les opérations guerrières n'ont pas présenté le même succès. Deux de nos frégates, allant de Cancale à Brest, ont été rencontrées par une division de frégates et un vaisseau anglais ; l'infériorité du nombre et des forces ne pouvait arrêter des républicains. Ils pouvaient éviter le combat, ils l'ont donné ; ils ont pensé que des républicains ne connaissaient la fuite sur aucun élément.

« Le combat a duré sept heures ; le pavillon de la République a été défendu avec une intrépidité digne d'éloges. La *Pomone* avait déjà des succès : elle était parvenue à désarmer le commandant anglais de son mâit de hune, lorsque les autres frégates anglaises sont toutes venues l'attaquer ; il a fallu céder à une force aussi disproportionnée. Nous n'avons pas de nouvelles de la *Babet*, et l'*Engageante* est revenue apportant ces nouvelles qui, quoique désavantageuses, ne doivent servir à des âmes républicaines que pour y nourrir plus fortement la haine du nom anglais et le vœu de l'anéantir. Ils la célébreront, cette nouvelle, les gazetiers payés par Pitt. Eh bien ! qu'ils célèbrent la valeur de plusieurs frégates et d'un vaisseau de ligne anglais contre deux frégates et une corvette ! les cris de l'insolence anglaise sont entendus à Brest, et la République saura punir Albion de ses crimes envers l'humanité.

« C'est au commerce ruiné de ces avarés insulaires, c'est aux traits de la bravoure de nos marins à nous dé-

dommager de ce léger désavantage, en attendant que la marine de la République fasse un 10 août sur l'Océan et brise le sceptre britannique qui le tyrannise.

• Que les Anglais apprennent en même temps ce que leurs esclaves ont eu de succès dans la Flandre maritime, hier et avant-hier. Que les gazettes ministérielles transmettent aux seigneuries parlementaires et à l'honorable ministère de Georges, les derniers événements de la coalition sur les bords de la mer. Ici, je n'ai qu'à lire, et, après que vous m'aurez entendu, je ne proposerai qu'un décret d'une ligne ; quelques mots des représentants du peuple suffiront aux républicains de l'armée du Nord. »

« Après avoir lu ces nouvelles officielles à la Convention, ajoute Barère, il ne convient de lui présenter que des récompenses dignes des républicains ; au milieu des victoires de la liberté le style des décrets doit être le style des inscriptions antiques.

• Voici le décret que le Comité vous propose :

• La Convention nationale déclare que l'armée du Nord ne cesse de bien mériter de la patrie. »

Ce décret est adopté au milieu des transports unanimes, ajoute le *Moniteur*, et la séance est levée, à deux heures, au bruit des applaudissements.

J'ai souvent ouï dire à quelques vieillards qui avaient assisté aux grandes séances de la Convention, si souvent transformée en arène de gladiateurs, que rien ne pourrait rendre l'effet prodigieux et magnétique produit par ce Barère, lorsque, le front relevé, pétrissant, pour ainsi dire, d'une main le marbre de la tribune, et tenant de l'autre son rapport, il le lisait ou plutôt le déclamait d'une voix au timbre métallique et puissant.

Quoique sobre de gestes, comme le furent, je crois, les orateurs antiques, il soulignait par son accentuation les phrases à effet et au son desquelles frémissaient les tri-

bunes bondées de monde et qui traduisaient leurs sensations par de frénétiques applaudissements. Le lecteur, tout en faisant briller les ciselures de ses phrases, jetait de temps-en-temps un regard sur les flancs de cette Montagne où siégeaient les membres les plus fougueux de la Convention, qui, séduits par le charme de son discours, faisaient éclater leur enthousiasme en tributs de bravos. Parfois il se tournait vers les bancs de ces fameux comités de salut public et de sûreté générale, dont il n'était pour ainsi dire, en cette pompeuse circonstance, que l'intelligent et harmonieux écho. On eut dit qu'il cherchait à lire sur les diverses physionomies le résultat produit par sa brillante phraséologie.

Maximilien Robespierre, au front livide et blême, comme celui de l'envie, aplati comme celui de la panthère, laissait jaillir, sous le verre bleu des lunettes qui cachaient son œil fauve, un fugitif éclair. Ses lèvres comprimées laissaient percer l'orgueil et le dédain. C'est lui qui plus tard, dans son fameux discours du 8 thermidor, s'écria, en parlant de Barère : « On vous parle beaucoup de vos » victoires avec une légèreté académique qui ferait croire » qu'elles n'ont coûté à nos héros ni sang ni travaux : » racontées avec moins de pompe, elles paraîtraient plus » grandes. Ce n'est pas par des phrases de rhéteur, ni » même par des exploits guerriers que nous subjuguons » l'Europe, mais par la sagesse de nos lois, par la majesté » de nos délibérations et par la grandeur de nos carac- » tères. »

Saint-Just, qui, suivant l'expression pittoresque de Camille Desmoulins, portait sa tête comme un Saint-Sacrement, et dont le buste rappelait le marbre qui reproduit Antinoüs, laissait lire sur son visage un sourire d'ironie, en écoutant les périodes sonores et cadencées de Barère. Sur un front austère comme celui d'un moine, et

silloné de rides profondes, creusées plus par les soucis d'une ambition dévorante que par les griffes du remords, le sombre Billaud-Varennes laissait poindre un rayon de joie. Le rictus de Marat devenait plus large, et la future victime de Charlotte Corday secouait sa tête crépue que recouvrait un mouchoir qui ne brillait ni par son élégance ni par sa propreté. Carnot qui savait si bien organiser la victoire, et dont la main a trop souvent signé des arrêts et des listes fatales qu'il ne s'est pas donné la peine de lire, était suspendu aux lèvres de l'orateur qui savait, avec tant de dextérité, donner aux succès et même aux défaites le brillant vernis de son style. Collot-d'Herbois, se souvenant de son ancienne profession d'acteur dans laquelle il n'avait pas recueilli que des applaudissements, semblait prendre plaisir à suivre le lecteur dans ses brillantes évolutions. Le cul-de-jatte Couthon, faisant trêve aux accès de la toux violente qui parfois secouait sa poitrine, prêtait une oreille satisfaite aux phrases mélodées de Barère. Danton, que les coups de canon du 10 août ont porté au ministère de la justice, permettait de deviner sur sa figure énergique et franche les sentiments qu'il éprouvait dans son âme émue : A côté de lui Camille Desmoulins qui devait bientôt gravir, et non sans regret, les marches de l'échafaud avec son illustre ami, souriait en prenant des notes qui devaient servir au prochain numéro de son *Vieux Cordelier* où il traduisait d'une manière si pittoresque une immortelle page de Tacite.

Barère, le front radieux, descendait de la tribune au milieu d'une explosion d'applaudissements, et allait reprendre, en secouant son jabot de dentelles, sa place entre Saint-Just et Robespierre.

MAURIÈS.

(A suivre).

---

LE 16 MAI 1864

A

## LA MARTINIQUE

---

Le 15 mai 1864, un dimanche soir, le gouverneur de la Martinique, l'amiral Maussion de Candé, réunissait à sa table quelques intimes de la maison. Ce n'était point un dîner officiel, il en avait même le caractère tout opposé, et devait faire trêve à la série des grandes réceptions qui, pendant le passage de l'expédition du Mexique, avaient ouvert les salons du gouvernement aux généraux, aux amiraux, aux commandants et aux officiers de toutes les armes du corps expéditionnaire. Ce soir-là, l'amiral donnait libre cours à cette humeur charmante qui faisait de lui, à ces moments heureux, l'homme le plus agréable qu'il fût possible de rencontrer. Cette relâche à la solennité ordinaire du milieu, avait réagi sur les convives eux-mêmes, qui, encouragés par la bonhomie du maître et de la maîtresse de la maison, avaient, eux aussi, mis leur attitude au diapason du jour. Après une fatigante journée coloniale, l'esprit se sent spontanément porté à une détente nécessaire. Le grand ennemi, le soleil, a disparu, la fraîcheur et l'ombre ont envahi l'atmosphère : causer librement autour d'une table bien servie, où les fleurs n'ont pas tout envahi, et d'où l'on entend le murmure

discret d'un jet d'eau voisin, c'est un repos plein de charme et l'oasis d'une étape laborieuse. Tout faisait présager aux invités de l'amiral une paisible et charmante fête, quand au milieu du dîner un planton vint annoncer que la vigie du fort Saint-Louis avait aperçu, du côté du cap Salomon, les feux d'un grand navire qui semblait se diriger rapidement dans la nuit vers la rade de Fort-de-France. Cette nouvelle produisit sur la gaieté et l'entrain des convives un singulier effet : chacun pressentit un événement sérieux, et la préoccupation du gouverneur se communiquant à tous, un silence presque complet succéda au laisser-aller d'une conversation générale des plus animées.

Quel était ce navire arrivant ainsi dans l'ombre ? qui lui donnait tant d'assurance de s'avancer la nuit vers le mouillage, et quelle mission pressante lui faisait ainsi abandonner toute prudence dans l'atterrissage ? Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, l'apparition du planton de service avait jeté sur ce festin, que je ne comparerai pas à celui de Balthasar, non l'épouvante, au moins la glace d'une anxieuse curiosité.

Les minutes s'écoulèrent presque silencieuses, entremêlées de quelques brèves observations du maître de maison. Chacun prêtait l'oreille au calme du dehors, car on pensait bien qu'avant peu de temps un nouveau message apporterait quelques renseignements sur le mystérieux navire, au-devant duquel une embarcation avait été envoyée.

L'attente ne fut pas longue ; on arrivait au dessert, quand des pas pressés se firent entendre sous le péristyle de l'Hôtel du gouvernement. L'aide-de-camp de service qui s'était levé de table aussitôt, revint annoncer au gouverneur que le capitaine de vaisseau Morier, commandant la frégate française la *Thémis*, qui venait de mouiller, de-

mandait à lui parler avec une autre personne en habit bourgeois. M. de Candé donna l'ordre de faire entrer ces messieurs, et leur fit faire place à table, à sa droite et à sa gauche.

Le commandant Morier, dont tout le monde dans la marine a connu l'expressive et franche physionomie, entra suivi d'un monsieur couvert d'un vêtement uniforme en coutil à carreaux, d'une main un *stick*, de l'autre un chapeau à très-petits bordés, et les yeux cachés par de larges conserves. « Amiral, dit le commandant Morier, je viens vous annoncer que la *Novara*, qui porte l'empereur et l'impératrice du Mexique, sera ici demain, et j'ai l'honneur de vous présenter M. Eloin, secrétaire particulier de Leurs Majestés Impériales. »

Cette nouvelle tomba comme une bombe au Gouvernement où personne ne s'attendait à cette visite, dont l'amiral de Candé n'avait été nullement prévenu. Voici quelles circonstances l'avait amenée.

On sait dans quelles conditions s'était faite l'expédition du Mexique, et à la suite de quels pourparlers diplomatiques Ferdinand Maximilien, archiduc d'Autriche, avait accepté la couronne du Mexique. Le 10 avril 1864, la belle résidence de Miramar, si merveilleusement située aux bords de l'Adriatique, en face de Venise, avait été le théâtre d'un des actes les plus importants de cette étrange histoire, l'une des plus dramatiques de ce siècle, si fécond cependant en événements tourmentés. Devant une députation mexicaine, l'archiduc Maximilien acceptant la couronne impériale du Mexique, jura sur les Évangiles « de défendre son indépendance et de conserver l'intégrité de son territoire », et signa enfin le traité de Miramar, qui réglait les rapports du nouvel empire avec la France. A ce moment le pavillon mexicain fut arboré sur la tour du palais, et salué de vingt et un coups de canon par la fré-



gate autrichienne *Bellona*, et la frégate française la *Thémis*, mouillées sous les murs de Miramar. Dans la journée du 14 avril, l'Empereur et l'Impératrice, abandonnant la demeure paisible où tant d'heureux jours avaient coulé pour eux, s'embarquèrent à bord de la *Novara*, belle frégate qui, escortée de la *Thémis*, devait les conduire vers les plages mexicaines. Après une relâche à Cività-Vecchia, pendant laquelle Leurs Majestés se rendirent à Rome, et une escale à Gibraltar, que l'on quitta le 27 avril, les deux navires firent route directement pour le Mexique, que l'on se proposait d'atteindre sans toucher nulle part.

Les projets humains, alors même qu'ils sont de source impériale, sont souvent déjoués par des circonstances imprévues ; c'est ce qui arriva. La petite flotte n'ayant trouvé que très-tard les vents alizés, dut consommer la plus grande partie de son charbon. Le 12 mai, l'Empereur fit signaler à la *Thémis* que l'on relâcherait à la Martinique, et manda à bord de la *Novara* le commandant Morier. Celui-ci reçut l'ordre de prendre les devants avec la *Thémis*, et d'emmener avec lui M. Eloin, secrétaire particulier, qui s'occuperait des détails intimes, de régler avec le gouverneur le cérémonial de la réception, de se procurer des rafraîchissements et des fruits en abondance, et de faire laver mille pièces de linge.

Séance tenante, M. Eloin exposa au gouverneur l'objet de sa mission, et la compléta en lui disant que l'empereur Maximilien ne voulait aucune réception officielle, qu'il ne resterait que vingt-quatre heures à la Martinique, et qu'il désirait seulement faire une excursion dans l'intérieur de l'île, aux lieux où il pourrait le mieux voir la végétation tropicale dans tout son épanouissement, que l'Impératrice et les dames de sa suite l'accompagneraient dans cette promenade. Cette dernière demande fut accueillie par le gouverneur et surtout par madame de

Candé avec mille objections. « Y avez-vous bien pensé, fut-il répondu au secrétaire intime, faire en plein soleil une course pareille, c'est très dangereux : et la fièvre, et les serpents et la fatigue ! » M. Eloin insista, disant que rien ne pourrait faire plus de plaisir à Leurs Majestés. Le gouverneur, qui avait sans doute rêvé et combiné une réception solennelle, dans laquelle les tambours, les trompettes et les uniformes massés en bon ordre auraient produit leur effet, ne pouvait se faire à l'idée de cette partie champêtre dans les halliers de la Martinique, véritable équipée à laquelle lui et madame la gouvernante allaient être obligés de s'associer. Il opposa d'autres obstacles à la fantaisie impériale, mais bien inutilement ; M. Eloin, en secrétaire bien appris, tint bon. Il faut avouer, d'ailleurs, que les objections présentées étaient peu sérieuses. Je me permis de faire remarquer que par la magnifique route des Pitons, le cortège impérial pourrait, à cheval ou en voiture, gagner une des habitations des hauteurs, s'y reposer, et que, de là, les augustes voyageurs seraient libres de s'enfoncer pédestrement dans les grands bois et les ravines, où sans craindre le soleil et les serpents, ils pourraient voir de près le lacis splendide de la végétation tropicale, et respirer à pleins poumons les fraîches et suaves senteurs de ces sommets merveilleux. Je ne sais si le gouverneur me sut beaucoup de gré d'avoir ouvert un avis qui donnait des forces à M. Eloin, mais celui-ci fut très reconnaissant du secours que je lui avais apporté. Le gouverneur lui-même, à la réflexion, dut comprendre que cette combinaison réduirait son rôle à suivre Leurs Majestés à cheval ou en voiture jusqu'à la halte indiquée, d'où il pourrait ensuite laisser les excursionnistes aller voir avec l'entrain de la jeunesse les grandes lianes et les fougères arborescentes. Ce qui me fit croire que j'étais intervenu avec opportunité, c'est que le

lendemain la partie fut exécutée très exactement comme je l'avais proposé. Depuis près de quatre années que je battais le pays dans toutes les directions, je savais par expérience qu'à une certaine altitude, les courses en plein soleil n'avaient aucun danger, ni du côté du soleil, ni du côté des serpents.

M. Eloin et le commandant Morier sortirent alors. Nous-mêmes, comprenant tous que dans ces circonstances le maître et la maîtresse de la maison avaient mille préparatifs à faire et bien des ordres à donner pour le lendemain, nous nous retirâmes discrètement. L'évènement qui s'annonçait, compensait assez par son intérêt le regret que nous aurions pu emporter de voir cette soirée, si bien commencée, brusquement interrompue par un fait inattendu.

Le lendemain, de très bonne heure, la population était sur pied. Je rencontrai sur la Savane le secrétaire particulier, dans sa tenue de petit crevé. Il me remercia de l'avoir aidé la veille, et me pria de le piloter par la ville, qu'il désirait parcourir avant qu'on ait signalé la frégate attendue. J'eus l'occasion de pouvoir juger un peu mieux ce personnage singulier, qui fut appelé plus tard à jouer un rôle si important dans les affaires du Mexique comme chef du cabinet de l'Empereur. A ce moment, M. Eloin me fit l'effet d'un touriste jovial et bon enfant, curieux de tout et jouissant de l'occasion sans grande préoccupation de l'avenir. Il me fit le plus pompeux éloge des personnes, et du caractère de l'Empereur et de l'Impératrice, disant qu'il était difficile de trouver autant de qualités réunies, et autant de maturité sérieuse chez des princes aussi jeunes. Maximilien avait, en effet, alors 32 ans et sa femme 24 ans et demi. M. Eloin m'apprit qu'il était belge et ingénieur des mines, et qu'il devait à l'amitié du roi Léopold le poste de confiance qu'il remplissait en ce

moment près de son gendre. De méchantes langues ont dit plus tard que sa manière de chanter la chansonnette croustillante, avait eu plus d'influence sur son avancement que ses qualités d'ingénieur. Ce jovial secrétaire, devenu chef du cabinet de l'Empereur, a été jugé très sévèrement par les historiens de l'aventure mexicaine. Il manifesta dans ces fonctions importantes une incapacité totale, et ses sentiments anti-français aliénèrent à l'Empereur bien des sympathies. Ce dernier s'aperçut trop tard de la médiocrité de son secrétaire, et ce gai compagnon fut renvoyé en Europe sous un prétexte quelconque, alors que le nouvel empire penchait déjà sur l'abîme.

Le 16 mai, à 9 heures du matin, la *Novara*, portant en tête le pavillon impérial mexicain, mouillait sur rade de Fort-de-France, saluée de 21 coups de canon par tous les forts et les navires de guerre. Le gouverneur se rendit à bord pour saluer Leurs Majestés, et se mettre à leur disposition pour l'excursion projetée. L'Empereur lui confirma le désir qu'il avait de juger de près de la flore du pays, et de faire admirer à l'Impératrice cette grande végétation tropicale qu'elle ne connaissait pas, et que lui avait eu l'occasion d'étudier dans un voyage au Brésil et dans d'autres contrées. Comprenant que c'était en botaniste que l'Empereur désirait faire cette course, M. de Candé me fit appeler au gouvernement. Il savait que je m'étais beaucoup occupé de la flore du pays, et que, chargé par le ministère de la marine d'une mission spéciale, j'avais déjà un atlas de cinq ou six cents aquarelles, représentant les espèces les plus remarquables de l'île. Il voulait présenter ce travail à l'Empereur, qui pourrait y prendre, avant le départ pour les hauteurs, une idée de la végétation martiniquaise. Je dus me tenir à la disposition de l'amiral, dans le cas où Maximilien désirerait quelques renseignements plus précis.

A une heure, au milieu d'une foule considérable, l'Empereur et l'Impératrice débarquaient à l'appontement de la Savane. L'Impératrice et deux de ses dames d'honneur montèrent dans la voiture du gouverneur, tandis que l'Empereur et le gouverneur se rendirent à pied au gouvernement. Maximilien était en veste blanche et chapeau de paille, tenue de campagne tout à fait appropriée à une excursion de botanique; il ne lui manquait que la boîte en fer-blanc sur le dos. En attendant que les chevaux et les voitures fussent réunis, les voyageurs furent reçus dans les salons du gouvernement, où les attendait M<sup>me</sup> Maussion de Candé et le général Barolet de Puligny, inspecteur de l'infanterie de marine, de passage à la Martinique.

Le gouverneur expliqua alors à l'Empereur le programme de la journée : on allait suivre la route si pittoresque des Pitons jusqu'à l'habitation de M. Liot, trésorier général de la colonie, où l'on mettrait pied à terre, et d'où les excursionnistes pourraient gagner, par les sentiers étroits et les ravins escarpés, le véritable fouillis tropical, ainsi qu'ils en avaient exprimé le désir. En attendant le départ, M. de Candé présenta à l'Empereur des atlas de la flore de la Martinique, dont j'ai parlé plus haut. Maximilien y prit un vif intérêt, et exprima le désir de voir l'auteur et de s'entretenir avec lui. Le général Barolet vint me chercher. Laissant de côté ce que cet entretien eût de personnel, je puis dire qu'en parcourant cette collection de dessins, l'Empereur montrait qu'il connaissait les plantes, non pas seulement en amateur et en homme du monde, mais en véritable botaniste. Chaque planche amenait de sa part des observations les plus scientifiques, jointes à un sentiment parfait et enthousiaste des beautés et des merveilles de cet écrin splendide qui s'appelle la flore tropicale. Il l'avait déjà étudiée en différentes

contrées, et avait été assez heureux pour faire connaître au monde savant un certain nombre de plantes tout à fait nouvelles. L'une des dames de la suite de l'Impératrice, qui suivait derrière l'Empereur la revue de ces dessins, s'intéressait surtout à l'œuvre et à l'art de l'aquarelliste qu'elle semblait avoir pratiqué en maître. Comme elle insistait sur la nécessité absolue de faire poser les plantes bien fraîches, pour les saisir dans toute la vérité de leurs attitudes, j'avouai que dans les pays chauds, quand on revenait d'une herborisation avec une grande quantité de plantes, c'était là l'écueil du dessinateur : il était difficile sous ce climat brûlant, de les conserver intactes, même en les mettant le pied dans l'eau. Je reçus alors le conseil de recouvrir les plantes, ainsi disposées, d'une cloche en verre, qui les maintiendrait dans une atmosphère humide. Depuis j'ai constaté bien souvent les avantages de cette méthode pour les plantes délicates.

A une autre table, l'Impératrice et M<sup>me</sup> de Candé feuilletaient d'un œil distrait d'autres pages de ces collections, qui n'avaient pas pour elles le même intérêt que pour l'Empereur. Je fus appelé cependant pour répondre à quelques questions de l'Impératrice sur le nom de certaines plantes. La dame d'honneur, la comtesse Zichy, qui se tenait près d'elle, semblait cependant les connaître assez bien, et de temps en temps lui rappelait, à la vue d'un dessin, que telle ou telle forme avait fleuri dans les serres de Miramar. Cette observation fut renouvelée à l'une des planches qui représentait une belle Orchidée : la comtesse, se penchant à l'oreille de l'Impératrice, murmura quelques paroles. Sa Majesté rougit légèrement, ses yeux se mouillèrent et une larme roula sur le vélin, qu'elle marqua pour l'auteur d'un souvenir ineffaçable ; c'était à la page où était représenté l'*Epidendrum coccineum* aux brillantes fleurs de corail. Quelle réminiscence avait

ainsi traversé l'esprit de l'impératrice Charlotte? Je ne sais, mais dans la crainte peut-être de rencontrer de nouveau une évocation douloureuse de jours disparus, elle cessa de prêter attention à ces dessins.

L'heure du départ avait d'ailleurs sonné. Devant le gouvernement, les équipages attendaient et les chevaux piaffaient d'impatience. Une foule nombreuse, où toutes les nuances de la gamme créole se faisaient remarquer, attendait dans la rue le passage du cortège. Il se mit bientôt en route, précédé d'un piquet de gendarmes à cheval. Les Français ne peuvent se passer du gendarme, il apparaît dans toutes les circonstances, tristes ou gaies; nous aimons cet uniforme, partout il nous semble à sa place, et dans l'espèce il n'avait pas paru au gouverneur devoir trop détonner dans une excursion de botanique : la suite montrera qu'il n'avait pas tout à fait tort.

Les chevaux vont bien aux Antilles; en quelques minutes, voitures et cavaliers défilaient prestement sur le pont de Chaines, et attaquaient au grand galop les premières rampes de la route des Pitons, rampes sur lesquelles, quelques mois plus tard, un Bonaparte, désarçonné, faillit laisser sa vie. L'Empereur, le gouverneur, et les autres cavaliers s'étaient portés un peu en avant, mais les voitures suivaient sans peine, et de temps en temps Maximilien, revenait sur ses pas pour faire admirer à l'Impératrice les aspects variés et les beautés changeantes de cette route pittoresque.

On arriva bientôt à l'habitation Liot, où le cortège fit une halte pour prendre quelques rafraîchissements. De là, il était facile d'atteindre promptement le véritable Eden tropical, c'est-à-dire les savanes encloses, les ravines murmurantes, et enfin le grand bois avec ses lycopodes et ses orchidées pendantes, ses voûtes élevées, sa fraîcheur délicieuse et son silence imposant. Ce fut là la vraie

partie : Maximilien, Charlotte et leur suite, y prirent un plaisir extrême : la rencontre de belles fleurs, de fougères élégantes, était à chaque pas saluée par des manifestations enthousiastes bien spontanées. L'Impératrice paraissait avoir déchiré le bandeau de pensées sérieuses qui jusqu'alors semblaient avoir voilé son regard. Elle voulut descendre dans une ravine jusqu'à une magnifique touffe de bambous, dont le léger feuillage grésillait au-dessus d'une cascade. Mais comment faire ? Il n'y avait pas de sentier. Qu'importe, on s'y laissa glisser ou plutôt rouler, au milieu des éclats de rire et des exclamations les plus joyeuses. Le spectateur qui du haut de la colline eut assisté à cette dégringolade, eût été bien surpris si on lui eût dit que dans ce fouillis de jeunes femmes, d'élégants cavaliers et de plantes tropicales aux feuillages satinés, il y avait un Empereur et une Impératrice. Nous-mêmes, depuis, nous avons revu bien des fois dans nos souvenirs cette ravine des Pitons et cette journée du 16 mai ; mais, hélas ! d'autres lieux et d'autres dates venaient assombrir aussitôt ce riant tableau, cette trop rapide étape vers de noires destinées !

Il fallut sortir de la ravine ; nouvelles difficultés, nouvelles émotions, nouveau plaisir ; descendre était plus facile. Ce fut alors que les gendarmes dégainèrent et firent un passage dans le lacis des lianes. Soutenue par son mari, la princesse revint portant entre les bras une véritable botte de plantes diverses qu'elle avait récoltées elle-même ; en arrivant sur le plateau, elle aperçut un superbe magnolia couvert de centaines de grandes fleurs blanches ; ce spectacle acheva de faire déborder son admiration. Ce fut à qui s'empresserait de lui atteindre une de ces belles fleurs à la suave senteur. Mais elles étaient très hautes et le tronc de l'arbre d'un diamètre difficile à embrasser. Ce fut alors qu'un gendarme, debout sur la selle de son



cheval, fit tomber d'un coup de sabre une branche fleurie. Charlotte en fut ravie, et ce coup de sabre heureux valut à son auteur le seul ruban de l'ordre impérial de Guadeloupe, qui signala à la Martinique le passage de Leurs Majestés.

Le retour se fit gaiement par le même chemin. La journée avait été excellente pour les illustres voyageurs, qui avaient réellement trouvé dans cette excursion une diversion à la monotonie du bord. Le soir, ils recevaient à leur table, à bord de la *Novara*, le gouverneur, M<sup>re</sup> de Candé, ainsi que le général Barolet.

La ville avait préparé pour le soir une fête de nuit sur la Savane de Fort-de-France, de brillantes illuminations et la traditionnelle bamboula. A 10 heures, la fête était dans tout son éclat. Les allées de la belle promenade resplendissaient de feux, et sur son vaste tapis vert, au vacarme des tambours, aux lueurs des torches résineuses, les mulâtresses, parées de leurs colliers d'or, dansaient leurs pas les plus caractéristiques. A 10 heures, l'Empereur et l'Impératrice descendirent à terre, et firent plusieurs fois le tour des allées. La foule les suivait respectueusement ; admirant la grâce charmante de l'Impératrice, et la jeunesse de Maximilien, les femmes du pays, suivant leur habitude, avaient immédiatement composé une mélodie rimée, qu'elles chantaient derrière les illustres voyageurs. Je me souviens que le refrain de cette chanson improvisée se terminait par ces mots étranges : *Vive l'Empereur embaumé !* l'adjectif embaumé étant pour elles le superlatif de la louange, et le synonyme d'excellent, de magnifique ; voilà, disais-je à un ami, mêlé comme moi à la foule qui suivait le couple impérial, voilà un mot qui doit sonner singulièrement aux oreilles de l'Empereur peu fait à la grammaire créole ; embaumé soit, mais le plus tard possible.

Nul n'eût pu prévoir à ce moment que deux ans après, de ces deux conjoints pleins de vie, d'espérance et de jeunesse, l'un, Charlotte, reviendrait folle du Mexique, et que l'autre, l'impérial époux, tombé sous les balles de Quéretaro, reprendrait les mers couché dans son cercueil de cèdre.

*Vive l'Empereur embaumé !*

Quand le cortège impérial eut regagné la *Novara*, le théâtre de la fête redevint promptement désert et silencieux ; du côté de la rade, où se dressait la masse noire des deux frégates, on entendait seulement le bruit des commandements et des manœuvres pour rentrer les embarcations sur les porte-manteaux. Sur la Savane brûlaient encore quelques torches mal éteintes, dont les reflets vacillants moiraient la statue de la gracieuse créole des Trois-Ilets, l'impératrice Joséphine ; blanche épave, elle aussi, d'un monde impérial disparu.

A. COUTANCE.



## ESSAI SUR LE SPIRITUALISME

---

Désireux d'offrir à la Société Académique le tribut incombant à tout sociétaire, j'ai longtemps hésité sur le choix d'un sujet.

Après maintes tergiversations, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de prendre pour objet : « L'homme. »

Ce sujet doit nous intéresser tous également, puisqu'il s'agit de vous et de moi.

Rassurez-vous, Messieurs, mon intention n'est point de faire ici un cours d'anatomie ou de philosophie ; j'en serais du reste fort en peine.

Je désire vous entretenir quelques instants de l'homme envisagé au point de vue moral.

Loin de moi aussi l'idée de vous exposer les preuves de l'immortalité de l'âme, que nous trouvons formulées à la première page de tout traité philosophique.

Quelques réflexions sur le Spiritualisme, que j'opposerai aux doctrines matérialistes, dont les funestes tendances menacent d'envahir notre xix<sup>e</sup> siècle.

Voilà le but de ces lignes. C'est un simple cri de : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » Exclamation destinée à se perdre sans doute dans la nuit des temps ou à rester ensevelie sous les voûtes de cette enceinte.

Mais trêve de préambules. Entrons « *in medias res* » en plein sujet, comme disait Horace.

Encore un mot cependant.

Quoique spiritualisme et religion se touchent de fort près, je laisserai dans l'ombre cette question brûlante interdite par nos statuts.

. . . . .  
. . . . .

---

## DU SPIRITUALISME

---

La plupart des hommes écartent de leur esprit (disent-ils) le problème de la spiritualité de l'âme, ainsi que toute question confinant à la métaphysique.

Demandez-leur les opinions qu'ils professent à cet égard, ils se contentent de vous répondre : « A quoi bon s'occuper de ces problèmes insolubles. »

Le savant Confucius affirmait aussi qu'il valait mieux ne pas y penser, attendu que le sujet était trop au-dessus de l'intelligence humaine.

En suivant ce raisonnement, basé sur une somnolente indifférence, les sciences, telles que la physique, la chimie, l'astronomie, etc., seraient encore dans les langes et l'obscurité.

Ces astres resplendissants qui, par une nuit sereine, illuminent de leur éclat le firmament en parcourant des espaces infinis, sont bien loin de nous et très au-dessus de nous, j'imagine. Cette raison a-t-elle empêché les savants de s'en occuper ? On est même parvenu à connaître approximativement la distance qui nous sépare de ces corps célestes.

Pour faciliter ces recherches qui eussent été traitées de

fables par nos devanciers, la science a inventé des instruments perfectionnés.

Le philosophe ne jouit pas des mêmes avantages pour l'étude de la métaphysique.

Notre intelligence et notre raison, voilà les seuls moyens dont nous disposons pour étudier et connaître la spiritualité de l'âme.

C'est à l'aide de ces deux puissances immatérielles, sans le secours d'aucun autre procédé, que nous devons faire nos recherches sur une chose invisible, impalpable, mais faisant partie de notre individu.

Les vives lueurs de la raison, secondées cependant par nos sens imparfaits, suffisent pour dissiper les ténèbres enveloppant le sujet de cette étude, l'âme.

A tout instant notre conscience, ce merveilleux microscope, appelé *criterium* par la philosophie ancienne, nous permet d'étudier les phénomènes supra-sensibles qui ébranlent l'intelligence.

Bizarre contradiction des ennemis de la métaphysique ! L'homme pourrait obtenir des données presque certaines sur des astres éloignés de plusieurs millions de lieues, tandis qu'il devrait renoncer à scruter son âme qu'il a pour ainsi dire sous la main. (Pardonnez à cette expression impropre qui rend bien ma pensée.)

Mon intime conviction est que les indifférents qui affectent de négliger ces questions, sont peut-être plus préoccupés que les autres mortels de ce phénomène étrange : l'esprit enfermé dans la matière, c'est-à-dire le feu et l'eau mis en présence, deux éléments d'essence différente mis en contact et faisant parfois assez bon ménage.

Quelle étonnante dissemblance entre ces habitants d'une même cellule ; l'immatériel se heurtant à la matière, les aspirations élevées venant choquer les appétits sensuels,

en un mot la bête unie à l'esprit, suivant l'éloquente parole de Bossuet.

Plus nous dominons la bête, plus notre esprit acquiert de force et de lucidité.

Par conséquent, plus l'intelligence se développe.

A l'aide de la volonté, ce puissant levier intellectuel, l'homme se rapproche de l'être surhumain auquel la Religion donne le nom d'ange.

Nous vous montrerons sans tarder le côté sombre du tableau, l'ignorant livré aux idées matérialistes, descendant au-dessous de l'animal par son avilissement ou sa férocité.

La matière, c'est le lest de l'aéronaute. Plus l'homme s'est affranchi par la tension et la culture de l'esprit, plus il s'élève moralement.

Au matérialisme, les vues étroites et basses, les appétits grossiers, l'égoïsme, la satisfaction donnée aux passions brutales même par le crime; au spiritualisme, les idées élevées, l'amour du beau, du bien, du vrai et du juste.

Comment l'homme que l'on définit « un animal raisonnable », peut-il hésiter et pousser l'aberration jusqu'à sacrifier à la matière dont le naturalisme moderne est l'expression la plus complète?

Je résumerai ces dernières réflexions par ces mots : Le matérialisme, voilà l'ennemi.

Oui, Messieurs, c'est l'ennemi des idées élevées, généreuses et patriotiques, c'est lui qui soustrait aux yeux du malheureux les rayons d'espérance, ce phare lumineux éclairant le nautonier égaré dans les ténèbres de la vie. Le matérialisme, semblable au venin le plus subtil, corrompt l'homme devoyé et le pousse dans le vice et dans le sang.

Le tigre, un des plus féroces animaux, tue sa proie d'un coup de griffe et aspire avidement le sang pour assouvir sa soif.

L'être dégradé, sans foi ni loi, torture sa victime, s'acharne sur ses chairs palpitantes pour le seul plaisir de faire le mal.

Les faits divers insérés dans tous les journaux l'attestent trop souvent.

Eh bien ! j'aime mieux tomber entre les griffes du tigre qu'entre les nobles mains de ce monstre, quoiqu'il porte le nom d'homme.

N'avais-je pas raison de vous affirmer, il y a un instant, que je vous montrerais l'homme livré à la matière, descendant, *avec tout son lest*, au-dessous de l'animal le plus féroce ?

Pour abréger ces humiliantes assertions, je ne m'étendrai pas sur l'ivresse, cette funeste concession faite à la matière ou mieux aux sens.

Cette passion dégradante, dont est exempt l'animal, abrutit l'homme lorsqu'elle ne le pousse pas à la folie ou au crime.

Mettons en présence un homme ivre, inoffensif, et un chien de Terre-Neuve.

Tombez à la mer devant ces deux êtres.

Tandis que vous vous débattrez pour échapper à une mort imminente, l'homme ivre titubera, le chien vous sauvera.

Renversons la proposition. Que ces deux mêmes êtres se trouvent ensuite exposés à un danger en votre présence.

Lequel sauverez-vous ?

Votre semblable évidemment, mais tout en déplorant la mort du Terre-Neuve.

L'expression du matérialisme que nous attaquons ici de pied ferme, est la littérature naturaliste ou expérimentaliste.

Est-ce par des scènes de désordre et des peintures gros-

sières, cyniquement étalées dans les œuvres naturalistes, que l'on relèvera l'humanité ?

Non, mille fois non.

Sont-elles propagées ? Hélas oui !

Que font-elles cependant ?

Elles représentent sans cesse aux yeux et à l'esprit de l'homme la matière pour objectif.

Les anciens, que nous éclipsons sans doute par nos superbes inventions, conseillaient à Sparte de présenter toujours à la vue et à l'imagination des enfants ce qui pouvait leur donner l'idée du beau, du bien et du juste.

Cette même nation, moins éclairée que la nôtre, mais plus sage à coup sûr, inspirait le dégoût de l'ivresse en montrant à dessein aux citoyens le navrant spectacle d'ilotes ivres.

Cette ivresse de commande prouve combien ce vice était peu répandu chez les Spartiates.

Hélas ! ces mauvais exemples ne manquent pas dans notre pays, mais la jeunesse les suit parfois au lieu de se corriger.

Dans la capitale du monde civilisé, s'étalent dans les vitrines des gravures obscènes et des ouvrages immoraux, reproduits sur la scène de nos théâtres afin de leur donner une publicité plus complète.

Bizarrie de la civilisation ! Ces scories de l'esprit seront bientôt éclairées à l'électricité, cette dernière expression du progrès de la science moderne !

Etrange anomalie ! D'un côté, la science est parvenue dans ce siècle aux découvertes les plus remarquables ; de l'autre, l'esprit s'étudie à vouloir abaisser le niveau des belles-lettres.

La science monte, la littérature aspire à descendre dans les bas-fonds naturalistes.

Les lois punissent ceux qui froissent la pudeur, mais



elles permettent l'exhibition et la vente de pièces, de caricatures et de volumes, dont le but est de braver l'honnêteté; le résultat : dépraver l'âme.

Produisez des œuvres morales, elles seront peu lues ; faites du naturalisme croustillant, vous obtiendrez un plein succès.

Triste signe du temps ! L'appât du gain a déjà perverti plus d'un écrivain de mérite.

Mais je ne veux pas me poser en Cassandre descendu des cieux pour morigéner l'humanité.

Revenons au spiritualisme pour nous dédommager de ce matérialisme malsain que je viens, bien à contre-cœur, d'exposer à vos yeux.

Que les idées spiritualistes tiennent donc en échec cette littérature immonde qui tend à se propager.

Car il ne faut pas se leurrer d'un optimisme aveugle, le courant matérialiste est prouvé par le succès des œuvres naturalistes, très goûtées du peuple et des jeunes gens.

C'est par des œuvres morales, présentant l'étude de l'histoire et de la philosophie sous un jour nouveau et séduisant, qu'il faudrait combattre le danger et relever le gant jeté par les écrivains matérialistes.

Avant de poursuivre cette étude sur la spiritualité de l'âme, il est urgent de prouver que cette âme est immatérielle et par suite immortelle.

Les théories anciennes des Cabanis, des Bichat et des Broussais sur l'animisme, ainsi que les nouveaux sophismes sur le vitalisme animique, tendant à montrer le cerveau distillant la pensée, comme le foie sécrète la bile, m'obligent à insister sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme.

Négligeant à dessein les anciennes preuves de l'immortalité de l'âme, injustice des destinées, tortures du remords, indivisibilité de l'immatériel, etc., nous pren-

drons des arguments nouveaux en rapport avec le progrès des inventions modernes.

Nous trouvons dans Figuiet, au chapitre Éthérisation, les éléments de l'argumentation que je vous présente ici.

Veillez donc me suivre dans une salle d'hôpital.

Parcourons ensemble ces deux rangées de lits de fer, dans lesquels les malades et les agonisants sont couchés les uns près des autres comme sur un champ de bataille. Un convalescent renaît à la santé, tandis que son voisin agonise.

Triste image de la vie ! cette vaste gare où les uns arrivent lorsque les autres partent.

Arrêtons-nous devant la couche occupée par le n° 10. C'est un tout jeune homme blessé à la guerre.

La présence de la gangrène, dont l'horreur ne le cède en rien à la corruption morale, a nécessité l'amputation du pied droit.

Afin d'éviter au malade d'atroces souffrances, l'opérateur a eu recours aux bienfaits incomparables de l'anesthésie.

Le sujet, grâce aux vapeurs du *chloroforme* qui engourdissent le cerveau, s'est senti mollement bercé de rêves agréables, tandis que le scalpel du médecin fouillait les chairs.

Bienfaits de la science et de l'humanité ! Vous allez, en outre, nous servir à démontrer la spiritualité de l'âme !

En effet, du moment que les procédés anesthésiques n'ont réussi qu'à endormir le cerveau de notre patient sans réagir sur son intelligence, nous pouvons affirmer que l'esprit et la matière sont parfaitement séparés dans l'organisme humain.

Si l'esprit et le cerveau ne composaient qu'un tout homogène, tous deux auraient simultanément subi l'influence du chloroforme qui n'a d'action que sur les lobes cérébraux, c'est-à-dire sur la matière.

Dans le sommeil naturel, tandis que le cerveau et le corps se reposent, l'imagination, en vraie folle, quitte le logis et nous transporte jusque dans les régions les plus lointaines.

Que sera-ce lorsque cette puissance immatérielle sera délivrée de la misérable enveloppe qui l'enserme et l'emprisonne ?

Si, comme le prétendent certains savants, le cerveau secrétait l'intelligence, c'est-à-dire devenait à la fois cause et effet, absurdité insoutenable, l'imagination se reposerait forcément en même temps que le cerveau. Ce qui n'est pas.

Examinons à présent l'intelligence en état de veille. Livrez-vous, par exemple, à une étude très absorbante, vous oublierez bientôt votre enveloppe corporelle pour laisser un libre cours à la tension de votre esprit momentanément soustrait à l'influence de la matière.

Dans le but de prouver la différence existant entre le cerveau et la pensée, c'est-à-dire le *spiritualisme*, comparons les relations qui existent entre les organes et leurs sensations.

Les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de la musique, ont-ils le moindre rapport avec les sens qui les perçoivent, la vue et l'ouïe ?

Ces morceaux de musique et l'éloquence qui excitent notre enthousiasme et notre admiration, peuvent-ils être un instant confondus avec les organes chargés de les transmettre à notre esprit ?

Voilà cependant à quelles absurdités on arriverait fatalement en confondant la cause et l'effet, en soutenant que le cerveau, organe essentiellement matériel, sécrète l'immatériel et l'intelligence.

La douleur physique et la douleur morale ont-elles la moindre similitude ? Il y a deux douleurs parfaitement

distinctes, ayant aussi deux sources très différentes, l'esprit et le corps, l'âme et la matière...

Ici nous nous heurtons aux graves objections présentées par les apôtres de la matière.

Les dépressions et les lésions produites sur le crâne à la suite de maladies ou de chutes, occasionnent des troubles de l'intelligence.

Dans l'ivresse, l'abus des boissons provoque chez l'alcoolisé une perturbation momentanée ou persistante de la raison. N'est-ce pas la preuve, dira-t-on, de l'influence de la matière sur l'âme ?

Loin de mon esprit la prétention de vouloir répondre à ces objections par des arguments irréfutables.

Afin d'expliquer ma pensée à ce sujet, j'aurai recours à une comparaison qui donnera une faible idée de l'influence éphémère de la matière sur l'esprit dans certains cas.

La comparaison est le seul procédé applicable dans ces questions métaphysiques, échappant complètement aux sens.

Enfermez dans une sphère en gutta-percha, un gaz palpable, de l'air raréfié par exemple.

Pressez les parois de cette sphère, que deviendra l'air raréfié ? Malgré sa fluidité, l'air se condensera peut-être légèrement dans certaines parties.

Le gaz a-t-il, malgré cela, changé de nature ? S'est-il mêlé à la matière qui l'enveloppe ? Non certes ; et pour preuve, percez la sphère, l'air se répandra dans l'atmosphère dans l'état où il se trouvait avant d'être emprisonné. Quant à l'ivresse et à la syncope, elles sont parfois le résultat d'un manque de volonté chez l'homme naturellement faible de caractère.

Les troubles physiques produits par l'ivresse, les syncopes et les crises nerveuses ressemblent à un tremblement de terre qui ébranle les murs d'une maison.

L'air enfermé entre les parois d'un édifice n'a aucune corrélation avec les murailles qui l'étreignent.

Détruisez l'édifice, l'air s'échappe pur et fluide quoiqu'ayant été troublé momentanément.

De même supprimez l'enveloppe mortelle, cette fragile chrysalide, l'imagination, semblable au papillon revêtu de chatoyantes couleurs, s'envole en frémissant vers les cieux.

Ces transformations se rencontrent à chaque instant dans la nature. La libellule, vulgairement appelée demoiselle, a été un ver noirâtre relégué au fond de la vase avant de faire reluire au soleil ses ailes diaprées, sur les roseaux de la rivière.

D'un grain de blé putréfié au sein de la terre sort la vie sous forme d'une tige verdoyante dont le fruit sert à la nourriture de l'homme.

Ainsi donc : de la décomposition et de la mort naît la vie ; pourquoi de la destruction de notre enveloppe matérielle ne sortirait pas l'immortalité dégagée de toute entrave ?

Afin de ne pas abuser de votre bienveillante attention, évoquons comme dernière preuve de l'immortalité de l'âme, le souvenir des grands écrivains du siècle de Louis XIV. Quoique leurs enveloppes mortelles soient détruites, leurs ouvrages reproduisent exactement les pensées qui ont hanté leurs cerveaux.

Puisque leurs pensées existent encore malgré la disparition de leurs cerveaux, pourquoi la cause créatrice de ces productions immatérielles, c'est-à-dire l'âme, n'existerait-elle pas ?

Si j'ai tant insisté sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, c'est dans le but de répondre à cette théorie matérialiste qui se propage de plus en plus : Après la mort, tout est mort.

Dans la vie, ne trouvons-nous pas à chaque instant le côté prosaïque et le côté poétique en toute chose, je pourrais dire le côté matériel et le côté immatériel.

Le soldat se fait tuer sur le champ de bataille pour défendre un drapeau en simple étamine.

Pourquoi ?

Parce que dans les plis de ce lambeau d'étoffe flotte le symbole et le souvenir de la patrie en danger.

Supprimez le côté patriotique, c'est-à-dire l'immatériel et la poésie, il ne reste plus qu'une loque sans valeur.

De même, cette étoile de l'honneur qui brille sur la poitrine des braves ou du savant n'est qu'un composé d'émail et de clinquant.

L'idée de dévouement et de travail attachée à l'objet est en quelque sorte l'âme qui en fait le prix. Malgré le respect qui lui est dû, l'emblème n'est rien par lui-même, un bout de ruban suffit pour représenter le symbole du mérite.

Considérons maintenant l'homme primitif comparé à l'homme moderne.

Nous le trouvons exposé aux injures du temps et aux attaques des animaux féroces.

Cette infériorité de l'homme sur les autres animaux, aux premiers pas dans la vie, devient, comme l'ont affirmé les philosophes, une cause de supériorité. Les besoins ont rendu l'humanité industrielle.

Avec une hache de pierre, puis de fer et quelques flèches, l'homme faible et nu a triomphé des bêtes féroces dont les dépouilles servaient à sa nourriture et à son habillement.

Ces armes primitives étant insuffisantes pour lutter, l'homme moderne invente la poudre à canon.

Aveu pénible ! c'est contre son semblable et non contre les fauves qu'il s'est d'abord servi de cette découverte à

deux tranchants dont les bienfaits se retournent contre l'homme dans les combats.

Pour faire ressortir l'influence énorme de cette terrible invention sur la puissance humaine qui s'en sert pour soulever même des montagnes, pénétrons sous les climats torrides de l'Afrique.

Sur la lisière d'une forêt vierge, au milieu de ces fourgères gigantesques et des lianes noueuses dorées par les derniers feux du jour, se blottit un être chétif de cinq pieds et quelques pouces.

Les airs retentissent de rugissements effrayants poussés par un lion furieux traversant les savanes en secouant sa crinière rutilante.

A son approche les autres animaux tremblent et fuient. Les échos seuls répètent les sinistres éclats de sa voix stridente.

Soudain le fauve aperçoit dans la brousse ce faible adversaire dont il se rit.

Il va s'élancer sur cette proie indigne de lui, mais l'attitude résolue de l'audacieux pygmée l'étonne ; il s'arrête avant de bondir.

L'homme a déjà abattu son rifle, un éclair luit et le roi du désert roule en poussant un rugissement de douleur, aux pieds du roi de la création, l'homme, qu'il toisait tout à l'heure de son mépris.

Le génie humain a triomphé de la puissance du fauve. L'homme malgré sa faiblesse se relève à nos yeux agrandi de dix coudées.

Par son génie, l'être susceptible de descendre si bas, est maître des forêts ; il a vaincu le roi du désert.

Il dompt le cheval, l'éléphant, et les mène au gré de sa fantaisie pour son usage.

Il peut même dompter les tigres, les lions et tous les fauves de la création.

Cela ne lui suffit pas.

Qu'il aperçoive une baleine sur l'Océan, il monte sur une frêle barque, la poursuit et la harponne.

Qu'un aigle plane dans les airs, il l'abat d'un coup de fusil. La distance est-elle trop grande ? vite un ballon pour courir à la poursuite de l'oiseau de Jupiter.

Constatons avec empressement que la science a été le seul mobile de l'homme dans cette découverte à laquelle se rattachent les noms glorieux des frères Montgolfier, de Pilatre de Rosier, etc. Rendons ici hommage aux martyrs de la science, Sivel et Crocé-Spinelli, sans oublier leur non moins illustre survivant Tissandier.

Les animaux qui servaient jadis à l'homme pour franchir les distances terrestres, ne peuvent plus satisfaire son activité dévorante.

La vapeur et l'électricité deviennent ses humbles servantes.

Il circule indifféremment dans l'air, sur terre et sur mer, et va même jusqu'à se rendre maître du feu du ciel à l'aide du paratonnerre.

Et voilà l'être que l'on voudrait rabaisser au rang d'un simple animal, lui qui triomphe des autres animaux par son courage et dérobe à la nature ses secrets, grâce à son génie !!

Mais tout beau ! ne nous laissons pas envahir par les vaines fumées de l'orgueil.

L'homme n'invente spontanément rien ; il découvre par son travail ce qui a été créé.

Est-ce que l'électricité n'existait pas avant Thalès de Milet, la circulation du sang avant la découverte d'Harvey, et les lois de la pesanteur avant Newton.

La terre tournait bien longtemps avant les recherches de Galilée.

•

Thalès de Milet, en attirant les corps légers à l'aide



d'un morceau d'ambre énergiquement frotté, pose inconsciemment les premières bases de l'électricité qui, passant par les mains de Volta et de Franklin, devait arriver au télégraphe, aux appareils d'éclairage Edison et au téléphone, sans compter les merveilles que l'avenir nous réserve.

Le couvercle d'une marmite, soulevé par l'expansion de la vapeur d'eau, donne à Denis Papin l'idée de la force de la vapeur.

Cette découverte, creusée par Papin et Fulton, conduit à l'invention des bateaux à vapeur, puis des chemins de fer sous l'impulsion de l'ingénieur français Seguin et des frères Stephenson.

De même pour les lunettes d'approche dont le principe est découvert par les enfants de l'opticien de Middelbourg, Jean Lippersheg.

Senefelder, en écrivant par hasard sa note de blanchissage sur une pierre enduite d'huile grasse, découvre la lithographie.

N'en déplaise à la vanité humaine, nous pouvons admettre sans rougir la possibilité d'un hasard providentiel, nous prouvant clairement l'intervention d'une intelligence supérieure, de laquelle émane cette lumière vacillante projetée sur le cerveau humain.

Cette flamme ou inspiration surnaturelle s'élève tantôt dans un milieu fertile « *mens sana in corpore sano* », tantôt dans un cerveau incomplet, ce qui explique les désordres de l'esprit chez certains individus.

Mais le travail et l'instruction parviennent toujours à étendre le cercle des idées et à développer les ressources d'une intelligence parfois faible ou incomplète au début.

Aussi l'homme muni d'un esprit lucide est-il doublement coupable lorsqu'il le laisse envahir par les ténèbres du matérialisme ou la rouille de l'oisiveté.

La sensibilité, l'entendement et surtout la volonté, ce merveilleux moteur intellectuel doublé de la faculté d'abstraire et d'échanger des idées, privilèges accordés uniquement à l'homme, tout prouve sa supériorité sur la bête.

Depuis le commencement du monde, l'animal a-t-il rien inventé ? Il continue de siècle en siècle à se livrer passivement à ses instincts sans y apporter le moindre perfectionnement.

Gardons-nous d'omettre l'immense influence du christianisme sur la civilisation et les mœurs.

*Excelsior !* toujours plus haut ! telle est la devise de l'aéronaute et du spiritualiste.

Mais pour le penseur comme pour l'aéronaute il existe des sphères que nous ne pouvons atteindre sous peine de subir le sort du présomptueux Icare.

Jetons à terre le plus de lest possible, mais gardons-en suffisamment pour ne pas être emporté trop haut dans les sphères hantées par l'utopie et la folie.

Plutôt que de croupir dans les bas-fonds matérialistes, débarrassons-nous de ces théories dégradantes et voguons vers l'infini, en proclamant hautement la spiritualité de l'âme, ce foyer lumineux de l'intelligence.

C'est l'électricité morale poussée à son maximum d'intensité.

Le matérialisme semble jouer dans l'ombre ténébreuse le rôle de ces quinquets fumeux éclairant de leurs pâles lueurs les acrobates et les sauteurs qui croient s'élever bien haut en exécutant quelques bonds dans l'espace. Ils ne tardent pas à retomber lourdement sur le sol.

Le spiritualisme exige de puissants foyers pour découvrir à l'aide du flambeau de la science les coins les plus obscurs de la nature humaine.

Semblables aux projections électriques à l'aide des-

quelles les vaisseaux aperçoivent dans les ténèbres de la nuit les torpilles ennemies s'élançant vers leurs flancs, de même les découvertes modernes et la marche puissante de l'esprit humain nous permettent de soulever le voile épais de l'inconnu...

Puissent ces rayons fulgurants de la science et du spiritualisme foudroyer ces torpilles matérialistes qui tentent de pénétrer dans nos cerveaux et d'y éteindre cette flamme surhumaine émanant de l'intelligence supérieure qui régit le monde.

Exposons, pour terminer cette trop longue causerie, l'influence exercée par le spiritualisme sur l'homme dans les diverses phases de l'existence humaine.

Éclairée du flambeau spiritualiste, la jeune mère de famille porte à son tout petit enfant un plus vif intérêt puisqu'il lui représente une puissance surnaturelle dissimulée sous une frêle enveloppe.

La femelle matérialiste le regarde parfois comme un produit gênant et s'en débarrasse souvent par l'infanticide et les mauvais traitements.

Les journaux en font foi.

Arrivons au mariage considéré par le spiritualisme comme l'union de deux âmes sœurs destinées à savourer ensemble les douceurs de la vie et à supporter à deux l'amertume et les chagrins de l'existence.

Le matérialisme n'y voit que l'accouplement de deux enveloppes mortelles dont on peut à loisir provoquer la désunion sans égard pour les petits.

Enfin, lorsqu'arrive l'heure de la séparation de l'esprit et du corps, c'est-à-dire la mort, le spiritualiste attend avec calme et même impatience la découverte du secret vers lequel il a tendu son esprit durant toute sa vie.

En définitive, je le répète, pour résumer ces réflexions, le spiritualisme élève et ennoblit l'âme.

Cette seule raison doit nous faire accepter sans défiance ces théories dont le but principal est de nous rehausser en suivant de nobles aspirations qui nous donnent une immense supériorité sur la bête. Nous devons nous efforcer de surpasser l'animal, sous peine de nous abaisser jusqu'à lui en écoutant la voix corruptrice du matérialisme.

EMMANUEL MÉVEL.



## EXPOSITION DE GÉOGRAPHIE

---

Les Annales de la Société académique doivent enregistrer le succès de l'Exposition organisée cette année par notre section de géographie. C'est dans le courant de février, que MM. Motet, lieutenant de vaisseau, et Froger, professeurs à l'École navale, proposèrent d'organiser une Exposition de Géographie, assurant que l'on trouverait à Brest des trésors que l'on ne soupçonnait pas. La Société académique, consultée en une de ses séances de géographie, celle du 5 mars, accueillit volontiers cette idée ; mais une pareille entreprise devant engager nos finances dans une assez large mesure, il fut décidé que le Bureau provoquerait une assemblée générale où la question serait soumise au vote des sociétaires. M. Froger et M. Rosuel se chargèrent de faire un devis approximatif des frais et des recettes. Ce rapport estimait à 1,200 francs la dépense probable, dépense couverte en partie par 500 francs dont notre trésorier, M. Duvivier, pouvait disposer, par une subvention probable de la Ville et par une autre subvention de la Société hippique. M. Froger proposait, en outre, de distribuer en trois sections les membres élus pour former le comité d'organisation. La première section serait chargée de recueillir des adhésions, de solliciter le prêt des objets curieux qui nous seraient signalés, de tenir registre de tout ce qui nous serait promis. La se-

conde section tiendrait les registres d'entrée et de sortie. La troisième aurait pour attribution de préparer les salles et d'y exposer les objets que la première ferait apporter. La Société académique vota dans sa séance du 12 mars, l'affectation à l'Exposition de Géographie des 500 francs que notre trésorier déclarait disponibles, et chargea le Bureau de choisir les membres des trois sous-commissions. Le Bureau choisit trente sociétaires, et la présidence de ce Comité fut offerte à M. le contre-amiral Fleuriot de Langle, qui l'accepta. La première sous-commission eut pour vice-président, M. Motet ; la seconde, M. Bonneau ; la troisième, M. Berger. Ce soir-là même le Comité fut informé que le Conseil municipal nous avait voté une subvention de 500 francs. La Société hippique en accordait 100. Il s'en fallait donc de 100 francs seulement que la dépense prévue fût couverte. On décida que les sociétaires mêmes et les exposants paieraient le droit d'entrée fixé à 0 fr. 25 pour les dimanches et 0 fr. 50 pour les jours ouvrables. Toutefois pour éviter d'engager la Société, si l'Exposition échouait complètement, les membres du Comité s'engagèrent tous à verser 20 francs pour couvrir la Société contre toute chance de perte ; plusieurs membres en dehors du Comité souscrivirent aussi.

M. le contre-amiral Fleuriot de Langle se chargea d'obtenir de M. le Préfet maritime l'autorisation d'installer l'Exposition dans les bâtiments de la caserne Saint-Louis, rendus disponibles par l'établissement des pupilles à la Ville-Neuve. L'autorité maritime mit au service de notre Société une bienveillance entière. Non-seulement nous eûmes le matériel de la division qui nous fut promis, mais des sentinelles furent détachées du poste voisin pour la garde de la terrasse du bâtiment des classes où devait être installée l'Exposition ; un poste de pompiers fut chargé du service de nuit, et des hommes de la division désignés

pour la surveillance des salles pendant les heures où elles seraient ouvertes au public. Des prospectus imprimés au nombre de 3,000 furent expédiés dans la ville et dans les départements voisins. Le secrétaire général du Comité adressa une circulaire analogue aux journaux du département, qui l'insérèrent.

Cependant, grâce à l'activité et au dévouement de la plupart des membres du Comité, il fut bientôt évident que les cinq salles que nous devons d'abord préparer ne suffiraient pas à contenir la multitude d'objets rares et précieux dont nous recueillions la liste sur un registre alphabétique. Il semblait improbable que les Brestois et les étrangers ne missent pas à visiter l'Exposition autant d'empressement qu'à nous signaler et à nous prêter des objets ; le Comité décida donc, malgré le surcroît de dépense qui devait en résulter, que tout le rez-de-chaussée du bâtiment des classes serait garni de tables et d'étagères. M. Rosuel se chargea de faire établir la menuiserie et les tentures au meilleur marché possible. Le 15 mai 1883, les huit salles étaient prêtes à recevoir les objets qu'on nous avait promis. Le Comité se réunit en assemblée générale et décida que ses trois sections se fonderaient pour travailler en commun à la surveillance des transports, à l'enregistrement et à la distribution des objets dans les salles. M. le contre-amiral Fleuriot de Langle étant obligé de retourner à Paris, M. Coutance fut appelé à la présidence du Comité. Il se chargea de trouver un écrivain qui tint les registres d'entrée, un gardien sûr qui passât la nuit dans les salles. M. Rosuel annonça qu'il avait enrôlé une équipe de six hommes sûrs, robustes et adroits, serviteurs retraités de la marine, pour le transport et l'installation des objets qui ne nous seraient pas apportés par leurs propriétaires. Un rôle de service fut adopté, fixant les tours de garde de chacun des membres

du Comité pendant toute la durée de la période d'installation.

Le lundi, 21 mai, notre personnel était au complet et nous commençons le travail d'installation. Chacun des membres du Comité venait prendre aux Pupilles l'équipe dont il avait besoin pour le transport des objets que lui avaient promis les personnes chez qui il s'était présenté en qualité de membre de la première sous-commission. Il surveillait lui-même l'emballage et le transport jusque dans notre première salle. Là se tenait le membre du Comité de service qui faisait enregistrer chaque objet à mesure du déballage. Des étiquettes au nom du prêteur et des numéros correspondant au numéro d'inscription étaient immédiatement collés sur chaque objet, que l'on transportait aussitôt dans une vaste salle du premier étage servant de dépôt, où on les rangeait autant que possible en cinq groupes correspondant aux cinq parties du monde. Pendant ce temps les tapissiers garnissaient les murailles et les fenêtres des pavillons que le port nous avait prêtés.

Dès qu'un nombre suffisant d'objets eût été apporté, on commença à les installer à la place qu'ils devaient occuper pendant l'Exposition. On garnit d'abord les murailles de tableaux, tentures, panoplies, et ce ne fut qu'après avoir suspendu tout ce qui exigeait l'emploi d'échelles, de marteaux, de clous susceptibles de casser, en tombant, les objets d'étagères, que l'on commença à ranger les porcelaines, laques, bronzes, bijoux, etc., sur les tables et sous les vitrines.

M. Motet dirigea l'installation des salles du Japon. M. Coutance se chargea de la Chine et de la géographie. MM. Berger et Sanquer, de l'Afrique et de l'Océanie. M. Froger, de la Cochinchine, de l'Inde et de la Perse.

Les affiches annonçant l'Exposition, dont un exemplaire



est conservé aux archives de la Société, furent distribuées dans la ville. Des cartes permanentes de 3 francs, valables pour la durée de l'Exposition, furent déposées chez divers libraires qui voulurent bien se charger gratuitement de la vente.

Enfin, le 1<sup>er</sup> juin, l'installation était achevée. Le Comité se réunit pour fixer les tours de garde pendant la période d'Exposition et de déménagement, et régler diverses questions subsidiaires. Il fut décidé que, pour répondre à un vœu du Conseil municipal, on laisserait entrer gratuitement les écoles primaires gratuites. Le même avantage fut accordé aux écoles primaires gratuites libres et aux moudes de l'*Austerlitz*. Enfin, l'Académie décida qu'elle accorderait une réduction considérable sur le prix d'entrée, aux élèves des institutions payantes qui voudraient visiter nos salles sous la conduite de leurs maîtres. On adopta le projet de règlement intérieur rédigé par M. Berger. M. Coutance donna connaissance de la décision du Bureau, qui, pour ne déroger en rien à la loi que nous nous étions faite de n'accorder la gratuité à personne, avait résolu de ne permettre aucune cérémonie d'inauguration. On devait inviter seulement le Préfet maritime, le Sous-Préfet, le Maire et ses Adjoints à visiter les salles la veille de l'ouverture.

Le lendemain les membres du Comité se joignirent aux membres du Bureau pour recevoir ces autorités. Ensuite les salles furent fermées jusqu'au lendemain dimanche, 3 juin, jour de l'ouverture.

Le dimanche 3, notre Trésorier encaissa une recette de 400 francs. La foule, toute la journée, s'était pressée tant dans la salle des conférences pour écouter M. le colonel de la Barre-Duparcq, ancien président de la Société, qui traitait de la conquête de la Floride au xvi<sup>e</sup> siècle, que dans les salles d'exposition et autour du kiosque où jouait

l'excellente musique des équipages de la flotte. Dès ce jour nous pûmes prévoir un succès assuré.

L'ensemble des recettes pendant la quinzaine atteignit 3,263 fr. 25. Et les bénéfices eussent été beaucoup plus considérables si nous eussions pu laisser l'Exposition ouverte huit jours de plus. La crainte d'abuser de la bonne volonté des exposants, nous empêcha d'en prolonger la durée.

Il ne fallut qu'une semaine pour restituer tous les objets aux personnes qui nous les avaient prêtés. Non-seulement tout fut retrouvé jusqu'à la dernière photographie, mais nous n'eûmes à regretter que le bris de deux objets de valeur médiocre.

Le 25 juin, on put congédier les employés que nous avions gardés plus d'un mois à notre service. M. le Président tint à les remercier en notre nom à tous du concours dévoué qu'ils nous avaient prêté. M. le Trésorier s'occupa aussitôt de dresser l'état comparatif des recettes et des dépenses.

Les dépenses montaient à..... 2,711 fr. 30

L'état de prévision était donc dépassé de moitié.

Mais les recettes montant à..... 4,363 fr. 25

la Société non-seulement rentrait dans les 500 francs qu'elle avait avancés à la Section de Géographie, mais après avoir payé une somme de 25 francs réclamée par la Société des Compositeurs de musique et fait la part des pauvres, elle avait un bénéfice de 1,151 fr. 95.

Qu'il nous soit permis de tirer de ce succès et de l'histoire si rapide de notre Exposition, quelques enseignements.

D'abord, nous avons pu reconnaître que notre Société, par son autorité morale, les relations de ses membres, l'influence que lui donnent ses séances publiques, était une force dont il sera toujours facile d'user pour le bien.

Il est vraisemblable que notre réserve seule nous a empêché de faire plus et mieux.

Si jamais la Société académique forme une entreprise analogue, les organisateurs pourront profiter de l'expérience de cette exposition.

1<sup>o</sup> La publicité a été trop restreinte et commencée trop tard. Bien des personnes à Brest même n'ont été averties de notre Exposition que lorsqu'elle allait fermer ;

2<sup>o</sup> Le laps de temps pendant lequel elle était ouverte chaque jour était trop court. Plusieurs fois il fallut refuser l'entrée à une centaine de personnes qui se présentaient avant 11 heures ou après 4 heures ;

3<sup>o</sup> Les conférences publiques ont à Brest plus d'attrait pour le public choisi, sur lequel nous comptons, que la musique. La salle des conférences n'a jamais manqué d'être pleine, malgré la chaleur et le manque d'acoustique, quand souvent la cour où l'orchestre se faisait entendre réunissait moins d'auditeurs.

Enfin l'entassement des objets en dérobaît une partie à l'observation. Il eût fallu le double de salles pour que l'étude fût vraiment possible à l'Exposition.

---

## LISTE

DES

CONFÉRENCIERS & SUJETS DES CONFÉRENCES

---

M. le Colonel DE LA BARRE-DUPARCQ.

Dimanche, 3 juin : *La réunion de la Floride à la France,  
au XVI<sup>e</sup> siècle.*

M. A. COUTANCE, Président de la Société.

Lundi, 5 juin : *Les Voyages du Dr Jules Crevaux.*

M. LANGERON, Professeur au Lycée.

Jeudi, 7 juin : *Excursion en Suisse.*

M. A. COUTANCE, Président de la Société.

Samedi, 9 juin : *Le Thé.*

M. FROGER, Professeur au Borda.

Dimanche, 10 juin : *Tentatives de colonisation aux Antilles  
sous Richelieu.*

M. le Docteur QUINTIN.

Mardi, 12 juin : *Souvenirs du Sénégal.*

M. LE BALL, Professeur au Lycée.

Jeudi, 14 juin : *La Tunisie.*

M. ESTIENNE, Inspecteur des Écoles primaires.

Samedi, 16 juin : *L'isthme de Kra.*

Le Secrétaire général du Comité de l'Exposition,  
FROGER.

---

# NÉCROLOGIE

---

Le Dr Auguste PENQUER, ancien maître de Brest, président du Conseil général du Finistère, de l'Association médicale de Brest, officier de la Légion d'honneur et de l'Instruction publique, est décédé à Brest, le 18 décembre.

Dans la séance qui a suivi cette perte cruelle, 8 janvier, le président Coutance rappelle tous les titres de M. Penquer, aux regrets de la Société académique.

« MESSIEURS,

» Depuis notre dernière séance, nous avons perdu l'un des membres de notre Société, le Dr Auguste Penquer. Le souvenir des paroles d'adieu qui ont retenti sur sa tombe, vous est encore présent, aussi je ne viens pas rappeler ici tous les regrets que cette mort si soudaine a fait naître, vous n'avez pas attendu ce jour pour vous y associer. Je n'ai pas à vous parler de M. Penquer, au point de vue professionnel, encore moins au point de vue administratif et politique. Dans les actes de sa vie publique, il s'est toujours montré homme de science et de tact, exprimant sa pensée avec cette élégance facile, à laquelle la simplicité ajoutait un charme de plus. Des liens affectueux l'unissaient à notre Société.

» Il la voyait grandir chaque jour avec une satisfaction

qu'il ne cherchait pas à cacher, et dont j'ai recueilli plus d'une fois le témoignage sincère. C'est que M. Penquer était un esprit cultivé, sensible aux délicatesses de l'âme, comme aux noblesses de l'art.

» Aimer les lettres, ces grandes consolatrices qui ont un baume pour toutes les amertumes, servir la science dans sa mesure, s'enthousiasmer de tout ce qui est beau, lui paraissait un sort enviable au milieu des agitations de la vie, à lui surtout qui avait dû ses jouissances les plus vraies au rayonnement de poésie et d'idéal allumé à son propre foyer.

» Fermement convaincu des services que notre Société est appelée à rendre, il l'a défendue chaque fois que cela était nécessaire. Il considérait surtout les fécondes conséquences du rapprochement intellectuel entre des hommes qui peuvent différer d'opinions, mais que la même bonne volonté conduit et retient sur le terrain neutre où nous avons tant de choses à faire pour conserver à cette cité le rang qu'elle doit avoir, dans le mouvement qui emporte toutes les villes de France à rivaliser entr'elles de savoir et de travail.

» La Société académique s'associe, j'en suis certain, à cet hommage que nous devons à la mémoire de M. Penquer. Son nom respecté ne disparaît pas, d'ailleurs, de nos rangs. Il y reste, et je voudrais pouvoir dire à celle qui le porte si douloureusement à cette heure, de quelles respectueuses sympathies elle sera toujours entourée parmi nous. »



Le Dr CHASSANOL, 2<sup>e</sup> médecin en chef de la marine, en retraite, officier de la Légion d'honneur, mort à Brest, le 28 janvier 1883. Voici les paroles prononcées à la séance du 5 février, par le Président de la Société :

« MESSIEURS,

» Après la perte de M. Penquer, la Société académique est encore douloureusement atteinte, et l'un de ses membres les plus chers vient de lui être enlevé.

» Je me sers de cette expression parce qu'elle peint mieux qu'aucune autre la nature des regrets laissés parmi nous par le Dr Chassaniol, et l'universalité des sympathies qui lui faisaient escorte dans la vie.

» Aux derniers jours de sa vie, ce ferme esprit avait manifesté un certain éloignement pour les éloges publics, non qu'il doutât un seul instant de la sincérité des amis qui l'entouraient, et qui ont si bien et si éloquemment retracé cette noble existence, mais parce que sa conscience lui rendait à ce moment suprême le témoignage infaillible qu'il n'avait fait que du bien.

» Il savait quel cortège de gratitude, d'affectueux souvenirs, honorerait son dernier voyage, et sa modestie s'en contentait d'avance.

» Mais, Messieurs, il faut louer les existences telles que celle de Chassaniol, car tout le bien qu'on en peut dire est l'enseignement et le patrimoine des populations au milieu desquelles elles se sont écoulées.

» C'est pourquoi nous avons voulu que dans le cercle intime de ces réunions, cette chère mémoire reçût un affectueux hommage.

» Les péripéties de cette carrière si bien remplie, nous sont aujourd'hui mieux connues, l'en estimons-nous davantage? oui, assurément; l'en aimons-nous plus? non.

» C'est que Chassaniol, s'il cachait son mérite, son dévouement, ses travaux, manifestait irrésistiblement la sérénité de son âme, et l'extrême bonté qui rayonnait en lui.

» Combien n'ont jamais connu les labeurs variés, les courses lointaines en lesquelles s'est dépensée sa vie, et qui l'ont aimé parce qu'il se donnait toujours tout entier.

» La Société académique fut fière de son héroïsme, quand, malgré son grand âge, il partit pour le Sénégal où régnait la fièvre jaune. A son retour, dans l'une de nos séances mensuelles, nous lui témoignâmes toute notre admiration.

» A l'affection que nous inspirait ce noble vieillard, se joignit un sentiment plus élevé. Si nous l'avons ce jour-là marqué parmi les membres qui honorent le plus une compagnie, nous avons également senti qu'il nous tenait par d'autres liens.

» Aujourd'hui, Messieurs, qu'il n'est plus, tous ses titres à notre affectueux souvenir se fondent en une tristesse amère, et nous ressentons plus vivement et plus complètement le vide qu'il a laissé dans notre Société. »



Emmanuel MÉVEL, secrétaire de la Société académique de Brest, a été enlevé à 38 ans par une mort foudroyante, à l'affection de sa famille et à l'estime de ses confrères.

Sur cette tombe où venaient sombrer tant d'espérances, le Président de la Société a fait entendre les paroles suivantes :

« MESSIEURS,

» C'est le cœur serré que je m'avance au bord de cette tombe si prématurément ouverte, pour y dire bien haut ce que je pensais tout bas de celui qui va y descendre.

» J'ai connu trop tard Emmanuel Mével, je le sens, surtout à cette heure où se ravive le bonheur que j'éprouvais à pénétrer plus intimement dans cet esprit sincère et franc.



» Depuis plusieurs années, il était membre de la Société académique de Brest, au nom de laquelle je viens lui dire une dernière parole.

» Il y a trois ans, il présenta au concours, pour l'éloge d'Emile Souvestre, un travail qui lui valut une médaille d'or décernée par notre compagnie.

» Ce travail révélait en lui un jugement littéraire très-cultivé, un sentiment très-élevé des beautés répandues dans l'œuvre qu'il analysait. Ce qu'il admirait et aimait surtout chez Souvestre, c'était le culte passionné de notre vieille province bretonne.

» Peu de temps après, il publiait un charmant volume intitulé : *Le Château de Kervaly*, où les mœurs de sa terre natale sont retracées avec une grâce naturelle et une vérité parfaite. L'action dépourvue d'incidents romanesques est limpide et fraîche comme un ruisseau breton. C'est la vie calme et tranquille comme était la sienne, faite d'oubli, de paix, de bonheur.

» Il se fût reproché d'introduire dans ces tableaux d'intérieur, qu'il nous retraçait, il y a quelques jours à peine, l'ombre d'un trouble ou d'une douleur, estimant sans doute qu'il y a bien assez de misères réelles en ce monde, sans en créer de fictives.

» Après Souvestre, une autre renommée bretonne le tentait, c'était Brizeux. Avec quel bonheur il me parlait de ses projets d'étude dans lesquels j'aimais à l'encourager. Le chantre de *Marie* et des *Derniers Bretons* avait pour lui un attrait particulier ; il était digne de le comprendre et s'était mis à l'œuvre.

» L'année dernière il nous avait lu une étude sur le spiritualisme, où se révélait toute sa pensée sur les graves problèmes que la mort soulève.

» Cet essai, Messieurs, c'était le testament intellectuel de Mével. Comme si un pressentiment l'avait éclairé sur

la brièveté de ses jours, il s'était attaché à ces immortelles espérances que la philosophie, d'accord avec le sentiment chrétien, fait rayonner aux yeux de l'homme de bonne volonté.

• Ce sera toujours un éternel honneur pour la nature humaine, de trouver dans l'étendue de ses regrets devant la mort, la mesure de ses espérances.

• En nous rappelant ce que fut Mével au milieu de nous, ce qu'il a été au milieu d'une famille qui l'adorait justement, et de populations des campagnes qui l'estimaient profondément, nous nous disons que cette âme affectueuse et bonne, éprise de ces nobles choses qui s'appellent l'amour du pays et l'amour du bien, jouit aujourd'hui de la splendeur du vrai, fermement reconnu, sincèrement salué par elle.

• Adieu Mével. La croyance et l'espérance s'étaient donné la main dans votre cœur et dans votre raison, ce sont les ailes qui permettent à cet adieu chargé des amertumes de la séparation, de vous suivre dans les régions de la certitude et de l'éternel repos. •



OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

---

COMPTES-RENDUS

---

## LES CHAIRES EXTÉRIEURES

EN BRÉTAGNE

PAR M. RENÉ KERVILER

---

L'auteur de l'opuscule dont nous avons été chargé par notre honorable président de faire le compte-rendu, a déjà un bagage littéraire fort considérable, car il a composé entre autres les ouvrages suivants qui lui ont conquis une légitime renommée et une moisson de palmes académiques :

*La Bretagne à l'Académie française au XVII<sup>e</sup> siècle. Études sur les Académiciens bretons ou d'origine bretonne*, ouvrage couronné par l'Académie française. *Valentin Conrart*, premier secrétaire perpétuel de l'Académie française... *Étude biographique et littéraire*, suivie de lettres et de mémoires inédits, en collaboration avec M. Ed. de Barthélemy.

*Claude-Gaspard Bachet, seigneur de Méziriac*, l'un des quarante fondateurs de l'Académie française. *Étude sur sa vie et ses écrits* ;

*Essai d'une Bibliographie raisonnée de l'Académie française ;*

*Un Chapitre inédit de l'Histoire de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle ;*

*Jean Desmarets, sieur de Saint-Sorlin, l'un des quarante fondateurs de l'Académie française. Étude sur sa vie et ses écrits ;*

*Le Chronomètre préhistorique de Saint-Nazaire ;*

*César et les Venètes ;*

*Essai d'une Bibliographie des publications périodiques de la Bretagne.*

Sous ce titre modeste, c'est un travail que pourraient signer les plus savants bibliothécaires de la Bretagne.

Pour se délasser de ses travaux scientifiques, M. Kerviler a fait de brillantes excursions sur le domaine de la poésie où nous avons eu le bonheur de le rencontrer.

Le titre seul du petit ouvrage dont nous allons faire une succinte analyse, suffirait seul, indépendamment des qualités brillantes et solides dont il est émaillé, pour attirer l'attention de ceux qui parmi les Bretons s'occupent de l'archéologie religieuse de leur pays, si riche en monuments de ce genre.

L'auteur ne s'est pas contenté de consulter le *Dictionnaire raisonné* de l'architecture française du xi<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle, dans lequel M. Viollet Le Duc a indiqué seulement les traits principaux du sujet ; mais il nous signale en Bretagne au moins quatre chaires à prêcher extérieures attenantes à des églises et sept entourant des calvaires isolés. Cela seul suffit, dit-il fort judicieusement, pour justifier l'intérêt qui s'attache à leur description et à la recherche des motifs de leur origine.

L'écrivain, le flambeau de l'érudition à la main, nous montre Salomon, faisant construire une tribune d'airain,

la plaçant au milieu du temple, et du haut de cette tribune sacrée, parlant au peuple de Dieu.

Il nous dépeint encore, d'après les Saintes Ecritures, Esdras qui fait aussi bâtir un degré de bois pour y parler, et du haut duquel l'orateur dominait ses pieux auditeurs.

L'auteur, faisant appel à ses souvenirs de voyage, fait passer sous nos yeux les ambons ou pupitres en pierre affectant quelquefois la forme de petites tribunes et placés des deux côtés du chœur pour lire l'Épître et l'Évangile : il nous montre ceux de Saint-Ambroise, à Milan, et les deux magnifiques ambons de Saint-Marc, de Venise, tout chargés de marbres précieux, de jaspes et de porphyres entre les bronzes de Donatello et les mosaïques à fond doré.

Mais quittons l'Italie pour suivre M. Kerviler en Bretagne, où l'on conserve précieusement plusieurs jubés qui sont très-remarquables, et il prend soin de nous signaler comme les plus célèbres ceux du Folgoat dans notre Finistère, et du Faouët dans le Morbihan.

M. Kerviler, après avoir montré que les chaires à prêcher proprement dites sont d'époque relativement récente, nous fait voir les orateurs sacrés qui se retirent dans les églises; c'est alors que nous voyons apparaître les chaires splendides de Strasbourg, de Besançon, de Fribourg et de Bâle. L'écrivain perspicace nous fait observer que dans notre Bretagne, où la foi resta plus vive et où la prédication extérieure, entrée depuis longtemps dans les mœurs, se pratique encore aujourd'hui, on sentit de bonne heure la nécessité de la chaire fixe et monumentale ; mais il se hâte d'ajouter, qu'au lieu de la placer au - dedans du temple, on la construisit sur ses faces extérieures ou dans les cimetières, et la tradition veut même que celle de Vitré ait été élevée pour opposer un prêche public à celui des calvinistes.

Pendant qu'ailleurs on semblait se cacher, s'écrie avec raison l'écrivain breton, en Bretagne on affrontait le grand jour.

Pour montrer le soin scrupuleux que j'ai apporté dans ce compte-rendu, je crois devoir vous faire part des recherches que j'ai faites dans quelques écrivains qui ont accidentellement traité cette question des chaires extérieures, tels que M. le comte de Quatrebarbes dans la préface dont il a enrichi sa belle édition des *Chroniques d'Anjou et du Maine*, par Jehan de Bourdigné; Péan de la Tuillerie, prêtre de Châteaugontier, dans sa *Description de la ville d'Angers*, nouvelle édition, avec les notes si consciencieusement élaborées de M. C. Port, M. Godard-Faultrier, dans son important ouvrage intitulé : *L'Anjou et ses Monuments*, J.-F. Bodin, dans ses recherches historiques sur l'Anjou et ses monuments; enfin l'abbé Expilly, dans son dictionnaire géographique, historique et politique, des Gaules et de la France.

« Ce fut le scandale causé par l'hérésie de Bérenger qui donna lieu dans toute l'Eglise catholique à la cérémonie de l'élévation de l'hostie et du calice au moment de la consécration, afin de rendre un hommage plus éclatant à la présence réelle du corps et du sang de J.-C. dans l'Eucharistie. A cette même époque s'introduisit, en Anjou, le pieux usage d'exposer la Sainte-Hostie le jour du Jeudi-Saint, et d'appeler *Paradis* au lieu de *Sépulcre* le reposoir où elle est déposée. Avant la Révolution et la destruction de Saint-Michel-du-Tertre, la procession de la Fête-Dieu se rendait à cette église, où l'on voyait encore la *chaire* de pierre d'où Bérenger répandait les erreurs; et là, en présence de tous les fidèles, l'évêque à genoux et les mains jointes, faisait amende honorable au Saint-Sacrement. »

« Il est assez probable qu'il y avait déjà une *chaire* dans le cimetière de Saint-Laurent, et qu'on y prêchait dès le

commencement du xii<sup>e</sup> siècle : car il est dit dans l'acte de la dédicace de l'autel de l'église de Notre-Dame du Ronceray, qui fut faite en 1119 par Calixte II, que ce pape, après la cérémonie, alla, suivi de l'Abesse et des religieuses du Ronceray, prêcher dans le cimetière de Saint-Laurent : *Papa verò portea, tumbam, quæ est in cœmeterio Sancti Laurentii, ascendit, ibique populo verba Domini paulo refecto, etc.* »

« Dans l'année 1119, une grande rumeur s'empare de notre cité (Angers) ; la population tout entière assiège les rues conduisant au Tertre-Saint-Laurent ; le clergé de la province, dans sa pompe sacerdotale, s'échelonne hiérarchiquement sur la croupe de la colline ; une tombe s'élève parmi celles du cimetière. Un illustre personnage monte sur la pierre funèbre, et son œil imposant embrasse avec amour la multitude dévote qui serpente autour de lui ; il aperçoit tous les temples sacrés où naguère Urbain II avait crié : « *Chrétiens, partez à la Croisade, Dieu le veut !* » Ce personnage illustre, c'était le pape Calixte II. L'histoire ne nous a pas conservé ses paroles ; mais la *chaire en plein vent* qu'il choisit sur le Tertre, nous annonce qu'elles durent fulminer contre l'hérésie de Bérenger, dont plusieurs esprits se nourrissaient encore. »

« Ce fut pendant le règne de Foulques V, que le pape Calixte II vint à Angers, et y consacra, à la sollicitation du comte, l'autel principal de l'église du Ronceray, en présence des évêques d'Angers, de Lyon, de Nantes, et de Geoffroi, abbé de Vendôme, qui le même jour, firent la dédicace de cette église. »

Après cette cérémonie, qui eut lieu la veille de Noël, de l'an 1119, le pape se rendit au cimetière Saint-Laurent, monta sur une tombe, et fit un discours très-touchant, qu'il termina en accordant à tous les auditeurs la remise « de la septième partie de leurs pénitences, et y celle

mesme indulgence donna et octroya perpétuellement à tous ceux et celles qui, par chacun an, dévotement visiteront ladite église le jour de la solennité de la dédication. » L'abbesse du Ronceray et ses religieuses assistèrent à ce sermon.

... Le *Sacre d'Angers*, c'est-à-dire, la procession du jour de la Fête-Dieu, est une des plus curieuses qui se fassent dans le monde chrétien, et elle attire un grand concours de peuple dans la ville. Cette cérémonie a été principalement instituée pour être dans tous les siècles une réparation publique de l'hérésie de Bérenger, qui le premier parla, prêcha et dogmatisa contre la présence réelle...

... Des préparatifs extraordinaires annoncent la cérémonie dont il est ici question, le *Sacre*. La procession commence le jour de la Fête-Dieu de grand matin, et ne finit que le soir.

Outre le clergé qui est des plus nombreux, et les ordres religieux, on y voit l'Etat séculier par ordre de corps, de compagnies et de communautés, au nombre d'environ 4,000 personnes, marchant la torche allumée à la main. Le Chapitre de la cathédrale marche le dernier. Tous les musiciens sont en chape et suivent la croix. Douze enfants de chœur occupent le milieu de la rue entre les musiciens qui chantent conjointement un verset en musique. Les chanoines sont tous en chape derrière le dais, qui est très-beau et porté par quatre chanoines ou diacres. L'évêque et deux de ses archidiares portent le Saint-Sacrement sur un brancard.

La procession va d'abord à l'abbaye du Ronceray, dans l'église de laquelle se trouve, à cette occasion, un reposoir très-magnifique. Les religieuses sont placées dans un jubé devant l'autel, et elles y exécutent un très-beau concert de musique.

Au sortir de cette église, la procession dirige sa marche



vers le Tertre de Saint-Laurent, qui est une montagne hors de la ville. Il y a en cet endroit une chapelle qui porte le nom du saint que nous venons de nommer, et dans cette chapelle subsiste encore à présent une chaire dans laquelle on prétend que *Bérenger* a prêché contre la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie.

Un prédicateur monte dans cette même chaire, et y prêche un sermon relatif à la solennité. Ensuite, la procession revient à la ville dans le même ordre qu'elle en est sortie, mais avec cette différence qu'en revenant ce sont les trois archidiacres qui portent le Saint-Sacrement. L'évêque marche alors après les chanoines, en chape, mitré et crossé, et il donne de temps en temps la bénédiction au peuple.

Les rues par où passe la procession sont tendues de toiles en dessus ; ce qui forme une espèce de plafond qui empêche que la procession ne soit mouillée quand il pleut, ou que le soleil n'incommode quand il fait beau. Toutes les boutiques sont ouvertes et remplies d'amphithéâtres sur lesquels le beau monde se place. Quoique cette procession parte dès le matin, ainsi que nous l'avons déjà dit, elle n'arrive à la cathédrale qu'à trois heures après-midi...

Après cette excursion dans l'Anjou, revenons dans notre vieille province de Bretagne avec M. Kerviler, qui nous montre, d'après les documents inédits fournis par M. l'abbé Chauffier, ancien élève de l'école des Chartres, saint Vincent Ferrier montant sur les estrades et dans les chaires volantes pour de là haranguer ses pieux auditeurs.

La prédication de ce saint personnage, qui parfois a lieu dans le cimetière, rappelle à M. Kerviler, outre les chapelles ossuaires, ou abris pour dire les messes des morts qu'on remarque dans les cimetières de Bretagne, le petit monument composé d'un mur d'appui avec un comble

en pavillon élevé sur quatre colonnes, que l'on voyait encore à la fin du siècle dernier dans l'enceinte du Char-nier des Innocents, à Paris.

Nous étudions avec autant de fruit que de plaisir archéologique, avec M. Kerviler, la construction des chaires extérieures qui font partie intégrante des calvaires des cimetières de *Runan*, de Pleubian et de Plougrescant (Côtes-du-Nord), de *Plougasnou*, de *Trévignon*, en Saint-Jean-Trolimon, de *Kerinec*, en Poullan, et des *Trois-Fontaines*, entre Briec et Pleyben (Finistère), et de celles que l'on remarque aux murailles des églises de *Guérande* (Loire-Inférieure), de *Vitré* (Ille-et-Vilaine), de *Guimiliau* (Finistère) et du Guerno (Morbihan). Cette dernière surtout est de nature à piquer notre attention, car la chaire en est presque identique à celle de Guimiliau.

Ceux qui parmi vous, Messieurs, n'ont point visité le cimetière de Guimiliau, ne seront peut-être pas fâchés d'en lire la description ; et pour ceux qui déjà le connaissent, elle ravivera leurs souvenirs.

« Le cimetière, décoré d'un arc-de-triomphe et d'un ossuaire de 1648, renferme un *calvaire* qui est, à lui seul, un monument. On en fait le tour par cinq arcades chargées d'un peuple de statues en pierre, disciples, prophètes, saintes femmes, larrons sur leurs gibets, gardes sur leurs chevaux, dans les attitudes les plus naturelles et les plus naïves. Les soldats qui viennent arrêter le Christ au Jardin des Oliviers, portent des casques à visières, des rondaches et des culottes bouffantes avec braguettes ; saint Pierre tient à la main l'oreille de Malchus ; ailleurs une musique militaire, composée de tambours et d'*olifants*, précède le portement de la croix ; dans une scène accessoire, des diables grotesques précipitent les damnés dans l'enfer, figuré par une gueule de dragon vomissant des flammes. L'arbre de la croix, à plusieurs étages, domine

cette foule de personnages, et des anges, suspendus dans les airs, recueillent dans des calices le sang qui coule des mains du Sauveur. »

Ce curieux calvaire, exécuté en Kersanton, porte au frontispice la date de 1581 et celle de 1588, sous la scène de l'Adoration des Mages.

Transportons-nous, avec M. Kerviler, à Sainte-Anne d'Auray, devant la *Scala Sancta*, construite au xvii<sup>e</sup> siècle, la seule qui soit encore, suivant lui, en usage régulier dans notre région. Là, nous trouvons la plus vaste chaire qui ait jamais été élevée sur une place publique. Il est vrai que, lors de la reconstruction de la basilique, il y a quelques années, il a fallu la démolir à cause de l'allongement de l'église ; mais, ajoute M. Kerviler, on en a précieusement conservé tous les matériaux, et on l'a réédifiée sur le même plan, dans le champ de la statue miraculeuse.

C'est, je crois, M. Deperthes, ancien architecte en chef de la ville de Brest, et celui-là même dont le plan de reconstruction de l'Hôtel de Ville de Paris a été choisi entre plus de soixante-cinq autres projets, qui est l'auteur de la reconstruction de la basilique de Sainte-Anne.

M. Kerviler nous montre encore une petite *chapelle ouverte*, élevée sur le haut de la colline de Rumengol, pour les jours de pardon, et l'autel qu'on remarque sur le haut de l'arc-de-triomphe du cimetière de Saint-Jean-du-Doigt.

Une simple note de M. Kerviler ne laisse pas que de piquer vivement notre intérêt : car il s'agit d'un petit édicule fort original que l'on remarque au transept sud de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, par-dessus la galerie ou balustrade qui surmonte la grande rosace. C'est une niche ou dais en ogive construite au milieu de la galerie, et supportée par deux colonnettes dont les bases viennent s'appuyer sur le balustre.

Il est matériellement possible, ajoute judicieusement M. Kerviler, de se placer sous ce dais élégant pour porter la parole vers la place ; mais il ne paraît guère probable qu'un prédicateur ait jamais essayé d'y monter pour entraîner la foule, car sa voix n'eût pu se faire entendre d'une pareille hauteur à une distance suffisante. Elle eût porté dans le vide. C'est plutôt, dit en terminant l'habile ingénieur, une sorte de *Loggia* d'où l'évêque donnait sans doute, les jours de grande fête, sa bénédiction solennelle.

En finissant son étude sur les chaires, M. Kerviler fait passer sous nos yeux une petite chapelle en l'honneur de sainte Anne, construite par un architecte plein de goût, en 1879. à Plonéis, entre Quimper et Douarnenez.

Cette chapelle est précédée d'un porche couvert par une terrasse, et cette terrasse, entourée d'une élégante balustrade, supporte un autel en pierre... On y prêche du haut de la balustrade, devant des foules de 5 à 6,000 personnes...

Et M. Kerviler a raison d'ajouter : C'est ainsi que le domaine archéologique se continue, dans les pays de foi, jusqu'aux périodes directement contemporaines...

Il ne serait peut-être pas téméraire de dire que les premiers missionnaires de la foi chrétienne, en Bretagne, n'ont fait en prêchant la parole divine aux populations rassemblées au pied de leurs chaires en plein vent ou improvisées pour la circonstance, que suivre l'exemple des druides qui, eux aussi, devaient exercer un ascendant immense au moyen de la parole qu'ils adressaient au peuple du haut des dolmens ou du pied des menhirs, ou sur les tumulus qui renfermaient les restes vénérés des aïeux, ou bien encore au pied du chêne sur les rameaux duquel ils venaient avec leur serpette d'or de couper le gui sacré, et dont les branches touffues formaient une voûte verdoyante qui prolongeait au loin leur voix.

# FREITAS CONTRE GROTIUS

SUR

## LA QUESTION DE LA LIBERTÉ DES MERS

(Justification de la domination portugaise, en Asie)

**Par le D<sup>r</sup> Fr.-Séraphin de FREITAS, Portugais**

De l'Ordre de N.-D. de Merci

Professeur de la Chaire de Droit canon à l'Académie de Valladolid

TRADUIT PAR LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA MARINE

**A. GUICHON DE GRANDPONT**

---

Il est superflu de longuement insister sur la compétence du traducteur à reproduire fidèlement les idées de son modèle latin, et à nous initier, nous profanes, à la science du Droit canonique. L'auteur des *Gloriæ navales*, et de la traduction en vers français de *l'Imitation de J.-C.*, nous avait déjà prouvé que la langue d'Horace et de Virgile lui était familière, aussi bien que la prose latine adoptée par les théologiens et quelques écrivains ascétiques.

Nous conseillons à nos studieux lecteurs de ne point dédaigner les quelques pages qui précèdent le travail de cette traduction qui nous semble composé avec autant de conscience que de talent. Ils y verront que M. Guichon de Grandpont, comme il le dit lui-même, s'était plu, dans l'ardeur d'une studieuse jeunesse, à traduire le *Mare Libe-*

*rum*, de Grotius, séduit qu'il avait été par les idées généreuses et l'énergique éloquence du célèbre jurisconsulte hollandais. Il avoue en toute sincérité que Selden, Burg, Welwod et plusieurs autres, les champions de la doctrine contraire, ne lui inspiraient aucun intérêt. Il confesse avec une bonne foi qui n'est pas toujours l'apanage des savants, qu'il ignorait alors plusieurs choses, lesquelles, sans modifier son opinion sur le fond et l'issue du débat, auraient pu lui inspirer quelque réserve, quant à la solidité des argumentations respectives et au mérite de certains contradicteurs.

On peut dire aujourd'hui, que c'est grâce à M. Guichon de Grandpont que le monde des savants et des jurisconsultes a pris connaissance du plus sérieux adversaire de Grotius, le seul qui, suivant les énergiques et pittoresques expressions du traducteur, l'ait saisi vigoureusement corps à corps, chapitre par chapitre, argument par argument, avec une science aussi profonde qu'étendue.

M. A. Guichon de Grandpont, en homme judicieux, en écrivain d'un goût pur et sévère, ne dresse point le modèle qu'il traduit sur un piédestal, où certains écrivains ont coutume de placer, comme des idoles, les auteurs originaux dont ils ont interprété le texte. Il reproche au savant réfuteur du *Mare Liberum*, de Grotius, des défauts disgracieux et fatigants, tout en rendant pleine justice à son ardent et pur patriotisme, à sa piété ferme, à son savoir, à sa méthode, à la droiture et à la supériorité de son jugement. Il nous montre la surabondance, la prolixité, la naïveté, les répétitions, tolérables et souvent utiles au barreau, ou dans une chaire d'enseignement, mais qui à ses yeux sont autant de fautes dans une discussion politique aussi élevée que celle à laquelle se livre le Dr Freitas.

Et le texte de l'auteur portugais étant d'un bout à l'autre

si encombré, comme à plaisir, de la mention des lois et des autorités dont il s'appuie, que le fil en est brisé à chaque page, et ne se renoue parfois que difficilement, l'ingénieux traducteur a pris soin de renvoyer la plupart de ces citations au bas des pages où l'on peut les consulter avec fruit.

Sachons donc gré à notre savant et laborieux collègue, d'avoir entrepris la résurrection d'un ouvrage qui dormait enseveli dans la poussière des siècles. La traduction est à peu près littérale. M. A. Guichon a pensé que les lecteurs préféreraient un mot à mot assez correct à de sonores équivalents, et qu'ils lui sauraient gré de ne point déguiser ni atténuer la pensée de l'original.

En considérant l'importance des questions qui sont traitées par Freitas, nous ne pouvons que souscrire à l'idée si énergiquement exprimée par son habile traducteur : « Que le livre de Freitas doit accompagner celui de Gro-tius dans les grandes bibliothèques publiques de tous les peuples, dans celles des assemblées législatives, des souverains, des ambassadeurs, des universités et des chancelleries ; — dût la poussière en être rarement secouée, ajoute le traducteur, j'aurai atteint mon but modeste. »

Ce qui donne à nos yeux un vif relief au travail de M. A. Guichon de Grandpont, c'est qu'il a consacré une courte, mais substantielle notice à ce Freitas, dont j'ai vainement cherché le nom dans nos biographies prétendues universelles et dans de volumineuses encyclopédies. Le traducteur a puisé ces documents dans la meilleure source, c'est-à-dire dans la *Bibliotheca Lusitana de Diego Barbosa Machado*, abbé de Sever, créateur de la bibliographie en Portugal, et l'un des trois frères dont le roi Joseph disait *bonus, melior, optimus*, arrière grand-oncle de S. E. José da Silva Mendès Leal ; Celdra, littérateur portugais, et présentement ministre plénipotentiaire en France.

Nous signalerons à l'attention de nos lecteurs le chapitre de Freitas, intitulé : « Les Portugais ont-ils les premiers, pénétré dans l'Inde, par l'Océan antarctique? Celui qu'il a consacré aux navigations de Hannon et d'Eudoxe. L'auteur portugais y a prodigué tous les trésors de son immense érudition.

A ceux que ne rebutent point les études sur le Droit canonique, nous recommandons vivement la lecture des chapitres fort importants et fort instructifs qui traitent de la puissance du Souverain-Pontife à l'égard des choses temporelles, et du droit de pénétrer chez les Indiens, appartenant de préférence aux Portugais, en vertu de titre émané du Souverain-Pontife.

En relisant, avec le soin que comporte la matière, l'apologie des Portugais, en contemplant leur richesse avant leur navigation aux Indes, et les gains qu'ils ont conquis par ce commerce, on songe involontairement à l'énorme prépondérance que le Portugal fit sentir au monde commercial et maritime, on se reporte au temps où la gloire des découvertes faisait rejaillir sur ce beau pays de splendides reflets; aux jours heureux où Diégo Cano découvrait le Congo, Alphonse Aveiro le Benin, Barthélemy Diaz le cap des Tourmentes (le cap de Bonne-Espérance), où Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance; comme l'a dit un poète :

« Au sein du désespoir il puisa l'espérance. »

Vous voyez se dresser devant vous des hommes comme Cabral qui voit, poussé par la tempête, Quiloa, sur la côte orientale de l'Afrique; Gaspard Cortereal qui visite Terre-Neuve, le fleuve Saint-Laurent et les côtes du Labrador; l'illustre florentin Americ Vespuce, voyageant au service du Portugal, explorant le Brésil dont il prend possession;



Albuquerque qui découvre l'île de Zanzibar et qui réveille à grands coups de canon les échos endormis du golfe Persique et de l'Inde ; Antoine Abren qui a la gloire de découvrir les Moluques ; François Alvarez qui nous initie aux contrées mystérieuses de l'Abyssinie ; Perez Andrade qui, le premier, a pénétré par mer dans la Chine ; Garcie Henriquez qui découvre les îles Bando ; François de Castro qui aborde à l'île de Mindanao ; Miueze qui aborde à la Nouvelle-Guinée, et enfin Antoine de Mota qui aborde au Japon.

Ah ! combien, après cette énumération trop sèche, après la prose apologétique de Freitas, on goûte et l'on aime mieux encore ce grand poète et patriote Louis de Camoëns, qui prit sa bonne part à de si glorieux travaux, et s'immortalisa comme eux en les célébrant dans son riche poème des *Lusiades* ! Quoi de plus attendrissant et de plus noble que son épisode d'Inès ! Quoi de plus majestueux et de plus terrible que l'apparition de cet Adamastor, le géant des tempêtes, dont les menaces restent vaines et méprisées ?

Nous n'achèverons pas ce compte-rendu sans remarquer le soin avec lequel le traducteur de Freitas a recherché le texte et le but des principales lois canoniques citées par le professeur, et auxquelles il a consacré une longue note explicative, nécessaire à l'intelligence du livre.

Une lettre à M. Ferd. Denis, l'éminent conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, et principal vulgarisateur de l'ancienne littérature portugaise, termine ce curieux volume. — Elle n'excite que plus vivement l'intérêt sur Freitas, sur son œuvre, sur l'honneur du Portugal ; mais aussi sur l'antériorité et le mérite des navigations normandes, et sur la persévérance des Français dans leur revendication de la liberté des mers.

M. Guichon de Grandpont, dans sa verte vieillesse, dont

il porte allègrement le poids bien au-delà de la limite d'âge de son grade, partage utilement ses loisirs entre l'agriculture et de sérieuses études de littérature et d'histoire. Nous aimons à l'en féliciter, et à espérer de lui de nouvelles communications.

*L'Archiviste de la Société académique de Brest,*  
**MAURIÈS.**



# L'ARMÉE & L'ARGENT

PAR

M. P. DE CHALUS

PARIS — AUGUSTE GHIO, ÉDITEUR

---

Ce petit travail historique dénote chez son auteur de profondes études. Il a puisé aux meilleures sources, c'est de l'érudition de bon aloi. C'est la comparaison de notre état militaire actuel avec les diverses phases militaires traversées par la France aux différentes époques de son histoire, depuis ses origines. L'auteur, devant un aussi vaste sujet, a su garder une vigueur et une concision remarquables. Tous les lecteurs ne partageront peut-être pas les opinions émises, mais aucun d'eux ne regrettera une lecture pleine de traits curieux et très-instructive.

A. G.

---

LA  
LUTTE POUR L'EXISTENCE

PAR

M. A. COUTANCE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE BREST



La librairie Reinwald (1) vient de publier un nouveau travail de M. A. Coutance, professeur de l'une de nos écoles de médecine navale. Le titre de cet ouvrage — *La Lutte pour l'Existence* — ne manquera pas d'éveiller l'intérêt des penseurs que les grands problèmes de la vie passionnent à juste titre. Œuvre indépendante, c'est à la lumière des faits que l'auteur juge les théories modernes. La lutte pour l'existence, c'est encore le tableau grandiose et animé des compétitions sans fin de tous les êtres, compétitions qui loin d'être livrées au hasard, sont régies par des lois conservatrices qui dénotent la plus haute intelligence.

XX

(1) *La Lutte pour l'Existence*, par A. COUTANCE, professeur d'histoire naturelle à l'Ecole de Médecine de Brest — in-8° de 512 p. Prix : 7 fr. 80. Paris, Reinwald, 15, rue des Saints-Pères.

# LE COTON

PAR

**M. EDELESTAN JARDIN**

INSPECTEUR DES SERVICES ADMINISTRATIFS

PARIS — **Victor PALMÉ** — PARIS

---

L'histoire des plantes est constituée par un ensemble de faits très-variés et qui exige de l'auteur des connaissances nombreuses. L'histoire de l'arbuste qui nous fournit la matière textile, précieux aliment de grandes industries, n'échappe pas à cette loi. M. Jardin l'a bien compris, il n'a rien oublié : Botanique, distribution géographique, historique, applications de tout genre, médicales, économiques et surtout industrielles, telles sont les différentes parties de ce livre plein de science, d'érudition et de méthode. Nous le recommandons aux lecteurs qui aiment les monographies complètes.

A. C.

---

# LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

AU 2 JUILLET 1883

---

(Les noms des Membres fondateurs sont précédés d'un astérisque.)

---

## BUREAU

ÉLU LE 2 JUILLET 1883

*Président* : M. COUTANCE (A.), O. \*, O. A., Pharmacien  
en chef de la Marine, en retraite.

## 1<sup>re</sup> SECTION

---

HISTOIRE, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS

*1<sup>er</sup> Vice-Président* : M. JOUBERT, O. A., avoué-licencié.

*Secrétaire* : M. LE BALL, Professeur au Lycée.

## 2<sup>e</sup> SECTION

---

GÉOGRAPHIE

*2<sup>e</sup> Vice-Président* : M. LANGERON, O. A., Professeur au  
Lycée.

*Secrétaire* : M. le D<sup>r</sup> MARION, \*, Sous-Bibliothécaire.

3<sup>e</sup> SECTION

SCIENCES

3<sup>e</sup> *Vice-Président* : M. FÉRIS (B.), Professeur aux Écoles de Médecine navale.

*Secrétaire* : M. WILLOTTE, Ingénieur des Ponts et Chaussées.

*Bibliothécaire-Archiviste* : M. MAURIÈS, Bibliothécaire de la Ville.

*Trésorier* : M. BOURRUT-DUVIVIER, Professeur de physique à l'École navale.

COMITÉ DE PUBLICATION

MM.

BAILLY, Professeur d'anglais au Lycée.

CUZENT, \*, O. A., Pharmacien de la Marine, en retraite.

DAUDY, O. A., Professeur d'histoire et de littérature au Lycée.

FROGER, Professeur au *Borda*.

HALÉGOUET, Homme de Lettres.

HÉLAIN, Sous-Agent comptable de la Marine.

TURIAULT, \*, Commissaire-Adjoint de la Marine, en retraite.

MEMBRES RÉSIDANTS

MM.

\*ALLAIN, Docteur-Médecin.

ALLAIN (A.), Avocat.

ALLAIN (L.), Avoué.

MM.

- \*ALLANIC, ✱, O. I., Professeur de philosophie, en retraite, Président de la Société d'Émulation.  
ALLANIC, ✱, Médecin principal de la Marine.  
ALLÈGRE, Professeur de musique.  
ANNER, O. A., Docteur-Médecin.  
ANJOT, Professeur de grammaire et d'Histoire au Lycée.  
ANSART, O. ✱, Capitaine de frégate, en retraite.  
10\*ANTOINE, O. ✱, Ingénieur de la Marine.  
AUBRY, ✱, Docteur-Médecin.  
BASTIT (J.), Négociant.  
BASTIT (M.), Négociant.  
BAUDE, ✱, Docteur-Médecin.  
BODET, Médecin de 1<sup>re</sup> classe de la Marine.  
BAYOT, O. ✱, Capitaine de frégate, en retraite.  
BACHELOT, Principal au Collège de Landerneau.  
BAILLY, Professeur d'anglais au Lycée.  
BELLAMY, ✱, O. I., Maire de Brest.  
20 BARBINEAU, ✱, Capitaine de frégate.  
BERGER, ✱, Médecin de la Marine, en retraite.  
BERMOND, O. ✱, Capitaine de vaisseau.  
BERNIER, ancien Médecin de la Marine.  
BÉCUE, Directeur du Câble transatlantique.  
BERTHE, Ministre protestant.  
BAISNÉE, Négociant.  
BIACABE, Propriétaire.  
BOCHÉ, Négociant.  
BONNEAU, Agent comptable principal, en retraite.  
30 BORIUS, ✱, O. A. Médecin de la Marine de 1<sup>re</sup> classe.  
BOUET, ✱, Commissaire-Adjoint de la Marine.  
BARIL, Garde d'artillerie.  
BOUSQUET (vu), Directeur de la Société générale.  
BOURRUT-DUVIVIER, Professeur à l'École navale.



MM.

- BOURGEOIS, O. ✱, Lieutenant-Colonel d'artillerie territoriale.
- BOUSSICAUX, ✱, O. I., Proviseur du Lycée.
- BRÉMAUD, Architecte.
- BRÉMAUD, ✱, Médecin de la Marine de 1<sup>re</sup> classe.
- BURGUET, Sous-Intendant militaire.
- 40 CAMESCASSE, O. ✱, O. I., Préfet de police et Député.
- CARADEC (TH.), père, ✱, Docteur-Médecin.
- CARADEC (TH.), fils, O. A., Docteur-Médecin.
- CARADEC (Louis), ✱, Docteur-Médecin.
- CARRIVE, Pharmacien.
- CAVALIER, ✱, Pharmacien de la Marine.
- \*CERF-MAYER, ✱, Médecin principal de la Marine.
- CHABAL, Architecte.
- CHALMET, Docteur-Médecin à Landerneau.
- CHAUVIN, Pharmacien.
- 50 CHASTANET, Rentier.
- CHÉDEVILLE, C. ✱, Directeur des Constructions navales, en retraite.
- CHEVALIER, Pharmacien de la Marine.
- CHIC, ✱, O. A., Chef de Musique de la Marine, en retraite.
- COATPONT (DE), Avocat.
- COLAS, Négociant.
- CORRE, Courtier-Interprète.
- COSSÉ, O. ✱, Capitaine de frégate, en retraite.
- COUTANCE, O. ✱, O. A., Pharmacien en chef, de la marine, en retraite.
- COUTANCE, ✱, Pharmacien-Professeur de la marine.
- 60 CUZENT, ✱, O. A., Pharmacien de la Marine, en retraite.
- DALIGAULT, Sous-Directeur des Contributions indirectes.

MM.

DANIEL, \*, Capitaine de frégate.

DAUDY, O. A., Professeur d'histoire et de littérature  
au Lycée.

DAURIAC, O. A., Professeur de philosophie à la  
Faculté de Montpellier.

DELAGARDE, Négociant.

DELAPORTE, Avocat.

DELÉCLUSE, Inspecteur de l'Enregistrement.

DELÉCLUZE, de l'Administration des Télégraphes.

DELISLE, O. \*, Chef de bataillon, en retraite.

70 DÉNOUEL, Rentier.

DELOBEAU, Avoué.

DESPINOIS, ancien Négociant.

DEVAUX, Professeur de physique au Lycée.

DIDELOT (Baron), G. O. \*, Vice-Amiral.

DUCHATEAU, Architecte.

DUCHATEAU, \*, Médecin de la Marine de 1<sup>re</sup> classe.

DUBOIS, O. \*, O. I., Examineur d'hydrographie.

DUPUIS, O. \*, Capitaine de frégate.

DUPUY, O. A., Professeur d'histoire à la Faculté de  
Rennes.

80 DUMÉNIL, Médecin de la Marine.

DURAND, Pharmacien de la Marine.

DUVAL, C. \*, Directeur du Service de Santé de la  
Marine, en retraite.

EICHOFF, Auteur d'ouvrages de controverses reli-  
gieuses.

ELÉOUET, \*, Médecin de la Marine.

ÉTARD-LAMY, Médecin-Dentiste.

ESTIENNE, Inspecteur primaire.

FALLIER, O. \*, Docteur-Médecin.

FLAGELLE, Expert-Arpenteur.

FLEURIOT DE LANGLE, C. \*, Contre-Amiral.

MM.

- 90 FÉRIS, Médecin-Professeur.  
FOUCAULT, O. \*, Receveur municipal.  
FRANÇOIS (ADOLPHE), Négociant.  
FOLL, Étudiant en droit.  
FROGER, Professeur à l'École navale.  
GADREAU, Imprimeur-Éditeur.  
GALACHE, O. \*, Capitaine de vaisseau.  
GARNAULT, \*, O. A., Examinateur d'hydrographie.  
GEOFFROY, Pharmacien de la Marine.  
GELLÉ, O. \*, Capitaine de frégate.
- 100 GÉRARD, Avoué.  
GHILINO, Négociant.  
GLEIZES DE FOURCROY, O. \*, Inspecteur en chef  
de la Marine.  
GOUYE, O. \*, Capitaine de frégate, en retraite.  
GRAILL, Médecin de la Marine.  
GUÉNEAU DE MUSSY, Avocat.  
GUÉZENNEC (L.), Négociant.  
GUÉRANDEL, Négociant.  
GUICHET, \*, Docteur-Médecin.  
HACHE, Médecin de la Marine.
- 110 HALÉGOUET, Homme de Lettres.  
HALLIGON (V.), C. \*, Contre-Amiral.  
HALLIGON (L.), ancien Notaire.  
HÉBERT, Médecin à Tiphauge.  
HÉTET, O. \*, O. I., Pharmacien en chef, Professeur,  
en retraite.  
HÉLAIN, Comptable de la Marine.  
HEUREUX (D'), \*, Percepteur.  
HOMBRON, Conservateur du Musée.  
HUART, \*, Docteur-Médecin.  
HUET (ALBERT), Négociant.

MM.

- 120 JARDIN, O. I., Professeur de mathématiques au Lycée.  
JOUBERT, O. A., Avoué.  
JOUVEAU-DUBREUIL, \*, Négociant.  
JOUVEAU-DUBREUIL, Médecin de la Marine.  
KERNÉIS, Sous-Commissaire de la Marine.  
KÉRÉBEL, Pharmacien de la Marine.  
KERROS, Agent consulaire.  
KERSAUSON DE PENNENDREFF, Notaire.  
KIÉSEL, \*, Lieutenant de vaisseau.  
LALANDE, Pharmacien de la Marine.
- 130 LAMARQUE, Notaire.  
LAMY, Pharmacien de la Marine.  
LANGERON, O. A., Professeur d'histoire au Lycée.  
LAFON, C. \*, Vice-Amiral, Préfet maritime.  
LAPOTAIRE, \*, Lieutenant de vaisseau.  
LAVARDE, Lieutenant au 82<sup>e</sup> territorial.  
LE BEURRIER, Négociant.  
LE BLANC, Médecin de la Marine.  
LE BRAS, Avocat.  
LE GOLLEUR, Professeur de sciences au Lycée.
- 140 LEHIDEUX, Négociant, ancien Pharmacien de la Marine.  
LE JEUNE (JOSEPH), Propriétaire.  
LAVISE, Sous-Commissaire de la Marine.  
LÉCUREUX, Professeur de musique et compositeur.  
LE BALI, Professeur au Lycée.  
LE DALL, Professeur au Lycée.  
LEFEBVRE, Consul de Turquie.  
LEFOURNIER (L.), Libraire-Éditeur.  
LEFOURNIER (A.), Libraire-Éditeur.  
LEGUAY, \*, Commissaire-Adjoint de la Marine.

MM.

- 150 LE GUEN, \*, Chef d'escadron, en retraite.  
LE LOUP DE VARENNES, Propriétaire.  
LE JANNIC DE KERVISAL, de l'Administration des  
Télégraphes.  
LE PETIT, Chef de Bureau à la Mairie.  
LE MOINE, O. \*, Pharmacien en chef, en retraite.  
LE ROUX, Médecin-Vétérinaire.  
LÉONARD, Pharmacien de la Marine.  
LE LOARER, O. \*, Capitaine de frégate.  
LE GROS, O. \*, Lieutenant-Colonel, en retraite.  
LEPOUTRE, Négociant.
- 160 L'HONEN, Médecin de la Marine.  
LORSA, Négociant.  
LOPEZ, \*, Capitaine de frégate, en retraite.  
LOYER, O. A., Professeur de seconde au Lycée.  
LOZÉ, Sous-Préfet de Brest.  
LEVOT-BÉCOT, Propriétaire.  
MARION, \*, Docteur-Médecin.  
\*MAURIÈS, Bibliothécaire.  
MARQUETTE, Négociant.  
MERCIER, Médecin de la Marine.
- 170 MÉZERGUES, Médecin de la Marine.  
MICHEL, \*, Docteur-Médecin.  
MIRIEL, Professeur de dessin à l'École navale.  
MILNE, Professeur d'anglais au Lycée.  
MOREL, Ingénieur-Directeur des Paquebots de Dun-  
kerque.  
MOTET, \*, Lieutenant de vaisseau.  
NIELLY, \*, Médecin-Professeur.  
NEWTON, Professeur d'anglais à l'École navale.  
NOEL, \*, Trésorier des Invalides.  
ORTOLAN (A.), O. \*, O. I., Mécanicien en chef de la  
Marine de réserve.

MM.

- 180 PAILLET, Négociant.  
PARIS, C. ✱, Général.  
PAYRAULT, Pharmacien de la Marine.  
PELLEN, Pharmacien de la Marine.  
PARIN-LAMARQUE, Négociant.  
PÉNAU, Luthier.  
PICARD, Pharmacien de la Marine.  
PICOT, Directeur de l'Hôpital civil.  
PITTY (H.), Chimiste.  
PLOUZANÉ, Médecin de la Marine.
- 190 PREUX, Médecin de la Marine.  
RAILLARD, Notaire.  
REILLY, Pharmacien de la Marine.  
RÉGURON, Négociant.  
RIVET, ✱, Capitaine de frégate.  
RAOUL, ✱, Pharmacien de la Marine.  
ROBERT (J.), Libraire.  
ROBERT fils, Libraire.  
ROSUEL, Négociant.  
ROSSI (DE), Avocat.
- 200 ROUGET, Sous-Directeur du Gaz.  
ROUSSEL, Agent comptable de la Marine.  
ROUYAUX, ✱, lieutenant de vaisseau.  
ROY, Professeur de mathématiques au Lycée.  
SANQUER, ✱, ancien Capitaine du génie.  
TOUBLANC, Négociant.  
TRICART, Médecin de la Marine.  
TRANVOES, Notaire à Landerneau.  
TRISTCHLER, Architecte.  
TROBRIAND (Comte ALPHÉE DE), Sous-Inspecteur de  
l'Enregistrement.
- 210 TRONQUET, Négociant.

MM.

TURIAULT, \*, Commissaire-Adjoint de la Marine,  
en retraite.

UZEL, Libraire.

VAILLANT, \*, Médecin principal de la Marine.

VILLIERS, \*, Député.

VITASSE, \*, O. I., Professeur de mathématiques au  
Lycée.

WEBSTER, Employé du Câble anglo-américain.

WILLOTTE, Ingénieur.

218 ZÉDÉ, C. \*, Capitaine de vaisseau, en retraite.



## MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

ALLAIRE, Chimiste à Levallois-Perret.

ARNAUD, \*, Propriétaire à Saint-Pierre-Quilbignon.

ARNOULD, Professeur au Lycée de Bordeaux.

BONNEFOY, \*, Mécanicien de la Marine, en retraite.

BÉCHARD, ancien Sous-Préfet de Brest.

BLAIN, O. I., Inspecteur d'Académie, en retraite.

BONNEL, Professeur de mathématiques au Lycée de  
Lyon.

BLÉAS, O. I., ancien Directeur d'école normale pri-  
maire.

BOURDAIS, O. \*, Ingénieur civil à Paris.

10 BOURGOIS, G. O. \*, O. I., Vice-amiral, conseiller  
d'État à Paris.

BRICHET, ancien Commissaire-priseur à Paris.

CLAPARÈDE, Ingénieur à Paris.

CHALUS (PAUL DE), Juge à Dieppe.

MM.

- CARBONNIER, \*, O. I., Pisciculteur à Paris.  
CARCARADEC (DE), \*, Ingénieur en chef à Nantes.  
CLOSQUINET, Instituteur à Guimaëc, près Morlaix.  
COURBEBASE, O. \*, Ingénieur de la Marine à Rochefort.  
COMBETTE, \*, O. A., Professeur de mathématiques au Lycée Saint-Louis, à Paris.  
COURCY (POL DE), Archéologue à Saint-Pol-de-Léon.  
20 COTTEAU (EDMOND), Géographe.  
DESCHANEL, O. A., ancien Sous-Préfet de Brest.  
DALIMIER, Proviseur à Orléans.  
DE LIVAUDAIS, \*, Officier en retraite.  
D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Archiviste à Troyes.  
D'AURIAC, Secrétaire à la Préfecture de Quimper.  
D'AURIAC, \*, Bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale à Paris.  
DELAUUD, O. \*, O. I., Pharmacien en chef de la Marine.  
DANIEL (F.), \*, O. A., Docteur-Médecin à Paris.  
DENNIÈRE, Archéologue à Paris.  
30 DE RAUGLAUDRE, gérant des pêcheries de Kerlouan.  
DU CHATELLIER, correspondant de l'Institut à Paris.  
FALLOY, \*, Commissaire de la Marine à Royan.  
FIERVILLE, O. A., Proviseur au Lycée de St-Brieuc.  
GAYET (ABEL), Agent comptable à Lorient.  
GADOT, Pharmacien à Terre-Neuve.  
GAUTHIER, Docteur-Médecin à Magny (S.-et-Oise).  
GAULTIER DE LA RICHERIE, O. \*, capitaine de vaisseau, en retraite, Président de la Société de Géographie bretonne.  
GAUTIER, O. A., Directeur de l'École normale primaire.  
GÉRARD, Botaniste à Neuilly-Saint-Front (Aisne).



MM.

- 40 GUÉRIN, \*, O. I., Proviseur au Lycée de Clermont.  
GUICHON DE GRANDPONT, C. \*, O. I., Commissaire général de la Marine, en retraite, à Kérourlin, près Landerneau.  
GUILLEBERT, Propriétaire à Saint-Cloud.  
GRENOT, Juge de Paix à Pleyben.  
GAUGUET, Publiciste à Paris.  
HÉITZMANN, Professeur à l'Université.  
HÉLIÈS, Sous-Agent administratif à Alger.  
HENRI, Ingénieur en chef à Orléans.  
HERLAND, Chimiste.  
JARDIN, \*, Inspecteur de la Marine à Rochefort.  
50 JARRY, \*, O., Recteur de l'Académie à Rennes.  
JOUAN, O. \*, O. I., Capitaine de vaisseau à Cherbourg.  
KERVILER, \*, Ingénieur des Ponts et Chaussées à Saint-Nazaire.  
KLEINHANS (M<sup>lle</sup>), Professeur à Sainte-Barbe à Paris.  
LE CHANTEUR DE PONTAUMONT, \*, Inspecteur de la Marine, en retraite, à Cherbourg.  
LE CHANTEUR DE PONTAUMONT fils, avocat à Cherbourg.  
LECLERT, O. \*, Ingénieur de la Marine, en retraite, à Paris.  
LE MESL DE PORZOU, ancien Directeur des Contributions indirectes à la Noë-Verte, près Paimpol.  
LEMIÈRE, Propriétaire à Saint-Brieuc.  
LE NÉE, ancien Notaire à Paris.  
60 LE PLÉ, Docteur-Médecin à Rouen.  
LÉPISSIER, Astronome à l'Observatoire de Paris.  
LESPINASSE (DE), ancien Agent de change à Bordeaux.  
LESEINE, Pharmacien à Paris.

MM.

LE TELLIER, Propriétaire à Caen.

LIEBAER, Directeur de sucrerie à Maguy (Seine-et-Oise).

LOUDUN, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

LIÉGARD, ✱, Docteur-Médecin à Paris.

LUZEL, O. A., Littérateur à Plouaret (Côtes-du-Nord).

LEJANNE, Pharmacien de la Marine, compagnon de Crevaux.

70 MARCHARD, Juge à Quimperlé.

MARIOT, Capitaine de frégate, à Cherbourg.

MENIÈRE, Pharmacien à Angers.

MILLIEN, Architecte à Beaumont-Laferrière (Nièvre).

MITRÉCÉ, C. ✱, Général de brigade de la réserve à Paris.

MONTIFAULT (DE), ancien Sous-Préfet à Quimper.

MOUNIER, O. ✱, Colonel, Directeur d'artillerie à Rochefort.

NICOLAI, O. A., Chef d'Institution à Paris.

ORTOLAN, Officier de Marine à Toulon.

PARMENTIER, Docteur-Médecin à Corbeny (Aisne).

80 PESLOCHE, Architecte à Montauban.

PIET, ancien notaire à Noirmoutier.

PIEDAGNEL, Homme de Lettres à Paris.

PRADÈRE, Agent-Comptable de la Marine, à Rochefort.

POL, ancien Secrétaire d'Inspection académique à Quimper.

RASLIER (DE), Homme de Lettres à Bordeaux.

REYNAL, O. I., Elève de l'Ecole normale et de l'Ecole d'Athènes, Professeur de littérature à la faculté d'Aix.

MM.

RICHARD (baron) (A.-A.), ancien Préfet à Quimper.

ROBERT, Docteur-Médecin, Géologue, Archéologue  
à Belle-Vue (Seine-et-Oise).

ROCHARD, C. ✱, O. I., Inspecteur général du Ser-  
vice de santé de la Marine, Membre de l'Acadé-  
mie de Médecine de Paris.

90 RAGOSINE, Directeur d'usine à Paris.

SALSAC, Percepteur à Quimper.

SAULNIER, Président du Tribunal à Dieppe.

93 TAPSNIER, Publiciste à Paris.

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

TEMPLE (DU), O. ✱, Capitaine de frégate, en retraite  
à Paris.

BARRE DU PARC (DE LA), O. ✱, O. I., Colonel du  
génie en retraite à Paris.

SECRÉTAIRE HONORAIRE

M.

ORTOLAN, (A.), O. ✱, O. I., Mécanicien en chef de la  
Marine de réserve.

MEMBRES HONORAIRES

M<sup>mes</sup>

PENQUER, Auteur des *Chants du Foyer*, des *Révéla-  
tions poétiques*, de *Velléda*, à Brest.

ÉMILE SOUVESTRE, à Paris.

MM.

F. DE LESSEPS, G. O. ✱.

SAVORGNAN DE BRAZZA, ✱, Lieutenant de vais-  
seau.

**LISTE**  
DES  
**SOCIÉTÉS SAVANTES ET DES PUBLICATIONS**  
AVEC LESQUELLES  
**LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST**  
EST EN RELATION D'ÉCHANGES

---

**FRANCE**

**Abbeville.** — Société d'émulation.

**Aix.** — Académie des sciences , agriculture , arts et  
belles-lettres.

**Amiens.** — Conférence littéraire et scientifique de  
Picardie.

— Société des antiquaires de Picardie.

— Académie des sciences, belles-lettres et  
arts.

— Société linnéenne du Nord de la France.

**Angers.** — Académie des sciences et belles-lettres  
d'Angers.

— Société d'agriculture, sciences et arts.

— Société industrielle et agricole.

10 — Société linnéenne de Maine-et-Loire.

- Angoulême.** — Société archéologique et historique de la Charente.  
— Société d'agriculture, sciences, arts et commerce de la Charente.
- Annecy.** — Association florimontane.
- Arles.** — Commission archéologique.
- Arras.** — Académie des sciences, lettres et arts.
- Aurillac.** — Commission des monuments historiques du Cantal.
- Auch.** — Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique.
- Autun.** — Société éduenne.
- Auxerre.** — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- 20 **Avallon.** — Société d'études.
- Avranches.** — Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts.
- Bayeux.** — Société d'agriculture, sciences et belles-lettres.
- Beaune.** — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.
- Beauvais.** — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
- Béziers.** — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- Besançon.** — Académie des sciences, belles-lettres et arts.  
— Société d'émulation du Doubs.  
— Société de médecine.  
— Commission archéologique.
- 30 **Bordeaux.** — Académie des sciences, belles-lettres et arts.  
— Société linnéenne.  
— Société philomatique.

**Bordeaux.** — Société des sciences physiques et naturelles.

— Commission des monuments et documents historiques.

— Société de géographie commerciale de Bordeaux.

**Boulogne-sur-Mer.** — Société académique.

**Bourg.** — Société d'émulation, agriculture, sciences, lettres et arts de l'Ain.

**Bourges.** — Société historique du Cher.

**Brest.** — Société d'agriculture de l'arrondissement.

40 **Caen.** — Académie des sciences, arts et belles-lettres.

— Société d'agriculture et de commerce.

— Société des antiquaires de Normandie.

— Société linnéenne de Normandie.

— Association normande pour les progrès de l'agriculture, de l'industrie et des arts.

— Société de médecine.

— Société française pour la conservation et la description des monuments historiques.

**Cambrai.** — Société d'émulation.

**Carcassonne.** — Société des arts et sciences.

**Châlon-sur-Saône.** — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

50 — Société d'histoire et d'archéologie.

**Chambéry.** — Académie des sciences, belles-lettres et arts de la Savoie.

— Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.

**Chartres.** — Société archéologique d'Eure-et-Loir.

**Cherbourg.** — Société académique.

— Académie du Cotentin.

- Château-Thierry.** — Société historique et archéologique.
- Clermond-Ferrant.** — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 60 **Coire.** — Société des sciences naturelles.
- Coutances.** — Société académique du Cotentin.
- Dijon.** — Commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or.
- Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- Draguignan.** — Société d'études scientifiques et archéologiques.
- Dunkerque.** — Société dunkerquoise pour l'enseignement des sciences et des arts.
- Embrun.** — Académie flosalpine.
- Evreux.** — Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, du département de l'Eure.
- Epinal.** — Société d'émulation des Vosges.
- Falaise.** — Société d'agriculture, industrie et arts.
- 70 **Gannat.** — Société des sciences médicales.
- Grenoble.** — Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
- Société zoologique des Alpes.
- Académie delphinale.
- Guéret.** — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
- La Roche-sur-Yon.** — Société d'émulation de la Vendée.
- Laon.** — Société académique.
- La Rochelle.** — Académie des belles-lettres, sciences et arts.
- Le Havre.** — Société havraise d'études diverses.
- Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre.

- 80 **Le Mans.** — Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.  
— Société historique et archéologique du Maine.
- Lille.** — Société des sciences, de l'agriculture et des arts.  
— Commission historique du Nord.  
— Société des architectes du Nord de la France.
- Limoges.** — Société archéologique et historique du Limousin.  
— Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Vienne.
- Lorient.** — Société de géographie bretonne.
- Lyon.** — Société littéraire, historique et archéologique.  
— Société d'agriculture.
- 90 — Académie des sciences, belles-lettres et arts.  
— Musée Guinet.  
— Société de géographie.  
— Revue savoisienne.
- Mâcon.** — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- Marseille.** — Athénée populaire.  
— Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- Marseille.** — Société de statistique.  
— Comité médical des Bouches-du-Rhône.  
— Société libre d'émulation de la Provence.
- 100 — Société de géographie.
- Meaux.** — Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement.
- Melun.** — Société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne.
- Metz.** — Académie des lettres, sciences, arts et agriculture.



- Montpellier.** — Académie des sciences et belles-lettres.  
 — Société archéologique.
- Montauban.** — Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
- Montbéliard.** — Société d'émulation.
- Moulins.** — Société d'émulation de l'Allier.
- Morlaix.** — Société des études scientifiques et littéraires du Finistère.
- 110 **Nancy.** — Académie de Stanislas.  
 — Société de géographie de l'Est.
- Nantes.** — Société académique de la Loire-Inférieure.  
 — Société d'archéologie.
- Nantua.** — Société d'émulation, agriculture, sciences et arts.
- Narbonne.** — Commission archéologique et littéraire de l'arrondissement.
- Nice.** — Société centrale d'agriculture et d'acclimation des Alpes-Maritimes.
- Nîmes.** — Académie du Gard.
- Niort.** — Société de statistique, sciences, belles-lettres et arts des Deux-Sèvres.
- Paris.** — Archives de médecine navale.
- 120 — *Revue maritime et coloniale.*  
 — Société aérostatique et météorologique de France.  
 — Société de médecine.  
 — Société française pour la conservation des monuments historiques.  
 — Société philomatique.  
 — Société Indo-Chinoise.  
 — Comité du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.  
 — Association scientifique de France.  
 — Romania. P. Mayer et G. Paris.

- 130 **Paris.** — Société des antiquaires de France.  
— Société bibliographique.  
— Société philotechnique.  
— *Journal des Savants.*  
— Société de géographie.  
— Congrès archéologique de France.
- Périgueux.** — Société d'agriculture, sciences et arts  
de la Dordogne.
- Perpignan.** — Société agricole, scientifique et litté-  
raire des Pyrénées-Orientales.
- Poitiers.** — Société des antiquaires de l'Ouest.  
— Société d'agriculture, belles-lettres,  
sciences et arts.
- 140 **Pont-l'Evêque.** — Société d'agriculture, des arts,  
sciences et belles-lettres de  
l'arrondissement.
- Pont-à-Mousson.** — Société philotechnique.
- Privas.** — Société des sciences naturelles et histo-  
riques de l'Ardèche.
- Quimper.** — Société archéologique du Finistère.
- Rambouillet.** — Société archéologique.
- Rennes.** — Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.
- Rochefort.** — Société d'agriculture et belles-lettres,  
sciences et arts.  
— Société de géographie.
- Rodez.** — Société des lettres, sciences et arts de  
l'Aveyron.
- Romans.** — Société de la Drôme qui publie : *Bulletin  
d'histoire ecclésiastique et d'archéologie  
religieuse* des diocèses de Valence, Gap,  
Grenoble et Viviers.
- 150 **Rouen.** — Académie des sciences, belles-lettres et arts.  
— Société libre d'émulation, du commerce et  
de l'industrie.

- Saintes.** — Commission des arts et des monuments  
de la Charente-Inférieure.
- Saint-Brieuc.** — Société d'émulation des Côtes-  
du-Nord.
- Société archéologique des Côtes-  
du-Nord.
- Saint-Jean-d'Angély.** — Société historique et scien-  
tifique.
- Saint-Jean-de-Maurienne.** — Société d'histoire et  
d'archéologie de la Maurienne.
- Saint-Quentin.** — Société académique des sciences,  
arts et belles-lettres, agriculture  
et industrie.
- Saint-Omer.** — Société des antiquaires de la Morinie.
- Sémur.** — Association médicale de l'arrondissement.
- 160 — Société des sciences historiques et natu-  
relles.
- Sens.** — Société archéologique.
- Soissons.** — Société archéologique, historique et  
scientifique.
- Toulon.** — Société académique du Var.
- Toulouse.** — Académie des Jeux floraux.
- Académie des sciences, inscriptions et  
belles-lettres.
- Académie de législation.
- Société de médecine.
- Société d'archéologie du midi de la  
France.
- Institut des Provinces.
- 170 — Société d'histoire naturelle.
- Société académique hispano-portugaise.
- Tours.** — Société médicale d'Indre-et-Loire.
- Société d'agriculture, des sciences, arts et  
belles-lettres d'Indre-et-Loire.

**Tours.** — Société archéologique de la Touraine.

**Troyes.** — Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.

— Société médicale de l'Aube.

**Valence.** — Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.

**Valenciennes.** — Société d'agriculture, sciences et arts.

**Vannes** — Société polimathique du Morbihan.

180 **Versailles.** — Société des sciences morales, des lettres et arts.

— Société des sciences.

---

## COLONIES

**Alger.** — Société historique algérienne.

— Société de climatologie.

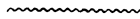
**Bône.** — Académie d'Hippone.

**Cherchell.** — Société archéologique.

**Constantine.** — Société archéologique du département de Constantine.

— Société de géographie.

**Saint-Denis (Réunion).** — Société des sciences et arts.



## ÉTRANGER

**BELGIQUE : BRUXELLES.** — Société archéologique de Bruxelles.

— — Société royale de botanique.

190 — **LIÈGE.** — Société de l'union des artistes liégeois.

**BRÉSIL : RIO DE JANEIRO.** — Observatoire impérial, astronomique et météorologique.

**ÉTATS-UNIS : WASHINGTON.** — Smithsonian institution.

**HOLLANDE : AMSTERDAM.** — Société royale des sciences.

**ITALIE : ROME.** — Academia dei Lincéi.

**NORWÈGE** : CHRISTIANIA. — Université royale de  
Norwège.

**PORTUGAL** : LISBONNE : Societade de geographia de  
Lisboa.

**SUÈDE** : LUND. — Université de Lund.

**SUISSE** : GENÈVE. — Société d'histoire et d'archéo-  
logie.

— — Institut genevois national.

— NEUCHÂTEL. — Société mauritienne du Valais.

201 — ZÜRICH. — Société des antiquaires.



# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                          | PAGES. |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Section de géographie, création.....                                                                                     | 1      |
| Séance d'inauguration de la section géographique.....                                                                    | 3      |
| Allocution de M. le vice-amiral Lafon, président d'honneur...                                                            | 4      |
| Discours du Président de la Société.....                                                                                 | 5      |
| <i>Voyage à la Nouvelle-Grenade, par M. Lejanne.....</i>                                                                 | 19     |
| <i>Quinze jours à travers les Pampas de l'Uruguay, par</i><br><i>M. B. Féris.....</i>                                    | 42     |
| Prix de géographie.....                                                                                                  | 59     |
| <i>Archipel des îles Marquises, par M. G. Cuzent.....</i>                                                                | 61     |
| Traversée de France à la Nouvelle-Calédonie.....                                                                         | 101    |
| — de France en Australie.....                                                                                            | 103    |
| Les Soirées de la Société académique de 1882.....                                                                        | 105    |
| <i>Préjugés concernant l'hygiène et les maladies des enfants,</i><br><i>par M. le Dr Th. Caradec fils.....</i>           | 109    |
| <i>Guillaume Lejean, sa vie, ses travaux, ses voyages, par</i><br><i>M. Levot.....</i>                                   | 129    |
| <i>La Fontaine et la philosophie naturelle, par M. A. Coutance.</i>                                                      | 258    |
| <i>Les îles Saint-Pierre et Miquelon (2<sup>e</sup> partie), par M. Turiault.</i>                                        | 313    |
| <i>L'Exemple et la Leçon, par M. Le Balle.....</i>                                                                       | 348    |
| <i>Action biologique des sels de l'eau de mer, au point de vue</i><br><i>des animaux marins, par M. A. Coutance.....</i> | 349    |
| <i>La garnison de Brest, en 1594, par M. Ant. Dupuy.....</i>                                                             | 358    |
| <i>Enquête sur les plaintes de Yvon Langes, par M. Ant.</i><br><i>Dupuy.....</i>                                         | 360    |
| <i>Le sire de la Fontenelle et la ville de Quimperlé, par</i><br><i>M. Ant. Dupuy.....</i>                               | 369    |

|                                                                                                                                                         | PAGES. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <i>La ville de Quimperlépendant la Ligue, par M. Ant. Dupuy.</i>                                                                                        | 573    |
| <i>Les amours d'un brin d'herbe et d'une goutte de rosée,</i><br>par M. Joubert.....                                                                    | 376    |
| <i>La Pendule du grand-père, par M. Joubert.....</i>                                                                                                    | 379    |
| <i>Notice des documents inédits, rares et curieux, pouvant</i><br><i>servir à l'histoire de Brest et de la marine, par</i><br><i>M. Mauriès.....</i>    | 383    |
| <i>Le 16 Mai 1864 à la Martinique, par M. A. Coutance.....</i>                                                                                          | 406    |
| <i>Essai sur le spiritualisme, par M. Em. Mével.....</i>                                                                                                | 419    |
| <i>Exposition de géographie.....</i>                                                                                                                    | 437    |
| <i>Liste des conférenciers et sujets des conférences.....</i>                                                                                           | 443    |
| <i>Nécrologie. — Le docteur Auguste Penquer.....</i>                                                                                                    | 445    |
| — <i>Le docteur Chassacriol.....</i>                                                                                                                    | 446    |
| — <i>M. Emmanuel Mével.....</i>                                                                                                                         | 448    |
| <i>Compte-rendus : Les Chaires extérieures en Bretagne, de</i><br><i>M. René Kerviler, par M. Mauriès.....</i>                                          | 451    |
| <i>Freitas contre Grotius, sur la question de la liberté des</i><br><i>mers (traduit par M. A. Guichon de Grandpont), par</i><br><i>M. Mauriès.....</i> | 461    |
| <i>L'armée et l'argent, de M. de Chalus.....</i>                                                                                                        | 467    |
| <i>La lutte pour l'existence, de M. A. Coutance.....</i>                                                                                                | 468    |
| <i>Le Coton, de M. Edelestan Jardin.....</i>                                                                                                            | 469    |
| <i>Liste générale des Membres résidants de la Société.....</i>                                                                                          | 470    |
| <i>Liste générale des Membres correspondants de la Société....</i>                                                                                      | 479    |
| <i>Liste générale des Membres honoraires de la Société.....</i>                                                                                         | 483    |
| <i>Liste par ordre alphabétique des Sociétés savantes avec lesquelles</i><br><i>la Société académique de Brest est en correspondance.....</i>           | 484    |



